THÉATRE
D'AGRICULTURE.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/thtredagricu02serr

Ah! loin de tous ces maux que le luxe fait naître,
Heureux le Laboureur, trop heureux s'il fait l'être!
La Terre libérale et docile à ses soins,
Contente à peu de frais ses rustiques besoins.

Géorg. de Virg. Liv. 2.

Moreau inv. *Aug. Delvaux Sculp.*

THÉATRE
D'AGRICULTURE
ET
MÉNAGE DES CHAMPS,
D'OLIVIER DE SERRES.

Où l'on voit avec clarté et précision l'art de bien employer et cultiver la terre, en tout ce qui la concerne, suivant ses différentes qualités et climats divers, tant d'après la doctrine des Anciens, que par l'expérience.

REMIS EN FRANÇOIS,

PAR A. M. GISORS.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ MEURANT, libraire pour l'Agriculture, rue des Grands-Augustins, n°. 24.

AN XI. — 1802.

S
515
F854
1802
t.2

854760

THÉATRE D'AGRICULTURE.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De la nourriture du Bétail en général.

Il est reconnu que le gain le plus assuré de tous, est celui qui vient avec le moins de coût. Caton, l'oracle de son tems, fondé sur cette maxime, donna pour réponse notable : *Que pour devenir bien riche, il falloit bien paître ; que pour être moyennement riche, médiocrement paître ;* et interrogé de plus *pour être riche, qu'il falloit mal paître ;* voulant dire par cet avis sévère, que quoiqu'on ne s'entende point au gouvernement du bétail, on ne laisse pourtant pas d'en

tirer du profit ; d'où il semble vouloir conclure que la nourriture du bétail est l'unique moyen pour bien faire ses affaires en ménage, et que les autres biens de la terre ne sont qu'accessoires du bétail, d'autant plus qu'il s'entretient avec peu de dépense, eu égard à celle qu'on est forcé de faire pour le recouvrement des bleds et des vins.

Le gouvernement du bétail étoit l'exercice de nos premiers pères. On ne peut lire sans admiration les histoires d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de ses frères, de Job, de David et d'autres saints personnages du tems passé, non-seulement parce qu'ils étoient eux-mêmes pasteurs, mais encore par le grand nombre de bétail qu'ils entretenoient, suffisant pour nourrir plusieurs peuples. On voit une infinité de grands hommes qui ont été pasteurs et laboureurs, même des rois qui se sont fait surnommer bergers. Dans l'ancienne Rome, l'état rustique devançoit l'urbain ; là, les premiéres places étoient pour les gens de la campagne. Les quatre principaux quartiers de la ville étoient commis à leur garde ; savoir : Suburra, le Mont-Palatin, le quartier de la Porte de la Colline, et le Côteau d'Esquilia. On a tiré de leur ordre plusieurs grands

capitaines et chefs d'armée, qui ont fait avec succès de grandes actions; leur charge expirée, ils la quittoient plus volontairement qu'ils ne l'avoient auparavant acceptée, pour retourner à leurs petites métairies. Les romains appeloient leurs enfans par des noms propres, les uns *Bubulci*, *Caprarii*, les autres *Porcii*, qui signifient bouviers, chevriers, porchers; et un homme riche *Locuples*, du mot latin *locus*, qui signifie un champ de terre. Par ces choses, il est constant qu'on tenoit en grand honneur dans ce tems la culture des champs, principalement la nourriture du bétail, comme en étant la première partie; aussi la majeure partie du domaine de Rome consistoit alors en pâturages, presque seul et commun avantage des peuples anciens; c'est pourquoi il n'y avoit pas d'autre commerce dans les premiers siècles civilisés que celui du bétail, qui servoit par échange à recouvrer tout ce que ces tems produisoient pour le service des hommes, comme aujourd'hui la monnoie, appelée par eux *pecunia*, du mot latin *pecus*, qui signifie brebis, et qu'à la longue la nécessité, maîtresse des arts, inventa heureusement. Les romains appeloient *pasquiers*, leurs deniers publics, pro-

venant du pâturage, et les pâturages *scripturæ*, comme les plus signalés registres de leurs revenus. Pour le même objet, par ce mot *peculium*, ils entendoient toutes leurs facultés, en quoi qu'elles consistassent. Leur première monnoie fut forgée avec de l'airain par Servius Tullus, roi de Rome, sous le type de la vache et de la brebis; ensuite sous celui du bœuf, du mouton, du pourceau, toutefois distinctement, selon leurs diverses valeurs; les coupables ayant encouru une amende pécuniaire, étoient aussi condamnés en ce bétail. Le prix du bœuf était alors de cent oboles, et celui du mouton de dix : ils mêloient toujours du bétail dans leurs sacrifices, leurs jeux et autres exercices publics, tant ils l'avoient en considération. Avant les romains, quelques autres nations ont aussi battu monnaie sous la marque de l'agneau et de la brebis, comme cela se reconnoît dans l'histoire de Jacob. Les moutons d'or de France, la vache de Foix, la toison d'or d'Espagne, monnoie de nos ancêtres qu'on voit encore, imitation de l'antique, prouvent que plusieurs nations ont eu la connoissance du bétail.

On pourra donc regarder comme accompli

l'héritage qui jouira de cet avantage de la vie champêtre, autrement il demeureroit mutilé comme d'un de ses principaux membres; car ni la longueur des tems, ni les différentes révolutions des choses humaines, n'ont pu éteindre le crédit du bétail, qu'il ne demeure encore aujourd'hui en grande réputation. Sans bétail, on ne peut labourer ni beaucoup fumer, principalement pour l'intérêt des jardinages, des terres à grains et des prairies. Les vignobles supportent mieux ce défaut que les labourages; néanmoins ils reçoivent un grand soulagement par les fumiers qui, ne provenant, ou la plupart, que du bétail, prouvent par conséquent que le bétail est utile et nécessaire dans tous les endroits de la terre; et on peut avec raison appeler cette partie du ménage la mère des autres, comme aussi la plus antique; ce sera mettre fin à la querelle du pasteur et du laboureur dont parle Columelle, l'un desirant des herbages pour nourrir ses bêtes, et l'autre ne craignant rien tant que d'en voir ses guérets chargés, il rend par-là compatibles ces deux différens exercices, en les joignant ensemble.

Comme il y a diverses espèces de bleds

et de vins, il en est de même du bétail, qui est divisé en gros et en menu. C'est de-là qu'on a fait ces subdivisions : le gros se distingue en bouvine ou chevaline, et le menu en bêtes à laine et à poil. Par la bouvine, on entend les bêtes à cornes, comme bœufs et vaches, autrement dites, omail, du mot latin *omentum*, signifiant gros bétail à engraisser; par la chevaline, les chevaux, jumens, ânes, ânesses, mulets et mules. Les bêtes à laines sont les moutons et les brebis. Les bêtes à poil, les chèvres et pourceaux. Ceci s'entend des bêtes à quatre pieds, excepté les chiens, et non de la volaille, qui n'est pas mise au rang de cette espèce. Tout ce qui provient de la plupart de ce bétail, est de grande utilité; leurs chairs, laitages, peaux, laines, poils, sont très-profitables pour la nourriture et le vêtement de l'homme; les cornes mêmes et leurs ossemens servent en plusieurs endroits, soit pour des remèdes aux maladies, soit pour l'ornement de nos meubles : il a été amplement parlé de l'utilité de leurs excrémens et de la richesse qui en provient; et ce qui est plus, le gros bétail nous aide au port, au charroi et au labourage, par cette raison

appelé jument, du mot latin *juvare;* et malgré que ce titre soit particulièrement donné à la femelle du cheval, comme à l'espèce d'animal le plus propre à cela, ce n'est pas moins avec raison que ce même titre est accordé à toutes bêtes chevalines, de même qu'aux bouvines, le bœuf et la vache étant fort utiles au labourage; ce bétail-ci surpassant tout autre gros et menu en ce point, qu'il est employé pour servir, nourrir et vêtir l'homme.

Quant au profit de ce bétail, d'un commun accord, c'est le premier du ménage; il n'est pas possible de représenter naïvement le plaisir qu'on éprouve à voir le bétail de tout âge et de toute espèce, louer le père de la nature dans tout ce dont il s'occupe; savoir, à travailler, à paître, à mugir, hennir, bramer, bêler, gromeler, sauteler, et autrement s'exercer suivant leur genre et divers naturel.

Distinguer les pâturages pour les employer selon les différentes espèces du bétail, est le principal de ce ménage. C'est de lui d'où dépend la juste correspondance du bétail à la viande. Toute sorte de bétail hait les pâtis marécageux, et sur-tout celui à laine, qui

ne peut profiter qu'en lieu aéré et sec ; les chèvres aussi s'accordent à ce naturel, c'est pourquoi nous destinerons les herbages qui sont dans les endroits les plus élevés de notre domaine pour ces deux espéces de bétail, conservant les autres pour la chevaline et l'omaille, parce que le gros bétail supporte plus patiemment l'humidité que le menu, excepté les pourceaux qui se nourrissent de toutes sortes de pâturages et en tous lieux.

Quant à leur logis et entretien particulier, il en sera traité en lieu convenable, selon le naturel de chaque espèce de bétail et pour la nourrir généralement (à l'imitation du capitaine Prudent, qui ne s'enferme dans une place forte, sans les vivres nécessaires pour sa garnison), je démontrerai au préalable quels sont les herbages pour sa nourriture, et la manière de s'en pourvoir.

CHAPITRE II.

Des Pacages, Páturages et Herbages en général, pour le Bétail, et particulièrement des sauvages et naturels.

LES herbages pour nourrir toutes sortes de bétail, se distinguent en sauvages et francs, chacun très-utile en sa qualité. Les sauvages sont les pacages et pâtis, que la nature a formé d'elle-même, qui ne sont point sujets à la culture, et sont communément revêtus d'arbres sauvages dont les forêts sont composées, connues de tout tems et par tout le monde; et les francs, les prairies communes, diversement façonnées et travaillées, selon les lieux qu'on a, secs ou humides, et encore le sainfoin, l'esparcet, la vesce, les farrages, en quoi il est à desirer que notre domaine soit pourvu pour la richesse et la beauté.

Ayant des pâtis sauvages, vous ne serez assujetti à d'autre entretien qu'à celui d'avoir soin de leur conservation, à empêcher que le bétail d'autrui ne les ruine, afin que vous

ayez en hiver une réserve de mangeaille pour vos troupeaux; cela vous sera facile si votre domaine est en V, comme il s'en trouve plusieurs dans ce pays, à vous en propre et en particulier, et les voisins n'y ayant rien de commun. Outre l'herbage du fonds, les fruits bâtards des arbres et leurs feuilles aideront beaucoup à la nourriture de votre bétail, avec d'autant plus d'avantage, que plus vos forêts abonderont en glands, poires, pommes, cormes, cornouilles, noisettes et semblables fruits. Les forêts et les paturages sauvages manquant, il conviendra de s'en pourvoir par artifice. Le moyen d'édifier les forêts est amplement décrit au traité des arbres sauvages, et en cet endroit on montre seulement la façon de se pourvoir de pâtis et de pâturages sauvages : que le père de famille laisse en perpétuelle jachère quelque partie de son labourage, dans les quartiers où les terres sont les plus pendantes, maigres, pierreuses et plus difficiles à cultiver, afin que la terre demeurant en friche se charge d'herbages, tels que le naturel du fond et du climat les produit. Les terres les moins propres aux grains sont employées à cet usage, par le peu qu'elles rapportent en

labourage, quoique les plus grasses et les plus fertiles soient les plus abondantes en herbes. Cela néanmoins dépend de la volonté et des moyens du seigneur, car s'il desire nourrir, ainsi qu'il convient, un grand nombre de bétail, et s'il est largement pourvu de bonnes terres, pourquoi épargnera-t-il à son bétail quelque partie de son bon terroir, vu même que c'est le bétail qui engraisse les terres maigres, ce qui récompense la perte qu'il pourroit y avoir, sans mettre en compte l'autre profit résultant de son entretien.

Or, que les terres que l'on emploie en pâturages soient maigres ou grasses, il sera nécessaire de faire attention avec soin à ce qu'il n'y pousse point d'herbes malfaisantes, mais des plus salutaires pour le bétail. Si par la nature vous n'êtes pas satisfait en cet endroit, vous ensemencerez le lieu de graines de bonnes herbes, choisies avec le même soin que l'on emploie en pareil cas aux prairies nouvelles, et vous les logerez de même en terre; c'est-à-dire, après avoir bien labouré le fonds, vous y étendrez la semence, ensuite vous la couvrirez avec la herse, en applanissant le dessus du parterre, l'ayant au préalable épierré et déchargé des eaux

nuisibles, selon le besoin, pour que rien n'empêche l'accroissement de l'herbe. Il n'est pas nécessaire d'aller avec tant de soin pour en ôter entièrement tous les arbres, mais principalement ceux qui nuisent à la pousse de l'herbe, comme cela peut arriver où ils sont trop touffus et pressés; car en les éclaircissant, l'herbe se logera et croîtra très-bien au-dessus : cela approchera des forêts naturelles, qui nourrissent avec les arbres l'herbe dans leur fonds. Il faudra clore si bien ces herbages, qu'aucune bête n'y puisse entrer que dans les saisons propres pour les paître, afin qu'ils se maintiennent toujours en bon état. A l'assiète particulière de ces lieux, on observera que les herbages destinés pour l'hiver regarderont le midi; ceux de l'été le nord; et pour les autres saisons, les endroits indifféremment où cela se rencontrera le mieux : par ce moyen, le bétail paissant à son aise, ne pourra manquer de bien se porter. Si on a la commodité des arrosemens, on emploiera l'eau de manière qu'elle ne serve qu'à humecter et non à pourrir le fonds, afin que l'eau n'y croupissant jamais, donne en abondance un herbage salutaire, ce qu'on ne peut espérer de la terre trop

abreuvée qui ne produit d'autre herbe qu'enrouillée et de maligne nature, qui cause différentes maladies au bétail qui en mange, jusqu'à lui faire pisser le sang, sans les autres incommodités qu'elle leur occasionne.

CHAPITRE III.

Des Prés, Herbages francs et artificiels.

Nous ferions en vain les louanges de la prairie, puisqu'elle n'est méprisée de personne, ou plutôt parce qu'elle a l'estime de toutes les nations. Les anciens ont préféré le revenu de la prairie à tout autre profit de la terre, parce qu'il est retiré plus nettement que dans aucun autre; car les bleds, les vins, le rapport des arbres et des jardins, ne viennent pas sans semer, planter et labourer continuellement; mais les foins, avec si peu de souci qu'on les estime presque venir directement du bienfait de la nature, et ne craignant ni tempêtes ni orages, tant ils sont de grande facilité. Aussi le pré est toujours prêt à rendre service, suivant l'étymologie de son nom, tiré du mot latin

pratum, presque *paratum;* et les vieux romains lui accordaient la même réputation. C'étoit l'humeur de Caton, que de se fonder en prairies, pâtis, taillis, étangs, moulins et semblables propriétés de petit entretien et d'un rapport assuré, qu'en payen, il disoit que Jupiter même ne pouvoit l'ôter; tant il prisoit l'économie; aussi assuroit-il que pour bien faire aller le ménage, ces deux articles étoient les seuls nécessaires, savoir le labourage et l'économie. Quant à la beauté de la prairie, quel plus agréable ornement peut la décorer qu'elle? la verdure continuelle de son herbe, la tapisserie de ses fleurs dans la saison, repaissent les yeux et l'imagination, et son accès facile nous donne toujours des promenades délicieuses.

On distingue aussi les prairies de deux manières; savoir en sèches et humides : les sèches se font en tous terroirs, pourvu qu'ils soient fertiles; mais les humides, seulement dans les lieux arrosés d'eau courante : les premières rendent le foin en parfaite bonté, et les autres avec d'autant plus d'abondance, que le fonds en est meilleur, et que les eaux qui les arrosent sont plus douces. L'une et

l'autre demandent à être posées sous les étableries, afin de profiter des engrais provenant des fumiers qui vont en bas par l'égoût des pluies, article qu'il ne faut pas oublier. Pour dresser ces prairies, il est nécessaire de choisir la terre grasse, même si c'est pour une prairie sèche, car pour l'humide, il n'est pas nécessaire de faire un choix si recherché, d'autant que l'eau supplée au défaut du fonds; et reprenant ce qui a été touché ailleurs, je dirai encore que la terre doit être ainsi employée : la meilleure partie en prairie; la moyenne en labourage, et la moins bonne en vignoble, toutefois selon les circonstances et rencontres qui permettent de biaiser dans cette distribution, où toute terre arrosée est utile en prairie; car que la terre en soit maigre et la situation bizarre, cela n'empêchera pas d'y faire une bonne prairie, et elle sera d'autant meilleure que plus son assiète approchera de la plaine parfaite; cela s'entend si la terre est plus sablonneuse qu'argilleuse, parce que le sablon suçant l'eau, tient toujours la prairie, quoique plate, en bon état; au contraire, si la terre est plus argilleuse que sablonneuse, retenant l'eau faute de pente, le lieu

se convertit en marais ; c'est pourquoi il faudra donner tous ses soins pour que par une disposition convenable la prairie satisfasse à notre desir, en faisant par ce motif pencher un peu la terre argilleuse et non la sablonneuse (si cela est à notre disposition), parce que de quelque qualité et assiète qu'elles soient, elles ne laisseront pas de nous être utiles en cet endroit, telles que nous les aurons moyennant le bienfait de l'arrosement.

Le lieu destiné en prairie sera labouré à plusieurs fois réitérées pendant seize mois, en diverses saisons, la terre étant toujours bien disposée, ni trop sèche, ni trop humide ; en commençant au mois de septembre, ou quand il vous plaira, les moissons étant faites ; au bout de ce tems, qui sera au commencement de février, le lieu se trouvera très-propre à recevoir la semence du foin. Ce long terme vous étant incommode, considérez qu'en moins de loisir vous ne pouvez rendre votre terre en poudre, comme elle est nécessaire pour la prairie, autrement vous n'auriez pas le pré de la bonté que vous desirez, le terroir sur-tout en étant fort et tendant à l'argile ; c'est pourquoi il

vaut

vaût mieux prendre plus de tems pour faire une réparation bonne et perpétuelle que de se précipiter et gâter l'ouvrage. Si cependant vous ne voulez pas attendre si longtems, un chemin plus court vous est ouvert; c'est de rompre le fonds à un bon pied et demi de profondeur, à force de bras, avec des houes, des bêches et autres instrumens propres, maniés par des hommes robustes, en ôtant les pierres, les racines et les autres embarras qui s'y rencontreront, afin que la terre cuite et déchargée de ces choses, soit disposée en son tems à recevoir la semence du foin, en janvier et février, pourvu que ce défrichement soit fait dans le mois d'octobre ou novembre, afin que sous l'effort des froidures et gelées de l'hiver, la terre se dompte et s'approprie; mais il y a trop de dépense à cela, en ce que ce seroit une mauvaise économie que de se mettre dans un lieu où le coutre ne pourroit jouer par la trop grande abondance de pierres et de rochers; car là où on laboure commodément à frais modérés, par le tems et le bétail, on satisfait à ce qui est dit ci-dessus. Il est nécessaire d'épierrer en cet ouvrage; c'est pourquoi après le travail on enlève toutes

les pierres que le soc découvre et fait sortir de terre, ainsi que les racines et les arbustes, pour que le fonds libre soit entièrement donné au foin, qui viendra plus abondamment qu'il sera moins voisin d'aucune plante. Plusieurs, par cette raison; n'épargnent pas les arbres, et quoiqu'ils soient bons, il les arrachent jusqu'au dernier du lieu destiné en pré, par ce moyen, ils parviennent à la perfection de ce ménage.

Ces labourages réitérés, avec la longueur du tems, préparent très-bien la terre, la perfectionnent et l'engraissent, mais non pas autant qu'il est besoin pour le pré, à quoi suppléant, il conviendra de la fumer fort dans le commencement, alors le lieu viendra bien en pré et facilement, et la vertu du fumier lui restant pendant plusieurs années, on ne se mettra pas en peine (comme chose inutile) de la refumer de longtems. On emploie avec plus d'avantage, en ce cas, le nouveau fumier que le vieux, parce que le premier produit plus d'herbages que le dernier, ce que vous desirez. Il sera charrié de ce fumier en bonne quantité au champ destiné en pré, deux mois avant l'ensemencement, qui pourra avoir lieu vers le mois

de décembre, et alors les glaces ne l'empêchant pas, on l'étendra par-tout le lieu, en le couvrant de terre, d'un seul travail, le plus profondément qu'il sera possible, afin d'enfermer sa force dans la terre pour y durer long-tems.

Cet ouvrage est la dernière main du laboureur, et il n'est pas nécessaire d'y retourner avec le soc, ce qui seroit plutôt préjudiciable, vu qu'après avoir fumé le champ, par un autre travail, le fumier en ressort à l'air au-dessus de la terre, dans laquelle il faut qu'il demeure enfermé. Ce sera seulement avec la herse, les rouleaux, les rateaux et semblables instrumens qu'on applanira et unira la superficie du nouveau pré, aussi proprement qu'on pourra, afin que les faucheurs ne trouvent rien qui empêche le libre passage de la faulx. Il faudra ne pas ensemencer le nouveau pré plutôt qu'à la fin de janvier, ou au commencement de février, la terre étant plus sèche qu'humide, pour pouvoir mieux la remuer plus nettement et y mettre la semence plus également, ce qu'on pourra retarder encore pendant tout le mois de mars en pays froid, et de même en pays chaud, l'année étant tardive. Il est à souhaiter

dans cette circonstance que la pluie survienne aussi-tôt après, par le besoin que la semence du foin a du secours de l'eau, sans quoi elle ne peut germer, mais desséche de soif en peu de tems, d'autant plus vîte que le nouveau pré se trouvant fumé, ne peut endurer la chaleur du fumier; c'est pourquoi il conviendra d'attendre que le tems s'adonne à la pluie, et d'employer avantageusement cette commodité. On choisira la semence du foin la plus subtile et la plus mûre qu'il sera possible, à laquelle on ajoutera la moitié d'avoine, et le tout ensemble mis en terre pour, de compagnie, pousser, croître et être coupées, l'avoine étant parvenue en maturité, dont le grain paiera une partie des frais de l'œuvre. Voici le moyen d'ensemencer le pré : on disperse la semence par sillons, afin que ce soit également, sans être faites au soc, mais avec un bâton qu'un homme traîne pour marque. Le lieu aura été auparavant applani avec la herse ou un autre instrument propre à cela, comme il a été dit, pour écarter plus uniment la semence qui, jettée en terre fort drue, sera dès aussi-tôt couverte avec le même instrument, par deux passades, l'une

croisant l'autre, ce qui achèvera d'applanir et réunir votre pré en perfection.

Il convient après de clorre le pré avec autant de soin comme une chose de grande conséquence, car le pré étant abandonné à la merci du bétail, il ne faut pas en attendre un grand revenu, quand même il n'y auroit qu'une petite partie de la pointe des herbes qui en seroit mangée; c'est pourquoi le pré sera si bien fermé par des murailles, fossés ou autrement, que nulle bête n'y entre jamais contre notre volonté. Parmi les bonnes gens de village, le pré clos est appelé la pièce glorieuse du domaine, en faisant le plus de cas, comme de celle dont ils tirent le plus d'avantage. Il faudra avoir soin pour la première année qu'aucun bétail ne paisse dans le nouveau pré, de peur d'empêcher la motte de se fortifier par le trépignement des bêtes, et par leur morsure, d'en faire mourir la nouvelle herbe. Mais au bout d'un an, après avoir été fauché, il sera à votre liberté de le faire manger à toute sorte de bétail, excepté aux pourceaux, parce qu'avec leur groin ils ne cessent de fouir et de renverser les mottes, sur-tout en tems humide; par cette raison, le bon ménager ne souffrira jamais

à cet animal l'entrée de son pré, ni à aucun autre, que lorsque le fond sera affermi par la sécheresse, afin que le bétail, surtout le gros, par la pesanteur de son corps, n'enfonce pas ses pieds dans la motte, ce qui gâterait l'ouvrage.

Voilà la manière la plus facile pour former des prés; commune à toutes les prairies sèches et humides, laissant à la liberté de chacun d'y mettre du trèfle, de la vesce, et autres semences excellentes, pourvu que facilement on les puisse recouvrer; car de se mettre en peine pour en envoyer chercher au loin avec dépense, cela me paroît être une chose plus curieuse que nécessaire, vu que la seule avoine, avec la force du fumier, satisfait à cela; les racines de laquelle produisant en abondance de bon herbages, en fournissent le lieu ainsi qu'il appartient, d'autant plus promptement, que plus le fonds tend de lui-même à l'herbage, comme il s'en trouve de tels qui deviennent en prés sans aucun art.

Il ne faut pas oublier de sarcler le nouveau pré dans son commencement, en le purgeant de toutes les herbes malfaisantes qui y croissent avec les bonnes, prévenant

par la diligence et le soin, la malpropreté d'icelui, et s'évitant la peine de le mutiler en entier, quand pour en extirper les plantes vicieuses qui y auroient par trop pris racine, on est contraint, comme unique remède, de renverser totalement le pré par une profonde culture.

La prairie faite et affermie veut être fumée de tems à autre, mais si la graine du fonds et l'eau courante lui manquent, elle ne peut être bonne et fertile. On lui donnera du fumier en bonne quantité, de trois en trois ans ou de quatre en quatre, toujours dans le mois de décembre ou de janvier, après en avoir fait manger la dernière herbe, pour que par l'humidité restante de l'hiver et les pluies du printems, sa vertu dissoute pénètre jusqu'aux racines de l'herbe. Il est nécessaire que ce fumier soit menu et bien pourri (au contraire de celui qu'on emploie en faisant la prairie, qu'on choisit grossier et nouveau par les raisons dites), afin de se dissoudre facilement; car en ne l'employant pas ainsi qualifié, faute de ne pas être à tems consommé sur le pré, les faucheurs le trouvant entier, le mêlent avec le foin, et il est après porté au grenier avec lui. On

aura soin aussi de faire entrer dans le pré les égoûts des étableries et chemins, en tenant à cet effet ouvertes et curées leurs entrées, pour que par la venue des pluies aucune graisse ne se perde; moyennant cet entretien, le pré, quoique sans eau, rapportera abondamment, il sera fauché plus d'une fois chaque année, si le tems n'est pas extraordinairement sec, et il faudra qu'on n'en fasse pas ronger trop long-tems le paquis au bétail, ni ne permettre jamais que la pointe de l'herbe en soit broutée. Pour éviter ce mal, le pré sera tenu clos et fermé.

A ce qui est dit ci-dessus, il ne sera ajouté autre chose que l'eau pour les prairies d'abreuvage, ce qui augmentera d'autant plus le revenu du pré, qu'elle sera plus fertile et mieux conduite, sous, cependant, la propriété du climat, qui, sur toutes les parties du ménage, tient la souveraineté. Selon notre précédente distinction, nous diviserons en deux les eaux, savoir, en froides et en chaudes, pour être utilement employées selon leurs qualités. Plusieurs eaux froides sont aussi sablonneuses, et par conséquent peu nutritives; mais presque toutes les chaudes sont grasses; les premières n'apportent au pré que l'humi-

dité, et les autres, l'humidité et la fertilité tout ensemble : par cette double utilité, les eaux chaudes sont préférées aux froides, qu'on emploie seulement au défaut des chaudes. Les eaux froides procèdent communément des montagnes de telle situation, augmentent en froidure à mesure que les neiges fondent par l'approche de l'été, et acquièrent le vice du sable, en coulant dans des terroirs sablonneux. Les chaudes découlent de sources et fontaines, d'où selon leur abondance se forment des ruisseaux et des petites rivières ; or, quelles que soient les eaux froides et chaudes, on ne doit pas les donner au nouveau pré dans sa première année, tant de peur d'en noyer les semences tendres et déliées, que pour obvier à ce qu'il ne s'y fasse aucun enfoncement et vallon par l'eau courant dessus la motte qui n'est pas encore affermie.

Les eaux froides ne seront pas employées, que leur vice ne se soit entièrement corrigé par le tems, c'est-à-dire, qu'elles ne se soient quelque peu échauffées par le voisinage des chaleurs, et alors on les donnera au pré sans regret : cela n'arrive presque jamais devant la mi-mai, et bien souvent

de tout ce mois, elles n'atteignent le point qu'on desire par la tardivité de la saison; ce qui est cause qu'elles ne peuvent beaucoup servir pour les premiers foins, dits *Maïens*, parce qu'on les recueille au mois de mai, mais bien pour les suivans, second et troisième. Tout pré arrosé de ces eaux froides demande beaucoup de graisse ou de fumier, sans quoi elle n'est pas de grand rapport, attendu que les eaux, par le vice de leur froidure et des sablons qu'elles charrient, l'amaigrissent plutôt qu'elles ne l'engraissent, ne faisant que l'humecter quelqu'échauffées qu'elles soient par le tems, le sable lui étant toujours nuisible, mais principalement quand elles sont troubles; car alors en venant au pré elles l'ensablent quelquefois jusqu'à la rendre infertile pour jamais; c'est pourquoi on se donnera bien de garde, comme d'une chose très-dommageable, de laisser entrer dans le pré aucune eau de la qualité susdite, étant engrossies par les pluies, et de boucher si bien les entrées du pré, qu'elles n'y puissent alors pénétrer en aucune manière, ni même aucune autre humidité que celle tombant du ciel, et les lavures des chemins; vous garantirez ainsi votre

pré de ruine, que vous arroserez au besoin, ces eaux étant claires, mais jamais quand elles sont troubles.

Il n'en est pas de même des eaux douces et chaudes, étant employées au contraire des autres par la différence de leur naturel, c'est-à-dire qu'elles sont mises au pré, lorsqu'elles sont troublées par les pluies, etant en ce point plus valeureuses que quand elles sont claires, à cause que passant par des terres grasses, elles en attirent leur fertilité, ou ni passant point, elles n'amènent jamais de gravier, quoique troubles : d'ailleurs, par leur chaleur naturelle, elles sont presque toujours propres et bonnes pour les faire courir aux prairies, peu de tems excepté. Après que le paquis de votre pré aura profité, cette eau y sera incontinent mise, pour y glacer dessus, et par ce moyen causer une grande fertilité au pré, presque semblable à ceux qui auront été le mieux fumés, d'autant que l'herbe se nourrit très-bien sous ces eaux glacées, faisant un amas de fertilité en faveur du pré, comme cela se reconnoît à la première vue, lorsque l'herbe s'avance gaillardement par dessus toute autre, n'ayant pas ainsi été gouvernée, et encore mieux quand

on le fauche, par l'abondance du foin qu'elle rend. De ces bonnes eaux étant troubles, aucune partie ne se perdra (comme j'ai dit), ménageant par ce moyen la graisse qu'elles charrient alors, dont le pré s'en trouvera si bien, que sans autres dépenses, il se rendra très-fertile ; au moins le peu de fumier que vous y ajouterez avant l'arrosement lui servira plus que l'abondance de celui qu'il faut de nécessité donner aux prés arrosés d'eau froide et sablonneuse. Vous continuerez l'arrosement jusqu'au premier ou quinze de février sans interruption, et alors vous cesserez, pour que l'eau n'y soit pas remise avant que la terre n'ait été réchauffée par le soleil, afin que l'herbe pousse, ce qui pourra être vers la fin de mars, plus tôt ou plus tard, selon le pays et la saison. Or, comme cette attente est nécessaire (n'étant pas possible que l'herbe s'avance sans chaleur), la continuation de l'arrosement l'est aussi durant les froidures, pour la prairie avantagée d'eau chaude et qualifiée comme dessus, parce que l'herbe ayant été accoutumée à l'eau en hiver, elle ne peut supporter d'être à sec, tant que règne le froid, ainsi elle se dessèche. comme au contraire

elle fait très-bonne fin par la vertu de l'eau, glacée et employée comme il a été dit.

Le fonds du pré étant échauffé par la bonté du tems, sera arrosé de fois à autre, d'autant plus souvent, que les pluies de la saison seront moins fréquentes, et plus elle tendra à la chaleur et à la sécheresse ; cela se fera de huit en huit jours, ou de dix en dix, plus fréquemment ou plus rarement, comme vous verrez le besoin, ne souffrant pas que le pré ait soif, ni qu'il soit noyé par trop d'eau, mais la distribuant avec raison par une juste proportion de chaleur et d'humidité, pour que le pré produise en abondance. Le pré qui est tout plat s'arrose plus facilement et avec plus de soin que le pendant et relévé, parce qu'il ne faut y mettre l'eau que par l'un des bouts, pour la faire répandre par-tout le pré, par cette facilité, l'eau suit également le lieu; en s'y glissant tout doucement, et y étant retenue par des petits relèvemens de terre de la hauteur d'un pied et demi, plus ou moins, comme des chaussées qu'on dresse à l'entour du pré; cela même sert à retenir la graisse des fumiers et les eaux chaudes, lesquelles se répandent avec égalité par-tout le pré,

qui s'en trouve très-bien fumé et arrosé ; avantage qui n'est pas dans ceux dont l'assiète est pendante ; on fait des petits canaux d'un pied de largeur et de demi de profondeur, pour les arroser, en s'assujettissant à la situation du lieu : lesquels canaux traversant le pré, et de tel niveau, que sans pente ou au moins très-petite, l'eau qu'on y met, verse également par toute leur longueur, et elle se dispersera avec plaisir pour arroser tous les endroits du pré, quoiqu'il y ait une grande pente, à la charge cependant qu'on fasse au pré plusieurs de ces petits canaux ou fossés traversant le lieu par distance égale de quinze à vingt pas, afin que l'eau tombant des uns aux autres, elle soit proportionnément distribuée par-tout le pré. L'art suppléant ainsi au défaut de la nature, et comme par le limon que l'eau charrie les petits fossés sont facilement comblés et rendus inutiles en peu de tems par leur petite largeur, il est nécessaire de les curer souvent, pour que rien ne détourne le cours de l'eau en saison.

Un homme aura soin de ces choses, en ouvrant et fermant alternativement les canaux, et de jour à autre, il visitera promp-

tement les endroits du pré afin qu'aucune partie ne reste inutile, mais que toutes ensemble satisfassent à l'espérance que chacun a de la prairie ; car de l'abandonner à la négligence (comme font certains mal avisés sous l'ombre de son entretien facile), n'est pas le fait d'un bon ménager, qui avec raison regarde le pré comme la meilleure partie de son domaine ; aussi tient-il (avec plus de soin et de curiosité que de peine et de labeur) toujours son pré nettement, sans souffrir s'y accroître aucune épine, ronce, ni buisson, ni séjourner des pierres, fruits de la paresse ; il tâche même d'en bannir les taupes, par le grand mal qu'elles y font, à quoi il parviendra par ce moyen.

Ce méchant bétail hait l'eau ; donc, nous nous mettrons sur nos gardes quand il aura fraîchement travaillé, et ce, par la terre nouvellement remuée ; alors il faudra promptement donner l'eau au pré ; cette eau contraindra la taupe de sortir de terre en évidence pour s'en garantir, et vous la prendrez facilement toute vive : de même, vers le soleil levant, qui est l'heure où la taupe travaille le plus, il convient d'être en sentinelle pour l'attraper avec la pioche, en creusant

la terre dans l'endroit où, à votre vue, la taupe a remué, en la soulevant par en haut. Quelques-uns par ce soigneux remède attrapent beaucoup de taupes : on enfouit dans le pré jusqu'à la gueule un vase de terre verni en dedans, ayant le col long et le ventre gros, l'on enferme la nuit une taupe vive dedans, qui par son cri, quoique petit et doux, se sentant emprisonnée, appelle les autres, qui y accourent à la file et en foule et se jettent inconsidérément dans le vase, par la facilité de son entrée, la trouvant à raz de terre, d'où elles ne ressortent pas, parce qu'elles ne peuvent gravir l'intérieur; à cause du vernis qui le rend glissant; par ce moyen là, elles s'enferment d'elles-mêmes.

Les vieilles prairies seront gouvernées, comme les nouvelles, excepté qu'elles demandent d'autant plus de fumier que plus on les voit tendre à leur fin, dépérissant par le tems, comme on le connoit à leur peu de rapport et à d'autres choses, même par la mousse et autres herbes rampantes sur la motte, signe certain d'une extrême vieillesse ; les cendres de lessive servent plus que tout autre fumier à faire disparoître la mousse des prés; par cette cause, on en donnera

donnera en bonne quantité aux prés qui en sont importunés en hiver et au tems des autres fumiers; mais si l'on voit que ce remède ne profite pas, et que d'ailleurs votre pré ne rapporte pas suffisamment, ne soyez pas si mal avisé que de le souffrir avec un si petit revenu; en le changeant d'usage vous le convertirez en terre labourable, en quoi il profitera plus dans un an, produisant de beaux bleds et pailles, que de six en foin: donc, le fonds étant renouvellé au bout de quelques années, si vous le desirez ainsi, il sera remis en prairie par l'ordre déjà montré.

Le tems de faucher les foins étant venu, le bon ménager ne tardera pas à les faire couper en toute diligence pour être d'autant plutôt serrés dans les greniers, que l'on a plus à craindre les pluies, et l'arrivée des moissons qui talonnent les fénaisons, ces deux récoltes assemblées donnent trop de fatigue au ménager. Par ces craintes et par le naturel de la chose, il vaut mieux se hâter de faucher que de retarder; car en prenant le foin un peu verdelet, il n'en sera que plus abondant, plus appétissant et plus savoureux pour le bétail, et meilleur pour faire avoir du lait aux vaches que le trop mûr, et en

outre le pré en demeure plus prompt à produire le regain et la seconde herbe, que si on avait long-tems tardé d'en couper la première, ne servant à rien de dire que pour peupler d'herbe le pré, quand elle n'est pas assez épaisse, il faille laisser grainer le foin en maturité et laisser tomber la graine sur le fonds, vu que sans cela il y a un plus prompt et meilleur remède pour pourvoir à ces défauts ; c'est à savoir en jettant sur le pré de la semence de foin, et en même tems que le fumier ; si le tems tend à la sécheresse, vous ne manquerez pas de faire arroser le pré un jour devant que de mettre la faulx en œuvre, parce que l'herbe ainsi humectée sera fauchée et ramassée beaucoup mieux que sèche : la pluie surprenant les faucheurs, comme cela arrive quelquefois, il faudra s'abstenir de remuer le foin abattu, qu'au préalable la partie qui regarde le ciel ne soit sèche par le retour du beau tems; car, par ce moyen, l'eau de la pluie ne lui nuira pas beaucoup. Ne différez pas, le foin étant sec, de le faire accumuler en plusieurs monceaux, chacun d'une charretée; qu'après la crainte des pluies passée (auxquelles il résistera facilement ainsi amoncelé), vous

ferez charrier au grenier au foin. Vous n'abuserez cependant pas de ce loisir, mais employant le tems, vous ne laisserez pas long-tems séjourner le foin préparé sur le pré par l'intérêt de sa perte, et de peur d'offenser le fonds en l'empêchant de produire de la nouvelle herbe. Le foin sera bottelé en faisceaux à l'usage du pays, enlevé et transporté en son lieu dans les greniers à foin, sous les couvertures, ou en fénil exposé à l'air, la commodité du logis manquant.

Le foin se conserve très-bien en fénil, même plus d'une année, si les fénils sont bien façonnés, ne s'y en gâtant que fort peu; car il s'en pourrit seulement quatre doigts ou demi-pied du dessus par les pluies, le reste demeurant sain et entier, d'autant plus que le foin se presse tant de lui-même, que l'eau ne peut nullement pénétrer dedans. On dispose communément les fénils de figure ronde, finissant en pyramide, afin que par la pente du dessus, l'eau glisse en dehors; et pour les affermir contre les vents, on plante profondément dans terre une haute et forte perche autour de laquelle on bâtit également le fénil, que ladite perche surpasse d'un pied

ou environ, par où l'on attache plusieurs cordes soutenant des pierres pesantes, pressant toujours le foin contre la perche, comme il a été dit des paillers. Aussitôt que le pré est fauché et dépouillé de son premier foin, il sera de suite arrosé pour le préparer au regain et foins suivans, prenant garde qu'aucun bétail n'y paisse avant que les derniers foins en soient levés; il convient même d'attendre un mois après, afin de donner le loisir au pré de se revêtir pour pouvoir fournir des pâturages au bétail qui s'y nourrit d'ordinaire durant l'hiver.

C'est par l'entretien des près communs, que le père de famille tire un grand revenu de sa prairie; car il la fauchera deux fois, même trois, s'il se règle exactement sur les observations susdites, et finalement sur l'entrée de l'automne, elle reproduira du paquis en telle abondance qu'elle suffira pour bien entretenir son bétail pendant une grande partie de l'hiver, selon la propriété du climat, étant un point essentiel dans cet endroit, de ne pas rester trop long-tems sans faire paître les prés, tant à cause de l'intérêt de ne pas les fumer à tems, que de ne pouvoir les arroser en hiver; de même que si

l'herbe est mangée trop près de terre, elle ne revient pas aussi promptement ni si vigoureusement, que si l'on y va à discrétion.

CHAPITRE IV.

Du Sainfoin.

On fait une autre sorte de pré, plus exquise, et de plus grand rapport que les précédentes, de l'herbe appelée en France *sainfoin;* en Italie, *herba medica;* en Provence et Languedoc, *luzerne.* Le mot de *sain,* vient de l'excessive louange qu'on a donné à cette plante, à cause de sa vertu médicale et engraissante pour le bétail qui s'en repaît. Par ses propriétés, les anciens l'ont placée au-dessus de toute autre pâture. Pline dit que le nom de *medica* lui est venu du royaume de Médie, quand elle fut portée de-là en Grèce, par Alexandre-le-Grand, lorsqu'il y défit le roi Darius. Elle est peu connue aujourd'hui en Italie et en Piémont, mais très-bien en Espagne et en France, principalement dans les provinces de Languedoc, Provence, Dauphiné et voisinage,

comme dans la principauté d'Orange, comté Vénaissin, où elle est entretenue avec soin et profit. On fauche la luzerne cinq ou six fois l'année, même jusqu'à huit ou neuf, quand elle est dans un lieu bien agréable et bien gouvernée, rendant par ce moyen du foin excellent en très-grande quantité, tellement, que le contenu d'une journée de faucheur donne plus de foin que trois ou quatre d'autre pré. Elle nourrit le bétail si grassement; que si elle n'étoit pas corrigée avec d'autre foin ou de la paille qu'on mêle parmi; le bétail qui en mangeroit d'ordinaire, en seroit suffoqué par une trop abondante nourriture, et spécialement la bouvine qui devient fourbue, en mangeant cette herbe étant verte, dont elle meurt subitement; par cette raison, il n'en faut jamais donner à ce bétail que de sèche, encore avec modération; au contraire, les chevaux s'en purgent et engraissent dans huit à dix jours, en leur faisant manger leur saoul, au printems, de la première herbe; en tout autre tems leur servant de foin et d'avoine. Cette herbe diffère en ceci d'avec les autres prés communs, qu'elle ne veut être nullement mangée sur terre, ni foulée aux pieds par les bêtes, leurs

dents, leur souffle et trépignemens étant contraires à sa nature; mais son propre, pour en recueillir le foin, est d'être fauchée près de terre, avec des faulx bien tranchantes. Quoique le bon ménager ait d'autres prairies suffisamment, il fera bien de se pourvoir de quelques journaux de cette excellente pâture, pour en distribuer en hiver à ses bêtes malades, lasses, maigres et harassées, pleines, à lait, pour aider à remettre et fortifier les porteuses, et servir à l'augmentation du lait des allaitantes : il en donnera aussi à ses poulains, veaux, agneaux, chevreaux, quelquefois, pour les égayer.

Pour parvenir à cela, notre père de famille choisira quelqu'endroit de sa meilleure terre, plus sablonneuse qu'argileuse, plus légère que pesante, plus plate que pendante, toutefois vidant les eaux, pour qu'elles n'y croupissent pas, qu'il fera labourer profitablement pendant seize mois; comme il a été dit de la prairie commune, pour rendre la terre en poudre et propre à recevoir cette utile semence. La terre sera aussi soigneusement épierrée et déchargée de toutes racines, arbres et arbustes, et s'il est possible de toutes sortes d'arbres, d'autant plus que le

voisinage de ces choses et les ombrages, qui demandent toute la substance du fonds et de l'air pour avoir leurs racines et leurs herbes libres, nuisent beaucoup au sainfoin. La luzerne vient assez bien sous les arbres, mais pas aussi bonne que dans les endroits exposés au soleil; c'est pourquoi il convient de loger cette herbe dans un beau sol et plein, tant pour la qualité que pour la quantité.

Si la terre est entièrement bonne, ayant auparavant servi en jardinage, ou pour une autre cause, ayant été de longue main fumée, ne vous mettez pas en peine de l'engraisser de nouveau, mais employez-là telle qu'elle est en cet endroit, sans autre engrais, comme la plus propre, attendu que le fumier nouveau brûle la semence de luzerne, jetée sur lui avant que d'être dompté par le tems; la rencontre d'une terre ainsi qualifiée est à desirer, pour que la semence puisse y bien fructifier sans hazard; mais s'il arrive que la terre ne soit pas suffisamment bonne pour ce menage, vous l'engraisserez à l'entrée de l'hiver, avec de bons fumiers vieux et pourris dès long-tems, ou pour le mieux avec quelques menus et fertiles terriers reposés, que vous y ferez charrier en grande quantité, qui,

avec les fréquens labourages, les fraîcheurs et les pluies de la saison, s'incorporeront si bien au fonds, qu'il deviendra capable de recevoir cette semence.

La crainte des froidures restantes de l'hiver, passée, à-peu-près vers la mi-mars, l'on sémera la graine du sainfoin à la manière des prairies communes, en applanissant soigneusement la superficie du lieu, pour la commodité des fraîcheurs. Les anciens disent que la semence de cette herbe hait le fer, et que par cette raison on ne la doit pas herser ou rateler, en la semant avec des instrumens dentelés de fer, mais de bois. L'expérience journalière fait voir la puérilité de cette observation; ainsi de quelque matière que soit dentelée la herse, elle sera toujours bonne à ce service.

La quantité de la semence qu'on donne à la terre, est la sixième partie du bled qui y entre; c'est-à-dire, que si le lieu que vous dressez en luzernière, s'ensemence en froment, avec six boisseaux, un boisseau de graine de luzerne y suffira, par la petitesse de la graine, qui est menue comme du millet, et est convenablement employée, ensemencée de cette manière, savoir, fort dru, selon

le naturel de cette graine, qui desirant seule croître, il est nécessaire qu'elle occupe tout le fonds, afin de ne pas y donner place aux plantes malfaisantes.

La luzerne, dans son principe, est sujette au hâle du soleil; par cette cause, on la sème avec de l'avoine, de l'orge et de la vesce, par égales portions, la luzerne ne faisant que le quart du total, et ces semences ainsi mélangées, croissant ensemble, la luzerne se sauve des chaleurs par l'ombrage du bled, et le bled parvenu à sa maturité, est moissonné, laissant l'herbe de la luzerne maîtresse du fonds, l'occupant entièrement. Cela néanmoins ne se rencontre pas toujours, car il arrive quelquefois que la luzerne est étouffée par les bleds à leur maturité: ce mal étant plus à craindre de l'orge que de l'avoine et de la vesce, et moins de celle-ci que des deux autres bleds, par la sympathie du naturel de la vesce et de la luzerne; mais sans espérer aucun avantage du grain desdits bleds, ils sont coupés encore en herbe et non murs, au soulagement de la luzerne qui, se sentant débarrassée de voisinage, s'accroît manifestement et beaucoup mieux, que si, sans considération du hâle, on

la sème seule, quoique ce ne soit pas sans hasard. Ceci n'est nullement à craindre dans les climats septentrionaux, mais seulement dans les méridionaux, où ce mélange a été inventé et pratiqué par plusieurs, principalement à cause de l'abondance des grains qui proviennent des bleds semés parmi la luzerne, à nulle autre semblable, ce qui procède, ou d'une vertu secrète de ladite plante agréable aux bleds, ou par la bonté du fonds préparé avec art et libéralité.

Il sera nécessaire de sarcler la luzernière soigneusement, en arrachant toutes les herbes et les plantes malfaisantes qui s'y seront fourrées en même tems que les bonnes, et ce, au moment où elles paroîtront, de peur que devenues grosses par le tems, l'on ne puisse après en dégarnir le lieu, au détriment du sainfoin, qui se perd et s'abâtardit par le voisinage d'autre herbage.

Et comme le fumier brûle la graine de luzerne lorsqu'on la sème, ainsi qu'il a été dit, l'eau en pourrit aussi les racines, quand on la lui donne inconsidérément, d'où il arrive que plusieurs veulent que cette herbe ne soit jamais arrosée, de peur de manquer; cependant il est reconnu qu'en tems des

grandes sécheresse, l'eau l'égaye avec avantage; c'est pourquoi en ayant alors la commodité, on l'abreuvera doucement, sans souffrir que l'eau y croupisse jamais; par cette facilité, autant de peine est épargnée et on donne la liberté de dresser la luzernière presqu'en tous lieux; mais pour y conserver l'humeur nécessaire à l'accroissement du sainfoin, vous donnerez ordre, par prévoyance, de poser la luzernière en bon fonds, et qui de lui-même ne soit pas trop sec; vous la fumerez très-bien chaque année, ou de deux l'un, au commencement de l'hiver avec du fumier bien pourri et bien menu, lequel se dissolvant par les froidures et les pluies de la saison, sa vertu pénètrera jusqu'aux racines de l'herbe, dont elle s'humectera comme vous desirez.

Vous ne permettrez jamais qu'aucun bétail à quatre pieds y entre, s'il est possible, vu que le sainfoin hait la morsure et le trépignement des bêtes, ce qui sera pour avis au père de famille, afin d'en faire soigneusement clorre le lieu; et quoiqu'à cette occasion la luzernière soit inférieure au pré commun, qui fournit utilement durant l'hiver du paquis pour le bétail, elle ne lui cède

point en revenu, par la grande abondance de foin exquis qu'elle donne en plusieurs et diverses fauchaisons.

On ne fauche pas tant de fois cette herbe-ci dans sa première année, que dans les suivantes, parce qu'elle n'est pas parvenue à son parfait accroissement en si peu de tems. La seconde année, elle commence à abonder, et produit du foin en telle quantité et par plusieurs fois l'année, que c'est une des merveilles de notre ménage : cette fertilité dure jusqu'à la douzième et quinzième année, qu'ayant fait tous ses efforts, elle commence à diminuer par vieillesse. Vous choisirez un beau jour pour faucher le sainfoin, afin qu'il se sèche promptement ; on y a de la difficulté, parce qu'il est de lui-même fort épais et entre-lié, comme une toison de laine, qui empêche quelquefois de pénétrer toute l'herbe. En le remuant souvent, on accélérera la sécheresse du foin, tant pour en prévenir l'échauffement, à quoi il est fort sujet, que pour l'intérêt du fonds, sur lequel séjournant plus d'un ou deux jours ce foin coupé, il l'empêche de rejetter ; vous en continuerez ainsi la coupe durant l'été, en la réitérant toutes les fois que vous verrez cette

herbe être en fleur; car c'est alors le vrai point de la faucher, sans attendre d'autre maturité, ni observer autre signe ni lune, vous regarderez seulement au beau tems; et s'il arrive que la pluie surprenne le foin fauché, ne le laissez pas sur le lieu, mais faites-le transporter dans un autre endroit pour y être séché, afin qu'il ne puisse nuire au pré, comme il seroit à craindre en y séjournant par trop, ainsi qu'il a été dit. Etant bien sec, vous ne tarderez pas à le faire charrier au grenier, à couvert, pour être gardé dans ce lieu pour la provision. Ce foin-ci ne peut se conserver en fénils exposés à l'air, comme le commun, à cause de sa délicatesse qui ne peut supporter le mauvais tems.

La saison étant quelquefois trop sèche, il s'engendre des petites chenilles noires, appelées babottes, à la seconde herbe de cette plante, qui la font périr en la desséchant. L'unique remède à ce mal, est de faucher l'herbe aussitôt qu'on s'appercevra que sa cîme se blanchit, ce qui est à l'arrivée de ces insectes, sans en attendre la fleur, car par cette coupe avec l'herbe, les babottes

meurent toutes, et le jet ne craignant plus ces dommages, en revient abondant et beau.

Si vous voulez tirer de la graine du sainfoin, vous pourrez le faire tous les ans, en commençant au second de son ensemencement, pour lui donner le loisir de se fortifier, et ce à la troisième herbe, à la charge cependant que vous la faucherez une fois moins, la graine tenant lieu de foin, d'autant plus qu'il faudra laisser endurcir l'herbe et murir pour la faire grainer. Elles jette des petites gousses, dans lesquelles la semence est enfermée, qu'on coupe le matin à la rosée, non sur le chaud du jour, doucement avec des faucilles bien tranchantes. Ces gousses sont mises dans des draps, pour que la graine ne se perde pas par sa subtilité et petitesse, ce qui la rend d'autant plus coulante qu'elle est plus mûre; on la fait ensuite sécher au soleil, et là, battue avec des fléaux, elle est enfin séparée d'avec la balle, à l'aide du van, et mise à part jusqu'à ce qu'on l'emploie. Le reste de l'herbe est recoupé près de terre avec la faulx, afin de réunir le plan du pré, et il se remet en état de rejetter comme devant.

Par cet ordre, votre luzernière durera douze

ou quinze ans, pas beaucoup plus (quoique Pline lui en donne trente), vu que les racines du sainfoin par le laps du tems, deviennent très-grosses et très-longues, ce qui peu-à-peu l'abâtardit : par cette cause, il conviendra au bout de ce tems de renouveller la luzernière, et d'en retourner entièrement le fonds, en renversant la terre sans dessus dessous, à la manière de planter la vigne, sur laquelle terre préparée ainsi, vous resemerez de rechef de la graine de luzerne comme la première fois. Le meilleur néanmoins sera de choisir un autre endroit de terre pour y faire une nouvelle luzernière, dans laquelle ce foin se trouvera mieux qu'an lieu susdit, la terre s'égayant de la mutation.

Si vous ne voulez pas prendre la peine de rompre la vieille luzernière, vous la convertirez en pré commun, seulement par un arrosement réitéré et fréquent; car les racines pourries par l'abondance d'eau produiront une luzerne bâtarde, que la plupart croient être le vrai treffle ou le triolet des prés, et à cette occasion, quelques-uns appellent le sainfoin grand treffle, et d'autres foin de Bourgogne, parce qu'en cette province

vince cette plante est connue depuis longtems : ce pré de luzerne étant donc trouvé bon, est mis au rang des meilleurs par la quantité et la qualité de son herbe; et ainsi, puisqu'il nous est d'un même usage que les près communs, il faut, en les remuant, les fumer, faucher et faire paître au bétail de même qu'eux.

CHAPITRE V.

De l'Esparcet.

Le pays où l'esparcet est aujourd'hui le plus en usage, est le Dauphiné, vers les quartiers de Die. C'est une herbe fort valeureuse, qui n'est pas beaucoup inférieure à la luzerne ; elle rend une abondance de foin exquis, quoique gros, appétissant et substanciel, propre à nourrir et engraisser toutes sortes de bêtes à quatre pieds, jeunes et vieilles; mêmes pour les agneaux et veaux, faisant abonder en lait leurs mères. L'esparcet produit aussi du grain chaque année, servant d'avoine au bétail, à engraisser la volaille et pour la faire fertilement over et pondre.

Elle vient gaiement en terre maigre et y laisse certaine vertu engraissante à l'utilité des bleds qui ensuite y sont semés, qu'elle en est d'autant plus recherchée. Elle ne desire pas l'arrosement, craint la morsure des bêtes, sa délicatesse les y attirant de telle sorte, qu'en ayant une fois goûté, ils viennent la paître de deux lieues à sa ruine, si le lieu n'est pas bien fermé. Le foin de cette herbe demeure assez court, ne montant guères plus que de deux pieds, mais il en est aussi plus épais. On le fauche trois fois l'année, pourvu que le lieu lui plaise, et que l'herbe n'en soit pas rongée par le bétail : la première est à la fin du mois de mai; la seconde, vers celle de juillet, et la dernière à la mi-septembre. Le foin de la première et dernière fauchaison, n'est pas si gros que celui de la seconde, à cause que dans celle-ci la plante fait graine, et par conséquent grossit et presque s'endurcit, laquelle fauchée, est aussitôt portée à l'aire, et là, battue par le fléau, à la manière des bleds; ensuite la graine s'en retire comme à l'avoine, et le foin est serré avec le premier, en attendant le dernier, pour, les trois mêlés ensemble, servir au bétail d'utile provision pendant l'année.

Notre père de famille bien avisé, emploiera ce ménage, en considérant l'avantage notoire qui lui en revient, lequel regardant le foin, l'avoine et la graine du champ, il trouvera que la chose vaut bien la peine d'envoyer chercher de la semence de cette excellente pâture en Dauphiné, quoique cette province soit placée au bout de la France, sans craindre l'introduction de nouveauté, puisque celle-ci favorise totalement le labourage, à quoi il doit principalement regarder; s'assurant aussi qu'en quelque part qu'il soit arrêté en ce royaume, cette herbe profitera par sa facilité à croître, mieux cependant en air tempéré qu'en air trop chaud, de même qu'en terre légère plutôt que pesante; et pour achever l'économie, je lui donnerai avis que la semence de l'esparcet se vend à Die et environs, communément au double prix de l'avoine.

Pour loger l'esparcet, on destinera quelques arpens de terre choisie comme dessus, non pierreuse, pour la facilité de faucher; ensuite le lieu en sera soigneusement clos, par les raisons dites, et après l'avoir très-bien et à-propos labouré pendant l'hiver, à l'approche du printems, vers la fin de février

ou au commencement de mars, il sera ensemencé fort dru, étant nécessaire d'y jeter quatre fois plus de cette graine que si c'était du froment, pour couvrir en naissant tout le fonds de son herbe, sans qu'il y reste de place pour aucune herbe malfaisante qui viendrait s'y fourrer à son détriment. Le parterre sera soigneusement uni, avec la herse, comme une prairie, pour que sans embarras la faulx joue librement. La première année, cette herbe ne fait pas grand jet, l'employant presque tout à se reprendre et fortifier ; c'est aux trois suivantes qu'elle récompense cette tardiveté, produisant en abondance de bon foin ; voilà aussi tout le tems qu'elle demeure en terre, au moins pour y servir, passé lequel elle s'anéantit d'elle-même : par cette cause, l'esparcetière est alors convertie en labourage, et moyennant que le fonds en soit profondément labouré, il produit pendant trois ou quatre ans de suite de fort beaux bleds, hivernaux et printanniers, tels que vous voudrez lui confier; et afin que vous soyez toujours accommodé de cette bonne pâture, et de beaux bleds avec, vous ferez de ce ménage comme de celui des étangs ; c'est-à-dire que vous aurez toujours des espar-

cetières nouvelles et vieilles, pour en faire servir quelques-unes en foin et d'autres en bled; ainsi, de l'un et de l'autre, vous ne pourrez manquer, moyennant la faveur du ciel.

CHAPITRE VI.

Des Vesces et Farrage.

On s'accommode de plusieurs autres sortes d'herbages pour suppléer au défaut des pâtis et prairies, que la nécessité a fait inventer où l'on est situé, pour le bétail qu'on a à nourrir. La vesce fournit de bonne pâture, si, étant semée dans une terre fertile, elle est fauchée en herbe sans en espérer le grain; mais elle donne en plus grande abondance de la mangeaille au bétail, si on la mêle par égale portion avec de l'avoine, pour semer ensemble ces deux graines, et en faucher l'herbe vers le commencement de mai. Toutes sortes de bêtes aiment cette nourriture; mais par-dessus tout, la bouvine s'en paît très-bien; les bœufs de labourage en sont toujours forts et robustes; les vaches en abondent en lait

et toute l'omaille jeune et vieille qui en est nourrie, s'en engraisse.

Il y a deux saisons pour semer ensemble la vesce et l'avoine, l'automne et le printems: toutefois les premières de ces semences sont toujours les plus fructueuses, comme les terres grasses abondent aussi plus en herbages que les terres maigres. Si vous êtes en pays où l'avoine résiste à l'hiver (car quant à la vesce, il n'en faut pas faire de doute, sous quel air que ce soit), ne retardez pas ce ménage plus long-tems que de la fin d'octobre; mais votre climat étant par trop froid, vous attendrez à la fin de l'hiver. Quant à la terre, il est bien fâcheux d'employer là les meilleurs fonds, vu que le moyen satisfait raisonnablement à ces choses; c'est pourquoi ce sera en terre de moyenne fertilité que vous logerez ces semences, s'il ne vous est pas permis de vous servir en cet endroit de la partie de votre plus fécond terroir, sans une grande perte de votre labourage, par l'abondance de bonnes terres que vous aurez. Il serait à souhaiter que le lieu fut sans aucunes pierres, pour la commodité des faucheurs. Cette aisance manquant, vous ne laisserez pas de vous servir du lieu que vous aurez, tel qu'il se rencon-

trera, car la faucille en fera raison; et quoique cet herbage coûte plus à moissonner qu'à faucher, il ne faut pas pour cela laisser de s'en pourvoir, étant beaucoup plus cher de nourrir mal le bétail, ou d'en aller chercher loin le fourrage avec dépense et souci fâcheux: ne vous mettez point en peine de l'arroser, toutefois, ayant l'eau à commandement; donnez-leur-en dans la sécheresse, car cela fera plus abonder l'herbage, que si vous le laissiez avoir soif.

Ces herbages sont d'une grande commodité pour les pays qui manquent de foins et de pâtis : quinze ou seize arpens de terre produisant la nourriture pour toute l'année de dix ou douze bêtes bouvines, dont elles s'entretiennent vigoureusement, comme aussi cette nourriture est agréable aux chevalines, et ce qui augmente le ménage, est que la vesce engraisse plutôt qu'amaigrit le terroir, après quoi, et l'avoine mêlés ensemble, on peut utilement semer du froment, du seigle et d'autres bleds hivernaux, pourvu que le fonds en ait été bien et diligemment labouré; en sorte que, selon la disposition de votre labourage, vous ferez de cette pâture par-ci, par-là, dans les lieux où cela se rencontrera

le mieux, la quantité nécessaire pour la nourriture de vos bestiaux. A la récolte de cette pâture, il faut observer soigneusement ceci, qui est commun à tous autres foins, qu'il faut la serrer étant sèche, par le danger de tout perdre, si elle est portée humide au grenier.

Le farrage, est une composition de plusieurs sortes de grains francs et sauvages, que l'on tire des criblures des bleds, fromens, seigles et orges, comme ivraie, vesce, avoine, orobe ou ers, et autres semblables, jetés confusément dans une terre bien labourée et fumée, dès le commencement de septembre; ce mélange se trouve en motte avant l'arrivée de l'hiver pour résister aux froidures, pendant lesquelles le bétail y paît à plaisir, même les brebis portières, pleines et alaitantes avec leurs agneaux, pour lesquelles principalement ce farrage est inventé. On pose la farragière à l'abri, afin que, couverte de la bise, le bétail y puisse commodément séjourner et paître durant l'hiver.

C'est aussi tout son revenu, que ce que le bétail peut en tirer avec les dents sur le lieu même, d'autant que cette mangeaille ne se fauche pas comme les précédentes, qui,

étant destinées pour foin, ne veulent nullement être rongées en terre. Elle ne donne pourtant pas un petit avantage, mais un très-grand; car non-seulement le bétail y paît tout l'hiver, mais encore bien avant dans le printems, et jusqu'à ce que la terre, par la bonté de la saison, se couvre naturellement de nouveaux herbages pour toutes sortes de bétail.

Avec la seule orge chevaline ou d'hiver, on fait aussi de bons farrages. On sème cette orge en même tems et en même terre que l'autre farrage, et le bétail la paît de même en campagne pendant l'hiver. Si l'on veut s'abstenir de ceci, gardé jusqu'au printems, cette herbe est fauchée ou moissonnée en herbe; mais petit à petit, pour le faire manger de jour à autre aux chevaux, dont ils se purgent profitablement, prenant de là le commencement de leur graisse. Tout autre bétail, gros et menu, s'en porte aussi très-bien, si on le nourrit modérément de cette herbe; car de leur en donner à discrétion, ils seroient en danger de s'en trouver mal, par trop de replétion, tant elle est abondante en substance. Cette orge coupée à-la-fois en herbe, séchée et serrée au grenier, comme l'autre foin, est

aussi une bonne nourriture pour tout bétail en hiver; et devant que la coupe en soit faite, comme sur la fin d'avril, ou le commencement de mai, le rejet de ses racines conservé, reproduira gaillardement une herbe nouvelle et du grain avec le tems, n'étant pas extraordinairement sec.

CHAPITRE VII.

De la Bouvine.

VOILA l'appareil de la nourriture du bétail, et en voici l'emploi : comme des bonnes semences et plantes procèdent les bons bleds et les bons fruits, de même le choix de la race du bétail dépend de la bonté de sa nourriture. Le bœuf étoit anciennement préféré à tous les autres animaux, et particulièrement chez les premiers romains, si prisé, que le bœuf et la vache tirant la charrue, étoient gravés dans les fondemens de leur ville, et qu'ils lui accordèrent la vie. L'action de tuer un bœuf, dans leur premier siècle, étoit mise au rang des crimes capitaux, excepté dans les sacrifices. Leur

pays, par honneur, a tiré son nom du taureau, appelé en grec *Italos*. Le taureau a aussi été posé à sa louange entre les signes célestes, et par laps de tems, les Romains en ont enrichi leurs bâtimens, comme on voit encore sur plusieurs restes de l'antiquité des têtes de bœuf gravées par ornement, représentant le travail de cet animal, embellir ces superbes édifices. Il a été amplement discouru touchant l'utilité de son service, et chacun juge du profit de sa nourriture, l'usage étant commun de leurs chairs, laitages et peaux avec de très-grands avantages.

Les moyens suivans sont nécessaires à la recherche de la race de cet animal, pour en avoir de la meilleure. Que le taureau ait le regard furieux et terrible, néanmoins plus doux que facile à émouvoir, pourvu qu'il ne soit pas lâche; qu'il soit de moyenne hauteur, long de corsage, de couleur rouge-obscur, ou noire, ayant le poil fin, mol et délié, large poitrine, assez grand ventre, les reins et côtés ouverts, le dos ferme et droit, tête courte, oreilles larges et velues, front large et crêpu, yeux gros, noirs et clairs, les cornes élevées, noires et polies, grand

muffle, camard et noir, larges narines, col gros, fanon grand et pendant, fesse ronde, genouil ferme, jambe grosse et ronde, la corne du pied petite, noire et dure, la queue longue et bien fournie de poil. Les vaches seront aussi de même choisies avec la distinction d'un sexe à l'autre, ayant en outre la tête plus petite que le taureau, ventre fort ample et de grandes tétines, comme le membre où consiste tout leur revenu. Ces signes ne sont pas reçus si généralement, qu'il n'y ait quelqu'exception, ce bétail variant en corpulence, et en couleur, par le climat et la nourriture (comme ces différences se reconnoissent manifestement à la bouvine des montagnes et à celle du vallon), c'est pourquoi il faudra s'arrêter à la preuve de sa valeur, comme à la plus certaine connoissance; retenant toutefois ces moyens, pour les employer selon les rencontres; sur quoi l'on notera que les bœufs qui ont le mantelet noir, craignent plus les mouches, que ceux qui sont d'une autre couleur.

Les anciens ont dit que le taureau n'était pas propre à engendrer avant la quatrième année de son âge, et qu'il restoit bon huit ans continuels; mais les modernes com-

mandent de l'employer à saillir les vaches avant sa seconde année accomplie, jusqu'à la fin de sa troisième, ne s'en servant pour cela qu'une année, ou dix-huit mois, pour le châtrer après, afin de le mettre au labourage; tant parce que la chose est bonne d'elle-même, selon les expériences communes, que pour prévenir principalement l'importunité de cet animal, non châtré, qui, furieux, se rend incompatible avec tout autre bétail, même de son espèce; malfaisant, en frappant et heurtant inconsidérément; très-difficile et presqu'impropre au labourage, ne pouvant s'y assujettir : nous nous tiendrons à cet avis. Quant à la vache, d'un commun accord, on la fait couvrir à deux ans; cependant les meilleures portées sont depuis la quatrième, jusqu'à la huitième année, étant bien âgée à dix ou douze ans: comme le plus nécessaire du service du taureau seroit entre ces deux termes, à cause qu'il est alors dans la perfection de sa valeur, auquel l'on s'arrêteroit sans les raisons dites. Trente ou quarante vaches sont la droite charge d'un bon taureau, qu'il couvrira à son aise, étant bien gouverné; cependant plusieurs ne s'arrêtent pas à ce nombre,

l'amplifiant jusqu'à cinquante et soixante, et plus encore, selon le pays et le naturel du bétail, qui gouvernent ces choses.

Ainsi ce bétail choisi, mâle ou femelle, afin de le faire multiplier par race, il faudra au préalable l'accoupler ensemble ; le tems le plus propre à cela n'est pas limité indifféremment : les uns veulent que les vaches vêlent à l'entrée de l'hiver, un peu avant les grands froids, pour être alors nourries de bon foin ; les autres, que ce soit vers le printems, afin qu'elle paissent la nouvelle herbe, chacun ayant de ses herbages diverses considérations, selon son climat et sa propriété, comme touchant la continuation du lait en hiver et l'élévement des veaux. Celles-là par cette cause seront couvertes au mois de février ou de mars, et celles-ci en juillet ou août, suivant la supputation de leur portée, qui est de neuf mois. Dans laquelle des deux saisons que ce soit, on ne mènera pas la vache au taureau, qu'elle ne soit en rut, ce qui se reconnoîtra par son meuglement continuel, par l'enflure de ses ongles, par l'impatience recherchée du mâle, montant dessus les bœufs, et à d'autres indices vulgaires. Si elle est paresseuse à cela, il y a

quelque remède pour l'échauffer, comme en lui faisant sentir les testicules d'un taureau gardés salés, en lui donnant souvent du sel à manger, et, suivant la pratique de quelques-uns, du pain fait avec la graine de lin moulue, ou du marc de ladite graine, après en avoir exprimé l'huile; mais sur-tout en traitant bien la vache avec du bon foin ou autres pâturages exquis selon les saisons. Plusieurs regardent à la lune à cette action, nouvelle ou vieille, comme ils l'ont accoutumé; et tous les ménagers, que ce soit le matin ou le soir, non sur le midi, et de faire jeûner la vache pendant vingt-quatre heures avant que de la mener au taureau, vu qu'elle conçoit plus facilement vide, que remplie de nourriture; et par l'effet contraire, le taureau est plus abondant en semence étant repu, qu'affamé, pourquoi il convient de le bien traiter : la petitesse de la taille du taureau, dans son jeune âge, n'empêchera pas cette action, parce qu'on enfoncera la vache dans une fosse longuette, qu'on creusera à la mesure du taureau, lequel par ce moyen saillira la vache à son aise, quelque grande qu'elle soit.

De cette époque jusqu'à ce qu'elles vêlent,

on ne fera rien autre chose aux vaches que de bien les traiter, et le vacher aura soin de les nourrir toute l'année en campagne, et dans les étables, selon les saisons et les pays. Les vaches seront menées aux pâquis en campagne durant l'été, dès la pointe du jour, pour manger l'herbe dans la fraîcheur de la matinée, avec la rosée; on les mettra dans les étables environ vers les dix heures, où elles séjourneront durant la grande chaleur (que tout bétail craint beaucoup), laquelle passée, ou du moins tombée, vers les deux ou trois heures après midi, on les ramènera au pâtis, jusqu'à l'entrée de la nuit, en les enfermant alors dans le logis jusqu'au lendemain. C'est une économie profitable pour le bétail et pour les labourages, que de faire coucher la bouvine sur les terres qu'on prétend ensemencer l'année prochaine, dans de bons parcs, comme du bétail à laine : cela a été dit ailleurs; car elle se porte mieux qu'enfermée sous les toits, attendu que jouissant de la fraîcheur de la nuit, exposée à l'air, ces bêtes sont exemptes de l'importunité des chaleurs, qui, dans les étables, les tourmentent singulièrement, et les graisses, provenant de leurs fientes et urines,

urines, restent à la terre sur laquelle elles séjournent, ce qui la rend d'autant meilleure, que le nombre du bétail est plus grand, en changeant le parc de jour à autre, à l'imitation du menu bétail, deux fois par jour en été, le matin et le soir : ces bêtes bouvines seront abreuvées, en hiver une seule fois, qui sera à midi, toujours avec de l'eau claire, ne pouvant souffrir la trouble, au contraire de la chevaline, qui la boit plus volontiers trouble que claire. Les herbages les plus gras, pourvu qu'ils ne soient point marécageux, sont les meilleurs pour le gros bétail, c'est pourquoi on y conduira la bouvine, laissant les autres herbages à l'autre bétail, selon la distinction déjà faite. En hiver, les vaches seront nourries dans les étables, avec de bons fourrages, cela s'entend, si le pays est défectueux en pâtis, ou que par la froidure du climat, elles ne puissent manger en campagne; mais étant chaud ou tempéré, et que d'ailleurs l'on soit bien fourni de pacage, sans changer d'ordre, on les entretiendra sur eux, jusqu'à ce que les gelées et extrêmes froidures les chassent des champs pour les enclorre dans les étableries.

Toutes sortes de bouvine mangera dans

les mêmes herbages, cependant avec la distinction du sexe et de l'âge, pour que sans confusion chaque bête vive gaiement, sans s'importuner l'une à l'autre. Les bœufs de labourage paîtront avec les vaches bréhaignes, parce qu'ils souffrent que leur stérilité converse ensemble sans peine. Les vaches pleines seront séparées de celles à lait et de tout autre bétail, et on veillera très-soigneusement à ce qu'elles ne s'entre-heurtent, qu'elles ne s'efforcent en sautant des fossés, des haies, des murailles et autres choses semblables, lorsqu'elles approcheront plus de leur terme, afin que leur portée ne vienne pas, à mal en s'affolant. Les veaux à lait, les bouveaux et génisses marcheront ensemble, par la sympathie de leurs mœurs et âges : sur cette ordonnance, on disposera le logis à ce bétail, par étables séparées, mais on fera les unes plus grandes que les autres, ayant égard à la corpulence et au nombre des bêtes qu'on veut y enclorre, pour, en hiver et autres saisons, selon le climat, les nourrir dans ce lieu des fourrages à ce destinés.

CHAPITRE VIII.

Des Vaches, Veaux, Laitages, Beurres et Fromages.

C'EST la charge du vacher que d'être toujours près de son bétail, sans jamais l'abandonner, de peur qu'il souffre ou se fasse mal, par le loup ou autres accidens, en dégradant les terres à grains, les vignobles et propriétés semblables. La nuit même, il faut que le vacher couche près des vaches pour leur aider à vêler, leur heure étant venue; par ce moyen, on prévient la perte des mères et des veaux, ce qui arrive très-souvent, faute d'un prompt secours. Il a été démontré combien la nourriture du sainfoin est profitable; en étant pourvu, on en donnera par fois aux vaches, chaque jour durant un mois ou six semaines avant qu'elles vêlent, afin de les rendre fortes, plus habiles et plus abondantes en lait; mais ce sera du sec, jamais du verd, la luzerne étant en cette qualité contraire à la bouvine, comme j'ai dit; et quelle que soit la pâture des vaches,

il est nécessaire qu'elle soit toujours bonne et de première qualité, ni moisie, ni humide, ni poudreuse. Le foin sera tel qu'il est requis pour les vaches, s'il a été fauché un peu verdelet, après avoir été séché modérément, sans être brûlé par le trop de séjour au soleil, et serré au grenier. Cependant on donnera à manger aux vaches avec libéralité et ordre réglé; car en leur épargnant le fourrage, ce seroit plutôt faire preuve d'avarice que de profit, d'autant que les mères et les veaux ne paroissent jamais que langoureux, les mères étant foiblement nourries, et au contraire ce bétail est toujours gaillard et robuste par un bon traitement; mais aussi, qu'on se donne bien de garde de les dédaigner de manger par trop de nourriture, comme cela arrive quand on leur donne du fourrage désordonnément, le trop leur ôtant l'appétit, et ce trop se perd en tombant entre les pieds du bétail, ce qui, à la longue, devient une perte considérable, à la honte du vacher.

Au veau fraîchement sorti du ventre de la mère, on donnera le jaune d'un œuf cru à avaler, sans toucher aucunement le veau, de peur de lui blesser le dos; on le laissera dans

l'étable avec la mère, qui n'en sortira pas de deux jours, où, sur une bonne litière, elle se reposera mollement avec son veau : on nourrira la vache selon la saison, de bonne nourriture, et pendant ce tems-là on l'abreuvera d'eau blanchie avec de la farine, pour la renvoyer ensuite à son ordinaire ; tandis que la vache sera au pâquis, le veau séjournera dans l'étable, jusqu'à ce qu'étant un peu fortifié, il puisse suivre sa mère aux pâturages pour s'y nourrir comme les autres de son âge.

Jusqu'ici tous les ménagers sont du même avis concernant ce bétail, mais non pas sur le reste de son entretien, qui par-tout n'est pas entièrement semblable, étant diversifié selon les pays et les coutumes : plusieurs ne nourrissent les veaux que trente, quarante ou cinquante jours, et les vendent ou les mangent à cet âge ; d'autres les font tetter environ deux mois, en attendant qu'ils prennent goût à l'herbe et au foin, pour achever de s'en nourrir, et les sèvrent alors. Tout-cela tend à l'épargne du lait, où consiste le plus grand revenu de ce bétail ; d'autres, sans avoir égard à cela, font tetter le veau un an, ou jusqu'à ce que la mère,

par une nouvelle ventrée, lui refuse le lait, fondés principalement sur ce que la vache ne veut, qu'avec grande difficulté, se laisser traire sans le veau, mais lui lâche toujours libéralement le lait, dont ayant fait la première attraction, le restant est réservé pour les beurres et fromages. Ainsi, pendant sa première année, le veau est nourri de lait, d'herbe, de foin et de paille tout ensemble, selon les saisons, à son grand avancement; car, par cette nourriture mêlée, il s'agrandit et fortifie à vue d'œil.

Le naturel des herbages et la race des vaches donnent coup à cette nourriture, et gouvernent entièrement ces choses, nourrissant bien ou mal les petits veaux, et rendant l'action de traire le lait, facile ou difficile. Rejetez la difficulté tant que vous pourrez, en choisissant la voie la plus facile, selon le lieu où vous êtes contraint de vous plier; c'est-à-dire, accommodez aussi bien vos pâturages qu'il sera possible, pour les rendre utile à ce service; car, quant au bétail, il n'est pas impossible de s'en pourvoir de bon, quoique de loin. Et, si d'aventure, vos vaches, d'elles-mêmes, ne lâchent gaîment le lait, de bonne heure, vous n'en aurez pourtant pas

un moindre profit ; car la chair de veau, par le tems, croissant, récompense le défaut du lait, vu que l'expérience a appris qu'il y a peu d'intérêt pour le lait même, n'en sortant pas en moindre abondance avec le veau que sans lui. Et l'usage de certains endroits du Languedoc et d'ailleurs, manifeste que les vaches nourrissant leurs veaux, rendent plus de lait que celles qui en sont délivrées ; parce que la vache aime tant son veau, qu'elle lui donne libéralement le lait, dont la quantité s'en augmente, le veau n'ayant pas mis sitôt le trayon dans la bouche, que le lait n'en sorte, comme le vin d'un tonneau qu'on perce ; ensuite, en empêchant le veau de continuer, on l'arrache de la tétine, et le reste du lait est aisément tiré jusqu'à la dernière goutte ; il y a même des vaches si faciles, qu'à la seule vue du veau, elles satisfont à leur devoir ; par cette cause, on attache le veau à une jambe de la vache, d'où par elle, avec plaisir, il est vu et flairé, pendant qu'on la trait. Il y a plus, très-souvent on trompe cet animal avec une feinte, composée de la peau d'un veau remplie de paille, à l'approche de laquelle la vache croyant que c'est son veau, se laisse volontairement traire.

Pour que les veaux ne consomment pas trop de lait, étant le jour dans les pâquis, il faudra les garder à part, et les enfermer la nuit dans des étables séparées; par cet ordre, ils ne teteront pas à discrétion, comme ils feroient, si, pêle-mêle, ils demeuroient toujours avec leurs mères; mais seulement, par règle, lorsqu'on voudra traire les vaches, matin et soir, et autres heures, selon l'usage, en allant et revenant des pacages. A défaut de pâquis et gardes séparées, l'art suppléera par des muselières qu'on attachera sur le front du veau avec des courroies ou des cordes pour les empêcher de teter (sans cependant leur nuire à paître l'herbe); les vaches se sentant piquées par l'approche des pointes aigues des muselières, ne souffriront pas d'être tetées. Ces muselières ou frontaux sont diversement composés, selon les fantaisies, en pointes de fer ou de bois, dont on les façonnent, et reviennent tous au même but, de servir à la conservation du lait; d'autres se servent de peaux d'hérissons; de cette manière, les vaches et les veaux restent ensemble dans les pâturages sans perte de lait.

Nourrir une grande quantité de bétail, fait supposer une abondance d'herbages. On bâ-

tira sur ce fondement, afin de prévenir la dépense et l'embarras d'envoyer au loin chercher les fourrages qui manquent dans l'arrière saison de l'année; quant à l'improviste, on n'a pas pris les mesures dans ce cas. Ainsi, là où il y aura des pâturages en suffisance, ce sera sans nombre qu'on entretiendra des vaches et des veaux, mâles et femelles; mais étant contraint d'acheter des foins et autres fourrages, on sera plus retenu à en élever. Les uns, à cette occasion, ne nourrissent des veaux que par la contrainte du lait, dont ils se défont au plus tard au bout de l'année, ne faisant même aucun état des génisses, pour la conservation de la race; mais après les avoir vendus aux bouchers, ils se pourvoient de vaches, lorsque les vieilles manquent, en les achetant toutes pleines, ou ayant de frais vêlé, par les foires et marchés voisins. Ceux-ci n'espèrent sur ce point que l'avantage du lait, et de la chair des vaches engraissées à la longue, qui n'est pas petit; mais il se représente beaucoup plus grand, quand avec le profit des laitages est joint celui des chairs de tout sexe et de tout âge. S'il est question d'acheter des vaches, on ajoutera ceci à la précédente adresse, pour la connoissance des

meilleures, qui est de les tirer de pays exposé au soleil, vu que dans les vallées ombragées, les vaches ne sont pas communément bonnes; et si vous n'êtes pas assuré des lieux de leur naissance, craignant la tromperie, vous jugerez que celles qui sont de poil mol, épais et court, sont sortis d'endroits exposés au soleil, ayant la tête petite et les cornes petites et dures. Les qualités contraires se trouvent presque toujours dans celles de pays couvert et ombragé.

C'est aussi à la préparation du lait où l'on est par-tout d'accord pour les différentes façons de beurres et fromages; tous disent que de traire souvent et soigneusement les vaches, augmente le lait; car, comme une source de fontaine abonde plus en eau que plus nettement elle est tenue, et les tuyaux mieux ouverts; de même les vaches sollicitées en les trayant fréquemment, donnent du lait en plus grande abondance, qu'en y allant nonchalamment. On tire le lait des vaches communément deux fois le jour, matin et soir, et trois fois en été, lorsqu'elles sont grassement nourries à la campagne; cependant cela dépend du naturel de ce bétail, du climat, de la vigueur des pâturages, de la conduite; comme aussi

de ces qualités procède la cuisson du lait avant de se cailler, selon l'ordre usité des fromages placentins, connus par tout le monde pour leur bonté. En certains endroits de la Suisse et ailleurs, on gouverne ainsi le lait, dont ils contrefont les fromages placentins et lodesans; mais il y en a peu en ce royaume où l'échauffement du lait sur le feu, jusqu'à bouillir, soit en usage. Sans autre mystère, le lait est mis reposer, et après en avoir séparé le beurre, le reste affermi et caillé, est converti en fromage.

Les saisons différencient le gouvernement du lait, selon leurs différentes propriétés. L'été et l'hiver, pour le chaud et pour le froid, se contrarient directement; mais le printems et l'automne s'accordent, à cause de la sympathie de leur température. Ainsi, en été, il conviendra de chercher un lieu frais pour reposer le lait; en hiver, chaud; et en printems et automne, tiède. Il est vrai qu'au tems des grands froids, il faudra aider à l'affermissement du lait par le feu; mais avec une telle modération, qu'il n'en soit seulement qu'un peu échauffé.

Il y a plusieurs matières pour pressurer et cailler le lait; la meilleure est la tournure

des chevreaux, agneaux et veaux; faute desquelles, ou par curiosité, on se sert de la fleur de chardon privé, de la graine de chardon béni, du lait de figuier, de la tournure de lièvre, de la racine d'ortie, et autres choses que l'usage a autorisées. A la tournure des chevreaux et agneaux, pour en faire de bonne pressure, on ajoute un peu de saffran, de gingembre, et de poivre pulvérisés, avec une bonne quantité de sel, tant pour la préserver de corruption, que pour rapporter aux fromages ces bonnes qualités. Et ayant rempli de lait clair les vessies où sera ladite tournure, on la laissera ainsi, pour s'en servir de jour à autre; mais s'étant endurcie, comme cela arrive à la longue, elle sera battue dans un mortier, ensemble avec les vessies, et pétrie avec de bon vinaigre; il sera fait de tout cela une pâte qu'on reposera dans un pot de terre verni, pour de là en prendre peu à peu pendant l'année, selon qu'on voudra s'en servir.

Ayant tiré le lait, on le coulera dans un tamis ou un linge blanc et net, pour le décharger de toute immondice, et après on le laissera séjourner dans les terrines vernies ou autres vases couverts et bien nets, l'espace

de huit à dix heures, au bout desquelles on recueillera le beurre, qui par ce loisir se sera assemblé au-dessus; ensuite la pressure sera ajoutée au lait pour le cailler et l'affermir en la manière et quantité accoutumée, selon les lieux qui, par leurs propriétés particulières, imposent la loi dans ce ménage. Le beurre pris sur le lait, est beaucoup plus délicat que celui qu'on tire du caillé, parce qu'il est pur, ce qu'on ne peut dire de ce dernier, qui, étant mêlé avec du caillé, en reste grossier et désagréable. Le printems et l'automne donnent le beurre meilleur et en plus grande abondance que l'été et l'hiver, à cause des extrêmes chaleurs et froidures. Il y a encore du choix, celui du mois de mai étant à préférer à tout autre par sa belle couleur dorée et sa grande délicatesse; dans quelque tems que ce soit, le beurre sera battu et fait le plutôt qu'il sera possible, afin qu'il ne s'aigrisse pas, étant par trop gardé, ou ne s'acquière quelqu'autre mauvaise odeur ou saveur. C'est pourquoi il est à desirer qu'on ait un bon nombre de vaches, afin que chaque jour donnant du lait en abandance, le beurre abonde de même pour être souvent battu, ce qu'on ne peut commodément faire en

petite quantité, qui cause l'assemblage d'un grand nombre de journées avec la perte susdite. Le beurre desire être fait et tenu très-nettement, ne souffrant aucune saleté; par cette raison, avant qu'on batte le beurre, en le battant, et après l'avoir battu, il faut soigneusement boucher les vases où il séjournera, et que les servantes qui le feront, aient les bras bien retroussés et les mains bien lavées. Il n'est pas besoin de parler de la façon de battre et ramasser le beurre, parce qu'elle est assez familière à tous ceux qui se mêlent du ménage des vaches, étant aussi raisonnable de laisser à chacun ses vases, ustensiles et coutumes particulières, puisqu'elles tendent au même but; d'ailleurs, de vouloir représenter les différences de ces choses, selon l'usage des provinces, ce seroit une entreprise plus curieuse que profitable.

Pour conserver long-tems le beurre, il ne faut que le saler; mais il devient beaucoup plus délicat en le faisant bouillir; tellement qu'étant ainsi préparé, il y a peu de différence de lui au récent et frais. En le faisant bouillir sur un feu clair et lent, il le faut écumer, pour le décharger soigneusement de tout le terrestre qu'il expulse en haut, en

se cuisant, et à la fin, il se représente clair et de couleur blonde, comme de la belle huile d'olive; ensuite mis dans des vases de terre vernis au-dedans, il est gardé aussi long-tems qu'on desire, comme on le pratique en Lorraine. C'est le propre des vaches que de produire le beurre, quoiqu'il en procède des chèvres et des brebis, mais pas autant que des vaches, lesquelles à ce service précèdent tout autre bétail.

Quant au fromage, la vache ne le rend pas si délicat que la chèvre et la brebis; quoiqu'abondant, il est néanmoins bien en usage; et, comme j'ai dit, le climat et les herbages lui donnent le nom. Par ce motif, les fromages d'Auvergne sont en réputation, connus dans tous les lieux de la France, depuis une mer jusqu'à l'autre, où ils sont transportés en grande quantité. En d'autres différens endroits de ce royaume, il y a aussi des montagnes fertiles en fromages de vache, par leurs pâturages excellens. On rencontre de même des recoins de montagnes, de côteau, de plaine, par les provinces en plusieurs quartiers, célèbres pour les bons fromages de diverses sortes et différens laitages. La Brie, entr'autres, par ses bons fromages appelés

Angelots, et les baux en Provence, aux lisières du Languedoc, à cause de la délicatesse de ses petits fromages, sont beaucoup prisés et fertiles en lait et fromages, et pareillement dans la province de Bretagne. Quant aux fromages, que par délicatesse on apporte en ce royaume, ceux de Milan et de Turquie tiennent le premier rang; après ceux de Suisse, et enfin, comme aussi en plus grande quantité et de plus grand ménage, ceux de Hollande et de Zélande, pays abondans en pâturages, et par conséquent en laitages; en telle quantité que le commun rapport d'une vache est de vingt-cinq ou trente pintes de lait par jour, et quelquefois de quarante, ce qui a fait dire à quelques-uns, par une supputation inutilement curieuse, que pendant l'année il se recueille autant de lait en ces deux provinces là, que de vin dans toute la Gascogne. L'abondance des laitages ordonne de la grandeur ou petitesse des fromages, n'étant pas possible qu'avec peu de bétail on puisse faire des fromages tels qu'on nous en envoie de la Lombardie, par leur grandeur ressemblant à des meules de moulins. Aussi il n'y a nulle sujétion en cela, non plus que de les faire dans des vessies, comme sont quelques-uns

qui

qui viennent de Turquie; car toujours les fromages seront bons, de quelle forme ou grandeur qu'on les fasse, pourvu que la bonne matière soit bien préparée.

Les laiterie et fromagerie seront aussi proprement tenues, pour qu'aucune mauvaise odeur n'y séjourne, de peur de la communiquer au fromage. Par la même cause, on lavera aussi, et on nettoiera tous les jours les vaisseaux et ustensiles où le lait et les fromages séjournent, comme seillons, huches, pots, terrines, couloirs, faisselles, éclisses, cagerotes, chazières, et autres semblables qui servent à ce ménage. Il est très-nécessaire que les servantes lavent bien leurs mains avant que de toucher aux vaches pour en traire le lait, afin qu'il ne s'en approche rien de sale ni de malpropre; l'une des principales observations de ce ménage.

Le fromage se trouvera meilleur, plus délicat et plus pesant, lorsqu'il aura été moins ébeurré, parce que la fleur et la graisse du lait s'en vont avec le beurre; lesquelles laissant tout au fromage, il en reste plus vigoureux; mais il est aussi plus difficile à façonner, à cause que la graisse trop abondante se versant dans les côtés du fromage, le

fait crevasser et par trop s'étendre; pourquoi l'on estime celui qui, dans ce cas, tient le milieu, c'est-à-dire, qui n'ôte pas tant de beurre, que le fromage en devienne maigre, ni qui en laisse tant qu'il en soit par trop gras; ainsi, l'on s'accomodera de beurre et de fromage tout ensemble, et si le cas arrive qu'on en ôte quelque beurre, la susdite superfluité se corrigera quelquefois en rompant et démêlant le caillé, à force de le battre avec un bâton, avec une cuiller percée, ou avec la main nue, avant que de le mettre dans les éclisses ou cagerottes, pour les convertir en fromage, et même si on retarde après à le saler; car, comme quand on sale le fromage de bonne heure, il s'engraisse, de même il devient maigre en le salant tard. Le fromage le plus gras par sa délicatesse, est le plus tourmenté des insectes, par ce moyen, celui qui se conserve le moins; au contraire, le plus maigre est celui qui se conserve le plus : ainsi, outre l'utilité qu'on tire du beurre, on en tire aussi une autre en l'ébeurrant, qui est de préserver les fromages d'être mangés des insectes, tels que des vers, mouches, moucherons, artusons, mittes; mais pour que les fromages soient

qualifiés comme il convient, pour la bonté et pour la conservation, on sera retenu à l'ébeurrer, comme il a été dit; et l'on ne s'avancera ni on ne se retardera au saler qu'avec raison, qu'on tirera des expériences des lieux et des matières différentes, selon le climat, telles que les bêtes et les herbages. On prendra garde de même à la quantité de sel qu'on leur donnera, ayant égard au naturel du bétail et au lieu où l'on est (plus ou moins, dans l'un que dans l'autre, les fromages étant salés, soit par raison ou par la seule coutume), ayant pareillement égard à la grandeur ou petitesse des fromages.

Par les trous des faisselles ou éclisses, les fromages s'égouttent, et le petit lait, sortant avec celui qui demeure dans la terrine, se ménagera comme il sera démontré : ces fromages un peu affermis, seront ôtés de là et mis reposer dans la chazière, sur de la paille fraîche, nette et longue, pour y vider le reste de leur nuisible humidité. Au lieu de paille, quelques-uns se servent de jonc, et d'autres, mieux entendus, reposent leurs fromages sur de la toile claire, tendue roidement avec des petits clous sur des châssis

de bois; pour éviter les raies et enfoncemens que la paille et le jonc donnent au fromage, à cause de leur tendreté et mollesse, leur poids les y faisant comme enchâsser; lesquels étant reposés dans leur commencement sur la toile, demeurent unis et nets, et fort propres à être pelés, quand on veut les manger, n'étant besoin que de les racler avec le couteau, pour leur ôter l'écorce, qui en est fort déliée. La chazière commune faite avec des osiers, n'est pas la meilleure, mais celle qui est façonnée à la manière d'un garde manger, et entourée de toile qu'on y attache à l'entour avec des petits cloux, laquelle fermée à clef, empêche les fromages d'être exposés à tous venans, à la poussière et à aucune autre saleté : de même la maison est préservée par-là de la malpropreté provenant du continuel égout des nouveaux fromages, dont la puanteur est incommode; cela se fait en ajoutant à cette chazière un grand entonnoir, pour recevoir l'humeur distillante des fromages posés sur lui, dans un petit treillis ou claie à ce approprié, et pour la rendre dans un vase mis au bas de cet entonnoir; cette liqueur, par un double avantage, sera ménagée en la don-

nant au bétail; mais sans sortir de ce propos, il est à remarquer que le petit lait engendre le flux de ventre aux cochons, qui en deviennent languissans; par ce motif, on s'abstient de leur en donner ; et il est réservé pour les grands pourceaux, jeunes chiens, et pour toutes sortes de poulets, mêlé avec des miettes de pain.

En outre, les restes de beurre et de fromages se ménagent très-bien ; on en fait la burate , pour servir pendant l'année à la nourriture des serviteurs ; et des fromages, des sarrassons, qui se mangent fraîchement, avec de l'eau rose et du sucre, tenant un rang honorable à la table du maître; ils se conservent longtems salés, mais c'est pour servir de nourriture an ménage.

La burate se fait ainsi : ce qui demeure dans la beurrière après en avoir tiré le beurre, est mis dans un sachet de toile pour s'y égoutter durant trois ou quatre jours, au bout desquels on fait une masse de ce qui se trouve dans le sachet, qui après être salée avec une bonne quantité de sel, qu'on y met en la pétrissant, elle est ensuite séchée et mise dans des pots de terre, où elle s'endurcit, rend une odeur forte et piquante, et

par conséquent est propre à donner du goût à la nourriture du ménage.

Pour le sarrasson : on ramasse le petit lait restant des fromages de la terrine, qu'on met chauffer dans un petit chaudron, sur un feu clair et lent, en l'écumant toujours, et afin de le faire épaissir, quelqu'écuellée de lait pur est ajoutée par-dessus, ou bien le jaune d'un œuf : faisant semblant de bouillir, on y jette quelques gouttes d'eau fraîche, arrêtant par ce moyen la matière, pour qu'elle ne s'élève pas trop tôt en haut, comme cela arrive sans ce remède, et à sa perte, s'exhalant en vapeur quand on le laisse entièrement bouillir : ainsi, petit à petit, le sarrasson s'épaissit, qu'on prend de dessus en dessus avec une cuiller percée, en le mettant dans des éclisses ou faisselles, à la manière des fromages ; d'où étant retiré, il est bon à être mangé au bout de quelques heures ; il peut aussi être conservé frais deux ou trois jours, et tant qu'on veut salé, ainsi que les fromages pour être apprêtés en cuisine, comme il a été dit.

Revenons aux fromages : ce qui achève de les façonner, est le séjour dans les lieux où l'on les tient, après les avoir sortis de la

chazière; dans ces lieux ils prennent ou leur bien ou leur mal, par trop ou trop peu s'éventer ou s'humecter; c'est pourquoi il est nécessaire que plusieurs cabinets ou petites chambrettes, diversement qualifiés de sécheresse ou d'humidité, soient arrangés, pour changer les fromages des uns aux autres, selon que l'on reconnoît qu'ils doivent être éventés ou humectés de jour à autre; sans cette commodité, on espéreroit en vain avoir de bons fromages, ni tels qu'il appartient pour la qualité et pour la durée. C'est aussi le lieu qui donne et ôte la graisse au fromage; car, en lieu humide, il s'engraisse, et en sec il devient maigre. Ces observations seront ménagées par la mère de famille, pour s'en servir à propos sans omission d'aucun article, si elle desire avoir honneur et profit en ce fait. Elle tiendra aussi ces lieux-là plus obscurs que clairs, afin d'éviter l'incommodité des mouches. Les cabinets seront faits pour y arranger commodément les fromages (comme boutique d'apothicaire), garnis à l'entour avec des ais bien arrangés ou plutôt des claies proprement tissues, ayant soin de tenir ces étages fort nettement, les fromages de même, en les remuant sans

dessus dessous plusieurs fois la semaine. Finalement les fromages seront mis en pile, afin qu'étant entassés les uns sur les autres, leur fraicheur puisse se conserver ; mais on les touchera doucement de peur de les casser, par-là prévenant la pourriture, qui arrive certainement à la suite de la rupture ; les grands étant plus sujets à cela par leur pesanteur que les petits fromages : on peut aussi mieux prévenir que guérir toutes les autres causes qui corrompent les fromages. Les artusons, les mittes, les vermisseaux et autres petites bêtes ne mordront pas les fromages, si on les frotte avec de la lie molle de bon vin ou avec du fort vinaigre, ou du jus d'écorce de noix verte écrasée, ou de celui de mûres franches, ou avec de l'huile d'olive, ou de celle de graine de lin, ou du marc de ladite graine, ou avec du beurre, ou bien, si l'on veut dépenser plus, avec de l'eau-de vie. Dans plusieurs endroits, comme en Lombardie et en Suisse, avant que d'oindre leur fromage d'aucune liqueur, ils les raclent superficieliement avec des couteaux émoussés et non tranchans, en leur ôtant le plus grossier de l'écorce, et ils demeurent après fort nets, chose convenable à toute sorte de fro-

mages, grands et petits; tant la netteté est bienséante par-tout, si cependant la matière des fromages, selon le climat, ne contrarie à ce soin. Pour sainement et conserver longtems les fromages, après qu'ils seront bien secs, on les tiendra dans du millet, de l'orge, ou du froment; mais cela arrive avec plus d'utilité dans la semence de lin, que dans aucune autre graine, à cause de son naturel particulier, qui est d'être fraîche en été et chaude en hiver, qualités domptant les intempéries des saisons, à l'utilité des fromages.

CHAPITRE IX.

De la manière de châtrer et dompter les jeunes Bœufs, de conduire et nourrir ceux de travail, et d'engraisser toute sorte d'omaille.

LES veaux et taureaux seront parvenus au point d'être châtrés, quand ils auront atteint un an et demi, chose nécessaire pour les bœufs destinés au labourage et qui doivent être mangés; sans cet art, ils sont de nulle

ou très-petite utilité dans l'un et l'autre cas, d'autant plus que cet animal demeure sauvage et presque furieux, en l'abandonnant à son naturel entier; mais aussi il s'apprivoise en le châtrant, comme les arbres agrestes par l'ente; et cet affranchissement se rapporte à sa chair, qui sans ce remède ne pourroit être mangée que par contrainte, tant elle seroit dure et fade. Quelques-uns ne tardent pas tant à châtrer les taureaux, ils le font dès leur sixième mois, afin de les accoutumer de bonne heure à la douceur et à l'obéissance; mais aussi cette opération précoce diminue leur croissance et leur force, contre l'avis de ceux qui disent que les veaux châtrés plutôt que plus tard croissent mieux. C'est l'expérience d'un nombre infini de bons ménagers, en différentes provinces, que la force reste au bœuf, pour toujours plus vigoureuse, si on lui donne l'avantage de grandir en son naturel avant que de le châtrer. On pourra attendre jusqu'à sa seconde ou troisième année, et pas plus; car en passant outre, l'impétuosité furieuse du taureau rendroit la chose par trop difficile et la vie de l'animal en péril. Or, soit que le veau ou le taureau ait servi d'étalon ou non, il sera

châtré dans le terme susdit, qui est depuis ses premiers dix-huit mois jusqu'à sa troisième année, au printems ou dans l'automne, par un jour beau et serein, ni chaud, ni froid; ni humide, ni venteux, la lune étant en décours.

On fait usage de deux façons pour châtrer les taureaux; savoir, en leur coupant et ôtant entièrement les testicules par incision, à la mode des autres bêtes; et l'autre en les leur tordant avec des tenailles, ce qui leur amortit les nerfs auxquels ils sont attachés, et en les fourrant après dans le ventre. Cette manière peut être appelée demi-châtrer, elle est néanmoins par son utilité plus pratiquée que celle-là, d'autant plus que par ce moyen le bœuf n'est pas du tout efféminé; mais on lui assoupit seulement la vertu productive, et on ôte ce qui le rend furieux, ce que vous desirez, il lui reste du courage mâle suffisamment pour la force du labourage, ce qui n'arrive pas par l'ordre précédent, la majeure partie de sa vigueur s'en allant avec les testicules, ce qui le fait rester durant sa vie plus faible et moins courageux. Malgré ces deux moyens, le taureau souffre de grandes douleurs, à mesure qu'il se trouve

plus avancé en âge, et jusqu'à mourir, s'il n'est pas bien gouverné ensuite : par ce motif, on le nourrira soigneusement dans l'étable, avec une bonne pâture verte ou sèche, selon le tems, et ce, pendant sept ou huit jours, durant lesquels on lui donnera peu à boire, même dans les deux premiers jours de l'eau tiède avec de la farine : cependant on lui oindra les bourses des testicules avec du sain-doux, pour en consolider les plaies qui viennent de l'incision ou entorse, et pour que, guéri de son mal, le jeune bœuf reprenne son premier appétit.

Prévoyant les difficultés qu'on trouve dans l'apprentissage des jeunes bœufs farouches, et le danger que courent ceux qui les approchent pour les dompter, on commencera de longue main à les apprivoiser, en les flattant de la voix dès leur première année, en les caressant de la main, en les frottant par-tout le corps jusqu'au dedans des cuisses, même la langue, avec du sel et du vin; par ces doux traitemens, les bœufs se laisseront facilement approcher, rabattront beaucoup de leur fureur et deviendront de conduite facile. On leur fera souvent voir les attirails du labourage, en les menant avec les grands

bœufs au pâquis et au labour; on les fera passer sur des planches, sur des ponts, sur des bateaux, devant des moulins, des foulons, des forges de maréchal et ailleurs où il y aura du bruit, afin de les accoutumer à ne rien craindre et à s'assurer de tout. Vous continuerez ces exercices jusqu'à ce que les jeunes bœufs aient atteint l'âge de trois ans, et alors changeant de leçon, vous les attacherez à la crèche par les cornes, avec des cordes; vous leur ferez porter le joug ou à la tête ou au col; quelques jours ensuite, vous y attacherez une longue corde, au bout de laquelle il y aura quelque légère pièce de bois, en les promenant ainsi deux ou trois heures par jour; vous les attellerez à la charrette vide, que vous chargerez après un peu, et en la leur faisant tirer ainsi, vous éprouverez leur patience, comme aussi en leur donnant un petit coutre, dont vous les ferez labourer sur une terre légère et bien cultivée, afin que la dureté du fonds ne les refroidisse ni ne les étonne. L'exemple et la contrainte servent de bons maîtres en toutes disciplines, ce qu'on expérimente en accouplant un jeune bœuf avec un vieux, et en les faisant marcher ensemble; car,

de gré et de force, celui-ci est instruit par celui-là à remuer la terre et à tirer la charrette, et cette voie étant plus facile qu'aucune autre pour dompter et instruire les jeunes bœufs, on l'emploiera en donnant, comme en apprentissage, deux nouveaux bœufs à deux vieux, à chacun un, à la charge de les faire labourer de différentes mains, afin que les deux bœufs mis ensemble après, fassent un bon couple pour travailler de compagnie convenablement. Vous aurez de même soin de bien appareiller les deux jeunes bœufs, tant en grandeur qu'en courage, afin qu'ils tirent gaîment ensemble, ce qui ne pourroit arriver s'ils étoient de différente stature et force, le fort opprimant toujours le foible. C'étoit aussi l'ordonnance ancienne d'attacher le jeune bœuf entre deux vieux, à un joug long et à ce préparé, pour être contraint par eux d'avancer ou de reculer, et d'être traîné s'il se couchoit par terre. Or, de quelque manière qu'on enseigne les jeunes bœufs, soit seuls, soit en compagnie, il est nécessaire de les traiter fort doucement, en employant la voix à les solliciter et menacer, plutôt que les coups dont il faut se servir le moins que l'on peut et à propos,

d'autant plus que la contrainte rude et rigoureuse les confirme plus souvent dans leur furieuse opiniâtreté qu'elle ne les corrige de ce vice. Si par hazard il tombe entre vos mains quelque bœuf de si maligne nature, qui se couche dans la raie, sans vouloir se relever à l'aide de coups modérés, n'allez pas plus loin à le tourmenter, mais liez-lui les quatre jambes avec des cordes, et si étroitement qu'il ne puisse se relever, et l'abandonnez là, jusqu'à ce que la famine et la soif le fassent rendre, peine qu'il craint plus que les coups et qui assurément, avec patience, le fera ranger à son devoir, en réitérant deux ou trois fois le remède.

Les jeunes bœufs, ainsi dressés, seront employés au travail, mais modérément, en attendant qu'ils aient atteint leur cinquième année, pendant lequel tems ils ne sont pas entièrement fortifiés pour faire suffisamment leur journée entière, on ne leur donnera donc pas toutes sortes de terres à labourer indifféremment, mais seulement celles qui, par leur légèreté, se laissent remuer avec peu de peine, comme les sablonneuses et celles qui ont déjà été labourées, qu'on réservera pour ce jeune bétail en son

commencement, et il ne faudra pas les tenir en besogne toute la journée, de peur que la longueur du travail ne les décourage et ne les rebute; c'est pourquoi on leur relâchera quelque chose, en les déliant de bonne heure lorsqu'il fera trop chaud ou trop froid, qu'il voudra pleuvoir, ou qu'ils se fâcheront de l'ouvrage sur lequel il ne faut pas les rebuter, mais plutôt le leur faire desirer, afin que par ce dernier moyen ils se rangent d'eux-mêmes au travail, l'heure étant venue. Par cet ordre, on les maintiendra sains et de bonne volonté à travailler, en croissant et se fortifiant de jour à autre, pour enfin suivre les autres bœufs de plus grand âge dans toute sorte de travail, moyennant une nourriture et un entretien égaux.

On conduira aussi différemment les bœufs du labourage, selon les diverses saisons. C'est une maxime générale pour tout le bétail de labour, de s'abstenir de son service en tems d'excessive chaleur, de froidure, de vents, et aussi lorsqu'il pleut ou neige tant soit peu. En été, durant les plus grandes chaleurs, il ne faut faire travailler les bœufs, que les matinées et les soirées; savoir, depuis la pointe du jour jusqu'à huit heures, et depuis trois

trois heures après midi jusqu'à huit, l'intervalle entre deux restant pour leur repos et pour vivre. Le reste de l'année, la journée se fera toute d'une traite; en hiver, d'un soleil à l'autre; en automne et au printems, elle commencera à huit heures du matin, et finira à six heures du soir. Par ce moyen, le tems s'emploiera très-bien, et les hommes et les bêtes auront assez de loisir pour se reposer et se repaître pendant la nuit, et le jour au goûter. Si le bouvier a à conduire deux couples de bœufs, il le fera commodément au profit de l'ouvrage, comme il a été dit, une couple de bœufs travaillant dès le grand matin jusqu'à onze heures, et l'autre depuis midi jusqu'à la nuit, et il lui reste une heure pour son goûter, ayant dîné avant le jour. Un garçon aura la charge de mener et ramener les bœufs du pâquis au champ, afin de ne pas détourner le bouvier, qui ne s'amusant qu'à son labourage, l'avancera bien, et maintiendra de même ses bœufs en bon état; ce sera à la discrétion du bouvier de faire tirer ses bœufs par le col ou par la tête; mais à sa charge de leur arranger si bien les jougs, qu'ils ne se blessent point en travaillant; mal qu'il préviendra aussi, en ajoutant au

joug quelques coussinets, faits de feutre ou d'autre matière molle. De même, par une soigneuse visite, il préviendra les blessures qui arrivent aux autres parties du corps, où il regardera chaque jour, même au soir, pour leur ôter des pieds les épines et les pierres, qui très-souvent s'y attachent, frottant aussi les bœufs par tout le reste du corps avec de la paille fraîche, dont il leur sera fait une bonne litière. Il les étrillera le matin, et par fois leur lavera la langue avec du vin, quand il les verra dégoûtés, en leur donnant en outre, par la même occasion, et pour les faire boire, trois poignées de sel à chacun, de huit en huit jours, ou de quinze en quinze pendant l'été, et non dans les autres saisons, sur-tout en hiver, de peur de les rendre par trop foibles; car le sel les faisant beaucoup boire, et trouvant en hiver les eaux froides, ces eaux leur donnent des tranchées, ce qui les rend lâches; ceci n'est pas à craindre en été, tant à cause de la chaleur de la saison qui tempère la froideur des eaux, que le naturel des herbages, dont les bœufs sont alors nourris. Le ménager s'abstiendra d'envoyer, sans nécessité, ses bœufs en voyage, loin de leur gîte pour les faire travailler, vu que cette bête craint

plus que toute autre le changement de nourriture et de l'air, et profitera de cette défense ancienne.

Jamais tes bœufs ne prêteras,
Et toujours bien laboureras.

Quant à la nourriture des bœufs, il s'en trouve de deux sortes principales, de verte et de sèche, dont on les nourrira, selon la distinction des tems. Le plus tard que l'on peut faire changer d'ordinaire aux bœufs est le meilleur, soit de pâture verte, soit de sèche, tant pour l'avantage du bétail, que pour l'économie de la nourriture. C'est une chose assurée, que les bœufs ne se trouvent pas bien d'être nourris de la première herbe du printems, parce que ce n'est pas une nourriture assez solide pour les bien entretenir au travail, mais elle ne fait que leur passer par le ventre comme de l'eau, dont ils deviennent lâches et foibles et de nul service, jusqu'à ce qu'à la longue ils se soient fortifiés avec l'herbe, et qu'ils consomment plus de foin dans un jour en le mangeant en herbe, qu'ils ne feroient en six étant fauché et serré dans sa maturité. Par ces causes, et afin de ne pas interrompre le labour,

le meilleur est de ne pas leur donner l'herbe avant la fin du mois de mai; alors on aura tout ce qu'on demande en cet endroit; savoir, le bon travail des bœufs, qui en ce tems est le plus desirable de toute l'année, la terre étant alors très-propre par le bienfait des rosées, pour être remuée, et l'abondance des foins qui, n'ayant pas été mal ménagés dans leur commencement, se rendront entiers dans les greniers, qu'à leur profit les bœufs retrouveront très-avantageusement dans l'arrière-saison de l'année. Ce retard regarde aussi bien les herbages sauvages que les francs, quand par lui ils ont le loisir de croître à souhait, pour fournir en saison de la mangeaille en suffisance à toute sorte de bétail. On a une même considération pour les fourrages serrés dans le grenier, qui dureront plus longtems que plus tard on les entamera, et quoique ce ménage ne regarde qu'à l'économie, toute sorte de bétail se trouve bien des foins secs, mangés en quelque tems que ce soit, ainsi ce seul et simple avantage mérite bien d'être observé par le profit qu'il y a d'avoir du fourrage de reste au bout de l'année, à quoi (comme de courir ne vaut pas tant que de partir de bonne

heure) l'on ne peut parvenir que par cette prévoyance; c'est pourquoi on tiendra les bœufs dans les herbages de la campagne le plus longtems qu'on pourra, ce qui sera jusqu'à ce que les extrêmes froidures de l'hiver les en chassent.

Ainsi, tout l'été, tout l'automne, et une partie de l'hiver, les bœufs vivront en campagne, dans le logis, le reste de l'hiver, et aussi la plus grande partie du printems, pourvu que le climat et la fertilité de la terre favorisent cette nourriture, pour fournir des vivres à sufffisance, et donner de la douceur à l'air, autant qu'il en faudra pour le séjour des bêtes à découverts; ces choses manquant, la saison sera arrivée de mettre les bœufs à l'étable, en les faisant vivre à couvert, avec des fourrages, dont la provision aura été faite dès l'été. Observation pour toutes sortes de bêtes de travail et autres. Les étables seront appropriées pour le bétail, grandes, aux grandes bêtes, petites, aux petites, et pour toutes en général, sèches et aérées, afin qu'aucune humidité n'y séjourne, toute petite qu'elle soit, ce qui est toujours contraire à toute sorte d'animaux. Celles pour les bœufs particulièrement, regarderont le midi; car,

puisqu'elles ne servent qu'en hiver, par conséquent elles ont besoin de chaleur, qui se trouvent plutôt dans cet aspect, qu'en nul autre.

Il y a plusieurs matières pour nourrir les bœufs hors de la campagne, dont la principale est le foin, ensuite les farrages et mélanges de l'herbage séché des avoines et vesces, comme il a été démontré. Finalement, les pailles différentes en valeur, selon la diversité de leurs grains. La meilleure des pailles, selon Columelle, est celle du millet, ensuite d'orge, et après celle de froment : cet ordre s'accorde presque avec ce que nous en trouvons dans nos ménages, en tenant les pailles en ces degrés, de millet, d'avoine, de froment, d'orge, de seigle et d'épeautre. Celle d'orge est fort appétissante, mais de foible nourriture, les bêtes qui en mangent en quantité en étant desséchées; nous faisons encore moins d'estime de celle d'épeautre, par sa dureté, n'étant presque propre à aucun autre service qu'au fumier. On voit communément que où les fromens abondent le plus, là manquent les herbages, qui viennent abondamment en pays de seigle, pour aider à l'insuffisance des pailles de ce

grain, au lieu de celles de froment, qui, sans herbage ni foin, nourrissent assez bien le bétail. La provision de la nature se montre admirable en cet endroit : outre ces choses, on donne quelquefois à manger aux bœufs des feuilles sèches d'orme, de frêne, d'érable, de chêne, de saule, de peuplier, qu'ils mangent avec appétit, la variété de nourriture les délectant, sur-tout celle-ci, qu'ils trouvent aussi bonne que l'avoine.

L'ordinaire des bœufs ne peut être justement limité, mangeant plus les uns que les autres, selon le naturel de tous les animaux. Je dirai bien que de toutes les grandes bêtes, celle-ci est celle qui mange le moins, et qui se repaît en moins de tems; dans une heure, les bœufs ont pris leur repas, manifestant leur sobriété, en ce qu'étant saouls, ils se couchent sur leurs pieds, non pour dormir, mais comme pour se reposer, afin d'être plus dispos au travail, l'heure duquel ils attendent gaiement. Cependant ils ruminent leur nourriture, même dans le labour ils ne cessent de ruminer, en remâchant à loisir, ce qu'en peu de tems ils ont mangé. Il est aussi remarquable que les bœufs dans ce repos tournent leur tête vers le vent qui souffle,

pour prendre respiration (pourvu qu'il ne soit pas trop fort), non pas tous indifféremment, mais la plupart, quelques-uns regardant à l'opposé, comme posés en sentinelle pour la garde du troupeau.

En pays pauvres en pacages, on envoie à la montagne tout le bétail à cornes n'étant pas de service, vieux et jeune, selon l'usage des brebis et moutons, pour y séjourner la plupart de l'été, afin qu'épargnant les herbages de la maison pour l'hiver, on y puisse alors trouver des vivres en abondance. Les vaches à lait même, sont conduites à la montagne, par les susdites raisons, et les montagnards conviennent en fromage d'un revenu tandis qu'elles y séjournent.

Le bouvier n'abandonnera jamais les bœufs s'il est possible, pas plus qu'au travail, de peur qu'ils fassent ou souffrent quelque mal. Au pâquis en été, soit de jour, soit de nuit, dedans ou dehors le parc, il se tiendra près d'eux par les raisons dites, et afin de les en ramener étant repu. En hiver, il dressera son lit dans l'étable, pour y veiller s'ils s'entrebattent, s'ils s'embarrassent avec leurs liens, ou s'ils ont besoin d'aide pour quel-

qu'autre cause, sans lequel ils périssent quelquefois.

C'est prendre les bœufs dès l'origine que d'élever les jeunes veaux; mais où le défaut de pâturages résiste à cette économie, il faudra tenir un chemin plus court, pour se pourvoir de bœufs de labour, en les achetant tous faits et domptés, comme j'ai dit des vaches à cette occasion. Cette nécessité arrivant, il faudra sur ce point ne se charger d'autres bœufs que de prompt service, et pour ce faire, on les prendra âgés de cinq à six ans, afin de vous en pouvoir servir quatre ou cinq, ce qui sera le meilleur de leur âge, car le bœuf tombe en caducité passé dix ou douze ans. Il est vrai que les bœufs restent bons quelques années davantage, tant que les dents leur demeurent entières pour paître, mais non pas dans la vigueur nécessaire pour remuer une terre pesante, et c'est encore par un privilège de nature qui fortifie plus les uns que les autres, le commun de la race de cet animal n'allant guères plus avant que cela; car passé le douzième an, le treizième ou le quatorzième au plus, les bœufs ne s'engraissent qu'avec difficulté, les dents et le courage leur man-

quant pour bien manger, sans quoi, comme de vrais outils, ils ne peuvent devenir gras, la graisse procédant de l'abondance de nourriture. L'âge des bœufs se connoît aux dents et aux cornes : les dents commencent à leur tomber à trois ans, en place desquelles il en vient d'autres qui les accompagnent jusqu'à l'extrême vieillesse, et c'est la connoissance la plus assurée de leur âge par les dents, que plus les bœufs sont vieux, plus les dents sont courtes, au contraire des bêtes chevalines, vu que les dents des bœufs s'usent en ruminant, chose qu'ils ont de commun avec tout autre bétail qui rumine, comme les moutons et les chèvres. Les nœuds que les bœufs ont aux cornes, marquent leurs années, en comptant pour trois, depuis le bout des cornes jusqu'au premier nœud, parce qu'à trois ans ce qui leur est accru de la corne, depuis leur naissance jusqu'audit tems, se dépouille, en expulsant l'incrustation; ce bout-là, appellé cornichon, demeurant net et poli, sans tortuosité, lequel en s'accroissant par année, fait à chacune un nœud, comme un anneau relevé. Le plus jeune de la corne étant toujours ce qui touche la tête des bœufs, au contraire des arbres dont les

nouveaux rejettons poussent les branches à la cime. Par cette très-sûre adresse, le père de famille ne sera pas trompé, dont il se servira aussi à l'achat et à la vente des vaches, parce que ces choses sont communes aux mâles et aux femelles de cette espèce d'animal.

Enfin on mange le bœuf, extrême et dernier de ses services, en quoi il excelle toute autre bête de labour. Pour en venir là, il faut auparavant l'engraisser, autrement sa maigreur ravaleroit beaucoup de son prix. J'ai déjà dit que le trop de vieillesse empêche les bœufs d'engraisser, c'est pourquoi il faudra avoir soin de prendre leur âge à point requis, et sans avoir égard à la continuation de leurs bons services, ni retarder ce trait de ménage plus avant que leur douzième an, s'il est possible, car ce seroit trop hazarder que d'attendre davantage. Les bœufs destinés à être engraissés, seront ôtés du labourage à la fin du mois de mai, pour les nourrir dans les bons herbages pendant l'été, en oisiveté, sans les remettre au travail une seule heure de tems, de peur de les détourner de s'engraisser ou de les morfondre; on les mènera paître dès la pointe du jour,

pour avec l'herbe leur faire avaler la rosée de la saison; ils demeureront au pâquis jusqu'à ce que les chaleurs les incommodent, d'où les retirant, on les mènera reposer à l'ombre, sous les couvertures, et les chaleurs passées, ils seront ramenés à l'ordinaire, pour le reste du jour, et la nuit venue enfermés dans les étables ou dans le parc, avec les autres bêtes de labourage, ou bien à part, si le nombre des bœufs d'engrais mérite une garde particulière; et pour que les bœufs mangent de bon appétit, et par conséquent beaucoup, seule espérance de leur graisse, trois ou quatre fois le jour on les fera boire, à quoi ils seront provoqués par le sel qu'on leur donnera une fois la semaine. Etant ainsi entretenus sans interruption, ils deviendront gras vers la fin du mois de septembre, et au point d'être mangés, soit en les vendant aux bouchers, soit en les tuant pour la provision de la maison.

Les bœufs s'engraissent aussi en hiver dans les étables, avec de bonnes pâtures sèches, mais avec plus de dépense et de soin qu'autrement, car il faut être abondamment pourvu de foin, et employer une grande sollicitude à les panser. Cet ordre appartient propre-

ment au pays de montagne : inventé, plus pour employer leurs foins, dont communément ils foisonnent, que par la nécessité du tems, vu qu'en été ils pourroient aussi bien et commodément engraisser leurs bœufs dans la campagne que ceux de la plaine. De-là, paroît une autre économie, c'est qu'avant de retirer les bœufs du travail pour les mettre engraisser, les montagnards leur font faire leurs semences, achevant de labourer par cette œuvre, ce qui tombant sur la mi-septembre, ils commencent alors un nouveau et dernier ordinaire; tems remarqué avantageux pour les bleds qui se trouvent couverts en bonne saison, et pour le fondement de la graisse des bœufs, jeté avant les extrêmes froidures, qu'il est nécessaire de prévenir en ce commerce. On s'étudie à les faire beaucoup manger, comme l'article le plus important; à cet effet, en leur donnant du foin peu et souvent, et en tenant toujours la crêche nette, on prévient le dédain qui arrive communément du trop de nourriture salement distribuée.

Pour leur éveiller l'appétit, la langue leur est souvent lavée et frottée avec du vin et du sel, au moins chaque semaine une fois,

et de dix ou de quinze en quinze jours on leur donne du sel à manger; la force duquel étant tempérée par la boisson, leur fait dévorer la nourriture, traitement commun pour toutes sortes de bœufs d'engrais. Mais il convient de distinguer la boisson par le tems, autre que tiède ne leur étant pas propre quand le froid pique, c'est pourquoi l'eau leur sera échauffée alors, en la blanchissant avec un peu de farine qu'on mettra dedans; il est nécessaire de prendre garde que les bœufs se léchent, vu que cela consomme leur graisse, ce que les bouchers connoissent très-bien, et ils en abaissent le prix, les endroits léchés se remarquant très-apparemment à la peau écorchée du bœuf, étant en cet endroit plus mince qu'ailleurs : on prévient cet inconvénient avec de la fiente du bœuf, dont le bœuf est frotté par tous les endroits de son corps où il peut atteindre avec la langue, et étant ainsi embousé, l'amertume qu'il y trouve l'empêche de se lécher.

On ajoute au foin diverses nourritures pour engraisser les bœufs, selon les commodités des pays; quelques-uns leur donnent soir et matin des pelotes faites de farine de seigle,

d'orge, d'avoine, mêlées, séparées et pétries avec de l'eau tiède, en y ajoutant du sel parmi; d'autres leur donnent une quantité de raves crues ou cuites : les lupins entiers, en farine ou en pâte, leur sont bons; les pépins de raisins, l'avoine, le gland aussi, pourvu qu'ils en mangent leur saoul; car peu de gland n'engraisse pas le bœuf, mais le rend lourd et le fait devenir rogneux. La paille ne fait que nourrir les bœufs, sans les engraisser, par cette cause, on s'abstient de leur en donner à manger, lorsqu'il convient de les engraisser, et jour et nuit il est nécessaire d'être autour de ces bœufs pour les solliciter à manger; aussi moyennant diligence, ils atteignent le point que vous desirez dans trois ou quatre mois, d'autant plus facilement et plutôt, que plus vous les aurez commencés à cela avant l'arrivée des grandes froidures.

On engraisse les vaches de cette manière, la différence de leur sexe n'en diversifiant pas l'ordre : quant aux veaux, bouveaux et génisses, il n'est pas nécessaire de tant de soin pour les engraisser, il ne faut que les faire manger leur saoul en campagne, dans les pâtis, tant que le tems les favorise, ou

dans l'étable, de bons fourages, pendant les froidures, les faire boire aux bonnes heures du jour, et quelquefois, mais rarement, leur donner du sel pour leur aiguiser l'appétit.

Notre ménager ayant du foin en abondance, et d'autres bonnes pâtures, entretiendra (outre la portée de son labourage) avec l'élèvement des veaux, un nombre de vieux bœufs qu'il fera acheter dans les marchés des environs, afin de s'en servir au besoin pour expédier ses labours et semences dans les meilleures saisons, et après pour les engraisser, ou s'il ne veut pas passer si avant, les vendre pour le travail, en faisant comme un magasin de cette marchandise: par cet honorable trafic, il tirera très-bien la raison de ses herbages, fourrages, et aussi de ses terres, qui par cette commodité seront labourées à souhait, à point nommé, en choisissant les bonnes saisons de leur culture; à la charge aussi de subroger toujours des jeunes bœufs aux vieux, selon les rencontres. Ceci est remarquable au bœuf et à la vache, qu'ils cessent de croître lorsqu'ils cessent de vivre, et non auparavant, la faculté de grandir se conservant jusqu'au dernier jour de leur extrême vieillesse;

lesse; la nature n'ayant donné aucun terme d'accroissement à la bouvine, comme elle a fait à la plupart de tous les autres animaux.

CHAPITRE X.

Des Chevaux et Jumens.

La réputation que le cheval s'est acquise par son grand service au-dessus de tout animal, le fait reconnoître par toutes les nations civilisées, auxquelles laissant publier ses mérites, je démontrerai ici seulement le moyen que le ménager doit employer pour se pourvoir de ce bétail, le nourrir et le dresser à tous usages : j'ajouterai ici à son honneur, qu'entretenir le haras, c'est nourrir à la haute volerie, parce que le cheval est la bête de commun service qui se vend le plus. Sans mettre en compte ce brave Bucéphale, miracle de la nature (qu'Alexandre acheta sept mille cinq cents écus, et auquel pour sépulture il édifia la ville de Bucéphalie, ainsi appelée de son nom), en contemplant le prix des chevaux d'aujourd'hui, nous trouverons qu'il n'en faut qu'une couple chacun

an, pour qu'il tombe une bonne somme de deniers dans la bourse de notre père de famille. Les princes et grands seigneurs ont rendu domestique en ce royaume la nourriture des chevaux, et, à leur exemple, celui qui sera bien pourvu de pâturages, pourra les imiter, sans hasard dans ce cas. Plusieurs peuples s'exercent aussi à ce ménage dans différentes provinces, en Bourgogne, en Bretagne, en Auvergne et ailleurs, mais en plus grande quantité dans les pays étrangers; car c'est d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie, de Corse, de Sardaigne, d'Espagne, de Turquie, de Transilvanie et d'autres terres lointaines, d'où l'abondance des chevaux vient en ce royaume, presqu'à notre honte et à la preuve de notre nonchalance, vu que chez nous nous pourrions en être mieux accommodés que nous ne sommes.

Après la provision des pâturages, la soigneuse recherche de la bonne race des chevaux, est de même nécessaire pour tirer satisfaction de ce négoce. Car, comme en la moisson, il n'est pas le tems de remédier au défaut des blés; ainsi, lorsque les jumens poulinent, les défectuosités des chevaux ne se réparent pas. En prévenant donc ces pertes

dès le principe de votre haras, vous vous meublerez d'étalons et jumens d'élites, ce qu'il en faut pour la fourniture de vos herbages. Ce soin s'accouple avec celui qu'on emploie à dresser le verger fruitier, en allant chercher les greffes des bons arbres, là où elles sont, près ou loin, autrement on n'auroit d'autres fruits que ceux qui se rencontrent dans le voisinage, qui communément ne sont pas recherchés. Sans avoir égard donc à la peine ni à la dépense, il sera pourvu au préalable à cet article.

Il arrive quelquefois heureusement, que près, et à bon marché, l'on se meuble de bons étalons, quand par rencontre aux armées, parmi les charrois, les labourages et ailleurs, il se trouve des chevaux de bonne marque; c'est pourquoi, indifféremment par-tout, chez les gens de guerre, les marchands, ménagers, hôtelliers, vous rechercherez soigneusement les meilleurs de ces animaux, en saisissant avidement l'occasion qui s'offrira; ce n'est pas seulement à l'adresse des chevaux où il faut viser, pour la race, car très-souvent, par le talent d'un bon écuyer, un cheval de mauvaise nature devient excellent; et au contraire, le cheval qui n'a pas été ins-

truit selon l'art, quoique de bonne espérance, par les bonnes qualités provenant du bienfait de la nature, demeure sans nom, ne servant de rien à l'étalon, la science acquise à être bien manié; les blessures que le cheval a reçue à la guerre ou ailleurs, ne lui nuisent pas non plus; car, quoiqu'il ait un œil crevé, ou qu'il boite par des coups reçus, il ne laissera pas de servir d'étalon, pourvu que les intestins ne soient pas offensés. On est accoutumé de regarder à l'étalon plus soigneusement qu'à la jument, principalement parce qu'un étalon fournit à plusieurs jumens, se pourvoyant en une seule bête de ce qu'on cherche en plusieurs, et communément aussi que les poulains tiennent plus des pères que des mères. Il est néanmoins nécessaire que la femelle soit bien choisie, pour recevoir et animer dans son ventre la semence du mâle, ce qu'elle ne pourroit faire avantageusement, étant de mauvaise nature.

La forme, le poil, la fantaisie et l'âge sont les parties essentielles à l'étalon. Quant à la taille, comme dans toutes, il se trouve de bons chevaux, cet article sera à discrétion, quoique comme celle où gît le plus de profit, la plus grande espèce soit la plus estimée. La forme du cheval, pour servir d'étalon, sera

telle qu'il appartient; s'il est bien ramassé dans ses membres, y ayant entr'eux cette sympathie, qui tous ensemble rendent le cheval de belle rencontre, de bonne force et de grande agilité, ce qui arrivera s'il a la corne du pied lisse et douce, non raboteuse, ni rude, étant sèche, noire, dure, haute, ronde et creuse en dedans, afin de tenir mieux le fer; les couronnes déliées et pelues; les pâturons courts, moyennement élevés, non trop couchés, pour n'être pas sujet à broncher. Les jambes grosses dans ses ossemens, peu chargées de chair, mais fortes, nerveuses, droites et non enjointées, formant les jointures grosses; les cuisses longues, grosses, massives, musculeuses et nerveuses, faisant par leur grosseur suffisamment élargir les jambes du cheval, et par là empêche l'entretaillure; le ventre long, caché sous les côtes, qui le fait représenter petit. Les testicules égaux et de moyenne grandeur, les côtes larges et longues, approchant la jointure de la hanche, ce qui rend le cheval propre à courir et à porter la selle; la poitrine et le devant larges, hauts et avancés en dehors, ce qui cause un grand entrepas, et détourne l'entretaillure; les épaules grandes et larges, le dos court et uni,

la croupe unie, ronde, grosse et grasse, enfoncée par le milieu, faisant un petit canal qui règne le long d'icelle jusqu'à la queue; la queue grosse, roide et bien fournie de poils traînant à terre; le col de moyenne grandeur, peu chargé de chair, élevé, allant en étrécissant vers la tête, comme en voussure, et lui faisant porter la vue contre terre; les crins bien fournis de poils, pendant du côté du montoir; la tête petite, sèche et fort maigre; les veines et nerfs y étant fort apparens; le museau camus, les oreilles petites, pointues, étroites et droites; le front ample, déchargé et sec; les yeux gros, grands, noirs et clairs comme des miroirs, aboutissant en dehors comme des godrons, les deux se ressemblant entièrement en figure, grandeur et couleur, les salières de dessus les sourcils sortant en dehors, grande bouche bien fendue pour mettre la bride facilement; les mâchoires et babines petites, sèches, déliées et subtiles, les naseaux grands, enflés, ouverts et bien fendus, à travers desquels on voye le rouge, quand on regarde par le dedans, pour la facile respiration qui cause sa longue haleine.

On tire une grande connoissance de la qualité du cheval, de la couleur de son poil dont

à la longue les expériences ont produit les marques nécessaires en cet endroit; et quoiqu'ils se trouvent de bons chevaux de tout poil, cela est néanmoins si rare, que ce seroit se tromper sciemment que de mépriser les adreses du poil, selon l'usage des bons écuyers anciens et modernes. Le bay, le fauve, le grison, le moreau, sont les chevaux les plus prisés, comme mantelés des quatre principales couleurs, et dont toutes les autres dépendent, procédant des humeurs dont le cheval abonde le plus, et qui s'accordent avec les quatre élémens. Le cheval bay est dominé par le feu qui le rend colère. Le fauve, par l'air, sanguin. Le grison, par l'eau, phlegmatique. Le moreau, par la terre, mélancolique, pesant, et de peu de courage, cependant fort. Le cheval se conformant à la qualité de l'élément dont il participe le plus, alors il se rencontre parfait, quand par le bienfait de la nature, il participe proportionnellement de tous les élémens ensemble. Outre ces générales adresses, il y en a de particulières, touchant le poil, servant à cette connoissance; on y ajoute les balsanes, c'est-à-dire, les marques blanches des pieds, avec lesquelles les chevaux

naissent, le tout ainsi recherché. Les balsanes de bon signe ne seront pas pareilles dans tous les pieds du cheval, mais inégales, petites, ne montant guères avant à la jambe, ni ne descendant pas trop non plus sur la jointure du pâturon sans y toucher, ou y touchant, le moins sera le meilleur. Les balsanes des deux mains, c'est-à-dire, le blanc aux deux pieds de devant, n'est pas une bonne marque; mais avec l'étoile au front, elle devient meilleure, n'étant pas telle, si sans étoile avec les balsanes des pieds, il y en a une dans l'une des deux mains. La balsane de la main de la bride marque que le cheval est d'assez bon maniement, mais non pas d'une grande santé; c'est pourquoi il n'est pas à priser, non plus que celui qui a la balsane à la main de la lance. La balsane du pied droit est une bonne marque; le cheval qui l'a, étant excellent, mais superbe et vicieux, il est appelé *Arsel*. La balsane du pied de l'étrier est fort bonne marque, montrant le bon cœur du cheval. La balsane complette aux quatre pieds, montre la loyauté et bonne fantaisie du cheval, mais on en trouve peu qui ne soient foibles, d'où vient le proverbe, *cheval aux quatre pieds blancs, manquant au besoin.*

Le balsan de la main de la bride et du pied de l'étrier, est appelé *travat*. Pareillement celui qui l'est de la main de la lance et du pied droit. Et *tratavat*, comme on dit entravé, le balsan de la main de la lance et du pied de l'étrier; aussi de la main de la bride et du pied droit, qui n'est pas bon signe. Le cheval sera de grand cœur et de bonne vertu, qui aura l'étoile blanche au front, ou la liste et raie blanche qui lui descende par la face ou chanfrin, sans toucher aux sourcils, ni arriver jusqu'au museau, et encore mieux, s'il a l'une et l'autre; mais ayant avec cela, les balsanes aux parties basses, qui annoncent bon signe, il sera excellent et parfait en bonté. Le cheval marqué des balsanes aux parties d'en bas, annonçant mauvais signe, sera peu prisé, malgré qu'il ait les bons signes de l'étoile et de la raie blanche au front. Le cheval est de mauvaise bouche et vicieux qui a l'étoile blanche au front, qui lui fait la liste ou la raie, et qui en a aussi une autre sur le muffle; cependant ces vices se corrigent, si, en outre, il a la balsane du pied de l'étrier, le tout se convertissant en signe de grande vertu. Les taches et les mouchetures noires sur les balsanes,

marquent le bien et le mal du cheval, cependant différemment, selon le lieu où elles se rencontrent : le bien, si elles sont dans les balsanes de bon signe, le mal dans celles de mauvais, augmentant la vertu ou le vice du cheval. Les mouchetures noires ou rousses sur un cheval blanc, marquent que le cheval est léger, adroit, de bon sens; mais la noire signifie plus de force que la rousse. Le cheval bay, appelé *rupricam*, ayant le poil gris dans quelqu'endroit, sur-tout à la queue, sera bien marqué, s'il a des poils blancs, depuis la main en arrière, mais il aura peu de force en les ayant en avant. Le cheval à poil obscur, moucheté de blanc entièrement, est bien marqué, mais fort mal, ne l'étant qu'au col, vers les épaules, par les flancs et sur la croupe. Le cheval n'ayant ni balsane, ni marque blanche en aucun endroit de son corps, sera aimable et gai, mais il aura une mauvaise allure avec un train incertain. Il sera aussi observé, qu'un cheval doit toujours avoir plus de blanc derrière que devant.

La fantaisie est ce qui rend le cheval le plus recommandable, car il pourroit être le mieux marqué du monde; que, s'il est vicieux, mal complexionné, rétif, mordant,

ruant, indomptable, il faut le rejeter comme inutile. On le choisira donc gai et d'agréable rencontre; vigoureux, remuant, écumant, bavant, ni timide, ni peureux, facile à être pansé et monté, doux au manier et obéissant, léger à la main, craignant l'éperon, la verge, la voix, ne se couchant pas dans l'eau, prompt et assuré pour passer les rivières, passer les ponts et les planches, et facile à entrer dans les bateaux. Ayant le pas, le trot, le galop et la carrière élevés, libre, vigoureux et vîte, sûr, prompt, le maniement ferme, et les bonds de facile et léger arrêt. Bonne bouche pour se nourrir vîte de toutes matières mangeables. Le sommaire de ces qualités est tel par la recherche des bons écuyers, que le cheval aît trois parties correspondantes à trois de femmes; savoir, la poitrine, le fessier, les crins; trois du lion, le maintien, la hardiesse, la fureur; trois du bœuf, l'œil, la narine, la jointure; trois du mouton, le nez, la douceur, la patience; trois du mulet, la force, la constance au travail, et le pied; trois du cerf, la tête, la jambe, le poil, c'est-à-dire, court; trois du loup, la gorge, le col et l'ouie; trois du renard, l'oreille, la queue, le trot; trois du

serpent, la mémoire, la vue, le contournement; trois de lièvre et de chat, la course, le pas, l'agile souplesse.

Quant à la durée de l'âge, la variété des complexions des chevaux, la différence des vivres, selon le climat, la manière de bien ou mal panser, la gouvernent, selon les causes secondes; par là la vie de ces animaux s'allongeant ou se raccourcissant; et, malgré que sans moyen, l'âge vienne avec le tems, ces choses sont considérables pour l'achat des chevaux, pour étalons ou autre service, afin de ne point se tromper, en se procurant une inutile vieillesse. Presque par-tout les endroits de ce royaume, le cheval bien gouverné supporte bien le travail quinze ou seize ans, mais il ne servira pas aussi long-tems pour étalon; car, passé la douzième, il n'est plus propre à saillir les jumens, parce que les chevaux engendrés de bêtes vieilles sont toujours peu courageux, ont les yeux enfoncés et la contenance triste et morne. Le cheval ayant atteint la troisième année, commencera d'être propre à ce service, toutefois le meilleur de son âge est depuis sa quatrième juqu'à sa dixième, comme étant pendant ce tems dans la perfection de sa vi-

gueur. A cet âge là et aux susdites marques, on doit s'arrêter pour l'élection des bonnes jumens, ne variant point des chevaux dans les autres parties, qu'aux naturelles discernant leur sexe. Le ventre de la jument demande à être plus ample que celui du cheval, pour l'avantage du poulain qui s'y engendre et s'y nourrit, et qui ne peut croître aussi bien dans un petit qu'un grand vaisseau.

La connoissance la plus assurée de l'âge des chevaux et jumens, gît aux dents, selon le commun avis ; mais c'est seulement pour sept ans que cette adresse dure, parce qu'ayant achevé de remuer leurs dents, on n'en peut faire de là un autre jument en dehors, que par indice. Dans le premier an de son âge, le poulain se trouve avoir douze dents, six dessus, et autant dessous, commençant à les prendre au second ou au troisième mois, et à lui tomber au trentième, et il continue à lui en tomber et renaître jusqu'à sa septième année, où tout est rempli et raze. Les indice de la vieillesse du cheval sont, la mine mélancolique, la pesanteur du corps, l'allure lente, le ternissement et l'enfoncement des yeux, le grisonnement de poil à ceux qui, de nature, l'ont obscur, et à ceux qui l'ont

blanc et clair; quand il devient moucheté de noir, quand la queue est lâche, et que ses nœuds sont avalés; quand la peau du cheval, tirée à nous avec la main, revient lentement à sa place, et pour ne pas sortir du tout hors des dents; quand les dents se noircissent et s'allongent, cet allongement ne s'entend pas pour les chevaux qui rongent leurs mords, se rognant les dents tout d'un coup; on connoît aussi quelquefois l'âge des chevaux aux balayures crépues de dessus, comptant pour autant d'année chaque pli qu'on y trouve.

Vingt ou vingt-cinq jumens est la juste charge de l'étalon; il fournira à ce nombre, étant bien traité. Le traitement qu'il desire est en tout semblable à celui des meilleurs chevaux des écuries des grands seigneurs, avec lesquels il a de commun, le foin, l'avoine, la paille et l'eau dont ils sont nourris, le bon logis, et d'être bien pansé avec la main. Il faut aussi le promener et le piquer, non par l'espérance d'en faire de grandes journées, comme des chevaux destinés au travail, mais seulement pour lui entretenir la santé, qui devient meilleure avec un exercice modéré; car, en tenant toujours l'étalon dans l'étable,

sans rien faire, cela le rendroit podagre, par les mauvaises humeurs qu'à la longue il s'acquerroit, et dont il feroit amas par trop d'oisiveté. Par fois donc l'on pourra se servir de l'étalon pendant l'année (excepté au printems, qu'étant en charge, il sera entièrement réservé pour les jumens), lequel doucement mené, sans être pressé, il se maintiendra sain et joyeux, ce petit travail l'entretenant en bon appétit.

Il ne faut pas autant de soin pour l'entretien des jumens que pour l'étalon, d'autant plus qu'elles se plaisent mieux, nourries aux pâquis de la campagne, que d'être soigneusement traitées dans l'étable; cela s'entend, pendant l'été, l'automne et une partie de l'hiver, jusqu'à l'arrivée des froidures, auquel tems il convient de les mettre à l'étable, et de les nourrir de bons fourrages, comme j'ai dit des bœufs et des vaches, pour ne pas sortir du logis de tout le printems, en attendant que les nouvelles herbes soient fortifiées, pour avantageusement les en nourrir; et leur naturel tourne à l'économie pour le père de famille, qui supporteroit une grande dépense, s'il étoit contraint de traiter ses jumens à l'ordinaire des étalons. On ne

se doit pas soucier d'engraisser les jumens, mais seulement de les entretenir en bonne santé, et il est nécessaire qu'elles soient plutôt maigres que grasses, parce qu'elles retiennent en cet état plus facilement la semence du mâle, qu'en celui-ci. Il ne faut pas faire travailler les jumens plus que les étalons, de peur de gâter leur fruit, se trompant ceux qui emploient leurs jumens pleines aux fréquens ouvrages du ménage, d'autant plus qu'on ne tire aucune valeur de celles qui travaillent, et que les chevaux qui en naissent sont communément avortons et bâtards. Il faut se résoudre sur-tout à ne leur donner qu'à manger, pendant le premier mois de la conception, ni durant les six dernières semaines de leur portée, par la crainte de la détourner, comme cela est plus dangereux à ce terme-là, qu'entre deux, parce que le poulain est trop tendre dans son commencement, et trop avancé quand il approche de sa naissance, pour pouvoir souffrir les travaux de la mère, le moindre heurt la faisant avorter.

Il est à souhaiter que les poulains naissent pendant le tems que les herbes sont en leur première bonté, par l'abondance de bon lait qu'elles

qu'elles donnent aux mères, afin de mieux nourrir leurs petits, d'où ils prennent une si bonne croissance, que toute leur vie ils s'en ressentent; et pour que cela soit ainsi, il faudra faire couvrir les jumens dans le mois de mai ou celui de juin, pour pouliner ensuite en avril ou en mai, ou peu après; car, c'est onze mois ou peu davantage que les jumens portent. En ces mois, les jumens entrent en rut ou en amour, demandant le mâle, ce qu'on reconnoît notoirement à plusieurs signes, même à ce qu'elles perdent presque l'appétit, par le desir qu'elles ont d'engendrer; mais si elles sont tardives à cela, de peur que la saison s'écoule, on les y échauffera par une augmentation d'ordinaire, en leur donnant force grain à manger, abondance d'avoine, quelque peu de froment, de l'orge frite et arrosée avec du vin, en y mêlant du sel parmi, en les faisant séjourner, sans nullement les faire travailler. Par ce même ordre, sans autre mystère, on échauffera l'étalon froid et paresseux, et en lui mettant aux naseaux une éponge avec laquelle on aura frotté la matrice d'une jument chaude, pour la lui faire sentir. Ce moyen ne l'émouvant pas, rejetez cet étalon comme inu-

tile; car ce seroit perdre son tems que de l'y affectionner par des médicamens comme quelques-uns le veulent, et le remède seroit toujours à recommencer. D'ailleurs, quand même ces drogues réussiroient, les poulins qui en proviendroient ne seroient pas de la bonté requise ni durable au service, parce qu'ils seroient faux dès leur origne.

On mènera l'étalon à la jument en jour frais, et sur la matinée, avant que l'un et l'autre aient bu; et aussi sur le soir, en continuant le lendemain, ensuite jusqu'à tant que la femelle refuse le mâle qui lui sera encore représenté au bout de dix ou douze jours, pour savoir si elle aura conçu, ce qu'on tiendra pour certain, si elle le rejette et ne retourne pas en chaleur. Au contraire, en le recevant de rechef, ce sera le signe qu'elle n'aura pas retenu la semence; alors il conviendra de le lui redonner comme dessus. La jument étant pleine, sera séparée d'avec les autres, et aussi des jeunes chevaux, afin que leur impétuosité ne la détourne de son port, auquel accident elle est plus sujette au commencement et sur la fin, qu'en tout autre tems, et pour toujours les étalons seront nourris à part, dans des étables séparées, selon l'ordonnance

susdite, vu que leur fréquentation avec les femelles n'est jamais profitable que lorsqu'ils les saillissent. On remettra la jument à son ordinaire pour être nourrie jusqu'à son poulinement ; et en attendant, on prendra garde de la presser, heurter, faire courir ou sauter, de peur de la faire affoler. Son terme approchant, on la logera dans une étable séparée, sèche, chaude, saine, spacieuse, afin qu'elle y séjourne à l'aise, et qu'ayant une bonne litière elle s'y repose mollement pour le bien de son fruit, la dureté du gîte lui étant contraire. Un valet ne l'abandonnera jamais ni nuit ni jour pour la secourir, lorsqu'elle poulinera ; et si c'est avec difficulté, on lui donnera du polypodium broyé et dissout dans une eau tiède ; ce breuvage servant aussi à remettre en vigueur la jument qui est avortée. Ce remède, tiré de Columelle, par l'expérience de plusieurs, a été trouvé salutaire.

Le poulain nouvellement né sera laissé auprès de sa mère, et avec elle, enfermé dans l'étable pendant sept ou huit jours, pour après la suivre au paquis, tant pour sa propre commodité, la tetant à son plaisir, que pour le contentement de sa mère, qui, par

l'amitié qu'elle porte à son poulain, n'en peut supporter l'absence, et d'impatience en perd le repos, le manger et le boire. Pendant ces jours là, la jument sera délicatement traitée, sans lui épargner l'avoine, soit qu'elle mange du vieux foin ou de nouvelle herbe pour la fortifier et la faire abonder en lait, à quoi le sain-foin est très-propre; et si vous en avez l'avantage, vous l'en nourrirez, soit en herbe, soit en foin, cependant modérément sans l'en saouler, par les raisons dites. La jument sera abreuvée d'eau blanchie avec de la farine, en y mêlant parmi un peu de sel, afin de prévenir les tranchées que la seule eau lui pourroit causer. On ne touchera aucunement le poulain dans le commencement, de peur de lui offenser le dos, ne pouvant, par sa tendreté, souffrir d'être pressé, ni presque touché de la main dans les deux premiers mois.

On fera teter le poulain seize ou dix-huit mois, non après, encore est-ce un long terme de la grande taille ou de la moyenne, car ceux de la petite se contentent d'un an; ainsi, la jument ne portera que de deux ans l'un, et il reviendra grand profit à la race. Par ce loisir, la jument ayant le moyen de se

bien nourrir, et le poulain de se fortifier et grandir à souhait, vu que le lait est si salutaire à ce jeune bétail, qu'il le pousse fort dans son commencement, si bien qu'il se ressent toute sa vie de cette bonne nourriture, et on ne doit point être étonné de voir les chevaux qui ont peu teté, petits comme bâtards, dont les mères portent tous les ans, qui pour surcharge, travaillent la plupart du tems, de même que les blés mal nourris des terres qu'on ne laisse jamais reposer.

Le poulain ayant atteint la seconde année, on l'éloignera de sa mère, en le faisant nourrir un peu de tems en pâquis séparé avec les autres de son âge, afin de commencer dès-lors à jeter les fondemens de la science nécessaire à un si noble animal, suivant que la chose est plus facile, commencée plutôt que plus tard, en quoi il y a plus d'adresse que de peine, car il ne faut que souvent et doucement toucher le poulain avec la main, par tous les endroits de son corps, lui lever une jambe, après l'autre, lui frapper de la main contre le pied, comme si on le ferroit, lui passer doucement l'étrille, le peigne, l'époussette et le bouchoir sur le dos, lui

faire voir et entendre le bruit des ferrures de la bride, entendre la voix de son gouverneur pour le connoître et accoutumer; le flatter de la parole, lui donner quelque peu de pain avec la main; ne le point battre ni rudoyer, en un mot, lui arracher par douceur l'aigreur de son naturel, et il se rendra facile à recevoir la doctrine de son écuyer, lorsqu'il sera parvenu à sa troisième année, qui est le vrai tems de commencer à le dresser au service. Cinq ou six mois devant ce terme, le retirant de la liberté de la campagne, on commencera à lui faire sentir la servitude, en lui mettant un licol de laine ou de cuir mol, afin qu'il ne le blesse pas, cependant pas trop foible, mais suffisamment fort pour pouvoir le retenir, avec lequel il sera lié à la crèche dans l'étable, près des chevaux déjà domptés, pour être nourri en leur compagnie, et qu'à leur exemple il s'assujettisse à son devoir.

De paître l'herbe dans les pâturages, est salutaire au jeune cheval; non-seulement pour sa propre valeur, mais cela lui est profitable en ceci, que mangeant en bas, le cheval baisse la tête, qui par ce moyen s'amaigrit, vuidant par la bouche certaine humeur

nuisible dont les yeux du cheval deviennent meilleurs. Le col aussi s'en allonge et les jambes en grossissent, qualités desirables au cheval, provenant de la peine qu'il prend en paissant ainsi en bas; c'est pourquoi il sera utile aussi dans le commencement de dresser la mangeoire près de terre, pour faire manger le cheval aussi bas qu'on pourra, comme entre ses jambes, jusqu'à ce qu'il soit en tout dressé, pour être mis au rang des grands chevaux. Dès le grand matin, la litière sera relevée, afin de rendre l'étable nette; le cheval sera étrillé, épousseté, bouchonné; on lui donnera à manger un peu de paille fraîche pour lui éveiller l'apétit, après du foin, et ensuite on le mènera boire à la rivière, dans laquelle on le mettra jusqu'au dessus des genoux, où on le fera séjourner quelqu'espace de tems, afin que par la froideur de l'eau les humeurs des jambes tombant en bas, soient restraintes : cela s'entend en été, pendant les grandes chaleurs, comme aussi en cette saison on lavera chaque matin la face du cheval avec de l'eau fraîche, pour de même lui dessécher la tête, à l'utilité de la vue. Il ne faut pas remettre le jeune cheval dans l'étable avant que les

jambes soient sèches, ce que ne voulant pas attendre, on leur frotte les jambes en bas avec de la paille, et les eaux en seront retirées; cela fait, on lui donnera un peu de foin à manger. Dans le commencement, on le mènera à petit pas en allant et revenant de l'abreuvoir, par le licol, sans le presser; on fera monter dessus, par fois, quelque garçon léger et habile, pour, essayant la patience du jeune cheval, prendre avis de la leçon qu'on aura à lui donner. Sur les neuf heures, on lui donnera de l'avoine, bien nétoyée et quelquefois arrosée avec de l'eau claire; mais en petite quantité, de peur que la vue en soit offensée (parce que ce grain produit cet effet aux jeunes bêtes chevalines). Quand il aura mangé son avoine, on lui donnera encore un peu de foin, et rien autre chose jusqu'après midi, où on lui donnera à goûter; le cheval demeurant par ce moyen quelqu'espace de tems sans manger, ce qui lui donnera bon appétit. L'ayant alors fait repaître, on l'étrillera et le pansera de la main, comme le matin; ensuite, vers le soir, il sera abreuvé, et après qu'on lui aura fait une bonne litière avec de la paille blanche, on lui donnera du fourrage

pour le restant de la nuit, soit de foin seul, soit mêlé avec de la paille; enfin l'avoine lui sera donnée, sa portion mesurée, un peu plus grande que celle de la matinée, et on le laissera ainsi reposer pendant ce tems-là. Le palfrenier couchera près de lui dans un lit qu'il y dressera, pour n'abandonner jamais le jeune cheval, de peur qu'en son absence il ne se batte avec les autres, s'enchevêtre, ou qu'il lui arrive quelqu'autre chose. On ne se hâtera pas trop de le ferrer, afin que la corne du pied s'endurcisse, en allant pieds nuds en bons et mauvais chemins, et qu'il en marche plus légèrement, à quoi il s'habitue par la douleur qu'il sent en touchant du pied sur les pierres et rochers, et voulant éviter cette douleur, il épargne tant qu'il peut ses ongles, qu'il sent faibles, en s'aidant de l'adresse des jambes et de l'échine; il s'accoutume ainsi à une légère démarche: par cette cause, plusieurs bons écuyers ne méprisent pas les chevaux qui ont la corne du pied un peu tendre, pourvu qu'ils aient un grand talon, pour y pouvoir commodément asseoir le fer.

Voilà la première éducation des chevaux, propre à tout gentilhomme et autre hono-

rable ménager, moyennant lequel le jeune cheval, en grandissant et se fortifiant, deviendra capable de la science du savant écuyer auquel il sera envoyé, ayant ces principes, pour recevoir plus facilement l'instruction, sans laquelle les vertus du jeune cheval demeurent ensevelies, comme au contraire certaines parties sont éveillées où la nature manque. Le jeune cheval ayant donc passé par de bonnes mains, se trouvera d'agréable service, ni vicieux, ni rétif, et par ce motif les Latins l'ont proprement appelé *equus*, comme *æquus*; c'est-à-dire, juste en toutes ses actions, en marchant, galopant, courant, sautant, en s'arrêtant et se reposant, surtout si son inclination naturelle s'accorde avec l'art et l'industrie de l'écuyer qui l'aura enseigné.

Quant à la castration, cela n'est propre que pour les chevaux qu'on est contraint de nourrir parmi les jumens, ou qui d'eux-mêmes sont trop furieux, ce que desirant faire, le cheval ayant un an accompli, on y mettra la main, et non devant, tant parce qu'alors les testicules lui apparoissent évidemment, que parce que le jeune cheval est suffisamment fortifié pour endurer la douleur

de l'incision. Si l'on craint cependant qu'il ne puisse la supporter ou qu'il demeure trop foible, au lieu de lui couper les testicules, on les lui tordra seulement avec des tenailles, à la manière des taureaux; par ce moyen, évitant ce péril, il lui restera quelque vertu masculine pour la force. Cela fait, le jeune cheval sera enfermé dans l'étable avec sa mère, pour quatre ou cinq jours, sans sentir l'air : on augmentera l'ordinaire à la mère, afin de la faire abonder en lait, pour restaurer les forces affoiblies de son poulain.

De donner le feu aux jambes des chevaux, est un moyen par lequel on prévient le farcin, la gale et d'autres maladies qui communément s'attachent aux jambes des chevaux; en outre, cela dessèche les humeurs nuisibles qui abondent en ces parties, en leur endurcissant la chair molle et lâche, amaigrissant et rendant mince celle qui est enflée, et lui guérissant les vieilles douleurs. On se servira de ce remède par l'avis et la main de l'expert-maréchal, qui à propos lui dondera quelques boutons de feu, dont les cicatrices embelliront plutôt qu'elles n'enlaidiront les jambes du cheval.

De fendre les naseaux, de couper les

oreilles, les crins et la queue des chevaux, est inventé afin de donner respiration aux chevaux pour leur allonger l'haleine et pour les rendre assidus au travail, comme on le pratique pour les courtauds dans les bonnes écuries. On emploie tous ces moyens en tems beau et serein, plus frais que chaud, ni pluvieux, ni venteux, en décours de la lune, plutôt au printems et en automne qu'en été ou hiver.

Le haras est ainsi gouverné avec beaucoup de profit, en ne regardant qu'aux chevaux qui en sortent. En Provence, et dans une partie du Languedoc, outre l'utilité de la croissance des chevaux, celle du gain des bleds se joint à ce ménage, mais cela est propre auxdites provinces par la douceur particulière du climat, l'usage de fouler les bleds en campagne n'étant pas reçu en aucun autre endroit de ce royaume. Pendant la récolte, aux mois de juillet et d'août, les jumens qui le reste de l'année ont chommé après la nourriture de leurs poulains, travaillent à fouler les grains avec une grande expédition (ainsi que je l'ai dit sur le propos des bleds), tant par le naturel de l'ouvrage que par le grand nombre des jumens que le

père de famille emploie en cet endroit, qui par le salaire et louage de ses bêtes tire la vingtième partie des bleds que ses jumens égrainent, ou autre, selon les conventions; d'où il arrive qu'en accommodant ses voisins, il ramène une grande quantité de bleds dans ce petit espace de tems, ce qui lui suffit pour fournir à toutes les dépenses de cette nourriture durant le reste de l'année: par cette adresse, il retire nettement de ce ménage les chevaux qui en sortent, qu'il met en ligne de compte du liquide revenu.

CHAPITRE XI.

Des Anes et Anesses.

Le mulet est placé après l'âne par sa stérilité, et parce que la muletaille s'engendre des bêtes chevalines et asines, accouplées ensemble, comme il sera montré. Ainsi, je traite de la race de l'âne après celle du cheval, afin que notre ménager soit pourvu de toutes espèces d'animaux propres à son service.

L'âne sera tel qu'il convient, s'il est grand

de corps, de poil mol, lisse et poli, de couleur noire ou gris-obscur, barré et annellé de noir aux jarrets et sur les épaules, faisant la croix, la raie noire venant depuis le museau jusqu'à la queue, passant le long du dos. S'il est ramassé dans ses membres, ayant les jambes assez grosses, nerveuses, et bas enjointées, la corne du pied noire et dure, les cuisses charnues, le ventre un peu long et non enflé, les testicules assez gros, la croupe ronde, le dos uni et pendant des deux côtés, le devant large, ouvert et nerveux, le col gros et fort, la tête, les oreilles et le front tendant plutôt à la petitesse qu'à la grandeur, les yeux gros, noirs et clairs, les naseaux larges et ouverts, les mâchoires amples. S'il est joyeux et délibéré, non triste ni mélancolique, sans être cependant trop remuant ni vicieux, mais obéissant, comme il est nécessaire pour tout bétail de service. L'ânesse, sous les mêmes adresse et distinction, sera choisie comme il a été dit des jumens, afin qu'accouplés ensemble, mâle et femelle, la race en sorte de bon et agréable service.

La saison de faire couvrir l'ânesse, est celle même qu'on choisit pour la jument, d'autant que le terme de leur portée est égal,

et que communément les poulains sont mieux accommodés de lait lorsque les mères paissent les nouveaux herbages, que quand elles sont nourries de vieux fourrages : à cette cause, l'ânesse sera saillie de l'âne pendant le mois de mai ou de juin, lorsqu'elle sera en rut, et avec les observations ci-devant notées, que j'omets pour éviter une redite ; comme aussi, par la même cause, je passerai sous silence la naissance de l'ânon, et le tems de faire chommer l'ânesse pendant sa portée. On fait tetter communément l'ânon un an et pas davantage, mais c'est de l'invention des pauvres gens, pour donner le loisir à l'ânesse de faire chaque année sa ventrée, chose qui revient au détriment de l'âne, car il en demeure petit et foible, par ne pas pouvoir en si peu de tems être nourri de lait suffisamment. Mais ceux qui desirent avoir de grands et forts ânes, sans avoir égard à ce ménage, font teter leurs ânons dix-huit ou vingt mois, pendant lequel tems, avec une aussi bonne nourriture, ils avancent leur taille et leur force. Quelques-uns par artifice grandissent le corps de cette espèce d'animal, changeant la petitesse de sa génération en haute taille ; c'est en faisant nourrir le

nouvel âne ou ânesse, dès le jour de sa naissance, à une jument de la grande espèce, du lait de laquelle l'ânon prenant nourriture, en devient plus grand que sa nature ordinaire ne le porte : à la jument enfermée dans une étable obscure, on suppose l'ânon au lieu de son propre poulain, que quelques heures auparavant on lui aura ôté, lequel desirant avec impatience, elle recevra l'ânon pour son poulain, pourvu que doucement on le mette près des tetins, réitérant cela toutes les fois que la jument le rejettera ; moyennant cette soigneuse diligence, réitérée pendant dix ou douze jours, la jument s'accoutumera à l'ânon, et comme si elle l'eût sorti de son ventre, elle l'aimera et nourrira aussi longtems qu'on voudra, et il deviendra propre à tous services, même à être employé comme étalon pour couvrir les jumens, si c'est un mâle, et étant femelle, pour être couverte du cheval, afin d'avoir de bons mulets, ou bien, sans mélanger les espèces, faire des ânes tels que vous desirez.

L'ânon sera nourri avec les autres bêtes de sa sorte, dans les herbages de la campagne, et dans les étables, selon les saisons, jusqu'au troisième an de son âge : passé ce terme,

terme, on commencera à le faire travailler aux ouvrages où il sera destiné, mais peu-à-peu, en le conduisant doucement, sans le rudoyer, afin de l'accoutumer au travail, vu qu'il est beaucoup plus facile et utile d'en venir à bout par flatterie que par contrainte; ainsi vous aurez des ânes grands, robustes, obéissants, et qui dureront longtems au service, à la charge de bien les nourrir, et toujours ainsi, sans changer leur ordinaire en pis, mais en mieux, quand il arrive un travail extraordinaire. A l'entretien de cette espèce d'animaux, gît une très-petite dépense, se nourrissant des moindres choses de la maison, comme des restes des chevaux, mulets et bœufs, leur donnant par fois un peu d'avoine, lorsqu'on les fait travailler plus que de coutume, du son, des criblures de bled, ou du pain pour les égayer et faire prendre un nouvel appétit, et par conséquent un courage nouveau; c'est principalement aussi aux pauvres gens que cette espèce d'animal convient, d'autant plus que n'ayant pas le moyen d'acheter des bêtes de plus grand prix et de plus grand entretien, ils se contentent du service des ânes pour labourer la terre et porter des fardeaux, et ces ani-

maux se plient à tout faire, selon la portée de leur force.

Il est presque nécessaire de châtrer les ânes, d'autant plus que la plupart de ces bêtes entrent comme en fureur au printems, lorsque par une nouvelle et abondante nourriture, provenant des nouveaux herbages de la saison, leur vigueur se renforcit, de telle sorte que presqu'enragés à la vue et l'approche des ânesses, ils font mille gambades, en mettant le désordre dans tout un marché, et se rendant de très-difficile conduite. Ainsi (excepté ceux destinés pour étalons) vous châtrerez ceux de vos ânes qui seront les plus incommodes, gardant les autres dans leur entier, afin de vous servir de toute leur force, qui se diminue en leur ôtant les génitoires; mais il vaut mieux qu'ils soient un peu plus foibles et plus obéissans que tels que je vous les ai représentés ci-dessus, et par conséquent insupportables. Les ânes seront châtrés en même âge, même saison et de la même sorte que les chevaux, et enfermés après dans l'étable avec les mères, pour quatre ou cinq jours, sans sentir l'air, nourris de lait et d'autres bonnes matières; ils se remettront vîte en leur premier état,

pour achever de croître en corps et en puissance.

Les Italiens rognent les oreilles de leurs ânes, comme nous faisons aux chevaux et aux chiens, les accommodant avec des ciseaux à leur fantaisie, ce que pourra imiter celui qui se fâchera de la grandeur des oreilles de ses ânes, sans craindre que cela leur nuise aucunement.

CHAPITRE XII.

Des Mulets et Mules.

Il n'est pas besoin de discourir de l'avantage qu'on tire du mulet et de la mule, combien ils sont obstinés en service, des divers ouvrages où ils sont employés, ni de la longueur de leur vie. Ces choses étant connues de tout le monde, elles sont d'autant plus admirables que cette race d'animal est bâtarde, composée par la communication de diverses semences, d'elle-même stérile, sans porter génération. Je dirai néanmoins qu'il n'y a que le mulet qui porte de grands fardeaux, soit pour le train des princes, soit pour la

marchandise, et nous ne mettrons pas aussi au premier rang, le mulet et la mule pour porter les hommes sûrement et doucement, puisque par-dessus tous les autres animaux, ils sont choisis pour servir de monture aux papes, cardinaux, évêques et autres grands et aisés personnages. Les mulets et mules s'engendrent de l'âne et de la jument, ou du cheval et de l'ânesse; bétail qui, procédant de deux diverses races du cheval et de l'âne, de l'un tient la stature, et de l'autre la force; les autres parties du corps demeurant confondues, comme l'oreille qu'il a plus grande que le cheval, et plus petite que l'âne, excepté l'œil que notoirement il tient du seul cheval, et ce même mélange fait le mulet capricieux, bizarre, de difficile conduite, d'où provient ce dire : *de bonne mule, mauvaise bête;* et *que le mulet garde long-tems un coup de pied à son maître.* Cause aussi de la difficulté de la semence à s'animer dans les parties génitales, et ensuite le longtems à produire son fruit en évidence, demeurant plus que tout autre dans le ventre de la mère, savoir un an. Et cette inégalité de diverses semences cause en ce bétail la stérilité de la semence dont nous avons parlé.

Les plus prisés de ces animaux sortent des jumens, parce qu'ils sont plus grands et ont la tête plus petite que ceux qui sortent des ânesses, d'autant plus qu'ils ont plus l'espace de s'accroître dans le ventre de la jument, qui est grand, que dans celui de l'ânesse, qui est petit. Aussi recouvre-t-on plus difficilement des ânes pour étalons, que des chevaux pour saillir les ânesses, par la rareté de cette espèce d'animal, qualifiée ainsi qu'il appartient, au lieu que des chevaux, plusieurs se rencontrent facilement, s'accouplent avec les ânesses; car, si petits qu'ils soient, cela leur est aisé, vu la petitesse des femelles. Mais il est nécessaire que l'âne étalon soit grand de corps pour satisfaire à la fourniture de la semence requise au grand ventre de la jument.

L'invention de cette étrange progéniture est donnée à *ana* qu'il trouva faisant paître les ânes de Sebeon son père, sur la montagne de Seir, terre d'Edom. En Afrique, pays de monstres, les mules conçoivent et poulinent, cependant rarement, selon Dyonisius Mago et Varro, anciens auteurs de la campagne; le seul exemple pareil arrivé contre nature en ce royaume de mémoire d'hommes, s'est

vu l'an mil cinq cens quatre-vingt-un, quand une mule poulina dans un village près d'Anduze, en Languedoc, qui fut donnée avec son poulain à monseigneur le Connétable, gouverneur pour le roi en cette province, qui a fait nourrir ces bêtes dans ses écuries.

Le choix des étalons, chevaux et ânes, et des femelles, jumens et ânesses, pour la race, n'est autre que celui déjà fait sur l'élection particulière de chacune de ces espèces d'animaux, où il conviendra de s'arrêter, excepté qu'il est besoin de prendre soigneusement garde à la couleur du poil, qui est plus desirée noire aux mulets et mules, même à ceux qu'on destine au port des hommes, que nulle autre. Il est vrai que la grise annellée et barrée de noir aux jarrets et ailleurs, va de pair avec la noire, pourvu qu'elle ressemble au poil de cerf. Afin que cela soit ainsi, on choisira l'âne étalon du poil le plus obscur qu'on pourra trouver; et si l'on s'arrête à l'avis des anciens, on regardera soigneusement au poil des paupières, et des oreilles, car les ayant de diverses couleurs, les mulets et mules qu'ils engendreront, seront aussi différemment mantelés. Quant aux jumens, la facilité d'en recouvrer de par-

faitement noires, donne le moyen de se satisfaire en cet endroit, comme aussi des chevaux ainsi qualifiés, tant qu'on veut; mais on ne recouvre pas aisément des ânesses de cette couleur, étant presque toutes grises. Pour le service particulier des personnes, l'on dit communément petit mulet et grande mule; on voit aussi les mulets bien faits, ayant de belles allures, élever de prix à mesure qu'ils baissent de corps. Quant aux mulets et mules de charroi et de labourage, vu que le plus nécessaire de ces bêtes gît dans la force, on les recherche grandes et fortes pour ce service, et elles se vendent plus chères, que plus elles abondent en ces qualités.

A l'accouplement pour la race, au poulinner, à l'entretien des pères et mères, à l'élèvement et conduite des petits, il n'y a d'autre mystère que ce qui a été dit, excepté que les jeunes mulets et mules, ne tettent pas si long-tems que les chevaux et les ânes, par leur propre naturel capricieux, que les mères ne peuvent souffrir plus de six ou sept mois, croissant en bizarrerie avec l'âge, qui est tout le tems qu'ils peuvent être allaités, et pas davantage, quoiqu'il fût à souhaiter de passer plus avant pour leur profit, ce

qu'on s'efforcera de faire par artifice; prévoyant cette difficulté, il faudra accoutumer de bonne heure ces jeunes bêtes à paître l'herbe, pour qu'elles puissent s'en nourrir entièrement, le lait manquant.

Si à la première instruction des chevaux il est nécessaire d'aller doucement, c'est en celle des jeunes mulets et mules, où il est nécessaire d'avoir un gouverneur patient, afin que, par ce moyen, il range à la raison ces bêtes scabreuses par rigueur, on ne pourroit jamais en venir à bout, tant elles sont fantasques, deux caprices ne pouvant être compatibles ensemble. Un maître de l'humeur du disciple ne pouvant donc pas convenir en ce cas, le conducteur des jeunes mulets adoucira l'aigreur de leur naturel farouche, suivant le proverbe, *qu'adresse vaut mieux que force*, en quoi cet avis servira; s'il ne peut venir à bout de ce bétail, par caresse, il faudra recourir à la famine, moyennant laquelle, et l'usage modéré et avantageux de la verge vous dompterez et apprivoiserez cet animal, quelque rebours qu'il soit. Cela fait, desirant mettre à l'amble le mulet ou la mule, pour doucement les faire marcher, ayant atteint le troisième an de leur

âge, et non auparavant, vous les enverrez à l'école du maître, qui avec des cordes attachées aux jambes les unes des autres, leur donnera les allures telles qu'il voudra, grandes ou petites, selon la portée du sujet. La suffisance est nécessaire au gouverneur des mulets pour les faire aller à l'amble, comme à l'écuyer pour dresser les chevaux. S'il est possible d'apprendre l'amble à ces bêtes, sans le service des cordes, comme à cela naturellement quelques-unes s'adonnent, cela vaudra mieux pour les nerfs de leurs jambes, qui en demeurent quelquefois offensés.

Ce n'est pas de nécessité qu'on coupe la queue des mulets et des mules d'amble, mais par une coutume invétérée, sans autre raison, contre laquelle plusieurs se dispensant, laissent la queue à ces bêtes, quoique destinées à la selle. Avec cette considération que la queue leur sert à chasser les mouches, dont les mulets et les mules sont fort offensés en été.

En même tems que de les mettre à l'amble, il faudra faire porter à dos, tirer la charrette et labourer la terre, les mulets et mules destinés à ces usages; mais peu-à-peu, sans les fâcher ni importuner, car ainsi maniés, vous

prendrez garde que croissant en âge, en force, en agilité, ils s'accoutumeront en tout à votre service, pour y travailler et résister long-tems. Les bêtes seront parvenues à leur cinquième année dans la perfection de cet âge, et non avant; ce qu'on notera, de peur de gâter, par impatiences, ces très-utiles et très-nécessaires animaux, en les surchargeant avant le tems; aussi on aura soin de bien les traiter toujours d'un même ordinaire, sans les changer de conducteur que le moins qu'on pourra, car toutes sortes de bêtes de travail sont incommodées à chaque fois qu'on les passe d'une main à l'autre.

Voilà l'ordre requis à la race des mulets et des mules; celui qui en voudra acheter se servira de ces adresses; que le mulet ait la corne du pied noire et solide, la jambe assez grosse et ronde, bas enjointée, le ventre petit et resserré, la croupe un peu pointue, pendante vers la queue, le dos uni, pas trop pendant des deux côtés, mais approchant de celui du cheval, afin de mieux en tenir la selle, ce qui n'est pas considérable au mulet à bât, qui s'embâte bien en dos d'âne, c'est-à-dire, pendant; la tête petite, les yeux gros, noirs et clairs; les oreilles

courtes, ayant égard à l'espèce de l'animal. La mule sera de même choisie, excepté qu'elle doit avoir les jambes plus grêles, le ventre plus grand et la croupe plus ronde que le mulet. L'un et l'autre seront de poil bas, dur et glissant, avec la distinction des couleurs, dejà faites, dont les plus prisées sont la noire et la grise-barrée de noir. L'âge de ces animaux et celui des ânes, comme les chevaux, se connoît aux dents, et à quelle hauteur peuvent atteindre les mulets et mules, dès leur première jeunesse; l'on en fait un jugement certain par leurs jambes, qui ont fait toute leur crue au troisième mois de leur naissance, et lesdites jambes feront la moitié de la hauteur de la bête parvenue en sa perfection de grandeur, en les mesurant au terme susdit; l'on trouvera, que le mulet et la mule ayant achevé de croître, feront en hauteur une fois autant que celle de leurs jambes, selon la naturelle proportion du corps de cet animal, ce qui est desirable sur toutes choses au mulet et à la mule, c'est la douceur, et de ne pas être peureux, le contraire étant leur vice naturel; ainsi, ce sera un bon article de leur valeur, s'ils sont faciles à être pansés,

ferrés, sellés, bridés, embâtés et autrement maniés, selon leurs particuliers services.

CHAPITRE VIII.

Des Moutons et Brebis.

Le menu bétail fuit le gros à cause de sa corpulence; car, en valeur, il ne cède à aucun. On met au premier rang du menu bétail celui à laine, par son grand service, étant employé à vêtir commodément l'homme, et à lui fournir une nourriture exquise. Par ces services et plusieurs autres, je dirai encore ceci, que c'est un corps sans ame, qu'une métairie sans bétail; aussi le bétail semble réjouir la terre, quand on la voit augmenter en rapport à mesure du nombre des bêtes qu'on lui donne à nourrir. Avec la distinction des espèces de bétail, j'ai de même distingué les herbages pour les approprier à chacune. Les troupeaux demandent les pâtis les plus délicats et les plus élevés, haïssant en tout les marécages. Leurs logis seront aussi éloignés de toute humidité pour y reposer sainement pendant les froidures, neiges,

pluies, qu'on fera par cette cause regarder le midi. Ces choses préparées, on se pourvoira des meilleures races de moutons et brebis qu'on pourra choisir selon le soin commun nécessaire à toutes sortes d'ensemencemens.

C'est à la laine où l'on vise principalement, ce bétail étant d'autant plus prisé que sa dépouille en est plus fine; aussi tire-t-il de là son nom, comme de sa plus remarquable qualité. Ce bétail à laine n'est pas par-tout de même indifféremment, qu'on n'y reconnoisse de la variété dans toutes ses parties. La France, riche en bétail, abonde en troupeaux précieux, ses provinces en sont pourvues des meilleurs; comme la grande quantité de laines fines se drapant dans le royaume, et transportées dans les pays voisins, en rendent bon témoignage. Le Berri, la Sologne, l'Ile-de-France, la Normandie, le Valentinois en Dauphiné, la Corbière en Languedoc, sont renommés pour les laines fines. Quant à la chair de mouton, quelle province pouvons-nous remarquer exceller en ce point, vu que par-tout le royaume, en divers endroits, il s'en trouve des meilleures du monde? On voit presque par-tout des brebis faire deux agneaux

chaque année, ou deux ventrées, l'une vers la fin de septembre, l'autre en janvier ou février. Cela provient plus de la bonté des herbages, que de la fertilité de la bête (encore qu'il y ait des espèces particulières de brebis qui se remplissent deux fois l'année), l'usage nous ayant enseigné que la brebis redouble sa portée, quoique de sa nature elle n'est que d'un agneau, si elle n'y est excitée par le lieu où les deux ventrées soient familières. Et au contraire, celle dont la portée est communément de deux, se restreindre à une seule, transportée dans un pays de moindre fertilité en herbages, que celui de sa naissance. Par là, on peut conclure que le bien des troupeaux provient de la bonne qualité du fonds, à quoi il convient de joindre la diligence, pour bien les gouverner, selon leur naturel; sans ces deux choses, on espéreroit en vain profit du bétail à laine, le plus délicat et le plus foible que nul autre à quatre pieds, mourant par famine et mauvaise conduite. La chair, la peau, la laine, le lait et le fumier sont les revenus de ce bétail. Dans tout pays, le profit du fumier est presque le même, mais non pas les autres particularités, variant de valeur entr'elles, selon

les différences des climats et des nourritures. Où le prix de la chair excède celui de la laine, qui est de petite vente par sa grossièreté, on avisera à se pourvoir de grand bétail, sans beaucoup se soucier de la laine; mais où la laine est fine, ce sera à la laine où l'on visera premièrement, tenant la chair pour accessoire, et préférant néanmoins le grand au petit bétail; il se trouve de grands moutons qui ont la toison très-fine, vêtus de même parure, dans certains endroits du Languedoc. La laine blanche est en ceci recommandable, qu'elle reçoit toute couleur, ce que ne fait pas la noire, ne pouvant être changée; cette faculté fait priser la laine blanche par-dessus toute autre, et parce qu'elle est aussi plus légère que la noire et la grise. Il est cependant nécessaire d'avoir quelque peu de laine noire, pour, mêlée avec de la blanche, en faire des draps gris, ou seule, de la burre pour les habits de ménage, non pour la vente, qui n'est pas telle que la blanche, ainsi qu'il a été dit.

Les agneaux ne sont pas toujours mantelés de la couleur de leurs père et mère, car très-souvent il arrive que les béliers et brebis engendrent des petits autrement colorés

qu'eux. Mais c'est une chose très-assurée, que les agneaux auront la laine de même couleur que celle de la langue et le dedans de la bouche des béliers qui les auront engendrés, de blanc, de noir, de tacheté, à quoi soigneusement on prendra garde. Au reste, le bélier sera choisi de grand corsage, ayant égard au pays, hautement monté sur ses pieds, bien chargé de laine, même aux endroits où communément il y en a le moins, tel qu'au ventre et à la tête, jusqu'autour des yeux, ayant les testicules gros, la queue longue et fort velue, la tête grosse et camarde, le front large, les yeux gros et noirs, de grandes oreilles, les cornes tortillées et non droites, ou n'en ayant point du tout. Ceux qui sont sans cornes, ne laissent pas d'être bons pour engendrer, mais ils ne sont pas si ardents à se battre que les cornus, ce qu'on estime avantageux, d'autant plus que très-souvent il arrive qu'ils se blessent la tête en s'entrebattant. D'un autre côté, les cornes servent d'abri à la tête des béliers et moutons, en leur parant quelquefois les vents pendant l'hiver; par cette cause, dans les pays froids, ils seront choisis cornus, et dans les chauds et tempérés, nous les prendrons

drons avec ou sans cornes, comme cela s'accordera. Par la même adresse, nous choisirons la brebis, excepté qu'elle sera bas enjointée, et à cause de la portée, elle aura le ventre plus ample que le bélier, avec de grandes tetines, le mâle et la femelle étant d'air joyeux et hardi, selon le naturel de cette espèce d'animal.

Celui qui desire avoir de grands moutons et brebis, ne doit pas en tirer la race de bétail trop jeune, mais il attendra avec patience que le bélier ait trois ans accomplis et la brebis deux, auquel âge ils commencent à être propres à produire, et y restent bons jusqu'à leur septième année; avant ou après ce tems limité, le bétail qu'ils rendent n'est d'aucune valeur, parce qu'ils sont trop jeunes ou trop vieux. Cela se remarque encore que la première portée des brebis n'est pas d'une grande utilité, parce que d'elle il sort peu de grand bétail; c'est pourquoi il faut se défaire des agneaux de la première portée et ne nourrir que ceux de la seconde et des suivantes. C'est aux dents qu'on connoît l'âge des moutons et brebis. Les agneaux naissent avec les dents, comme les veaux et les chèvres (propriété aux bêtes qui ruminent); elles

poussent à mesure de leur âge; mais ce bétail se raccourcit les dents avec le tems en ruminant : par ce moyen, on juge plus vieux les moutons et les brebis, que leurs dents sont plus courtes, comme aussi les cornes des moutons marquent leur âge de la même façon qu'il a été dit à l'article des bœufs.

Et afin que les moutons et brebis n'enfantent pas devant le tems, comme à cela la nature les excite dès leur première jeunesse, il conviendra de faire paître séparément les mâles et femelles pour les faire accoupler ensemble au point nécessaire. Ceux qui ne tirent de leurs brebis qu'une ventrée chaque année, leur donnent le bélier environ à la mi-juillet, afin qu'elles aient des agneaux dans le mois de décembre, leur portée étant de cinq mois; mais pour avoir deux agneaux dans la même année, nous ferons couvrir nos brebis dans le mois d'avril et d'octobre, et les agneaux naîtront en septembre et février. Un bon bélier fournira facilement à soixante ou soixante-dix brebis, et pas davantage, sur quoi on fera son compte. Comme aussi le berger se résoudra de ne jamais perdre de vue son bétail. Il guettera principalement le

tems où ses brebis doivent agneler, afin de leur servir comme de sage-femme, à cause du grand besoin qu'elles ont alors d'être secourues ; car faute de ce faire en tems opportun, très-souvent les brebis et les agneaux se perdent : c'est pourquoi il y a de si bons ménagers, qui, étant possesseurs de plusieurs fermes ou métairies, font couvrir leurs brebis en différens tems ; par ce moyen, ils ont le loisir d'être en personne auprès de toutes, lorsqu'elles agnèlent, pour les faire bien traiter, sans s'en rapporter du tout à leurs gens : d'où est né le proverbe, *l'œil du maître sauve la brebis.* Et à cet effet, ils en avancent ou reculent de sept à huit jours, plus ou moins, selon les situations chaudes et froides ; ainsi les brebis de la métairie, couvertes les premières, agnèlent aussi les premières, ensuite les secondes et suivantes, s'appelant les unes et les autres, selon leur tems. Par ce soin, le père de famille se satisfait en cet endroit ; ce qu'il ne pourroit faire, si, sans distinction de tems, il faisoit couvrir toutes ses femelles à-la-fois, comme font la plupart des ménagers qui ne recherchent pas les choses si finement.

L'agneau étant né, après qu'on aura re-

jeté le premier lait de la mère, comme mauvais (qu'à cette cause l'on traira), il en sera mis du suivant dans la bouche de l'agneau, pour le lui faire savourer, et par ce moyen, l'apprendre à teter la mère, qui, par hazard, ne voulant pas reconnoître son fruit revenant du pâquis (comme il s'en voit tant de difficiles, ou plutôt dénaturées), elle sera enfermée avec son agneau dans quelque petite étable séparée, pour trois jours, pendant lesquels ils apprendront à se reconnoître et s'aimer; et quoique les mères aiment leurs petits, il sera bon qu'ils demeurent ensemble les deux premiers jours de l'agnèlement, afin de remettre les mères en force par un bon traitement, en leur donnant des meilleurs foins qu'on pourra trouver, du sain-foin, si on en a, ou de l'esparcet, avec quelque peu d'avoine ou du son, en y mêlant du sel, les abreuvant d'eau blanchie, plutôt tiède que froide. Ce bétail, ni jeune, ni vieux, ne sera exposé en aucune manière à la violence des froidures, neiges, pluies; mais il demeurera, pendant ces intempéries, enfermé dans les bergeries à couvert, et là, nourri avec de secs fourrages préparés dès long-tems. On prendra garde soigneusement, par-dessus toutes choses, aux brebis

qui sont pleines, et à celles qui ont agnelé nouvellement, allaitant leurs petits, pour les traiter et loger avec plus de soin que les autres.

Les agneaux demeureront seuls enfermés dans leur logis, tandis que les mères paîtront en campagne, auxquels, pour aider au lait, on donnera à manger par fois du son ou de l'avoine, du sain-foin, de l'esparcet, ou des feuilles de saule, de peuple, et semblables réserves en faisceaux, en leur arrangeant à cet effet de petites mangeoires et rateliers. Mais, si par la presse du bétail, ou par son impatience immodérée et affection à s'entre-rencontrer, les mères et les petits ne peuvent d'abord s'entre-reconnoître, contre leur merveilleuse coutume, le berger suppléant à ce défaut, les remettra en ordre, comme le sergent fait des soldats. Ils demeureront ainsi ensemble toute la nuit, et jusqu'à ce que le lendemain, il convienne de ramener paître les brebis. Il est nécessaire que l'étable soit plus obscure que claire pour les agneaux, proprement tenue, déchargée des fiens et de toute autre mauvaise odeur. On visitera les agneaux plusieurs fois le jour, pour les éveiller et faire courir, afin de prévenir l'échauffement qu'ils acquièrent en se reposant et dormant trop;

la goutte que cela leur engendre à la longue, leur étant très-nuisible.

Les brebis allaitantes seront mieux traitées que les autres, pour les faire abonder en lait, et par conséquent fournir à la nourriture des agneaux. Par cette raison, les pâturages les plus substantiels leur sont destinés, ainsi que les plus qualifiés et les plus près du logis; afin aussi de ne pas beaucoup s'éloigner de leurs petits, pour que n'ayant pas un grand chemin à faire, elles ne soient pas lasses à leur retraite, et que les agneaux ne trouvent pas le lait échauffé, qui leur feroit beaucoup de mal. Les farrages dont j'ai parlé ci-devant, sont fort propres à cela, dans lesquels les brebis pleines approchant de leur terme, et les allaitantes, font grande chère, presque pendant tout l'hiver, ainsi que les agneaux qu'on y mène avec leurs mères, étant un peu fortifiés, le tems étant beau et serein, pour s'accoutumer à paître; tout ce bétail y séjournant jusqu'au mois de mai, que les herbages sauvages donnent une nouvelle pâture.

Depuis leur naissance jusqu'à la fin du mois de mars, les agneaux coucheront dans les étables avec leurs mères; mais à cette époque, on les serrera à part pendant la nuit, afin

d'épargner le lait pour les fromages. Au retour du pâturage, sur le soir, les brebis seront traites, et après on leur lâchera les agneaux pour achever de teter le lait qu'ils trouveront de reste dans les mamelles de leurs mères, et cela fait, on les séparera, comme dessus. La matinée venue, les agneaux seront redonnés aux mères pour les teter, après cependant les avoir un peu traites ; ensuite on menera les brebis et les agneaux aux pâquis, non mêlés ensemble, mais dans des herbages différens, afin d'y paître sous des gardes séparés, pour l'intérêt du lait que les agneaux consommeroient entièrement en demeurant avec leurs mères. Par cet ordre, ce bétail est gouverné profitablement, jusqu'à ce que les agneaux devenus grands soient sevrés, ne se souciant plus de lait, ce qui pourra être sur la fin du mois d'avril ou plutôt, selon le climat. Quant à la vente des agneaux pour être mangés, elle ne se pratique pas indifféremment par-tout ; c'est seulement dans les endroits très-abondans en bétail à laine, qu'on se défait des agneaux les plus mal qualifiés, premiers ou derniers, comme l'usage le prescrit, conservant les autres pour l'augmentation des troupeaux, sur-tout s'ils sont de race

où la bonté et finesse de la laine les recommande.

Industrie, douceur, vigilance, sont les parties principales du bon pasteur, suivant lesquelles il gouvernera utilement son troupeau. Il tiendra au pâquis ses bêtes ramassées en gros, rappelant par cris et sifflemens celles qui s'en écartent; et par cette adresse, il fera avancer, reculer, tournoyer tout son troupeau en un corps, comme un escadron de cavalerie. Il ne rudoyera ni ne battra son bétail, mais il le conduira doucement sans lui jeter des pierres, ni autre chose qui puisse l'offenser. Il ne dormira pas, et ne s'arrêtera jamais dans la campagne; mais comme une sentinelle attentive, il se tiendra debout près de son bétail, sans jamais le perdre de vue, pour en prévenir la perte survenant par les loups ou par les voleurs, qui, par faute de bonne garde, surprennent quelque bête. Par ce moyen, il évitera aussi que son bétail ne s'écarte à sa propre perte et au dommage d'autrui; et il sera utile au berger de tirer de ses bêtes une obéissance volontaire, quand par elles vu continuellement, et par habitude connu d'elles, elles le suivront pas à pas, comme leur capitaine. Il distinguera les en-

droits où il doit mener paître son bétail, selon l'assiette des lieux et parties du jour, fuyant les marécages, comme source de la peste de ce bétail. Et si d'aventure, faute de meilleurs pâtis, il est contraint de s'approcher des endroits humides, il tâchera que ce soit en tems sec et sur le midi, ou lorsqu'il est question d'abreuver le bétail, pour d'une pierre faire deux coups. Il se gardera, comme d'un dangereux écueil, de faire paître à ses bêtes, la rosée du matin avec l'herbe, mais il attendra avec patience que le soleil l'ait abattu, ce qui pourra être quand il aura frappé dessus deux ou trois heures; autrement ce seroit faire une grande faute, parce que la gelée et la rosée en différens tems engendrent au bétail à laine des maladies mortelles. Ce bétail craint aussi les extrêmes chaleurs de l'été, sur-tout à la tête, partie de son corps la plus foible : par cette raison, on voit les bêtes à laine se cacher naturellement la tête sur le chaud du jour, chercher les ombrages. Le sage pâtre, prévenant le mal de tête que ce bétail souffre par le soleil, le conduit diversement, selon les différentes parties du jour, la matinée vers le soleil couchant, et la soirée vers le levant, afin que la tête de

ses bêtes ne soit pas frappée du soleil; et il arrive que le bétail ayant le soleil au dos, la tête est ombragée par leur propre corps, d'autant plus qu'en paissant ils tiennent la tête basse. Il demeurera au pâquis jusqu'à dix heures du matin, d'où il retirera son troupeau, après l'avoir abreuvé, pour le faire séjourner à l'ombre dedans ou dehors le logis, en attendant que l'ardeur du soleil soit passée, et après il le reconduira aux champs pour l'y faire repaître toute la journée; et étant de rechef abreuvé vers le soleil couchant, il sera enfermé dans le parc pour le gîte. On gouverne ainsi tout bétail à laine, mâles et femelles, jeunes et vieux, en été et aussi en hiver, excepté que par la petitesse des jours de cette dernière saison, le bétail demeure en campagne tout le jour, c'est-à-dire, depuis dix heures du matin qu'on le sort des bergeries, jusqu'au soleil couchant qu'on l'y ramène, n'étant alors abreuvé qu'une seule fois le jour. On donne à manger du sel aux moutons et aux brebis de quinze en quinze jours en été, et de mois en mois en hiver, pour leur faire éveiller de l'appétit et les faire bien boire; ce qui leur ôte par ce moyen le dédain qu'à la longue la nourriture, toute bonne

qu'elle soit, leur apporte. Le berger ne distribue pas le sel à chaque bête à part, mais il le leur fait manger à plusieurs ensemble sur des pierres plates ou sur des ais à cet effet appropriés avec le meilleur ordre qu'il peut.

Dans les pays plus chauds que froids, le bétail à laine ne fait pas grande dépense, parce qu'il vit en campagne toute l'année, excepté quelques jours de l'hiver, lorsque les grandes neiges couvrent la surface de la terre, qu'on est contraint de le tenir enfermé dans la bergerie, et là, de le nourrir de fourrage, de foin, de paille ou de feuilles, selon la provision qui en est faite en saison; avantage qui n'existe pas dans les quartiers plus froids que chauds, où l'on est forcé d'entretenir longtems le bétail, presque tout l'hiver avec beaucoup de frais; c'est pourquoi il convient de faire une plus grande provision de fourrages dans un endroit que dans un autre. Le foin et la paille est la commune nourriture des moutons et brebis, en y ajoutant des feuillars de plusieurs sortes d'arbres, tels que commodément l'on peut recouvrer, et qu'on prépare à cet effet avant l'hiver. Dans les lieux où par le bienfait du ciel et la douceur du climat, le bétail trouve à manger

dehors, quoiqu'enfermé la nuit, on ne lui donne pourtant rien à manger pendant elle, quoique longue, parce qu'il s'entretient très-bien des seuls herbages de la campagne, en y paissant pendant le jour, excepté aux brebis pleines et allaitantes, et au bétail malade, auxquels on donne du fourrage, ainsi qu'aux moutons d'engrais, comme il sera montré.

La plupart des ménagers ne donnent aucune litière à leur bétail à laine; ils se contentent de le mettre à couvert en hiver; mais d'autres mieux entendus se plaisent à les faire coucher mollement, tant pour la commodité du bétail, que pour le profit du fumier qui s'augmente à mesure des pailles, que, selon la commodité qu'on en a, l'on fourre sous le bétail de jour à autre, par rafraîchissement, et son urine les pourrit facilement.

Au mois de mars, ou plus tard, selon le pays, on sort des bergeries le menu bétail à laine, et le caprin, pour commencer à le faire coucher en la campagne; changement auquel il se plaît; car, comme il hait le froid et le chaud, il aime au contraire l'air tempéré; par cette cause, craignant les froidures et les chaleurs, il souffre en hiver d'être à couvert, étroitement logé, et en été aux

heures incommodes du jour, il cherche la fraîcheur des ombrages pour retraite ; aussi lui voit-on reprendre vie, tant par la nourriture des nouveaux herbages, que par la jouissance de la fraîcheur de la nuit en cette saison. S'il arrive que, par l'incertitude de la prime-vère, le tems se remette au froid, comme quelquefois les restes de l'hiver se font désavantageusement sentir, on remettra le bétail sous les toits pour lui laisser passer ces mauvais jours à l'abri; ce n'est pas le seul avantage du bétail que de le faire rester en campagne dans le parc ; mais aussi, celui des terres sur lesquelles il campe, par l'excellent fumier qu'il y laisse, dont elles s'engraissent très-bien et avec beaucoup de facilité; car il n'est pas question de charrier sur les terres ce fumier, comme l'on fait des autres engrais, s'y trouvant tout porté, et sans diminution aucune. Outre cette économie, on en retire ce profit, que le fumier du parc étant de très-petite utilité, s'il n'est fraîchement couvert de terre, pour lui conserver sa vertu, en le préservant du hâle auquel il est sujet, cela contraint le laboureur d'être diligent en sa charge, afin que pour ne pas perdre cette graisse (comptée pour article

notoire de profit dans ce ménage), il couvre avec le soc la terre sur laquelle le parc aura passé le jour précédent, et tout le champ se trouve à la longue très-bien fumé et labouré tout ensemble.

On enferme ce bétail dans le parc au retour du pâquis; sur le soir, près du parc, le berger aura sa petite cabane ou loge portative, ou sur des roues, pour la remuer tous les jours avec le parc, où il couchera les nuits pluvieuses ou trop froides, non lorsqu'il fera beau tems; car pour mieux garder son troupeau, il couchera alors à l'air à découvert. On construit le parc avec des claies ou des cordages façonnés en rets, selon l'usage des lieux; et de quelque manière que ce soit, le parc sera très-bien affermi avec des pieux qu'on y ajoutera, sur lesquels les claies et cordages s'appuyeront, et le parc se façonnera comme une castramétation, dans laquelle le bétail reposera sûrement, excepté de la crainte du loup, et ne pourra en sortir pour s'écarter, tant il y sera bien enfermé. On fera un petit retranchement dans le parc pour y enfermer les agneaux qu'on ôtera d'auprès les mères, par économie pour le lait; car, comme dans la bergerie à couvert on les sé-

pare la nuit, il convient aussi de le faire dans le parc, à la campagne, jusqu'à ce que les agneaux, pouvant se passer de lait, soient comme j'ai dit ci-devant.

La castration des agneaux n'est pas restrainte à un certain âge, le jeune et vieux de ces animaux pouvant souffrir cette opération; Les béliers même sont aussi affranchis, quoiqu'ils aient servis à saillir long-tems les brebis; cependant, le meilleur est de faire cela, le plutôt que l'on peut, afin que la chair de mouton s'affranchisse entièrement, qui sans ce remède ou tard pratiqué, demeureroit, ou de mauvaise nourriture, ou de goût désagréable; mais corrigeant ce défaut dans la première jeunesse de la bête, la sauvagine de son naturel se change de même en un aliment très-bon et très-délicat. On châtre communément les agneaux à la mode des taureaux; c'est en tordant les testicules, sans les leur ôter, et cela suffit pour tout affranchissement, puisqu'avec la force engendrante, la chaleur, qui rend sa chair mauvaise, s'éteint de même. D'ailleurs, cela se fait sans incision; ils souffrent moins de mal, et sont plutôt guéris que si on les châtroit autrement. L'accroît des moutons n'en est pas non plus retardé

par cette manière (comme quelques-uns l'estiment) pourvu qu'on les châtre ainsi le second mois de mars de leur naissance, qui peut tomber au quinzième ou seizième de leur âge. Ce qui fait tant attendre cette œuvre, est qu'avant ce tems, les testicules du mouton, par leur petitesse, ne se connoissent pas bien, car autrement on les prendroit dès la mamelle, comme les chevaux, dont les testicules paroissent évidemment à leur naissance. Il y a des moutons presque châtrés naturellement, non qu'ils n'aient pas de testicules, mais ils se tiennent cachés dans le ventre, si bien que n'étant pas possible d'y toucher, on laisse ces moutons dans leur entier; leur chair tenant le milieu entre celle des moutons châtrés et des béliers, non pas cependant aussi bonne que les premiers, ni aussi mauvaise que les derniers. Par ce bienfait de la nature, la chaleur importune des moutons étant en quelque sorte refroidie, on les laisse dans leur entier. Or, quand même la castration primeraine des moutons leur ôteroit quelque peu de leur accroissement, cette perte ne peut pas être mise en ligne de compte, au prix du gain qui en revient par la qualité de la chair. Cette opération

ration se fera sous la limite du tems, marquée pour les jeunes, en jour clair et serein, ni chaud, ni froid, ni venteux, et en décours de la lune, comme les autres castrations; et pour les vieux, jusqu'au quinzième de juin. On travaillera en cet endroit, sans retarder davantage, par la crainte de l'approche des chaleurs.

La cueillette de la laine est en mai, auquel mois l'on tond les moutons et les brebis (un peu plutôt, un peu plus tard, selon le climat qui avance ou recule l'été), tant pour profiter de leur dépouille, que pour leur faire passer plus à l'aise les chaleurs de l'été, et reproduire une nouvelle toison. Dans les lieux où l'on tond plus d'une fois l'an ce bétail-ci, la première se fait en mars, et la seconde en août; mais il y a peu de lieux en France où la récolte de la laine soit double, ou au moins qui soit de grande valeur, car il s'en trouve de fort grossière dans quelques recoins de montagne, qui provient du bétail qu'on tond deux fois l'année; en Piémont, on les tond jusqu'à trois fois, de quatre en quatre mois, commençant en mars; mais c'est d'une sorte de laine bâtarde de bas prix; la laine la plus fine, étant en plus petite

quantité que la grossière, par le naturel des choses précieuses, qui sont toujours rares ; selon que la saison se rencontrera avancée ou reculée, l'on avancera ou reculera la tonte des brebis, ce qu'il ne faut jamais entreprendre qu'on ne voie à l'œil le tems s'être déchargé des froidures restantes de l'hiver, de peur que cela n'incommode le bétail fraîchement dépouillé, se trouvant nu et incommodé par les nouveaux froids : ainsi ce sera au commencement ou à la fin du mois de mai, qu'on mettra la main à cette œuvre, en pays approchant du midi ; car du côté du nord, on retarde la tonte jusqu'en juillet. L'on regardera à la lune, s'il est possible, étant nécessaire en cette action plutôt vieille que nouvelle, parce que le bétail tondu se revêt mieux dans un point de lune que dans un autre. On choisira aussi un beau jour, clair, serein, sans vent. Ce doux animal sera tondu avec des forces bien tranchantes, en lui liant les quatre pieds, pour mieux en jouir, mais ce sera sans le presser, de peur de l'offenser, en prenant bien garde aussi de ne pas le blesser avec les forces : la laine sera coupée le plus bas qu'on pourra, pour ne rien perdre ; et si par hazard quelque

taillade lui est faite, elle sera bientôt guérie par le moyen du vieux-oing ou sain de porc, dont l'on frottera la plaie; il n'est pas possible de dire précisément la quantité de laine que chaque bête, mâle ou femelle, doit rendre, car cela dépend de la nourriture, qui fait le plus grand profit de ce revenu, se trouvant des herbages fournir aux bêtes qui en sont entretenues, deux ou trois fois plus de laine que d'autres; avec cela, la race de l'animal y ajoute quelque chose, soit étant plus corpulent, soit de laine plus pesante l'une que l'autre. C'est bien en toute race et en tout pays, que les mâles rendent plus de laine que les femelles. Les agneaux seront aussi tondus avec le même ordre, leur toison étant mise à part, sert à faire des feutres pour les chapeaux et manteaux.

Le changement d'air et de pâturages profite merveilleusement à ce bétail, pourvu qu'il soit employé à propos, ne pouvant, sans une grande perte, lui faire passer l'été au lieu de sa naissance, si elle se rencontre en pays qui requiert cette économie. C'est pourquoi, de l'ordonnance des anciens et coutumes invétérées, les ménagers d'aujourd'hui, habitant dans un pays incommodé par les

chaleurs de l'été, envoyent en cette saison aux prochaines montagnes leur bétail à laine, pour y séjourner environ trois mois, ce que gaiement ils font par la fraîcheur de l'air, de l'eau et la bonté des herbages, d'où il revient joyeux et gaillard. On compose une armée de bétail à laine de plusieurs grands troupeaux ramassés des voisins, qu'on donne à conduire à un général qui, ayant sous lui plusieurs capitaines, ordonne à chacun la charge d'un quartier pour conduire tout ensemble, faire paître et coucher sûrement le bétail, à cela aidés par la soigneuse garde des chiens, qu'ils mènent à cet effet, en nombre suffisant. Le bétail marche séparément, selon l'âge et le sexe, afin que chacun soit mieux à l'aise. Les moutons et les brebis bréhaignes tiennent leurs quartiers, les brebis à lait, le leur, de même les agneaux, et sans se presser; distincts et en gros, tous ces troupeaux font chemin à la montagne, par petites journées, et là arrivés, ils paissent et se couchent, sans jamais se mêler ensemble, si ce n'est sur le soir; ceux des agneaux qui, par faiblesse, à cause de leur tardive naissance, ou maladie, ne seront pas encore sevrés, seront mis coucher avec leurs mères.

Les béliers demeureront aussi avec les moutons, pour de là être tirés lorsqu'il faudra les faire joindre aux brebis pour l'engeance, en prenant bien garde de ne pas les laisser mêler avec les brebis devant le tems, de peur de tout gâter; mais qu'à point nommé cela se fasse par l'importance de la chose, ainsi qu'il a été représenté. A cause du grand nombre de bétail séjournant à la montagne, on ne peut s'y servir de parcs, pour enfermer le bétail durant la nuit, comme chacun fait chez soi; mais on le couche parmi les terres labourées, en le ramassant aussi uniment qu'on peut, à la manière d'une armée qui campe : ainsi le bétail environné de pasteurs, de chiens et d'ânes du bagage, vivres et habits, ressemble proprement à une castramétation, et par ce moyen, il se conserve très-bien, sans aucun désordre.

Trois cents bêtes à laine sont la charge de deux bergers, un seul ne pouvant suffire à la conduite d'un tel troupeau, et un de cent cinquante bêtes ne peut être bien gouverné à moins de deux personnes; mais pour éviter les frais, un bon berger ou pâtre sera commis à un si petit troupeau, avec un garçon pour lui aider, sur lequel départe-

ment on fera son compte pour y en mettre davantage, à mesure qu'il y aura du bétail. Les brebis étant à la montagne, seront traites soir et matin, afin de profiter du lait, en le convertissant en fromages, pour, le restant épargné de la provision des pasteurs séjournant à la campagne, être à leur retour porté à la maison, où étant de retour avec tout le bétail, on continue de traire les brebis, jusqu'à ce que les froidures de l'automne et leur preigneur, leur ôtent tout le lait.

Pour fin de ce gouvernement, il reste à ménager la chair des moutons et des brebis. On se conforme pour cet objet selon le pays: dans quelques uns, on fait argent de ce bétail, de jeunes et de vieux, en commençant à en vendre dès leur première jeunesse, pour être mangés en agneaux, au bout de deux ou trois ans aussi pour nourrir, et finalement pour manger étant parvenus en vieillesse. Mais se défaire des agneaux, n'est usité que dans les endroits très-abondans en ce bétail. Revenant donc au plus commun usage, je dirai qu'il y a deux saisons pour ce commerce, avant et après avoir tondu les moutons et les brebis; c'est-à-dire qu'on peut les vendre vêtus ou dépouillés de laine,

maigres ou gras ; si c'est pour nourrir, ces choses ne sont nullement à considérer ; car en quelqu'état que les bêtes soient, toujours, et en toutes saisons, il est bon de s'en pourvoir ; c'est pourquoi des foires sont établies dans les provinces, en certains tems de l'année, pour servir à ce ménage. Le bétail vieux n'est bon que pour nourrir, aussi l'on ne se charge à cette intention d'autre que de jeune, et au contraire on n'achète pour engraisser que des vieux ou avancés en âge ; ainsi tout s'emploie. Le profit est plus apparent d'attendre à vendre ces bêtes, quand elles sont grasses, que de s'en défaire lorsqu'elles sont maigres, parce qu'avant tout, vous en retirez la laine ; et parvenues après au point qu'il faut, vous les vendez autant, quelquefois plus, dépouillées que vêtues, la graisse tenant lieu de la laine, que vous donnez presque pour rien, en vendant le bétail maigre ; mais ce n'est pas au choix des ménagers de pouvoir engraisser leur bétail, c'est seulement pour ceux qui sont bien partagés de pâturages et d'abreuvoirs, pour, à leur saoul, faire manger et boire leur bétail d'engrais, lorsque l'autre est à la montagne.

Vers la fin du mois d'avril, que le bétail commence à se ressentir de la bonne nourriture de la saison, et que les brebis ont suffisamment soigné leurs agneaux, on choisit le bétail le plus vieux pour en décharger le parc, afin de s'en défaire, faisant place au nouveau : leur vieillesse se prend vers la septième année, qu'on reconnoît aux dents et aux cornes des moutons et brebis; mais on n'attend pas toujours un si long terme, car communément on commence à châtrer le parc (ainsi appelle-t-on ce ménage) dès que les bêtes ont passé la cinquième année. Ce bétail, mâles et femelles, ainsi mis à part, est alors exposé en vente, si vous voulez le vendre vêtu; mais si vous voulez le vendre dépouillé, après l'avoir séparé de l'autre, que vous voulez garder, et tondu en sa saison, il faut le donner à une garde séparée, pour lui faire tenir une autre manière de vivre qu'auparavant, afin de l'engraisser; car au lieu de s'abstenir de faire manger la rosée du matin au bétail qu'on desire nourrir, comme il a été démontré, à celui-ci, au contraire, il est nécessaire de l'en nourrir à son déjeûner, et que dès la pointe du jour on le mène à la campagne, vu que c'est la

rosée qui donne le fondement de la graisse. Le berger sera aussi soigneux de lui faire manger la pointe des éteules, et pour ce faire, d'épier soigneusement les moissonneurs, pour les talonner et se rendre au champ incontinent après que le bled en est enlevé, de faire bien boire son bétail, de lui donner souvent du sel, pour l'y provoquer, de le tenir à l'ombre pendant la chaleur du jour, de ne le presser nullement, de l'enfermer au parc après le soleil couché; moyennant cette conduite, ce bétail sera au suprême degré de bonté dans trois mois, qui pourront tomber vers la fin de juillet, tems où sa vente sera bonne. Ainsi par cette petite attente, ou moindre, vous gagnerez la laine de votre bétail, profit considérable, qui récupère largement les dépenses de la garde; sur les fromages provenant des brebis qu'on trait trois fois le jour, attendu qu'elles n'ont à nourrir aucun agneau, et sur les fumiers que le bétail laisse ensemble dans les terres où on le couche. Il faut encore faire attention que plus les brebis tardent à s'engraisser, plus on les trait longtems, c'est pourquoi on mesurera le fromage à la graisse, pour s'arrêter où l'on trouvera plus

de gain. Les moutons qu'on garde pour l'hiver, passeront l'été à la montagne avec l'autre bétail, si bon vous semble, d'où revenus, dès la fin du mois de septembre, ils seront nourris en ordinaire séparé, avec du bon foin, bien logés, bien abreuvés, leur donnant souvent du sel, de l'avoine, des pelottes de farine et d'autres drogues selon l'usage de l'engraissement des bœufs : moyennant ces choses, vous les tiendrez gras tout l'hiver et plus encore aussi longtems qu'il vous plaira, et vous aurez toujours des moutons de haute graisse.

CHAPITRE XIV.

Des Boucs et des Chèvres.

Il y a une grande sympathie entre le bétail à laine et celui à poil, tous deux étant au rang de celui qu'on appelle menu et bêtes blanches, que de leur lait sortent de bons fromages, que leurs chairs sont bonnes à manger, leurs peaux utiles, et leurs fumiers profitables. Ils diffèrent néanmoins de naturel, en ce que celui du bétail à laine est

doux et paisible, et celui des chèvres aigre et turbulent; que la principale et plus agréable nourriture de celui-ci se prend dans les halliers et buissons, et de celui-là dans les bons pâtis et terres labourables. Par l'âpre et rude naturel des chèvres, il faut que leur conducteur soit fort et agile, pour gravir les rochers et précipices, où ces bêtes vont paître la cîme des épines et arbrisseaux, s'attachant plutôt à ces drogues de peu de valeur qu'aux herbages de la prairie, ce qui fait que leur entretien est de moins de dépense. Dans le logis, même à très-bon marché, on nourrit les chévres, quand pour toute nourriture on ne leur donne que des feuillards de plusieurs sortes d'arbres (serrés au logis dès la fin de l'été), lorsque le mauvais tems contraint de tenir ce bétail enfermé. On donne seulement quelque peu de foin aux chèvres pleines les plus avancées, et à celles qui ont chevreté, un ou deux jours après leur terme; on en donne aussi aux malades, pour les fortifier et guérir; en un mot, il n'y a pas de bétail sujet à garde, qui rapporte son revenu avec moins de frais que celui-ci; et comme il se nourrit de tout, jusqu'aux herbages malfaisans, aussi il n'est pas néces-

saire de choisir les heures du jour pour les conduire aux pâturages, comme pour les moutons et brebis, vu qu'il n'est point délicat, avalant la rosée du matin avec sa nourriture, sans incommoder sa santé. Toute sa délicatesse consiste à la chaleur, qu'elle recherche affectionnément pour le gîte, ne pouvant ces bêtes, sans apparent danger de les perdre, souffrir la rigueur des froidures de la nuit, aussi mal habillées qu'elles sont, de poil raz, non vêtues de laines comme les moutons et les brebis; c'est pourquoi il convient de les enfermer dans une étable chaude, si vous voulez bien les entretenir. Il n'est pas besoin de se soucier nullement de leur donner de la litière, car elles se plaisent à coucher sur la terre nue, et préfèrent la dureté des rochers à la mollesse de la paille blanche. On trouve ce seul défaut dans cet animal, qu'il est grand ennemi des arbres, les sommités desquels il dévore avidement, sans discrétion, et pour comble de malignité, il semble qu'il choisit à dessein les fruitiers précieux, s'y attachant plutôt qu'aux plantes sauvages; plusieurs abhorrent d'entretenir des chèvres, à cause de leur naturel pernicieux, en pays vignobles, frui-

tiers et taillis. L'an 1567, par arrêt de la cour du parlement de Grenoble, l'éducation des chèvres fut interdite dans une grande partie du Dauphiné, afin d'en empêcher le dégât; police qui, par son utilité, a été imitée dans plusieurs provinces de ce royaume.

Celui qui aura dans son domaine, des landes et des buissons à suffisance, ne laissera pourtant pas d'entretenir des chèvres, car il ne pourroit les employer à un meilleur usage par le grand profit qui en provient. C'est une chose assurée, qu'une chèvre bien nourrie, rend autant de lait que plusieurs brebis ensemble, et que des chèvres si fertiles se rencontrent de près approcher le rapport des vaches. Leurs chairs, peaux et graisses contribuent à ce revenu. Quant au poil, on n'en fait point d'état ici, étant le propre du Levant et de la Barbarie, que d'en faire des camelots. Au contraire de la chair des moutons et des brebis, celle de chèvre n'est agréable que dans sa tendre jeunesse, car la seule délicate est celle des chevreaux à lait, âgés de quinze jours ou trois semaines, qui n'ont encore rien mangé. Les boucs et chèvres envieillis s'engraissent très-bien, se chargeant de graisse autant et plus que tout autre bé-

tail ; mais leur chair est toujours une mauvaise nourriture et d'un goût désagréable à celui qui ne l'aime pas : cette chair n'est destinée que pour le grossier de la famille. Leurs peaux sont de grande utilité pour servir à plusieurs usages, apprêtées en maroquin, et autrement accommodées en outres, pour porter des huiles et des vins, selon l'usage de certains pays. Les graisses servent à diverses choses dans la médecine, aux cimens et autres, principalement à faire de bonnes chandelles, surpassant en cette qualité toute sorte de graisse, et en quantité ; ne se nourrissant aucune bête à la maison, eu égard à la petitesse de son corps, qui se charge autant de graisse que la chèvre, lorsqu'elle est bien nourrie, mangeant du gland son saoul : toutes ces commodités se trouvent dans cette dernière nourriture, que l'on tire, ou du moins la plus grande partie, des halliers et lieux incultes du domaine. Et ce sera sans incommoder les vergers et autres possessions précieuses de la maison, pourvu qu'on ait un soin continuel des chèvres que l'on voudra nourrir, en ne les perdant jamais de l'œil, car il ne faudroit qu'une couple de chèvres abandonnées pour gâter tous les jardinages et vignobles d'un

mandement, témoin le chevrier de Nîmes qui a si bien fait parler de lui dans sa vie.

Pour avoir de la race de ce bétail, on se pourvoira d'un bouc et de chèvres qualifiées comme il appartient. Le bouc sera choisi de grand corsage, ayant les jambes grosses et bas enjointées, le poil mol et lissé, de couleur noire, pour être plus robuste que de blanche, quoiqu'il ne soit pas à mépriser de la dernière. Ayant une petite tête, grandes oreilles et pendantes, barbe longue et touffue, le col gros et tortu, du reste joyeux et délibéré. De même la chèvre sera aussi choisie, qui, de plus, pour son sexe, aura de grandes et longues tetines, dont la grosseur lui fera élargir les cuisses en marchant. La considération qu'on doit avoir sur les cornes des chèvres, est que les écornées de nature ne sont pas si sujettes à avorter que les cornues, et que les premières vont plus facilement avec les brebis que les autres, car quant à l'abondance du lait, il n'y a aucun choix. On ne peut assurer quels mâles sont les meilleurs pour couvrir les fémelles, les cornés ou les écornés, car parmi ces espèces, il s'en trouve de fort bons à ce service. Il est remarquable que des boucs écornés, il nait souvent des petits

avec des cornes, et par l'effet contraire, on voit des chevreaux sans cornes engendrés de pères cornus. Il en arrive de même des mères, ceci étant plutôt un jeu de nature que subtilité d'artifice. L'expérience montre aussi que des pères et mères, avec ou sans cornes, sortent indifféremment des petits avec ou sans cornes : variété qu'on attribue plutôt à la faculté des herbages et de l'air, qu'à la race particulière de l'animal. En cet article, il n'y aura donc pas lieu de choix, puisque c'est le pays qui y impose la loi. Seulement, comme il a été dit des moutons, il est à souhaiter pour les pays les plus froids, que le bétail caprin soit cornu, parce que les cornes lui aident à résister aux vents, et qu'étant ainsi armé à la tête, il est plus courageux à se défendre du loup, et à se battre avec ses compagnons, qu'étant sans cornes. On reconnoît l'âge de cette race de bétail aux dents et aux cornes, par la même adresse que de celui à laine, puisqu'ils ruminent comme lui.

Un bouc servira trois ans de suite, en commençant à son premier accompli, non davantage, n'étant pas bon à engendrer passé le quatrième, auquel tems on pourra le châtrer pour l'engraisser et vendre. Les femelles résistent

résistent plus à ce service, car c'est jusques à la huitième année qu'elles portent. Etant alors parvenues en vieillesse, il ne faut plus s'en servir que pour engraisser. Elles commencent à porter au bout de deux ans; mais, comme j'ai dit des brebis, la première ventrée n'est guères recommandable, les plus grandes bêtes provenant toujours des mères les plus âgées.

Les chèvres portent autant que les brebis, savoir, cinq mois; sur quoi on les disposera pour leur donner le bouc tôt ou tard, selon qu'on desire avoir des chevreaux hâtifs ou tardifs. Les chèvres qui ont fait des petits en saison primeraine, ne sont pas aussi abondantes en lait, que celles qui ont chevreté plus tard, à cause des froidures qui les tiennent resserrées, et principalement, faute de manger le verd, leur plus agréable nourriture. Mais pour tirer toute la commodité de ce bétail, il faudra faire chevreter une partie de nos chèvres dans le mois de décembre, et les autres en janvier, février et mars; à cette cause, en ordonnant que les femelles soient couvertes par cette supputation, que ce soit toujours cinq mois devant ces termes particuliers. Ainsi, nous aurons des chevreaux

en divers tems et du lait en abondance, moyennant qu'on ne se trompe pas dans cet accouplement, où il n'y aura pas à craindre, en faisant vivre à part les boucs en métairies séparées, ou bien attachés au pâquis, pour, à point nommé, les donner aux femelles. Le défaut de ce soin ne pourroit apporter à cette nourriture que confusion. Dans plusieurs endroits de la Provence et du Languedoc, on mange des chevreaux dès le mois de novembre et plutôt, à cela préparant les chèvres dès le mois de juin et de juillet; et là, comme ailleurs, il se trouve des chèvres qui font deux portées l'année, comme j'ai dit des brebis, mais il arrive plus souvent que les chèvres font deux chevreaux en une ventrée : chose desirable, tant pour l'avantage de la chair, que du lait, en quoi elles abondent plus que celles qui ne portent qu'un chevreau à-la-fois. C'est une race à part, qu'on appelle double, que celle qui se remplit de deux chevreaux en une ventrée; mais cela vient principalement de la vertu du mâle, lequel étant de cette race et force, engendre double ventrée à la femelle, de l'espèce particulière. Cependant, le plus assuré est de se fournir de mâles et de femelles de cette fécondité,

que l'on recherchera soigneusement. Il y en a quelquefois de tierces; mais les chevreaux qui naissent trois à une ventrée, n'étant presque qu'avortons, nous ne nous en occuperons pas beaucoup, mais nous remplirons le parc des doubles, s'il est possible, et nous poserons aussi après les particulières.

D'autant plus que le principal profit des chèvres consiste dans le lait, on nourrit aussi plus de femelles que de mâles, et de ceux-ci, seulement ceux qu'on laisse entiers en boucs pour la semence, et quelque petit nombre d'autres qu'on châtre au cinquième ou sixième mois, comme j'ai dit. On entretient ces boucs châtrés (dans certains endroits, appelés *menons*) au troupeau quatre ou cinq ans, pas davantage, étant alors parvenus en raisonnable accroissement. Ils s'engraissent à cet âge en perfection, moyennant une bonne conduite, et quand l'année se rencontre abondante en glands ou autre extraordinaire nourriture, selon le pays. La castration a aussi cette propriété, qu'elle affranchit la chair et la peau, qui, par l'art, se rend de plus grande requête à mettre en œuvre, que si la bête étoit restée en son entier, spécialement à faire des outres pour le charroi des

huiles et des vins exempts de la mauvaise odeur du bouc. Les menons, avant de mourir, rendent ce service, qu'étant devenus gras et pesans par la perte de leurs testicules, ils répriment la légèreté des chèvres, marchant gravement lorsque le troupeau tient la campagne, lesquels étant à la tête, sont suivis des chèvres, qui n'osent s'avancer par le respect qu'elles leur portent, tant pour le sexe et l'âge, que principalement pour leur barbe, s'il faut en croire les chevriers. A cet avis s'accorde le poëte :

> Si porter grand-barbe au menton
> Nous fait Philosophes paroître,
> Un bouc barbassé pourroit être
> Par ce moyen quelque Platon.

Le chevrier conduira difficilement plus de cinquante à soixante bêtes; ce nombre surpassant de si peu que ce soit, il lui faudra un aide pour se tenir à la queue, lorsqu'il sera à la tête de son bétail. Le berger est accoutumé à suivre son troupeau; le chevrier, au contraire, est suivi du sien comme un capitaine. De cette diverse conduite, la cause étant du différent naturel de ces deux espèces de

bêtes, dont l'un veut être poussé et l'autre retenu en marchant. Les chèvres s'enferment dans un parc semblable à celui des brebis, à la même heure et sur les mêmes terres; elles sont aussi menées et ramenées en compagnie de la montagne, et sous les mêmes conducteurs, si leur grand nombre ne mérite pas d'en faire une armée particulière. A leur retour de la montagne, on continuera à traire les chèvres jusqu'à ce que les froidures les dessèchent entièrement. On voit que les chèvres donnent le lait fort long-tems, et c'est dès les quinze jours ou trois semaines après avoir chevreté, que déchargées de leurs chevreaux, on commence à les traire. Ainsi qu'il a été dit des agneaux, l'on pourra de même nourrir et élever des chevreaux, en gouvernant eux et leurs mères d'un pareil soin et d'une même conduite que les brebis et les agneaux.

Ce seroit une redite importune que de discourir des fromages, vu que cette matière a été amplement traitée sur le propos des vaches. Je dirai seulement que les laitages des vaches, brebis et chèvres mêlés ensemble, donnent le fromage en tout excellent pour la saveur et pour la garde, à cause du mé-

lange de leurs qualités particulières, formant une bonne composition, représentées par ce dire vulgaire : *beurre de vache, fromage de brebis, caillé de chèvres.*

Si vous avez chez vous des buissons en abondance, et autres pâtures semblables où vos chèvres puissent brouter, avec la commodité d'abreuvoirs, n'envoyez à la montagne que celles de vos chèvres qui sont jeunes et stériles avec les mâles, et gardez seulement chez vous celles à lait, parce que vous en tirerez plus de revenu qu'en les tenant ailleurs, à cause principalement de l'infidélité des personnes dans les mains desquelles vous seriez contraint de confier ce ménage.

Ceux qui ont peu d'herbages, ne nourrissent d'autres chèvres que celles à lait, qu'ils achètent ou pleines ou après avoir chevreté, en vendant ou tuant les petits, mâles et femelles, et les mères à l'entrée de l'hiver, après les avoir engraissées ; et s'ils ne courent le hazard de leur continuelle nourriture, et ne se donnent la peine d'être après toute l'année, ils n'ont pas le gain de l'accroissement de ce bétail, propre au ménager accommodé d'un lieu pour cette nourriture.

On châtrera le parc du bétail à poil en

saison, c'est-à-dire, lorsque le vieux bétail poussera le nouveau, lequel, maigre ou gras, sera vendu ou tué pour la provision, selon l'usage des pays et la faculté des années; article notoire de ce négoce mis en compte.

CHAPITRE XV.

Des Pourceaux et Truies.

Ce bétail à poil, le plus fertile de tout autre à quatre pieds, gros et menu, clora notre discours. La vache se contente de faire un petit chaque an, encore cela appartient aux plus fécondes. La brebis et la chèvre, un ou deux, quelquefois trois; mais la truie dix, douze, quinze en une ventrée, et deux ventrée dans un an. Néanmoins on voit plus de moutons et de chèvres que de pourceaux: d'où peut venir cela? Il est apparent que l'usage du bœuf, du mouton, des chevreaux et des fromages qu'on en tire, est beaucoup plus sain pour la nourriture de l'homme que n'est la chair de pourceau, ce qui fait qu'on travaille plus à élever le susdit bétail que les pourceaux; pour un de ceux-ci, en ayant

trente de ceux-là; outre aussi que les pourceaux s'entretiennent avec plus de dépense que les brebis et les chèvres. Toute l'espérance des pourceaux gît dans la chair et au fumier, tirant un plus grand profit de cette nourriture, que plus le bétail est corpulent, vu que de lui on ne tire ni laines, ni laitages, ni peaux, que pour un petit usage, à savoir pour faire des cribles et couvrir des bahuts, dont on se passeroit au besoin, au lieu que les peaux des autres animaux nous sont en tout nécessaires. Nous choisirons donc les pourceaux bien habitués, de bonne bouche, pour se nourrir facilement en tous tems de toutes sortes de nourriture, mais au reste avec une conduite facile; sans ces qualités, les pourceaux ne peuvent s'engraisser, et leur nourriture devient vaine.

Les verrats auront le corps court et ramassé, selon leur grandeur, et les truies, larges et amples, avec de grandes tetines, étant au reste tous deux choisis de même; la tête plus petite que grande, grandes oreilles, groin camus, yeux petits, grosses et courtes jambes. Quant à la couleur, cela différencie leur valeur, selon les pays, car ici, la noire est la plus prisée; là, la blanche; ailleurs la rousse

et barrée de toutes ensemble. Après l'élection de la race des pourceaux, il est très-nécessaire de penser à leur logis, pour le disposer ainsi qu'il appartient ; car comme l'on ne peut espérer de bon vin, quoique de bonne matière, en le faisant séjourner dans de mauvais tonneaux, ainsi c'est se tromper que de croire profitablement nourrir des pourceaux, sans les loger, selon leur naturel. Ce bétail est sale, aimant les bourbiers et marais pour s'y vautrer, c'est pourquoi il profite plus en pays humide qu'en sec ; mais cela s'entend pour la campagne, car quant au logis, il veut coucher à sec sur la litière nette, pour corriger l'humidité importune qu'il s'acquiert durant la journée, autrement il ne pourroit se multiplier, et il ne vivroit qu'en langueur. Par cette cause, en France, l'étable à pourceaux est planchéiée avec de gros ais percés au fond, comme un crible, et ce plancher est élevé d'un bon pied sur terre : par ces trous se vide l'urine des pourceaux, et leur litière demeure sèche. Il y aura une cour au devant de l'étable, pour, à découvert, donner à manger aux pourceaux commodément, et que sans s'écarter de là, ils puissent com-

modément entrer dans leur étable. L'étable sera percée des deux côtés pour le libre passage des vents, afin que chassant le mauvais air, les pourceaux soient sainement logés. Quelques autres fenêtres y seront aussi faites, mais fort basses, afin de pouvoir facilement, par le dehors, regarder le dedans, et de là compter et remarquer les pourceaux, sans se donner la peine d'entrer dans l'étable, ni d'en ouvrir la porte, en danger d'en laisser échapper quelqu'un ; par la même raison, la cour sera environnée de petites murailles basses, par dessus lesquelles on verra et on nourrira facilement les pourceaux.

Une seule étable ne suffit pas, toute grande qu'elle soit, parce que le bétail n'est pas toujours dans le même état. Les truies pleines et les layes qui ont cochonné, veulent avoir chacune leur toit à part, afin de ne pas se mêler avec les pourceaux déjà grands, prévenant par ce moyen l'avortement et l'étouffement des cochons, les plus forts opprimant les plus foibles : on fera donc plusieurs petites étables auprès de la grande, chacune desquelles aura sa petite cour au-devant, pour y donner commodément à

manger à la truie pleine, en attendant qu'elle fasse ses petits, et cela fait, pour l'y nourrir elle et ses cochons qui, sans être dérangés, croîtront et se fortifieront, et à l'aide du soleil dont ils jouiront aisément dans la cour, où ils se reposeront, promèneront, entreront et sortiront dans l'étable à volonté; il est à remarquer qu'il faut éloigner le logis des pourceaux de celui de la volaille, afin qu'ils n'en mangent pas la fiente, de peur de les faire maigrir; car c'est une chose bien éprouvée, que les pourceaux qui mangent la fiente de la volaille (qu'ils aiment beaucoup), ne se portent jamais bien, de quelque manière qu'on les traite.

Plus une truie porte et nourrit de cochons, plutôt elle vieillit; étant chargée modérément, elle servira à cet usage six ans, en commençant à porter au premier accompli de son âge. Le verrat ne dure pas si longtems en service, à cause de son naturel excessivement chaud, ce qui le fait vieillir vite, n'étant plus propre à engendrer passé son quatrième ou cinquième an, ayant commencé d'entrer en charge en même tems que la truie; il ne faut pas lui permettre de saillir les truies avant ce tems, quoiqu'il

soit propre à cela dès son sixième mois, par l'intérêt de la race, qui demeure petite, sortant des bêtes trop jeunes, suivant la raison des brebis et des chèvres.

Au cinquième mois, la truie fait ses cochons, ayant cela de particulier, qu'elle se remplit deux fois l'année, ce qu'elle fait trois semaines ou un mois après s'être délivrée, quoiqu'elle allaite, à moins que le trop grand nombre de cochons la tenant maigre, ne l'en détourne. La meilleure saison pour faire cochonner les truies, est à la veille des moissons; car, par le bled qui s'écarte, tombant sur les terres, et l'abondance d'herbes que le tems fournit, les mères sont grassement nourries et abondent en lait, elles ne l'épargnent pas à leurs cochons, qui à vue d'œil grandissent; et ensuite secourus par les glands prochains, ils prennent un tel avancement dans cette année, qu'au bout d'icelle ils sont presque bons à tuer, si par le bienfait de la saison, ils peuvent s'engraisser, ou avec du gland, ou avec des châtaignes, ou avec d'autres matières, selon le pays. De bons cochons viennent aussi au mois de mai, mais on entretient les mères avec plus de dépense en ce tems-là, que dans les moissons, parce

qu'alors est l'arrière-saison de l'année et la fin des grains, dont néanmoins il faut leur donner pour les maintenir en bon état, et les garder de tomber en langueur. Ceux qui naissent dans l'hiver s'élèvent avec plus de difficulté que nuls autres, par les froidures qui les font souffrir; aussi, il est nécessaire quand on veut les échapper, de les tenir bien chaudement, et d'en nourrir les mères avec soin, sans leur épargner ni le grain, ni le gland, s'il est possible.

Dans quelque tems que ce soit, il est toujours bon de décharger la mère d'une partie de ses cochons, pour élever l'autre plus à l'aise; car les cochons s'avanceront plutôt et mieux, qu'ils seront allaités en moindre nombre. Suivant le dire vulgaire des étourneaux, qui sont maigres parce qu'ils vont toujours en grandes bandes, on laissera sept ou huit cochons à chaque laye (cependant cela dépend de sa suffisance, car les unes en requièrent plus ou moins que les autres), mangeant le surplus au bout de quinze jours ou trois semaines, et afin d'être pourvu de cochons en différentes saisons, on fera aussi couvrir les truies diversement, regardant principalement au profit et ensuite au plaisir,

comme ces deux articles doivent être liés ensemble dans toutes actions ; les mâles étant toujours meilleurs que les femelles à nourrir et engraisser, pour la qualité de chair, fait que l'on retient plus des premiers que des derniers, avec cette supputation que sur une femelle on garde trois ou quatre mâles, s'il est possible. Quelques-uns regardent à la lune pour faire couvrir les truies, voulant que ce soit pendant le second quartier, non devant ni après, y ajoutant cette primeur, qu'ils ne veulent nourrir d'autres pourceaux que ceux nés dans le croissant, par l'opinion qu'ils ont que la chair des autres se diminue en cuisant ; mais ces observations n'étant pas reçues de tous, cet article sera à la liberté du père de famille. Le porcher épiera soigneusement le terme de cochonner, tant pour secourir alors les truies en ayant besoin, que pour les empêcher de manger leur arrière-faix, après avoir fait leurs petits, comme à cela elles sont sujettes, par l'intérêt du lait qui abonde plus aux truies qui s'abstiennent de cela qu'aux autres ; cette gourmandise leur causant en outre ce mal, qu'elle les accoutume à dévorer leurs petits cochons,

quand on tarde par trop à leur porter à manger.

La castration est nécessaire en ce négoce, tant pour éviter le désordre qui arriveroit, en laissant ces bêtes entières, que pour l'affranchissement qui en arrive à leur chair. On arrange ainsi les mâles et les femelles, ne laissant qu'un mâle entier pour servir de verrat, et quelques femelles les mieux qualifiées, pour être portières et bonnes nourrices : plus on tarde à châtrer ces animaux, plus ils grandissent; mais aussi plus leur vie est en danger; il arrive très-souvent que les pourceaux meurent pour les avoir châtrés trop tard, et même cela leur rend la chair dure et de mauvais goût, à moins qu'on ne préfère la qualité à la quantité de chair. Nous les ferons châtrer dans leur premier mois, et ce sera sans hasard ni grande perte sur leur crue; même, tout bien examiné, les pourceaux châtrés à la mamelle ne laissent pas de se pousser en corpulence, par une nourriture nouvelle, comme l'on desire, moyennant qu'on les gouverne bien, ces jeunes pourceaux ne se souciant aucunement d'être incisés dans ce bas âge, la bonne nourriture du lait de la mère les guérissant

vîte de leur plaie. Cette opération se fait au décours de la lune, et dans un jour beau et serein, sans vent, ni froidure, ni pluie, ni chaleur. C'est par incision en ôtant aux mâles les testicules, et en taillant les femelles de manière et dans un endroit qui rend la matrice infertile, qu'on nomme *souër* ou *saner*. Les plaies cousues et fermées, sont ointes après avec du sain-doux, et pourvu qu'on empêche ces bêtes de sortir à l'air une couple de jour, elles ne s'en ressentiront nullement. Par le même ordre, on châtre les vieux verrats et les vieilles truies, mais sous cette considération, qu'ils ne se soient pas accouplés ensemble ou avec d'autres, de quatre ou cinq jours auparavant, et qu'après on les traite bien, durant six ou sept jours par extraordinaire, sans les exposer ni au vent, ni à l'air, d'une couple de jours; à cet effet, ils seront tenus enfermés dans l'étable.

Un bon porcher conduira quarante ou cinquante pourceaux de différens âges, qu'il mènera en campagne, différemment selon les saisons de l'année : dans cette conduite, le porcher sera soigneux de tenir son troupeau serré, en marchant et paissant, de peur que

faute

faute de discipline, il ne puisse venir à bout de ce bétail, plus difficile à gouverner que tout autre de ménage. Les pourceaux sont en ceci semblables aux brebis qu'on forme pour la race; ils sont incommodés par la rosée du printems, c'est pourquoi on ne les sort pas de l'étable de la matinée, depuis le mois de mars jusqu'à celui de juillet, devant que le soleil ait abattu la rosée; de-là jusqu'à la fin de septembre, ce sera dès la pointe du jour jusqu'à dix heures, et depuis une ou deux heures après midi jusqu'au soir, qu'on le tiendra en campagne; le reste du tems, ils demeureront tout le jour aux champs, en les y conduisant le plus matin qu'on pourra, excepté dans les tems du jour les plus importunés de froidures, pluies, neiges, qu'on évitera, pour ne pas tourmenter le bétail, alors on le tiendra resserré dans le logis.

En tous lieux, soit campagne, terres labourables, en friche, champêtres, montagnes, vallons, ces bêtes se trouvent bien; cependant elles sont mieux en pays aquatique qu'en sec, parce qu'elles y trouvent à se vautrer dans le bourbier, et de la vermine en abondance. Mais elles aiment beaucoup plus les forêts

que tous les autres lieux, s'y délectant par les glands, feuilles, châtaignes, pommes, poires, prunes, cornouilles, cormes, et autres fruits bâtards que les arbres sauvages produisent en différens tems, qui sont la nourriture la plus délicate des pourceaux; mais, sur tout, le gland est celui qui leur plaît davantage; aussi les pourceaux s'en engraissent plutôt, et en acquièrent une graisse meilleure que de toute autre nourriture. Par cette cause, le gland est recherché en premier lieu, et ensuite la châtaigne. Le gland ne se rencontre pas toujours : prévoyant sa disette, on tâche dès l'été d'entretenir les pourceaux en embompoint, afin de les engraisser plus facilement, la saison en étant venue. Toutes sortes de fruits des vergers servent à cela, donnant à manger aux pourceaux de jour à autre ce qui tombe ordinairement des arbres et se pourrit, comme pommes, poires, prunes, pêches et semblables. Les figues leur sont très-bonnes, et ils sont entièrement engraissés dans le pays où elles abondent, s'il arrive que les pluies de la fin de l'été empêchent ce fruit de sécher. Les jardinages fournissent presqu'en toutes saisons différentes nourritures aux pourceaux; choux, raves, navets,

citrouilles, concombres, poupons, et autres choses semblables pour l'arrière-saison de l'année, en faisant sécher les matières qui peuvent se conserver, et en leur faisant manger les autres au jour le jour, à mesure qu'on les recueille. Les concombres sont très-utiles à ce ménage, parce qu'ils sont agréables aux pourceaux et de facile recouvrement; car avec la commodité de l'eau et la propriété du climat, on a tant qu'on veut de cette nourriture. Les noyaux des olives données bouillies aux pourceaux, les entretiennent en bon point et long-tems. Par cette raison, en pays d'oliviers, on en fait provision pour toute l'année, de même que de plusieurs feuilles d'arbres, de figuier, de mûrier, de noyer, d'orme, de vigne, qu'on garde sur des planchers secs, pour les donner aux pourceaux, cuites dans l'eau, parmi leur mangeaille ordinaire.

Cet animal n'est jamais saoul ni de manger, ni de dormir; aussi fait-il toujours l'un ou l'autre, qui est ce qu'on desire de lui, puisque la graisse provient de ces actions. Par cette cause, il faut le faire manger considérablement, car en le nourrissant modérément, on ne feroit que l'entretenir, sans

l'engraisser. Sa gourmandise contraint le porcher de lui apprêter tous les jours de la mangeaille cuite au chaudron, pour la lui donner chaude au soir en revenant des champs; car, quoique les pourceaux aient mangé et bu tout le jour à la campagne, non contens de ce traitement, il ne faut pourtant pas laisser de leur donner du breuvage échauffé, et d'ajouter parmi les lavures de la cuisine, les restes de laitages, du son, des herbes champêtres, chicorée, buglose, jarrus, et autres semblables, avec d'autres restes.

Le matin aussi, au sortir des étables, il leur donne de cette nourriture pour leur procurer de la force, et pour corriger la crudité et le vice de plusieurs herbes nuisibles mangées vertes. Les pourceaux étant ainsi traités de longue main, ils parviendront au premier degré de haute graisse, pourvu que le gland ou les châtaignes ne leur manquent pas au besoin, et qu'ils trouvent de la nourriture suffisamment pour manger leur saoul, comme cela est nécessaire pour engraisser : et il arrivera en saison de bonne glandée, que dans sept ou huit semaines, ils auront atteint le point que vous desirez. Alors, en les retirant des engrais, vous pourrez les faire tuer pour

la provision, après avoir vendu les surabondans. Ce terme se compte du jour que l'on apperçoit que le gland tombe de lui-même de l'arbre, signe de maturité, et les pourceaux le mangent avec grand appétit, comme leur plus friande nourriture. Au gland et à la châtaigne, on ajoutera le breuvage chaud, si on desire avancer la graisse, que le porcher donnera à son bétail sur le soir, au retour des champs, en y mêlant de la farine d'ivraie et autres criblures de grenier, pour faire dormir les pourceaux. Moyennant ce soin nécessaire, dans un an les pourceaux croîtront suffisamment pour être tués, mais si on les desire plus grands, il faudra leur donner une autre année pour croître davantage; car tant qu'ils vivent, ils croissent comme les bœufs. On ne fait communément cela que sur un petit nombre, à cause du hasard de la perte dans cette attente, l'année même étant abondante en glands ou châtaignes, selon le pays; car alors on engraisse tout ce que l'on peut de ce bétail. Et pour ne pas sortir de ce propos, je dirai qu'on n'a pas une connoissance assurée de l'âge des pourceaux, ne pouvant entrer dans cette recherche que par des conjectures qui se prennent sur les dents,

qui alongent toujours durant que la bête est en vie : ainsi, la conséquence se trouve véritable, que plus les pourceaux sont vieux, plus ils ont les dents longues, ce qui sera pour seule adresse à l'achat de ce bétail; car, quant à la croissance de celui de la maison, c'est une chose facile que de tenir registre de sa naissance.

C'est la règle la plus commune, même où il se trouve une abondance de pourceaux, que de leur faire paître le gland dans la forêt, sans autre adresse, ou la châtaigne, selon le pays; car de leur donner à manger dans l'étable, cela ne se fait que pour un petit nombre, comme il sera dit. Il est à souhaiter que le tems soit sec et froid, lorsque les pourceaux paissent le gland dans la campagne, pour mieux en manger, par ce que quand il fait chaud et humide, ils ne s'amusent qu'à fouir la terre avec le groin, cherchant des racines et de la vermine au détriment du fonds, si c'est en herbage, et principalement à celui de la graine des pourceaux. Pour y remédier, il conviendra d'anneler les pourceaux, c'est-à-dire, de leur mettre de petits anneaux de fer au groin, les y fourrant avec un poinçon aigu ; car par la douleur qu'ils

sentent étant ainsi annelés, ils ne fouillent pas, et se remettent à manger. Quelques-uns, au lieu des anneaux, ne font qu'une taillade au groin du pourceau, et cette douleur se renouvelle toutes les fois qu'ils mettent le museau dans terre; mais de huit en huit jours, il faut rafraîchir la plaie, en la retaillant de nouveau, si on desire la continuation de remède, d'autant qu'elle se consolide vîte et facilement.

Les pourceaux qu'on nourrit dans l'étable, sans en sortir, deviennent très-gras, mais c'est avec une grande dépense; cela est propre dans les villes, chez les boulangers et hôteliers, employant là les sons et autres dépouilles de leur état, et encore pour quelque couple de bêtes, non pour notre père de famille, qui, ayant la campagne large, ne se restraint pas à une si petite quantité.

Il est nécessaire de réserver quelque quantité de glands pour en faire manger à un petit nombre de pourceaux, choisis au retour de la forêt et retirés dans l'étable pendant dix ou douze jours, afin de les achever d'engraisser en perfection, et par ce traitement avantageux, en faire des lards de haute graisse, et pour en nourrir les pourceaux qui restent

au troupeau, après en avoir séparé les gras comme les languissans par maladie, les jeunes qui n'ont pas atteint l'âge d'être tués, les truies pleines, les laies et les cochons, en leur en donnant quelque peu pendant l'hiver et le printems pour les entretenir jusques au secours de la nouvelle saison, ce qu'on n'oubliera pas, si l'abondance de ce fruit favorise cette provision. Par deux moyens contraires, on garde long-tems le gland; savoir, en le desséchant au four aussitôt après que le pain en sera sorti, ou en le tenant continuellement dans l'eau de citerne ou autres endroits à ce appropriés. Il y a un milieu, non cependant aussi assuré que les extrêmes, qui est d'amonceler le gland dans un lieu sec, sans nullement le remuer, pour lui faire boire sa sueur, prenant le gland toujours d'un côté à mesure du besoin, en ayant bien soin de ne pas le mouvoir, de peur de le faire pourrir, après avoir germé, comme à ce il est sujet. Si vous êtes une fois parvenu au point de pouvoir long-tems garder le gland sans le corrompre, ne vous arrêtez pas à une petite provision, mais faites-la si grande, qu'elle suffise pour engraisser vos pourceaux l'année d'après; car cela ne s'accorde guères souvent,

que le gland abonde dans un même endroit deux années de suite, se reposant une ou plusieurs années, les chênes qui ont bien fructifié, une. C'est pourquoi, le prudent père de famille, dans une année abondante en glands, pourvoira au défaut de la suivante par le moyen susdit, d'où il retirera autant de plaisir qu'il souffriroit au contraire en voyant ses pourceaux languir faute de nourriture, lorsqu'il en aura le plus besoin pour les engraisser et mettre fin à sa nourriture.

Comme les pourceaux se multiplient facilement, ils diminuent aussi de la même manière, parce qu'ils sont sujets à plusieurs maladies qui les tuent, lesquelles, ou la plupart, le porcher soigneux préviendra avec une constante diligence : c'est en ne mêlant jamais ses pourceaux avec ceux des voisins, en les conduisant par l'ordre susdit, en les changeant de lieu maladif, dans un tems dangereux, à un autre aéré et sain, et en nettoyant souvent les étables pour les tenir toujours proprement sur une nouvelle litière; il recevra ainsi honneur de sa charge, et son maître en sera content.

CHAPITRE XVI.

Des Chiens.

Il est reconnu de tous qu'il n'y a pas moins d'honneur à conserver le bien, que de l'acquérir. Le moyen d'avoir et de nourrir le bétail, a été ci-devant enseigné. Pour le garder, ainsi que la maison, les chiens se présentent ici. Leur fidèle utilité est si remarquable, qu'il seroit tems perdu de discourir sur la louange d'un si noble animal. Par cette cause, les chiens sont placés ensuite de l'autre bétail, quoiqu'ils ne soient pas de leur ordinaire, et qu'ils vivent d'autres alimens que des fourrages de la campagne.

Nous nous choisirons donc la race des chiens proprement nés, pour la garde de la maison et du parc, puisque c'est là où consiste tout notre bien, laissant ceux de chasse pour un autre endroit. Nous distinguerons les chiens, à l'antique, de l'une et l'autre garde, et nous dirons que ceux destinés pour la maison, doivent être de couleur obscure, et ceux du parc, claire ; parce que les noirs sem-

blent plus terribles que les blancs, et que dans l'obscurité de la nuit, les voleurs approchant de la maison, évitent aussi aisément les blancs, qu'ils tombent dans les dents des noirs par mégarde; et que les blancs, par la conformité de la couleur, conversent facilement avec les moutons et les brebis, ce que ne font pas les noirs, qui épouvantent ce timide bétail, qui croit que ce sont des loups qui les approchent, ces bêtes voraces étant toujours obscurément mantelées. D'ailleurs, le berger voulant frapper le loup qui s'approche du parc, frappe quelquefois son chien, s'il est de couleur obscure, prenant l'un pour l'autre, ce qu'il ne feroit pas étant blanc, parce qu'il le reconnoîtroit facilement, quelle que ténébreuse que soit la nuit.

Pour cette garde, le chien sera choisi de grand corsage, ayant une grosse tête, oreilles grandes et pendantes, les yeux brillans, azurés ou noirs, les épaules et la poitrine larges, l'échine plus ramassée que longue, la queue assez courte et renversée en haut, les jambes et les pattes grosses, le corps généralement bien fourni de poil, barbet ou raz. Il doit être joyeux et éveillé; et quant au reste de ses mœurs, modéré, ni doux, ni cruel, afin d'en

tirer un bon service, sans flatter les étrangers, ne pas mordre les domestiques. Le chien de la maison aura plus de rigueur que de douceur, ce qui se supportera sans crainte de mal faire, en corrigeant sa cruauté par l'attache à laquelle on le tiendra tout le jour : cela même est utile pour bien garder, et sa vertu sera plus forte pour la nuit; car alors, étant détaché, il deviendra plus redoutable, à cause du séjour de la journée. On ne tient pas celui du parc attaché, sa charge ne le souffrant pas, parce qu'il faut toujours qu'il soit en office près de son bétail, sans jamais l'abandonner, paissant, marchant, séjournant, et il sera familier et doux. Mais pour que cela ne soit pas au détriment du bétail, le seul berger caressera le chien, lui distribuera lui-même ses vivres, sans confier ce soin à aucun autre; par ce moyen, autre que lui ne reconnoîtra le chien du parc. Ces chiens de garde, en outre seront vigilans, de bonne guette, courageux, point débauchés ni coureurs, plus rassis que hâtifs, faciles à aboyer à toutes nouvelles survenues; et vu que le chien du parc a à répondre au loup plus souvent que le chien de la maison, le premier sera toujours armé d'un gros collier de fer

à pointes aiguës; il en combattra plus courageusement, se sentant assuré de ce côté-là, comme de la partie de son corps la plus dangereuse, et à laquelle le loup s'attache premièrement.

La plus salutaire nourriture pour ces chiens, est le seul pain, dont il faut les nourrir à certaines heures et portions mesurées, sans leur donner ni chair, ni ossemens. Ils se porteront ainsi toujours bien, et se maintiendront en bon sentiment, ce qu'on ne pourroit espérer en leur faisant un autre traitement, pourvu aussi qu'ils soient bien abreuvés, car ils endurent difficilement la soif. Le chien est commis à la garde de toutes sortes de bétail, gros et menu, combattant vigoureusement le loup pour le bétail et pour lui-même, comme leur ennemi commun.

Plusieurs préfèrent le service des chiennes à celui des chiens, parce qu'elles n'abandonnent jamais leurs gardes, comme font très-souvent les chiens avec les chiennes chaudes; mais le remède à cela est de châtrer les chiens. Par ce moyen, on convertit leur débauche en obéissance. On observera en ce cas de ne point faire cette exécution à l'animal, ni à la maison, ni au parc, mais au lieu par

lui le plus fréquenté pour la débauche; ainsi, en leur faisant haïr l'un, ils aimeront mieux l'autre, par le souvenir de l'endroit où ils auront tant enduré de douleurs en les châtrant. Il n'y a aucune sujétion pour l'âge, non plus que pour les mois de l'année; car jeune, vieux, et en toutes saisons, il est bon de châtrer le chien, pourvu que le jour soit tempéré de froidure, de chaleur, d'humidité, de vents, non pas en tordant les testicules, mais en les leur coupant entièrement; et l'incision étant après recousue, la plaie est ointe avec du sain-doux, et dans peu de jours consolidée. Les chiennes sont aussi taillées pour les rendre stériles, comme j'ai dit des truies. La castration n'affoiblit aucunement les chiens, mais il vaut mieux qu'ils soient un peu moins forts, que de les perdre entièrement, comme tous les chiens déréglés et incorrigibles sont sujets à cela.

Deux chiennes suffiront pour la race, une de chaque ordre, qui satisferont à la fourniture de la garde de la maison et du parc, quand les nouveaux chiens seront subrogés à la place des vieux. Les chiennes seront remarquées par les adresses du chien, comme dessus; on les fera couvrir par le chien la

seconde année de leur âge, et non devant, s'il est possible, tant de peur de se consommer elles-mêmes en portant trop jeunes, que parce que les chiens sortant de ces mères, ne sont pas de grande valeur. Plusieurs rejettent les chiens provenant de la première ventrée, comme inutiles et lâches, contre l'avis d'autres qui les recherchent pour les meilleurs, surpassant en bonté les suivans. Voilà la différence des opinions, auxquelles il ne faut point tant s'arrêter, qu'à la faculté des pays qui gouvernent ces choses.

Les chiens et les chiennes servent à l'engeance jusqu'à huit ou neuf ans; passé cet âge, ce qu'ils engendrent est de peu de valeur, foible et sans courage. Après que la chienne aura fait ses petits, on la logera chaudement, et là elle sera bien traitée pour la faire abonder en lait. Mais pour qu'elle nourrisse plus gaiement ses petits chiens, il sera bon qu'en allégeant sa charge, on lui ôte les plus mal marqués, lui en laissant seulement trois ou quatre des mieux choisis. Pour les faire promptement grandir, aidant au lait de la mère, ils seront nourris avec des potages, du petit-lait avec du pain, qu'on leur donnera dès qu'ils se seront rendus capables

de manger. Au bout de six semaines ou deux mois, il faudra rogner le bout de la queue aux jeunes chiens, en leur arrachant de même un nerf qui passe le long d'icelle, pour les empêcher de venir enragés, selon l'ancienne croyance des pasteurs. Les meilleurs chiens de l'année, sont ceux qui naissent au printems, tant parce qu'ils ne sont pas touchés des froidures de l'hiver, que s'ils étoient plus avancés, qu'exempts des chaleurs de l'été, étant plus tardifs, l'une et l'autre intempérie leur retardant l'accroissement. Ainsi on pourvoira à couvrir les chiennes au mois de janvier ou février, pour les faire chienneter en avril ou en mai; car elles portent quatre mois. Suivant la forteresse, la garnison se règle, ce qui réglera le nombre de nos chiens de garde, l'ordonnant d'après la grandeur du logis et de nos troupeaux. Quoique chacun impose à sa fantaisie des noms à ses chiens, cependant la raison veut qu'ils soient courts, afin d'être mieux entendus des chiens que ceux qui sont composés de plusieurs syllabes.

Fin du quatrième livre.

THÉATRE D'AGRICULTURE.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De la manière d'élever la volaille terrestre et aquatique, et leur logis.

Après avoir fourni notre maison du bétail principal, nous la meublerons ensuite de l'autre, dont l'ornement en augmente le revenu; afin qu'il y ait non-seulement tout ce qui est nécessaire, mais encore quelques délices et agrémens, qu'honnêtement on peut desirer : savoir, de toute espèce de volailles, lapins, de bêtes rousses, de poissons, d'abeilles et de vers à soie.

La manière d'élever la volaille est si connue,

qu'il semble inutile d'en traiter particulièrement, les femmes les plus simples, étant expertes sur ce point. Il n'y a pas de si pauvre métairie où la volaille ne fasse le premier produit; néanmoins, d'après les diverses observations mieux entendues dans un endroit que dans un autre, représentées à notre mère de famille, à qui ce commerce appartient en propre, elle apprendra toujours quelque chose, pour rendre cette partie plus fructueuse.

On doit remarquer qu'il y a plusieurs races et différentes espèces de volaille, domestiques et étrangères, qu'il faut discerner, pour les gouverner toutes selon leur naturel particulier. Les poules domestiques ou communes, sont celles dont la race est parmi nous de toute antiquité, différentes néanmoins de quelque chose entr'elles, comme en grandeur de corps, en couleur et en quantité de plumage, ayant toutes cependant le même naturel, la chair très-bonne, qui ne cède en délicatesse à aucune autre, et dont les œufs sont les premiers pour la santé. Quant aux étrangères, celles d'inde, appelées *méléagrides*, sont les plus connues, elles sont naturalisées en ce royaume depuis quelque

tems, et leur éducation est devenue facile par usage. Après, viennent les gélinotes, dites de *Numidie*, espèce de faisan; ensuite les poules d'eau, le héron, l'outarde, le hallebran, l'aigrette. On nourrit aussi d'autres volailles, comme des perdrix, sarcelles, grives, cigognes, grues et semblables, passagères, aquatiques et terrestres, cependant avec difficulté; mais ce n'est que pour des grands seigneurs, qui regardent plus au plaisir qu'au profit, sans se soucier de la dépense. On ne rejettera pas les cignes, ni les paons, parce qu'on peut les élever, différemment néanmoins, à cause de la diversité de leur naturel. On ne peut élever le cigne sans beaucoup de peine, dans un lieu où il n'est pas accoutumé, mais le paon vit facilement presque par-tout. Quant à la volaille aquatique, outre le cigne, l'oie et les canes communes et d'inde y tiennent le principal rang; de ces deux dernieres sort une troisième race bâtarde, quand le canard d'inde et la cane commune s'accouplent ensemble.

Il est nécessaire avant toutes choses de donner un logement commode à chaque espèce de ces volailles, sans quoi elles ne profiteroient pas moitié de ce qu'elles de-

vroient faire, parce que ces bêtes, petites ou grandes, ne peuvent que difficilement subsister parmi l'autre bétail, sans qu'il ne s'en perde quelques-unes, soit par le trépignement, soit en mordant, le fort opprimant le foible. Les plumes et le fien de la volaille sont pernicieux à toute sorte de bétail, gros et menu; c'est pourquoi on doit séparer ces animaux-ci d'avec les autres, afin que chacun soit logé à son aise et à part; et par une autre raison, c'est que les œufs sont sujets à se perdre dans ce mélange, les bêtes les cassant, les mangeant, et les voleurs les dérobant : chose essentielle, si l'on ne veut pas se priver de cet avantage, premier revenu de la volaille et de la cane commune.

Selon l'ordonnance des anciens, nos geliniers ou poulaillers, auront leurs principales vues tournées vers l'orient d'hiver, pour que la volaille soit échauffée du soleil à son lever; et si nous voulons en tout suivre leur avis, nous joindrons les poulaillers au four ou à la cuisine, en les construisant de telle manière, que la fumée, en sortant, pénètre jusqu'à la volaille, pour leur santé. Ce conseil n'est pas reçu, par plusieurs incommodités

que la volaille apporte dans la maison, en la salissant par sa fiente, et importunant par sa crierie. Nous la logeons par cette raison aussi loin qu'il est possible de l'habitation des hommes : nous dresserons donc nos poulaillers dans la partie des étableries la plus éloignée de la maison, dans le lieu toutefois le plus chaud que nous y pourrons choisir. Nous en bâtirons trois ou quatre contigus et arrangés de suite, l'un joignant l'autre (et tous ensemble, à l'aspect du ciel, comme il est dit ci-dessus); savoir, un pour chaque espèce de volaille, afin qu'elles soient toutes logées selon leur desir : un seul suffira pour les oies et les canes, à cause de la sympathie de leurs mœurs, à moins que la grande quantité de cette volaille aquatique que vous auriez, ne méritât de leur faire un toit à part pour chaque espèce. Il n'en est pas de même des canes communes, et de celles d'inde, qui, à cause de la différence de leurs complexions, se souffrent difficilement; mais les coqs, les chapons et les poules communes, s'accordent très-bien; ils se juchent ensemble, sans qu'il soit possible de les séparer la nuit, et vivent le jour en compagnie, comme étant tous de la même espèce, quoique de sexe

différent. Néanmoins les chapons portent un grand préjudice aux poules, parce qu'en les cochant, ils les empêchent de faire des œufs en abondance, et les affament par leur fréquentation continuelle. L'unique remède qu'il y a, est la séparation, en les faisant vivre en terroirs distincts, dans des métairies différentes appartenantes à un même maître, où sans s'importuner les uns les autres, les chapons d'un côté et les poules de l'autre, se maintiendront très-bien. Mais dans cette distribution on devra loger les poules près de la maison, à cause des œufs qui se conserveront mieux, étant moins éloignés de la mère de famille, qui, par la facilité de ne pas perdre ses poules de vue, les fera fructifier abondamment.

Il n'y a aucune sujétion sur la forme et l'étendue des poulaillers, chacun ayant la liberté de les disposer à son plaisir, pourvu qu'ils ne soient pas trop petits. L'étendue raisonnable de chaque poulailler, sera de huit à neufs pieds quarrés, et un peu moins de hauteur; pour le mieux on les voûtera par-dessus, afin que la volaille soit plus chaudement l'hiver, et plus fraîchement en été; les souris, les belettes, fouines et bêtes sem-

blables, les importunant moins sous les voûtes que sous les planchers et couvertures simples. On fera et accommodera des fenêtres pour donner du jour et entrée à la volaille dans les geliniers, selon chaque espèce, comme il sera montré, et il y aura particulièrement dans chaque poulailler pour les personnes y allant et venant, une porte qu'on placera où il conviendra le mieux, excepté en face du nord, ce qu'il faudra éviter, à cause des froidures.

Les murailles en seront de bonne matière, bien bâties et maçonnées, proprement blanchies dehors et dedans. On épargnera dans leur épaisseur des trous pour les nids de la volaille; contr'eux seront dressés les juchoirs, qu'on disposera toujours à l'avantage particulier de chaque espèce, comme on le verra ci-après. Outre ces retraites, il est nécessaire de faire des petits cabinets dans la maison ou ailleurs, dans un endroit chaud, pour y mettre couver les poules, et y élever les poussins de toutes espèces, jusqu'à ce que fortifiés, ils puissent être mêlés avec les autres plus âgés, et qu'exempts du danger d'être foulés par les pieds des hommes et des bêtes, ou mangés des chiens et pour-

ceaux, qui n'y sont que trop enclins, ils puissent croître en sûreté. Au défaut de ces cabinets, il y a de grandes cages, qui sont proprement préparées pour cela.

CHAPITRE II.

De la Volaille commune.

Il y aura deux ouvertures du côté de l'orient d'hiver, au logis de cette sorte de volaille, l'une sera une fenêtre large d'un pied et longue de deux, pour éclairer le dedans, en quoi cette mesure suffira. Cette fenêtre par sûreté sera ferrée avec des barreaux de fer mis dans l'épaisseur du mur, et devant eux on plaquera un petit treillis de fil d'archal, fait en façon de cage, pour empêcher l'issue à la volaille et l'entrée aux rats, fouines, belettes et autres semblables ennemis des poules; l'autre ouverture servira d'entrée et de sortie à la volaille, que l'on fera à cet effet à la proportion de leur corps, d'environ huit à neuf pouces en quarrure : pour y monter, on posera devant une petite échelle, portant des petits degrés, par lesquels la vo-

laille se rendra aisément dans le poulailler; On fermera cette entrée à clef tous les soirs, quand la volaille sera rentrée, et on l'ouvrira tous les matins pour l'en faire sortir et la mener aux champs pour paître; au moment de la sortie du poulailler, il sera facile de reconnoître ce bétail, qui marche de rang, et de faire là dessus son compte. On placera cette entrée environ six pieds sur la chaussée, ou le pavé du dedans, ce qui équivaut à la hauteur d'un homme depuis terre; et justement à son niveau, on placera le juchoir sur lequel les poules, dès leur entrée, se rendront sans monter ni descendre, et de là, par la même aisance, aux trous et aux nids pour aller pondre, que par ce motif l'on fera contre le juchoir. On le composera de perches de bois équarries, parce que la volaille s'y affermit mieux que quand elles sont rondes : on n'épargnera pas les perches à cette œuvre, pour que le juchoir étant fait bien à profit, contienne toute votre volaille.

On fera trois rangs de trous dans le poulailler, l'un contre le juchoir, et les autres au-dessous, vers terre, au devant desquels il y aura un petit chevron, afin que par son

secours les poules puissent commodément entrer dans leurs nids, sans être contraintes de voler dedans, et à cause du danger de casser les œufs qui y seroient. Vous mettrez de rang sur chaque face quatre ou cinq nids, à égale distance, laquelle face par ce moyen en contiendra douze ou quinze, et ensuite les quatre, quarante-huit ou soixante; en rabattant de ce nombre dix nids, que la porte et les fenêtres occuperont, il en restera suffisamment pour votre volaille, qui se passeroit bien d'un moindre nombre, quelqu'abondante qu'elle soit, parce que le tout n'est pas occupé à-la-fois; mais c'est un avantage pour elle d'avoir des nids à choisir, et par cette raison nous en ferons plus que moins. Les meilleurs nids sont ceux qu'on façonne dans l'épaisseur de la muraille, garnis en bas et sur les côtés de quelques petits ais, qu'on peut ôter et remettre pour la propreté, en y en ajoutant un de quatre doigts de large sur le devant, afin d'empêcher les œufs de couler en dehors, en lui servant de barrière. On façonne proprement ces nids avec des pierres plates, pour qu'ils puissent être tenus nettement. Quelques-uns se servent de paniers d'osiers pour les nids, qu'on at-

tache contre la muraille avec des chevilles, mais non pas aussi utilement; car quoique les paniers se nettoient facilement, les poules se trouvent quelquefois mal accommodées de ces nids, qui sont sujets à s'égarer et se rompre, c'est pourquoi on ne doit pas faire grand cas des paniers pour ce service; enfin, de quelque manière que ces nids soient, on aura soin de les façonner plutôt grands que petits, pour que la poule y puisse loger et remuer à son aise.

Le parterre du poulailler sera carrelé avec de la brique ou avec des pierres taillées uniment, afin que les rats et les serpens ne puissent y avoir entrée, et que l'intérieur du poulailler puisse se nettoyer et balayer facilement. La porte pour l'entrée des personnes ne sera pas au pan du mur des autres ouvertures, mais à côté; par cette raison on choisira ce poulailler à l'un des bouts de la rangée, non enclavé parmi les autres.

On placera l'abreuvoir devant le poulailler, l'eau vive manquant, dans des auges de pierre, ou de terre de potier cuite, ou de bois, creusées proprement, dans lesquelles on mettra chaque jour de l'eau fraîche et nette, et afin qu'aucun bétail ne salisse l'eau, il

faudra tenir toujours les auges couvertes, seulement par-dessus, en laissant les côtés à jour, par où les poules s'abreuveront aisément en passant la tête, et ne pouvant entrer dans l'eau, elles ne la remueront pas avec leurs pattes, et n'y fienteront pas, comme elles feroient sans cet empêchement. L'eau corrompue est très-mauvaise à la volaille, elle lui engendre la pépie, des catarrhes, et la fait devenir ladre, ce qu'il faudra prévenir, en ne laissant croupir aucune eau sale près des fumiers, dans la cour, ni ailleurs, où cette volaille se promène, et que les fumiers seuls y paroissent à sec de jour à autre, en y en ajoutant du nouveau, à mesure qu'on le sort des étables ; de même des balayures de la maison, des cendres du foyer, de celles de lessive et d'autres petites choses, à quoi la volaille s'amuse en grattant et becquetant à plaisir. Il faudra avoir près du poulailler de forts buissons ou quelques touffes d'arbrisseaux, pour que la volaille s'y retire à l'ombre, pendant les grandes chaleurs, et être là en sûreté contre le milan, la buse et autres oiseaux de proie; ces buissons servant aussi quelquefois en été de retraite à certaines poules, qui y vont couver secrètement

à l'insçu de la mère de famille, qui, finalement est bien aise de voir arriver chez elle, sans y penser, une troupe de poulets surnuméraires.

Voilà le logis préparé. Il reste maintenant à le peupler du meilleur bétail qu'il sera possible. La race de poules la plus à desirer, est celle qui, avec la délicatesse de la chair, fournit des œufs en abondance, la plupart des saisons de l'année. On rencontre plus souvent ces qualités dans celles qui sont de moyenne corpulence, que dans les autres, trop grandes ou trop petites, et dans les noires et tannées, que dans les blanches, emplumées de couleur claire. Les médecins louent les noires par-dessus toutes les autres, à cause de la qualité de leurs œufs qui sont fort sains, et la ménagère en fait de même, à cause de l'abondance, parce que les poules de plumage noir sont plus joyeuses et plus robustes que les blanches; de même, les blanches sont aussi moins prisées que les noires, parce qu'elles sont plus sujettes à être attaquées des oiseaux de proie, leur couleur se découvrant facilement de loin. La crête qui pend d'un côté est un signe certain de fertilité; la couleur jaune aux pieds et

aux jambes, un signe de délicatesse et santé de la chair; les ergots et éperons hautement posés à côté des jambes (marque masculine), dénote la difficulté de se laisser couvrir, ce qui la rend moins fertile en œufs et moins propre à couver. Cette espèce de poule casse d'impatience les œufs avec ses ergots. Nous choisirons en outre la poule tenant des qualités du coq, le plus qu'il sera possible, représentées comme il suit :

Que le coq soit de moyenne taille, cependant plus grand que petit, de plumage noir ou rouge obscur, ayant les pieds gros, garnis d'ongles et de griffes, avec les ergots forts et acérés; les jambes fortes, et tout cela de couleur jaune; les cuisses massives et fournies de plumes; la poitrine large, le col élevé et très-garni de plumes de diverses et variantes couleurs, comme dorées, jaunes, violettes et rouges; la tête grosse et élevée; la crête rouge comme l'écarlate, grande, redoublée, crêpelue; le bec gros et court; les yeux noirs et brillans; les oreilles larges et blanches; la barbe longue et pendante; les ailes fortes et bien fournies de plumage; la queue grande et haute, redoublée pardessus la tête, si toutefois il a la queue, car

il s'en trouve de fort bons, qui n'en ont pas : le coq aussi sera éveillé, chaud, courageux, remuant, robuste, prompt à chanter, affectionné à défendre ses poules et à les faire manger.

C'est la plus commune volaille, et celle dont le profit est le plus assuré, que l'on accompagnera de la grande espèce presque sans plumes, pour avoir de grands chapons, comme ceux du Mans et de Lodunois ; de naine et de petite, pour l'abondance de leurs œufs ; de frisées et autres semblables, agréables à voir par leur variété, et en outre utiles.

Après le choix, suit le nombre de la volaille qu'on a à entretenir. Sur cet article, on ne peut poser un grand fondement, parce qu'il dépend immédiatement du lieu où l'on est, vu que l'on peut avantageusement nourrir en pays de bled une plus grande quantité de volaille qu'en celui de vins, le grain étant la vie de ce bétail, qui, sans ce moyen, ne peut s'entretenir qu'avec langueur ; c'est pourquoi ces distinctions feront l'ordonnance de ce ménage ; avec cette résolution générale, qu'en quelque lieu qu'on soit, un petit nombre de poules bien gouverné avec libé-

ralité, profite plus qu'un grand, mal nourri; ainsi la mère de famille saura qu'il ne faut épargner à la volaille ni le soin, ni les vivres.

On ne doit pas entretenir moins de deux coqs, car celui qui n'en a qu'un, n'en a point, par les pertes fréquentes et inopinées qui arrivent, et ainsi pourvu, quand un coq manque, l'autre y supplée, en attendant un nouveau secours, sans quoi on demeureroit en peine; car il n'en est pas des poules comme des vaches, des chèvres et des truies, que pour faire couvrir l'on envoie vers les mâles, si loin qu'ils soient. Vingt-cinq ou trente poules conviennent à deux coqs, puisque la charge d'un seul, est de douze ou quinze : ce nombre, quoique presque des plus petits pour une bonne maison, ne laissera pas de rapporter des œufs en abondance, étant bien conduit. Les grains et les pailles abondant chez vous, ne vous arrêtez pas à un si petit nombre de volaille, mais amplifiez votre basse-cour à proportion de vos moyens, en fournissant vos poules de coqs, selon la distribution susdite, non pas tant pour faire faire abondamment des œufs aux poules (ne laissant pas d'en avoir sans mâle, comme cela se voit tous les jours),

que

que pour rendre les œufs sains au manger, et qu'étant bien germés, il soient bons à éclorre; à quoi manquant, ces avantages justement espérés manqueront aussi.

Outre la mangeaille que cette volaille trouve en campagne, il faut lui donner du grain ou d'autre nourriture, deux fois le jour, par un ordinaire limité, et à une heure certaine, sans y manquer, de peur que la volaille ne dépérisse au préjudice de sa ponte et de sa graisse. La nourriture lui sera toujours donnée dans le même endroit, et pour qu'elle y mange commodément, le lieu sera plein, uni, et placé à l'abri des vents, pour y séjourner à l'aise sans être battue par les froidures. Le premier repas doit être donné à soleil levant; car comme cette volaille est très-diligente à se lever avec le jour, aussi veut-elle manger dès le grand matin, le tems lui semblant extraordinairement long, en attendant la nourriture, ce qui est cause que quand elle trouve le moyen de sortir du poulailler, elle épuise sa colère sur les plus précieux jardinages, si elle peut y atteindre. On évite ou modère ce dommage, en ne mettant point de retard à leur donner à manger aux lieu et heures accoutumés. Le second repas

sera environ une petite heure avant que le soleil se couche, pour donner le tems à la volaille de se retirer à l'aise. En continuant ainsi sans interruption, elle se portera très-bien, et les poules (le tems ne leur étant pas contraire) seront toujours disposées à faire des œufs, et grasses raisonnablement pour être mangées. La nourriture la plus propre et la plus à ménager pour elle, sont les millets communs, les vanures et criblures des bleds, qu'on serre à part pour cet usage, auxquels, pour allonger la mangeaille, on ajoute quelquefois du gland pilé, des herbes hachées, des fruits découpés et autres choses, selon les saisons. On leur donne par économie du son bouilli et chaudement, et autant qu'on peut, des miettes de la table, pour les provoquer à pondre, qu'on conserve soigneusement pour cela, comme on fait de l'avoine pure, qui leur est fort propre, et le mil-sarrasin aussi; mais par-dessus toute autre nourriture, la graine de chanvre est de grande efficacité pour les faire pondre.

Du plaisir que la volaille prend à manger de la vermine de terre, est sortie l'invention de la verminière, très-profitable en ce ménage, vu qu'avec beaucoup d'économie elle

aide à entretenir une grande quantité de volaille, qui en est grassement nourrie, avec un peu de grain qu'on lui donne d'ordinaire. On procède ainsi à cet artifice : on fait une fosse, de la figure et de la grandeur qu'on veut, qui ne soit pas moindre cependant sur chaque face, étant quarrée, de dix à douze pieds, et en proportion d'autre figure; profonde de trois à quatre, dans un lieu un peu pendant, pour en faire vider l'eau du fond, de peur de croupir; au défaut de ce lieu, l'endroit se trouvant en plaine parfaite, sans s'arrêter à le creuser, on en élèvera le bas avec de la terre, pour le faire vide, et on l'enclorra de murailles bien maçonnées, de la hauteur de trois à quatre pieds, comme si c'était une petite cour : dans cette enceinte creusée ou élevée, on mettra au fonds un lit de paille de seigle, hachée menue, de la hauteur de quatre doigts ou d'un demi-pied, sur lequel on placera un lit de fumier de cheval ou de jument, pur et récent, qu'on couvrira de terre légère et déliée, où l'on étendra du sang de bœuf ou de chèvre, du marc de raisin, de l'avoine et du son de froment, le tout mélé ensemble. Cela fait, on retournera à la paille de seigle, et con-

séquemment aux autres matières ; savoir au fumier et à la terre, qu'on disposera par lits, l'un après l'autre, d'après l'ordre susdit, chacun de quatre doigts d'épais ou de demi-pied, en y ajoutant des autres matières connues ci-dessus, et outre cela, en fourant au milieu de cette composition des tripailles de mouton, de brebis et d'autres bêtes, telles qu'on pourra les recouvrer ; enfin le tout sera recouvert avec de forts buissons, qu'on chargera de grosses pierres, pour empêcher que les vents et les poules ne découvrent l'artifice, ce qu'elles feroient sans cette précaution, en y grattant et béquetant. La pluie donnera dessus pour faire pourrir cette composition, ce qui en est le but principal. Un nombre infini de millions de vers s'engendrera dans ce mélange en peu de tems, qu'il faudra ménager avec ordre, car si on les laissoit à la discrétion des poules, elles les auroient bientôt dévorés. En bâtissant la verminière, on laisse une porte au milieu, à l'une de ses faces, regardant l'orient ou le midi, que l'on ferme avec une pierre sèche, jusqu'au plus haut : par cette porte, l'on entame la verminière, en ôtant de ses plus hautes pierres, ce qui est nécessaire pour

l'ouverture, afin de distribuer aux poules la mangeaille qui en est tirée, au jour la journée, selon la faculté de la verminière, et à proportion du nombre de la volaille, dont elle se repaît avec beaucoup d'appétit, après avoir mangé le grain, que de coutume on lui distribue premièrement au sortir du poulailler. Un homme, avec trois ou quatre coups de bèche, sort tous les matins la provision de cette mangeaille, pour tout le jour, sur laquelle la volaille passe son tems, ne cessant d'y béqueter et gratter tant qu'il y paroît un seul ver. Il faut cependant serrer à part ce qui reste de la précédente journée, qui ayant été soigneusement recherché, vide de vermine, ne peut plus servir qu'en fumier. On videra la verminière toujours par un seul endroit, sans y faire une nouvelle ouverture; moyennant cet ordre, elle fournira longtems des vers à la volaille, qui en outre aura la liberté d'entrer dans la verminière, par la porte, qu'à cet effet on tient continuellement ouverte; mais ce ne sera que plusieurs jours après qu'on aura commencé à fouiller dans la verminière, s'y étant formé un vide pour y laisser entrer la volaille. A mesure qu'on fouille, la porte s'abaisse en en ôtant les

pierres de jour à autre, qu'on repose à côté pour réitérer le service, étant venu jusques au fonds, ce qu'on fait petit à petit, comme il est dit. Il ne sera touché aux buissons de la couverture, qu'à mesure que la composition en sera ôtée, le reste demeurant toujours couvert jusqu'à la fin, pour éviter le dégât que la volaille y feroit en fouillant dessus, ainsi qu'il a été représenté. Il faut noter aussi que la verminière doit être assise en lieu chaud, à l'abri des vents, pour que sans importunité la volaille y séjourne volontiers.

Afin que cette provision de vermine ne manque pas, il faudra faire deux ou trois verminières, pour servir alternativement les unes après les autres, en n'en tenant jamais à-la-fois qu'une ouverte, qui, aussitôt qu'elle est vide, de rechef est remplie. Ainsi, cette nourriture en se renouvellant, fournira continuellement le moyen de nourrir la volaille; mais comme ce ménage est plus nécessaire en hiver qu'en été, c'est aussi pendant les froidures qu'on s'en sert le plus, par l'âpreté de la saison, qui ne permet pas à la terre de produire alors d'elle-même tant d'insectes,

de fleurs, de fruits, qu'en tems chaud et tempéré, dont la volaille fait son profit.

Les mûres sont agréables à la volaille, qui s'en nourrit très-bien : à cet effet, on plantera un nombre de mûriers près de leur habitation; que les mûres soient blanches ou noires, elles ne laissent pas d'être une bonne nourriture à ce bétail; cependant elles trouvent les blanches plus appétissantes que les noires, par leur extrême douceur. Pour ce service, il conviendra de s'abstenir d'ôter les feuilles des mûriers, comme l'on fait de ceux dont sont nourris les vers à soie, afin que leur fruit demeure bon, celui dont on a ôté les feuilles ne pouvant être tel, et il deviendroit tout flétri par la chaleur du soleil, qui le laisseroit sans ombre.

La mère de famille, pour se soulager, confiera à l'entretien de sa volaille la plus experte et la plus diligente de ses servantes, en se réservant cependant la principale intelligence de ce négoce. Cette servante, par charge expresse, aura le soin de nourrir la volaille, de l'enfermer, de l'ouvrir et souvent reconnoître; en un mot, elle conduira sa volaille sans omettre aucun article concernant cette fatigue, comme de retirer les œufs des poules

de jour à autre, pour les serrer à part, et séparément par journées, sans se confondre, afin de distinguer les frais d'avec les autres, et pour qu'ils soient employés selon les différens usages qu'on desire ; de nettoyer les poulaillers chaque semaine une fois, en en retirant les fumiers jusques sur les juchoirs, échelettes et montées, pour qu'aucune saleté n'y séjourne ; de les parfumer souvent avec des herbes odoriférantes, en faisant quelquefois brûler dedans de l'encens, du benjoin et semblables drogues, pour en chasser le mauvais air et les mauvaises odeurs, sur-tout dans le tems où ce bétail est attaqué de quelque maladie ; en même tems on rafraîchira les nids de nouvelle paille, parce qu'avec la vieille s'en vont dehors les puces, les poux et autres insectes nuisibles à la volaille, ou plutôt elle se servira du foin, qui n'est pas si sujet à engendrer de la vermine que la paille, et parce qu'il est plus mol qu'elle, et plus chaud, au soulagement de la volaille, qui, par ce moyen, sera maintenue en bon état, pour en tirer le service qu'on doit raisonnablement en espérer.

Les poules ont ceci de commun avec les autres revenus de la terre, d'avoir leur saison

particulière pour pondre plus abondamment. Les poules de nature robuste, en pays chaud et tempéré, font des œufs plus longtems que les foibles en pays froids : à toutes en général le froid est contraire, car elles cessent de faire des œufs, quand l'hiver devient rigoureux. Il est vrai que l'industrie de l'homme étant en plusieurs choses admirable, dans ce cas, il y a aussi moyen de contraindre les poules à pondre en hiver, presque contre l'ordre commun. Trois choses concourent à cela ; la force de la poule, le lieu de la garde et la nourriture dont elle se repaît ; un petit nombre de poules bien marquées et choisies de moyenne corpulence et d'âge, seront enfermées dans une chambre chaude et claire, avec un coq gaillard et éveillé ; là, elles seront grassement nourries, avec une mangeaille propre à votre intention : l'orge bouilli et donné chaud est très-bon, l'avoine crue aussi ; la graine de l'herbe appelée *esparcet*, les miettes venant directement de la table, toutes sortes de criblures des bleds, mais par-dessus toutes choses la graine de chenevis, est très-propre à échauffer les poules, non pas pour les en nourrir entièrement (car cette nourriture seroit trop chère),

mais pour leur éveiller l'appétit, en leur en donnant quelquefois. On prendra garde qu'elles ne manquent pas de ces vivres; que l'eau nette et claire leur abonde aussi; que le fumier soit souvent ôté, et la paille de leurs nids de même échangée. Vous observerez au bout de quelques jours les poules qui feront bien, pour sortir de cet ordinaire celles qui ne répondront pas à votre espérance, comme à cela toutes ne se rencontrent pas être propres; et comme les nourritures susdites font pondre les poules, d'autres les resserrent, tels que les pepins de raisins, dont on s'abstient de nourrir la volaille au tems de leur ponte, mais on leur en donne seulement quand ils l'ont finie, pour leur nourriture et entretien.

On ne peut conserver qu'avec difficulté les œufs longtems en bonté, qui se corrompent d'heure à autre. Les médecins disent que l'œuf nouveau est très-bon et le vieil très-mauvais; que le premier jour un œuf vaut de l'or, le second de l'argent, et le troisième du plomb. En un mot, plus ils sont frais pondus, meilleurs ils sont; c'est pourquoi on ne se tourmentera pas beaucoup pour en faire une grande réserve; ce sera seulement

afin qu'aucune provision ne manque au logis, pour l'employer en appareil grossier de cuisine ou en médecine, dans le tems qu'ils manquent. Quelques-uns gardent les œufs avec du son, du sel, des sciures de bois de chêne, des cendres ou du millet, en les enterrant dans l'une de ces matières séparées; d'autres les mettent parmi la paille ou dans du foin, en distinguant les saisons, pour, selon elles, distinguer aussi les matières, chaudes ou froides. L'expérience de plusieurs enseigne que les œufs peuvent se garder autant que porte leur naturel, sans tant de mystère; car il ne faut les loger que dans quelque caveau en bas, non cependant humide, où par la propriété de l'assiète, chaude en hiver et fraîche en été, ils se conservent bien, pourvu que sans agitation on les arrange tout doucement dans des caisses de bois, sans les mélanger avec aucune matière. Cette chaleur représentée en hiver, préserve les œufs de gelée, comme à cela ils sont sujets, et par le contraire, elle ne peut les cuire, parce qu'elle est modérée; mais comme on ne doit pas se mettre en peine d'en garder l'été, pendant lequel les poules en fournissent suffisamment, il ne faut penser que pour

l'hiver, et par ce motif retenir des œufs que les poules font dans le mois d'octobre, parce qu'étant les plus frais de la saison, ils passeront aussi plus avant dans l'hiver, que si on les avoit pris avant ce tems. Parmi les munitions de vivres qui furent préparées pour l'armée que le roi Charles VI dressa contre l'Angleterre, l'an 1386, il y avoit une provision de jaunes d'œufs battus avec du vinaigre, dont des tonneaux étoient remplis; ce qui nous apprend que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on reconnoît la difficulté de conserver les œufs.

Nous avons parlé de la nourriture de la volaille et d'une partie de son revenu, il reste à démontrer comment on la multiplie, pour en faire durer la race; sans ce moyen, dans peu l'engeance en manqueroit, vu la vie courte de cette volaille, qui ne va guère plus loin que cinq à six ans, encore sont-ce les plus robustes mâles, coqs et chapons; quant aux femelles, elles sont entièrement vieilles à quatre. Cette volaille se renouvelle par ses œufs, selon le commun naturel des oiseaux. Les poules ne tendent qu'à faire leur pontes, pour ensuite la couver et faire éclorre, à quoi la nature les excite; mais

comme rarement elles viennent à bout de leur entreprise, par le danger des chiens, des renards et autres bêtes, qui gâtent les œufs et les poussins, lorsqu'ils les rencontrent en campagne, quand d'elles-mêmes les poules s'efforcent d'élever les petits; en aidant aux poules, on a rédigé en art leur inclination naturelle : suivant lequel on observe vigilamment la poule qui a achevé sa ponte, pour alors la mettre en œuvre, sans la laisser refroidir de cette grande affection qui lui est propre; la ponte (que les femmes du Languedoc appellent *poustaignade*), est un certain nombre d'œufs que la poule fait sans se reposer que bien peu, un chaque jour, quelquefois deux, mais rarement; allant un peu plus ou moins de dix-huit à vingt. On reconnoît facilement cela au gloussement, qui est un continuel et nouveau chant, différent de celui qui leur est ordinaire. Toutes les poules, quoique gloussantes et qui desirent couver, ne sont pas propres à cet office : les jeunes de deux ans ne valent rien, ni les criardes, ni les trop joyeuses, ni les farouches, qu'on appelle aussi enragées, ni celles qui ont des ergots comme les coqs; mais seulement les franches et paisibles qui,

d'ailleurs, sont d'une bonne complexion et d'une nature robuste. Après l'hiver, le plus tôt qu'on peut mettre les poules couver, est le meilleur, pour avoir des poulets avancés, afin qu'ils soient grands avant l'arrivée de l'été, et puissent être chaponnés devant la St-Jean; par ce moyen, on aura des chapons avancés et ensuite grands, selon le proverbe: *chapons devant la St-Jean, et chaponneaux après,* n'étant pas possible que les tardifs puissent atteindre ceux qui naissent de bonne heure. On a la même considération pour les femelles que pour les mâles, les poules qui se rencontrent les moins tardives étant toujours les plus vigoureuses. Les anciens ont défendu de faire cas des poulets éclos depuis la dernière quinzaine de juin, en disant qu'ils ne peuvent croître, quoique bien nourris. Nous ne rejetterons pourtant pas les poulets tardifs, parce qu'il s'en rencontre souvent de ces derniers qui ont une bonne fin, qui même viennent à propos, lorsque les primerains n'ont pas bien donné dans la saison; non pas pour en faire des chapons de la grande espèce, mais de la moyenne; pour les manger en chaponneaux pendant l'hiver, qui par une bonne nourri-

ture s'engraissent très-facilement, ayant tiré leur embonpoint dès leur naissance, arrivée dans les moissons. Il faut de même manger en hiver les femelles tardives comme les mâles, sans avoir égard aux œufs qu'elles font en abondance, à cause de l'abâtardissement de la race, qui ne peut se conserver grande, que par les poules qui ont un grand corsage, ce qu'on ne trouve pas dans celles de cette volée, qui demeurent toujours petites à cause des froidures qui arrêtent leur croissance.

Pour couver, on choisira de grands œufs; car de ceux-ci, comme il a été dit, provient la grande volaille; et si on desire avoir plus de mâles que de femelles, on en mettra plus de pointus que de ronds, parce que, selon l'ancienne et soigneuse recherche, des premiers sortent les coqs, et des autres les poules. Il faut aussi, pour cet objet, ne se servir que d'œufs fraîchement pondus, à cause de leur facilité à éclorre, et rejetter ceux longtems gardés, qui à cela ne valent rien, non plus que les légers; mais on les choisira de dix ou douze jours, et fort pesans, c'est-à-dire, que l'eau ne puisse les porter; par cette épreuve, on discernera les

bons œufs d'avec les mauvais; en les plongeant tous dans l'eau fraîche, on rejettera pour couver ceux qui surnageront, et on retiendra ceux qui tomberont au fonds; l'eau servira en outre en ce que rafraîchissant les œufs, elle les mettra tous dans le même point pour éclorre ensemble. Il est nécessaire de faire attention à la lune, parce que les poussins naissent plus facilement quand elle croît, que quand elle décroît; c'est pourquoi il faudra mettre couver les œufs sur la fin du croissant, pour éclorre au commencement de l'autre.

Il ne faut nullement s'arrêter par un soin ridicule à observer le nombre impair des œufs qu'on met couver, à les fourrer tous à-la-fois au nid avec un plat de bois, sans qu'il soit alors permis de les toucher à la main, et de les compter un à un; à mêler parmi la paille du nid des bûchettes de bois de laurier, des aulx, des cloux de fer, et autres minuties, pour préserver les œufs du tonnerre, qui tuent les poussins déjà demi-formés : comme l'on dit, ce sont des traditions des anciens païens, à quoi quelques femmes superstitieuses tiennent encore aujourd'hui; mais on doit s'attacher à ce qui peut

peut avancer l'œuvre, par un judicieux entendement. Cette ancienne raison s'accorde avec la pratique de ce tems, qu'il faut moins donner d'œufs à la poule, que plutôt on l'emploie à couver, par la difficulté plus grande, qu'il y a à faire éclore les œufs plutôt que plus tard, à raison des froidures, qui ne sont pas encore passées en janvier, ni février, auquel tems quelques-uns commencent à les mettre en œuvre; c'est pourquoi dans cette saison primeraine, ce sera assez de donner à une poule une douzaine d'œufs; en mars, un peu davantage, et finalement en avril, et plus loin, tant que la poule en pourra embrasser et couvrir, et le tems aidera beaucoup à la couvée, en s'échauffant de jour à autre.

Il est plus difficile, qu'utile, de mettre des poules couver dans le fort de l'hiver, pour avoir des poulets en cette saison; cependant, si sans avoir égard à la peine, notre mère de famille le desire ainsi, elle se servira pour cela des poules qu'elle aura tenues enfermées pour pondre en hiver, comme il a été dit, qui étant préparées à cet office par un traitement particulier, se conduiront plus aisément à ce service, que d'autres prises direc-

tement du poulailler. Les mieux marquées de ces dernières et les plus fraîches seront retirées en quelque chambre chaude, et là, nourries soigneusement en toute abondance de nourriture et de breuvage, en les tenant proprement, en les échauffant avec du senevé, des soupes au vin, et du pain blanc; à quoi la feuille et la graine d'ortie desséchées et mises en poudre, aident aussi; et lorsqu'après leur ponte vous les verrez glousser, il faudra leur donner des œufs à couver, en les logeant derrière le four à cuire le pain, pour parfaire leur œuvre dans cet endroit, chaudement accommodées et hors de bruit: pendant qu'elles seront en train, il faudra leur continuer le traitement accoutumé, pour ne pas leur donner occasion par famine de laisser la besogne imparfaite.

On peut avoir des poulets en hiver par le moyen des pigeons patés, plus sûrement que par toute autre voie, qui, par nature, couvant toute l'année, quand ils sont bien traités, feront éclorre des œufs de poule commune, si on les leur suppose au lieu des leurs, qu'on aura ôtés auparavant; par ce moyen, en croyant couver leurs propres œufs, ils couveront les autres, d'où sortiront

des poulets, qu'il faudra soigneusement élever après par une bonne nourriture, dans des cages en lieu chaud ; c'est à cela qu'il faut le plus grand soin, puisque c'est sans mère qu'on entreprend cette œuvre ; c'est aussi dans cet endroit que consiste l'art de cette délicatesse.

Il faut trop de soin pour faire éclorre les œufs de poule sans les mettre à couvert sous aucune volaille. Cela néanmoins se fait à l'aide d'un petit fourneau préparé pour cela, échauffé par le dessous, d'un feu continuel, égal, pas trop fort, par lequel les œufs sont échauffés, et, dans dix-huit ou vingt jours, les poussins en sortent avec étonnement. Le fourneau est de fer ou de cuivre, voûté en rond pardessus, à la manière de ceux à cuire le pain, pavé de même matière, droit et sans aucune pente, comme un plancher, sur lequel on arrange les œufs, entre-mêlés avec de la plume, et couverts d'un coussin de plume bien mollet. On donne un feu continuel et égal à tout le fourneau, par quatre lampes toujours allumées, posées de telle manière, que leur flamme touche le dessous dudit plancher, qui la communique à tout e fourneau et aux œufs qui sont dedans,

échauffés de même par la réverbération dudit fourneau. Pour plus grande facilité, il faudra que le dessus du fourneau soit tout d'une pièce, en forme d'une cloche en timbre, un peu platte, ayant un petit anneau à la sommité du dehors, pour la retirer quand elle est échauffée, lorsqu'on voudra remuer les œufs, ce qu'il faudra faire une couple de fois pendant la couvée. Il faudra aussi que le plancher, étant de figure ronde, environ d'un pied de diamètre, ait sur sa circonférence ou son bord, un rehaussement d'un pouce d'élévation, et qu'il soit tellement épais, qu'on puisse y faire un petit canal, pour qu'on y introduise le dessus du fourneau justement de part et d'autre. Ainsi, par l'art, l'esprit de l'homme supplée au besoin, au défaut de poules; il peut, par ce moyen, faire sans elles, en tout tems, ce qu'en une certaine saison seulement la nature nous permet d'obtenir d'elles. Les poulets ainsi éclos forcément, sont sujets à des fluxions et à des rhumes, et par ce motif, très-difficiles à élever; c'est pourquoi il faudra en avoir beaucoup plus de soin dans leur première jeunesse que des naturels, pour les faire venir en leur parfaite croissance.

Il est nécessaire pour élever de la volaille, en la prenant à l'origine, d'être pourvu d'un lieu propre à cela, autrement la mère de famille aura peu de plaisir de ce bétail; la poule qui couve, et les poussins éclos, ne pouvant supporter l'incommodité d'un mauvais logis; c'est pourquoi nous avons ordonné qu'on fit des cabinets en lieu secret et chaud, où, sans bruit, ni froid, les poules puissent satisfaire à leur devoir; elle couveront très-bien, même avec plaisir, dans les poulaillers communs, leur habitation ordinaire, où elles font les meilleurs œufs; non pas, pour les primeraines couvées, mais pour les suivantes, quand pressées par la saison, toutes les poules se mêlent de couver; ainsi vers le mois d'avril et après, on pourra laisser les poules faire leur tâche, à la charge cependant de plaquer des portes de fil d'archal au devant de leurs nids, pour empêcher que l'autre volaille les détourne de couver, et que les poules qui couvent, quittent leur besogne, afin qu'elles ne sortent qu'aux heures ordonnées par la gouvernante, pour les envoyer promener. On loge les poules employées des premières à cette action, dans les cabinets, en prenant garde que pour les couvées pri-

meraines, ils faudra leur donner les plus chauds et ensuite les autres, par ordre, selon le tems que leur affection à couver est reconnue.

Dans quelqu'endroit qu'on loge les couveuses, avant tout, on nettoiera parfaitement les nids, et même on les parfumera aussi, pour leur donner une bonne odeur, après en avoir chassé la mauvaise; ensuite on les garnira de paille fraîche, ou plutôt de foin, par les raisons dites, et on mettra devant des petits morceaux de bois, pour empêcher les œufs de tomber par dehors, quand la poule se remue. La gouvernante placera tout contre les poules, de la mangeaille et de l'eau, pour se nourrir et boire, afin que l'aisance de ces choses les attache à leur besogne; la gouvernante les retirera quelquefois de là, pour leur faire prendre l'air et le soleil, pour peu de tems cependant, de peur que les œufs se refroidissent par une trop longue absence; et ce sera alors qu'elle reconnoîtra si les poules sont véritablement attachées à leur œuvre.

La gouvernante s'abstiendra de toucher les œufs sans cause necessaire, lorsqu'ils seront une fois posés sous les poules, par le

danger de tout gâter; mais avec patience elle attendra qu'ils soient éclos. Pour faciliter cette chose, il est à propos de retourner les œufs d'un côté à un autre, une ou deux fois pendant la couvée, afin que la poule les échauffe également; mais pour qu'elle ne se trompe pas dans ce cas, il faudra marquer les œufs d'un côté avec quelque couleur, pour éviter toute erreur à cet égard. Les poulets se trouveront éclos, sans embarras, dans vingt-un jours au plus tard, d'après l'expérience ordinaire, conforme à ce qu'en ont dit les Anciens, qui ont remarqué que les œufs de poules communes s'animent dans trois fois sept jours, et ceux des paons, canes et oies dans trois fois neuf. Pendant ce tems, on visitera souvent les couveuses, pour que rien ne leur soit nuisible, et que la mangeaille et la boisson leur soient amplement données; faute de ce soin, plusieurs manquent, et il y en a même de si attachées à leur besogne, qu'elles se laissent plutôt mourir de faim, que de sortir du nid pour aller paître.

Par cette fréquente visite, la gouvernante secourra les premiers poussins qui écloront, et qui, trés-souvent, ne peuvent sortir de

leur coquille, à cause de sa dureté, que l'on rompt tant soit peu, tout doucement, lorsqu'on entend pioler le poussin dedans, afin de faciliter son issue; à quoi elle veillera, quand le dix-neuvième jour sera passé, car alors ils commencent à éclore; mais après le vingt-unième il faudra rejetter, comme inutiles, les œufs qui demeureront entiers, sans que la poule s'y amuse davantage. Il ne faut pas se hâter de retirer les poussins à mesure qu'ils naissent, on doit les laisser sous la mère un jour et davantage, en attendant les autres qui doivent sortir, sans cependant s'inquiéter de leur donner rien à manger, parce qu'ils n'en ont pas besoin.

Lorsque tous les poussins sont éclos, la gouvernante, en les sortant du nid, les mettra avec la mère dans quelque grand panier ou crible, pour un jour seulement, chaudement avec des fourrures, des étoupes et d'autres matières propres à cela, pour les préserver du froid, qu'ils craignent beaucoup alors Peu-à-peu ils s'accoutumeront à l'air pour y vivre sans altération. On les parfumera avec des herbes de bonne odeur, comme du romarin, du pouillot et autres semblables, ce qui les préserve de plusieurs maladies,

auxquelles ces petits animaux sont très-sujets dans leur commencement. En changeant d'habitation, on les enfermera toujours avec leur mère dans une grande cage, touchant ou au cabinet dans lequel ils seront nés, ou dans quelques chambrettes claires et tempérées. Au commencement, les poulets seront nourris avec une soigneuse diligence, en les visitant de moment en moment. Leur nourriture est le millet cru, l'orge et le froment cuit, les miettes de pain trempées quelquefois dans le vin, dans le lait, dans le caillé et semblables friandises, qu'on leur renouvelle de fois à autre, pour leur aiguiser l'appétit : quand ils commencent à devenir forts, on leur donnera, de deux en deux jours, des porreaux hachés menu, avec du cresson allenois, plus pour médecine que pour aliment, qu'ils mangeront cependant avec plaisir. La mangeaille ne doit jamais leur manquer, surtout le millet, qui doit faire le gros de la nourriture, et qui leur plaît beaucoup, de même que l'eau, ne pouvant se passer de boire et de barbotter. L'air avance beaucoup ce jeune bétail, moyennant qu'il leur soit donné à propos ; c'est-à-dire, de leur faire sentir le soleil, lorsqu'il fait beau tems, pour

quelques heures seulement, et les en retirer ensuite, jusqu'à ce que parvenus à une grosseur raisonnable, sortis de la chambre, on les expose en campagne, sous la conduite de leur mère, qui avec grand soin les élève, en les faisant manger et en les couvrant soigneusement sous ses ailes, pour les garantir du froid, et les défendre contre tout ce qui voudroit leur faire du mal.

On pourra rassembler plusieurs petites couvées, pour faire une grande bande de poulets, jusqu'à trois douzaines, qu'une seule poule conduira très-bien; de ceci on tire une autre économie, parce qu'alors il y aura plus de poules qui se remettront à pondre, que moins il s'en trouvera d'employées à la conduite des poulets.

On peut encore débarrasser entièrement les poules de cette conduite, en les subrogeant aux chapons, qui sont très-propres à cela; quand on les y a dressés une fois. On choisit un chapon de grand corsage, assez jeune et bien éveillé, on lui plume le ventre, après on le lui frotte avec des orties piquantes, ensuite on enivre le chapon de soupe au vin, faite de pain blanc et de fort vin rouge, dont on lui donne à manger tout son saoul; on

lui continue ce traitement pendant deux ou trois jours, pendant lequel on le tient emprisonné dans une petite caisse de bois, fermée avec son couvercle, mais éventée par des trous et des fentes, pour que le chapon n'y étouffe pas; ensuite on le change dans une cage, en lui donnant pour compagnie une couple de poulets déjà un peu grands; par l'habitude de manger et d'être avec eux, le chapon les caresse et les couvre de ses ailes; ensuite l'approche des plumes des poulets contre le ventre plumé du chapon, souffrant de la cuisson des orties, lui apporte du soulagement, de sorte qu'attribuant aux poulets son entière guérison, qui arrive à la longue, il les prend en amitié, même telle, qu'il ne les abandonne nullement, de peur que par leur absence son mal ne revienne; alors on augmentera le nombre des poulets, mais peu à peu et d'heure à autre, jusqu'à ce que toute la bande soit complette, dont on veut que le chapon soit le capitaine. Celui-ci, après une couple de jours qu'il aura accoutumé ses poulets au logis, les promènera en campagne, où il les conduira avec affection et une sage dextérité, étant continuellement aux écoutes pour les défendre

selon les rencontres, et en action pour les faire paître, en les promenant unis ensemble, et veillera à ce qu'il ne leur arrive aucun accident. Cette amitié lui dure fort longtems, car il ne les abandonne ni du pied, ni de l'œil. jusqu'à ce qu'ils soient entièrement grands, que les petits coqs soient chaponnés, et que les poulettes fassent des œufs.

Ainsi, comme la meilleure conduite des poulets appartient au chapon, aussi la plus profitable couvée est due à la poule d'inde, qui, par son grand corps, couve une grande quantité d'œufs de poule commune, les échauffe très-bien par sa grande chaleur, et jamais ne les abandonne par sa constance; toutes ces qualités rassemblées, causent la naissance de plusieurs poulets à-la-fois, qu'on donne ensuite à conduire au chapon; de sorte qu'ils ne peuvent manquer d'avoir une bonne fin. La manière la plus sûre de gouverner la volaille pour la faire abonder dans la maison, est de n'employer la poule commune qu'à faire des œufs, qu'elle donne en abondance, et d'où provient la volaille, comme il est dit, par la capacité de la poule d'inde et du chapon.

Il faut aussi se hâter, autant qu'on peut, de chaponner les poulets au commencement de l'été, pour avoir de grands chapons, par les raisons ci-dessus dites. Quoique tout l'été soit bon pour chaponner, néanmoins le mois de juin est le meilleur tems, c'est pourquoi on ne le laissera pas s'écouler sans l'employer à chaponner tous les petits coqs qui s'en trouveront capables. On chaponne aussi les poules, pour en rendre la chair plus délicate, et cela sert en outre à les rendre fécondes en œufs, sans germes, faute de mâle, qui ne coche pas la femelle, ainsi dégradée, et ces œufs demeurent impropres pour éclore. Cette opération se fait par incision, en leur ôtant une certaine pellicule, en quoi les moindres ménagères sont fort entendues. Comme toutes les autres castrations, celle-ci se fait dans la vieille lune, et en jour clair et serein.

Il faut conserver les plus jeunes et meilleures bêtes, et se défaire des autres, avec la distiction des espèces, comme on fait d'ordinaire de tout autre bétail : ainsi, on enverra à la cuisine les poules qui auront atteint la quatrième année de leur âge, parce qu'elles ne donnent plus d'œufs; celles qu'on ne trou-

vera pas propres à couver, qui perdent leurs œufs, qui les mangent, qui les cassent, par leur naturel éventé, tenant du mâle, et chantant comme les coqs. On se servira de leur chair quand elles seront grasses, et par cette raison, on les mêlera avec les chapons et chaponneaux, pour les nourrir de compagnie. Le grain seul engraisse bien ces animaux, pourvu qu'on leur en donne à suffisance, par un ordinaire réglé, ce qui ne coûte que modérément, si on est en pays abondant en bleds, par conséquent en pailles, autour desquelles ce bétail se nourrit très-bien, y trouvant toujours quelque grain à manger; la verminière soulage aussi la dépense de cet entretien, qui sera préparée comme il a été dit plus haut.

Pour engraisser complètement les poules et les chapons, il faut recourir à l'empâtement, dont on se sert dans plusieurs endroits renommés dans ce royaume par cette espèce de ménage. On prise entr'autres les chapons gras du Mans, ceux de Saint-Geni, de Loudun; et ce n'est que diversement que l'on travaille en cet endroit, selon la variété des lieux et des humeurs des personnes. Après avoir éplumé la tête et les entre-cuisses des

chapons et des poules, on les met en mue dans des cages basses, qu'on repose dans un lieu obscur et chaud; ou bien, afin qu'ils ne voient plus la clarté, comme préjudiciable à la graisse, on leur crève les yeux. Là, on nourrit les chapons de boulettes faites avec de la farine de millet, d'avoine ou d'orge, qu'on paîtrit en eau chaude, à mesure qu'on les leur donne à avaler; quelques-uns y ajoutent des raves hachées menu. On les repaît deux ou trois fois le jour, même on leur donne à manger de cette nourriture, autant qu'ils peuvent en digérer, à laquelle on les accoutume en la leur donnant peu à peu dans les premiers jours, et ensuite en augmentant leur ordinaire de jour à autre, mais avec l'attention de ne pas leur entasser nourriture sur nourriture; c'est-à-dire de ne pas leur redonner à manger, tant qu'on sentira au toucher du gésier qu'il y reste de la mangeaille précédente, et d'attendre qu'elle soit entièrement digérée. Ce traitement se fait sans boire, parce que les boulettes portent le breuvage, qui, étant nouvellement pétries, et en outre trempées dans l'eau, lorsqu'on veut les faire avaler aux chapons, servent à manger et à boire tout ensemble. Il y en

a qui enferment les chapons ou poules dans un panier ou cabas suspendu en l'air, par des cordes, tellement approprié pour cela, que la tête sort d'un côté pour recevoir la pâture, et le croupion de l'autre pour la vider, afin que la fiente ne l'incommode pas, la bête étant au reste tellement serrée par le corps qu'elle ne peut se remuer, et elle demeure toujours sur son ventre, avec le soin qu'on a eu d'y placer dessous du foin ou de la paille pour l'empêcher de se blesser. Ces volailles-ci seront plumées plus soigneusement que les précédentes, même jusques sous les ailes, afin que les poux, la vermine et la fiente ne puissent s'y arrêter. On les retire quelquefois de là, pour les faire un peu promener, principalement pour leur donner le moyen de se secouer et se gratter, en épluchant leur plumage avec le bec. Je ne parle pas ici des délices de ceux qui, prodigalement, font engraisser des chapons avec de la dragée musquée, de l'anis préparé et autres précieuses matières, pour donner un goût délicat et exquis à la chair : ces somptuosités surpassant l'état modéré de notre père de famille, on les abandonne à ceux dont les moyens se joignant à la volupté

de

de la table, leur font commettre ces excès.

Pour finir ce chapitre, je dirai que les volailles communes, mâles et femelles, ont la coutume de faire de grands maux aux bleds sur le point de leur maturité, lorsque par le voisinage de la maison, elles peuvent y atteindre ; elles en font beaucoup encore dans le pays où les gerbes séjournant dans l'aire à découvert, demeurent à leur discrétion. Pour y remédier, il faut tenir toute la volaille enfermée, dès que les bleds commencent à mûrir, jusqu'à ce que resserrés dans les granges et greniers, ils soient exempts de ce dommage. On gardera les volailles dans quelques chambres claires et éventées, par espèces séparées, où elles seront nourries avec un ordinaire raisonnable, de grain et d'eau en abondance : pendant ce séjour, nonobstant leur servitude, les poules ne laisseront pas de faire des œufs. Dans les tems de semences on fera de même, et cet emprisonnement empêche la volaille de gâter les grains en terre, avant qu'ils poussent.

CHAPITRE III.

De la Volaille d'Inde.

L'AVANTAGE que l'on tire des poules d'Inde, à cause de la quantité de ses précieuses chairs, qui honorent la table du seigneur en toutes saisons, et les œufs de ménage qu'elles donnent en certaines saisons de l'année, firent surmonter les difficultés qu'on éprouvoit à les élever et à les nourrir, avec lesquelles on gouvernoit ce bétail, lorsque premièrement il vint à notre connoissance. On crut, parce qu'il est étranger, qu'il ne pourroit vivre et se multiplier dans nos climats, qu'avec beaucoup de soin et une extrême dépense; mais le tems, maître des arts, nous a appris que ces oiseaux sont d'entretien passable, sans coûter beaucoup, et s'élevent presqu'en plein air, quoique les pays chauds leur soient plus propres et agréables, comme approchant le plus de leur naturel, et qu'on conserve ce bétail avec une sollicitude modérée.

La première chose à considérer est le loge-

ment; il faut le préparer propre et sain, pour commodément y retirer ce bétail pendant la nuit et le jour, lorsqu'il pleut, neige ou vente extrêmement fort; car cette volaille, ainsi que l'autre, craint de se morfondre, et les gouttes qui leur arrivent par les froids et autres injures du tems, quand par contrainte ils se logent à découvert. Que le poulailler soit construit, comme il a été dit; il sera accommodé de son juchoir, qu'on disposera en théâtre par escaliers contre les murailles du dedans, afin que de terre les dindons et dindes y montent facilement jusqu'au plus haut pour se choisir une place à leur fantaisie; car comme elles ne volent pas haut, encore est-ce avec beaucoup de difficulté, à cause de la pesanteur de leur corps, ce seroit beaucoup les incommoder que de les contraindre à se percher en juchoir semblable à celui de la volaille commune. Ce juchoir sera accommodé avec des perches et des lattes, grosses et fortes, pour que les dindes puissent solidement s'y percher; ce qu'elles ne pourroient faire, si les perches étoient de bois menu et foible. Il ne faut laisser au poulailler aucune entrée particulière pour cette volaille, la porte pour aller et venir suffisant pour cela, avec une

fenêtre pour l'éclairer, accommodée comme, celle du logis de poules communes, de barreaux de fer et de fil d'archal, afin que les dindons y soient en sûreté. Ce poulailler sera, de même que le précédent, voûté, blanchi, pavé, et fourni de nids dans l'épaisseur du mur, convenables à la grandeur de l'animal. Les nids ne serviront qu'à couver en saison; car pour la ponte, il ne faut pas se soucier de leur préparer aucun endroit particulier, vu que ces poules font leurs œufs de tous côtés où elles se rencontrent, et le plus souvent sur le pavé de leur logis, que par ce motif on couvrira souvent de paille fraîche, comme la litière aux chevaux; alors les œufs ne seront pas en danger de se casser. Les poules-d'Inde ne sont pas si fécondes en œufs que les communes; elles ont leurs pontes limitées à trois fois dans l'année, et à chacune, elles font douze à quinze œufs ou environ, la première commençant vers la mi-février, et la dernière vers le mois de septembre.

On choisira pour l'engeance de ces oiseaux, le plus grand bétail, mâle et femelle, puisque toute l'espérance ne consiste que dans leur chair. On ne doit pas faire grand cas des œufs, à cause de leur petit nombre, et parce qu'ils

ne sont pas très-bons pour la santé. Au reste, ces animaux seront joyeux et éveillés autant que leur naturel peut le porter. Il n'y a pas grand choix à la couleur de leur plumage, quoique la blanche soit la plus estimée par sa rareté, n'y reconnoissant pas d'autre qualité remarquable; c'est pourquoi vous choisirez le coq blanc pour en avoir de sa race, si cependant vous pouvez avantageusement le trouver. Quant au nombre, un mâle et trois ou quatre femelles suffiront pour vous fournir de cette volaille; mais ne vous arrêtez pas à un si petit troupeau, et ordonnez l'accroissement de ce bétail, quand le moyen vous en sera offert, de six à sept douzaines de bêtes, mâles ou femelles, qui sont la charge d'un garçon que vous destinerez à ce service. Vous nourrirez cette bande proportionnée à moindres frais, étant gardée, qu'une demi-douzaine de bêtes laissées sans soin près de la maison, par les maux qu'elles font aux bleds, aux vignes, aux jardins, et même aux prairies d'élite, quand elles peuvent y atteindre. Outre qu'en les retenant près du logis, il faut leur donner largement à manger pour les maintenir en bon état. En les promenant dans la campagne le long du jour,

elles trouvent beaucoup de mangeaille, de racines, de vermine, d'herbes, de grains, de fruits sauvages, dont pour rien elles se nourrissent parfaitement. Ceux qui les entretiennent dans les villes ou aux champs dans la basse-cour, ont avec raison décrié la nourriture de ces animaux; car, par leur naturel gourmand, et la grandeur de leur corps, qui ne se contente pas de peu, il ne faut pas leur épargner le grain, sur-tout l'avoine, autrement on n'a que du bétail languissant. Et celui qui compare la dépense des dindons et des dindes à celle des mulets, a bien rencontré.

Au lever du soleil, notre petit pâtre conduira son troupeau en campagne, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, dans les bois, dans les déserts, près des ruisseaux et des rivières, quelquefois par les prairies fauchées, et seulement lorsqu'elles sont abandonnées à l'autre bétail, afin que par la différence des pâtures, le changement des lieux le réjouisse. Il les ramenera au logis sur les dix heures, pour les tenir enfermés jusqu'à près de midi; alors il les remenera au pâtis pour le reste du jour; et quand la fin en arrivera, il se retirera doucement avec son troupeau, qu'il enfer-

mera dans le poulailler, après lui avoir donné un peu de grain, tant pour l'égayer (comme l'avoine fait aux chevaux), que pour lui faire aimer le gîte. Par cette friandise ordinaire, il s'approchera gaiement de la retraite, ce qui en même tems servira au gardien pour reconnoître et compter ses bêtes; à quoi il faut qu'il s'accoutume sans y manquer un jour, pour, par ce moyen, ramasser celles qui seroient écartées du troupeau. Voilà le moyen convenable de nourrir une bonne quantité de dindes, dont la dépense principale est le gardien; petite, en ce que par aumône, sans autre considération, vous nourririez un pauvre enfant, fils ou fille, capable de cette charge.

Comme la poule dinde est la meilleure couveuse de toutes les poules, il ne faut pas confier à d'autres à couver ses œufs, ni la conduite de ses dindons, si ce n'est quand on veut se peupler de ce bétail, et qu'on ne peut le faire qu'avec des œufs; alors il faut nécessairement en confier la charge aux poules communes, qui en viennent assez bien à bout quand c'est en petit nombre, car elles ne peuvent embrasser que cinq ou six œufs. Quelle que soit la poule qui couve les œufs de dinde,

elle emploiera environ un mois à les éclore, par le naturel des œufs. L'endroit pour couver sera entièrement semblable à celui de l'autre volaille, c'est-à-dire, paisible et plus chaud que froid, même plus chaud pour les premières couvées que pour les suivantes; à quoi les nids du poulailler serviront de même, à la charge de les fermer d'un treillis de fil d'archal, comme il est dit ci-dessus, et on les ouvre au besoin pour empêcher les poules couveuses d'être détournées.

Dès que les petis dindons seront éclos, il faudra délicatement les gouverner, en les préservant du froid, de la faim et du toucher trop rude. Sans ce soin, vous auriez peu de profit de ce bétail, vu que cette volaille est très-délicate dans son commencement, toujours gourmande et si stupide, qu'elle ne sait pas se détourner du trépignement des hommes et des bêtes, et si on n'y veilloit pas de près, pire malheur ne pourroit leur arriver. Les mères même, quoique de leur espèce, tuent plusieurs de leurs petits, quand par mégarde elles mettent leurs pieds dessus, sans y regarder, qu'elles froissent par la pesanteur de leur corps, avec d'autant plus de facilité, que les dindons sont alors tendres et délicats.

Or, le moyen d'éviter ce danger, autant que le naturel de la chose peut le porter, est d'enfermer la mère et les petits, dès qu'ils sont nés, dans quelque chambrette claire et aérée, et de les y tenir jusqu'à ce qu'ils soient fortifiés pour les promener en campagne; ce qui arrive plutôt dans un endroit que dans un autre, selon la faculté du ciel. On tient aussi commodément les dindons dans de grandes cages, dans lesquelles ils sont portés à l'air au soleil aux belles heures du jour, et on les rapporte la nuit dans la maison, sans leur laisser sentir ni froidures, ni pluies, ni vents, ni même la trop grande ardeur du soleil, de peur de les entêter; c'est pourquoi on les y laissera séjourner jusqu'à un certain point. Il ne faudra jamais non plus les tenir en chambre carrelée de brique ou de pierre, à cause du froid qu'ils endurent aux pieds quand ils reposent sur ces matières, ce qui leur donne la goutte et enfin la mort; ce qu'il sera facile de prévoir, en les nourrissant dans un lieu plancheyé de bois, pour y demeurer jusqu'à ce que par l'âge ils puissent supporter toutes sortes d'habitations dedans et dehors le logis.

La gouvernante aura soin de garantir la

volaille de toutes ces intempéries, ayant l'œil continuellement sur celle-ci, la plus foible à son origine, de toutes les autres, et la plus difficile à élever, qui ne peut, par sa gourmandise, supporter la faim ni la soif. Par cette raison, il ne faut jamais la laisser sans nourriture ni breuvage. Il n'est nullement nécessaire de nourrir ces poulets avec des jaunes d'œufs cuits durement, mêlés avec des miettes de pain blanc (comme plusieurs ont, le tems passé, cru que c'étoit leur seule et salutaire nourriture), parce qu'ils se contentent bien aujourd'hui d'un moindre traitement. Ce sera seulement dans leurs maladies qu'on usera de cette délicatesse, comme de leur tremper quelquefois le bec dans du vin, et de leur en faire boire quelque peu. On leur donnera à manger pour l'ordinaire du mil, du panil, de l'orge cuite, quelquefois des laitues hachées menu, du pain émietté avec du caillé ou du fromage mol, des soupes au vin et au lait, et d'autres nourritures que vous varierez selon leur appétit, tenant pour certain, que plus vous les solliciterez à manger, plutôt ils parviendront à leur parfait accroissement; alors, sortis de tutelle, vous les enverrez paître avec la troupe des grands, et en même tems vous

délivrerez la gouvernante de l'inquiétude de leur entretien.

Il est d'une aussi grande utilité de chaponner les coqs d'Inde, que les coqs communs, ce qui en fait continuer l'usage à ceux qui l'ont expérimenté, parce qu'outre l'amélioration de la chair, on trouve une commodité dans ce ménage; par la castration, la furie de ces coqs est abattue, et si on les laisse entiers et en grand nombre, on est étonné du tourment qu'ils donnent aux poules, par leur intempérance à les cocher à l'arrivée du printems. Ainsi, quand ils sont parvenus à une grandeur raisonnable, sans tarder davantage, on châtre tous les jeunes dindons du troupeau, excepté ceux qu'on desire conserver pour la race, sous la distribution d'en laisser un entier pour chaque dixaine de dindes. Cette opération est un peu difficile par la petitesse des testicules, eu égard à la grandeur de la bête, et parce qu'ils se trouvent aussi profondément enfoncés dans le ventre, mais elle peut se faire en y fixant son attention.

Quant à la manière d'engraisser cette volaille, il n'est pas nécessaire d'un traitement particulier, vu que par l'ordinaire nourri-

ture et entretien, elle se maintient toujours en état d'être mangée ; néanmoins, on laisse à la liberté de chacun pour les mettre en mue et pour les engraisser à la manière des autres chapons ; et on les comblera de graisse.

CHAPITRE IV.

Des Paons.

Le paon, est le roi de la volaille terrestre, comme pour l'aquatique on doit la primauté au cigne. Les payens avoient le paon en tel honneur, qu'ils le dédioient anciennement à Junon leur déesse, qui avoit un temple dans l'île de Samos, où abondoit cette espèce de volaille. Le paon a deux excellentes qualités, il plaît à la vue et au goût : en effet, peut-on voir quelque chose de plus agréable que le manteau du paon, et peut-on manger une chair plus délicate que la sienne ? On lui donne ces épithètes : aîle d'ange, et voix du diable. Aucun autre oiseau ne s'apprivoise aussi familièrement avec l'homme, dont le plumage, comme de celui-ci, soit paré d'or, d'argent, d'azur, de soie verte, de grise,

d'orangée et de diverses autres couleurs, si artistement arrangées, qu'on se perd dans la contemplation de l'œuvre; quant à la voix, elle est vraiment très-désagréable, mais seulement pour ceux à qui elle est nouvelle, étant un peu violente et aigre; car quant au ton, ce n'est qu'un ramage particulier à cette espèce d'oiseau, et ceux qui, par cette raison, rejettent un si noble et si précieux aliment, me paroissent très-difficiles à se contenter, ou fâchés d'autre chose, puisqu'ils endurent bien l'importun piolement des dindes, canes, oies et poules communes, le grognement des pourceaux, et autres semblables cris de toutes sorte d'animaux qu'on entretient dans un ménage. Quelquefois le cri des paons se trouve utile, en ce que très-souvent ils découvrent les étrangers qui surviennent dans la maison de jour et de nuit, pendant le printems et l'été, étant presque muets dans les autres saisons de l'année; ainsi ils communiquent avec les chiens au service qu'ils font pour garder le logis, ce dont je suis témoin fidèle; car pendant les guerres civiles, ils m'ont fourni diverses preuves de cette louable qualité, ayant très-souvent éventé les approches des ennemis dans ma maison

propre, pendant l'obscurité de la nuit, étant perchés sur les arbres qui en étoient les plus proches. Le défaut le plus fâcheux de cette volaille, celui qui auroit besoin de correction, c'est le dégat des jardinages, des vignes et des bleds; quand à celui des couvertures des logis, ils y feront peu ou point de mal, si les tuiles en sont posées ou bâties, comme il faut; ils ne monteront même presque jamais sur la couverture, si, près de la maison, il y a de grands arbres pour s'y jucher; il y a aussi quelque remède pour les jardins, car il ne faut qu'en chasser les paons en sifflant, et autrement en les effarouchant, quand on les y voit, comme on fait de l'autre volaille, ce qui exemptera les jardins de leurs injures; mais on ne peut les détourner des bleds que difficilement, s'ils sont semés près de la maison, parce qu'on ne peut mener paître les paons dans un autre quartier, comme les dindes, les oies et les canes, ni les enfermer dans le logis au tems de la récolte des bleds, comme la volaille commune, et qu'il faut les laisser paître en liberté, ce qui est l'abrégé de la difficulté de cet entretien; à cela, il semble que les paonnes apportent du soulagement, car vers la maturité des grains,

elles se trouvent occupées à couver ; ainsi, elles font peu de dégât pendant ce tems.

Le moins qu'on puisse entretenir de paons, en évitant autant qu'il est possible le mal qu'ils font, est une demi-douzaine de femelles et deux mâles ; non pas qu'un mâle seul ne fourniroit à ce nombre, mais par la raison des coqs communs : *qui n'en a qu'un, n'en a point ;* il ne faut jamais être sans en avoir pour le moins une couple. Si votre maison est plus voisine de prairie que de terres à grains, et de vignobles, et passablement plantée en arbres, ne vous arrêtez pas à une si petite quantité (qui ne pourroit guères vous être utile qu'à vous contenter la vue), mais augmentez-là autant que vous pourrez, afin que la bonté et l'usage de ses chairs soient ajoutés en tout tems à la décoration. Le paon vit jusqu'à vingt-trois et vingt-quatre ans, s'il est en pays qui lui plaise, et qu'il ne lui arrive pas d'accident ; je parle seulement du mâle, car la femelle ne vit pas si longtems. La plupart des paons mâles et femelles sont de différentes couleurs ; gris, blanc, noir, vert, bleu, jaune, incarnat, orangé et de plusieurs autres ; néanmoins, il s'en voit de tout blanc, qui sont très-agréa-

bles à la vue. Cela arrive plutôt par un jeu de la nature que par artifice, quoique plusieurs disent qu'ils feront éclore les poussins blancs, en contraignant la mère qui couve les œufs de paon, à ne regarder que du blanc, communiquant par ce moyen cette couleur à ses petits. Ceci se fait en enfermant la paonne couvante dans un cabinet blanchi, n'ayant devant ses yeux d'autre objet que du blanc.

Il y a deux espèces de paons; de célestes et de terrestres, différens seulement en ce que ces derniers sont entièrement domestiques, et les premiers presque sauvages, n'entrant que très-rarement sous les couvertures du logis, ils demeurent continuellement en campagne, se juchent sur les arbres, quelque tems qu'il fasse, pondant, couvant, et faisant éclore leurs œufs, quelquefois sur les arbres, et le plus souvent par les halliers et les buissons, que les mères choisissent à leur fantaisie, d'où elles emmènent leurs petits pour les faire paître. En un mot, ils ne tiennent du privé, que de fréquenter et hanter l'autre volaille, et de manger ordinairement avec elle. Ils ne laissent pas pour cela d'être très-farouches, puisqu'ils ne souffrent

souffrent l'approche du monde que jusqu'à être regardés, en quoi, comme si c'étoit toute leur gloire, il semble qu'ils se plaisent, étant à ce naturellement instruits pour la satisfaction de l'homme. Ils sont au reste si jaloux de leurs belles plumes, qu'ils n'en souffrent pas l'attouchement, de peur d'être dépouillés; c'est pourquoi on ne peut prendre que difficilement ces oiseaux sans les offenser. Cependant, à la longue, ils font don de leurs belles plumes, quand à la mue, elles tombent de leur queue, tous les ans une fois, environ vers la fin du mois de juillet ou au commencement d'août, et leur queue reprend ses plumes avant l'arrivée des froidures.

Il ne faut pas se soucier beaucoup de dresser le logis des paons terrestres, ni des célestes, parce qu'ils ne s'assujettissent pas à se jucher à un endroit certain et désigné, mais par-ci par-là, sous les portiques et lieux communs, près les étableries; les terrestres se retirent la nuit, en se perchant dans les lieux les plus élevés; les femelles pondent leurs œufs où il leur plaît, cependant dans des lieux différens, aujourd'hui dans un endroit, demain dans un autre. Toutes les espèces de paons se plaisent mieux

en pays tempéré que dans tout autre, et supportent plus facilement les grandes chaleurs que les froids excessifs; cependant ils résistent mieux aux rigueurs de l'hiver, qu'aucune autre volaille; car, quelque tems qu'il fasse, et seuls d'entre la volaille de la maison, les paons célestes passent la nuit sur les arbres.

Les paonnes ne s'accordent avec les poules d'Indes que sur la quantité des œufs qu'elles font; non pas dans le même tems, car elles ne commencent à pondre qu'à l'issue d'avril, ou à l'entrée de mai. Les terrestres en font un plus grand nombre que les célestes, et toutes deux dans des lieux incertains, comme j'ai dit, d'où il faut soigneusement les ramasser de jour à autre, après avoir pris garde quand elles ont commencé cette œuvre, et comme la vie de ces animaux est longue, aussi ils se mettent tard à engendrer; ni mâle ni femelle n'étant propres à faire des œufs avant la troisième année de leur âge, et très-rarement elles commencent plus jeunes.

On recouvre aussi les petits par différens moyens, pour la conservation de la race, selon la variété de ces deux espèces de paons. A l'égard des paonnes célestes, je démontre

ce qu'il faut faire, afin de les faire couver, c'est-à-dire, rien; parce qu'elles ne souffrent aucun artifice, se pourvoyant elles-mêmes de nid, pour y pondre et couver. La nature leur enseigne de se garantir de plusieurs ennemis, leurs destructeurs, tels que les renards, martres, fouines, chiens, pourceaux, qui dévorent les œufs et la mère même, quand ils peuvent y atteindre, et elles craignent et se méfient des paons mêmes, par la peur qu'elles ont qu'ils ne cassent leurs œufs, pour jouir d'elles plus longtems (aussi pendant leur couvée les mâles ne font que crier, et recherchent avec ardeur leurs femelles), c'est pourquoi ces femelles se choisissent des lieux solitaires et forts, dans des touffes de buissons et autres semblables, de difficile accès. Les plus expertes d'entr'elles se nichent sur les grands arbres, quand parmi leur branchage, elles y trouvent quelque retraite qui leur plait, en évitant par ce moyen toutes sortes de dangers : de cette manière, on recouvre quelquefois des choses précieuses avec fort peu de peine.

Le tems venu de pondre, avant que les paonnes fassent semblant de se retirer pour couver, elles font huit ou dix œufs de suite

en autant de jours, en différens endroits, sur les fumiers, dans la cour, parmi l'herbe, dans les buissons de la campagne, en un mot, où elles se trouvent : il faut ramasser soigneusement ces œufs pour les ménager, comme il sera démontré. Après leur ponte, les paonnes se perdent pour couver, demeurant cachées quelques jours, et ne reviennent que par contrainte, pressées de besoin, faute de manger, ce qu'elles font très-promptement, soucieuses de retourner à leur ouvrage, qui leur semble se gâter en leur absence. Ayant rompu le silence, elles ne manquent pas de revenir paître au lieu ordinaire une fois le jour, à l'heure certaine qu'elles se donnent, le matin, à midi ou le soir, sans jamais y manquer, ni se tromper. Elles partent de leur nid en volant et criant d'une voix particulière à cette œuvre, comme le gloussement des poules communes; et après s'être repu promptement, elles s'en retournent en cachette, non pas en volant, comme elles sont venues, mais en marchant par des chemins détournés et nouveaux, pour mieux cacher leur demeure. En vous appercevant de ces choses, donnez ordre de trouver leur nid, à force de chercher et d'épier leur retour, par une sentinelle posée

exprès, pour les clorre et environner, comme les parcs à brebis, avec des claies, des cordages, des poteaux, des buissons, tellement et tant à profit, qu'aucune bête malfaisante n'y puisse avoir entrée pour nuire à la couvée, qui ordinairement est de cinq à six œufs. Si par malheur la paonne est détournée de couver, et que cet accident ne surpasse pas le milieu de sa couvée, elle en fera une seconde, en se remettant en train comme devant, dont elle viendra à bout sans un nouvel empêchement; mais les paonnaux qui en sortiront, ne parviendront jamais à la grandeur de ceux de la première couvée, par la proximité de l'hiver, qui empêche leur accroissement. Il faut attendre la fin de la couvée, sans jamais aller la visiter que de l'œil et d'assez loin; car quoiqu'en cette action, la paonne s'attache entièrement, en s'y rendant opiniâtrément comme immobile, on risqueroit de cette manière à tout gâter, en lui faisant changer d'avis, par l'approche et l'attouchement importun. Ainsi, le plus certain est de la laisser couver à son aise, ce qui épargne autant de souci; la gouvernante ne se donnant d'autre peine à cet égard que de tenir du grain prêt pour le donner

à la paonne, lorsqu'à son heure elle vient paître, afin qu'étant promptement nourrie, elle puisse s'en retourner de même à la continuation de sa couvée. Au bout d'un mois, les petits seront éclos, avec lesquels la mère reviendra joyeusement à la basse-cour pour se mêler avec l'autre volaille. Il est à remarquer que tous les œufs n'éclosent presque jamais à la fois, et il arrive que la paonne impatientée d'attendre les derniers, s'en va avec les premiers paonnaux, à la ruine du reste, qui se perdent bien souvent par l'impatience de la mère. Le seul remède à cela, est qu'en s'appercevant de l'heure où la paonne abandonne son nid (comme cela peut se faire en y tenant l'œil, et même il est nécessaire de ne pas oublier cette diligence), il faut promptement y aller prendre les œufs qui restent; ensuite, doucement, sans agitation ni délai, les porter de suite sous une poule couvante : à son défaut, vous les poserez dans un large panier parmi de la plume en touffe; et après les avoir couverts de quelque pièce de fourrure, ou de drap de laine fine, et délié pour y être chaudement, vous reposerez le panier dans un four encore chaud du pain qu'on y aura cuit, où, sans

doute, ils achèveront d'éclore, moyennant que la chaleur du four soit modérée. Au bout de quelques jours que vous aurez nourri ces paonnaux avec un pareil soin que les dindons, vous les remettrez à leur mère à la compagnie des autres. Par leur naturel sauvage, les petits n'osent au commencement appprocher des grands, ni de l'autre volaille, à quoi la mère les excite premièrement par des caresses, ensuite elle semble les y contraindre par la force. Les trois ou quatre premiers soirs de leur naissance, la mère les couche dans les haies et buissons près de la maison, ailleurs cependant que dans leur nid où elle ne retourne plus. C'est dans ce tems qu'ils courent le plus grand risque, par l'imminent danger d'être dévorés des bêtes, étant alors exposés à toutes. Pour éviter cet inconvénient, il est nécessaire d'être placé en sentinelle sur la retraite, pour savoir le gîte de la mère et des petits, et là les enclorre dans un petit parc qu'on leur fera, en le changeant tous les soirs autant que la mère changera : moyennant cette précaution, qui ne peut être que pour quatre ou cinq soirs, on préservera la couvée sûrement. Ensuite la mère les accoutume petit à petit à se jucher

sur les arbres, que, par la foiblesse de leurs ailes, ne pouvant voler, elle y portera sur ses épaules l'un après l'autre, en faisant autant de voyage qu'elle a de paonnaux. Le matin venu, la mère saute du gîte en bas, et contraint, par son exemple, les petits à faire la même chose, ce que finalement ils font, après avoir assez marchandé, par la crainte du danger en déployant déjà leurs petites ailes, qui, dans peu de tems fortifiées, leur servent à monter et à descendre des arbres, en volant très-gaiement. Ensuite, comme hors de tutelle, et croissant de jour à autre, ils se mêlent avec les autres de plus grand âge, pour y vivre de compagnie.

La paonne terrestre couve comme la poule-d'Inde, avec la même affection et constance, et y emploie aussi autant de tems, comme il a été dit. C'est pourquoi il faut la loger en semblable lieu, c'est-à-dire, solitaire et secret, en lui donnant sept à huit œufs en charge; se conformant néanmoins à sa fantaisie, en la laissant à l'endroit où elle se sera parquée pour couver, si par trop il n'extravague de la raison. La poule-d'Inde vient très-bien à bout des œufs de la paonne par sa chaleur, et par sa grandeur en couve une douzaine;

mais il faut en donner seulement quatre ou cinq à la poule commune, et elle en sortira à son honneur. On l'emploiera à cette charge, les deux autres couveuses manquant. Toutes ces mères conduisent bien les paonnaux, mais le chapon plus sûrement que nul autre, excepté la paonne, qui est le plus digne capitaine de tous les poulets, qu'aucun autre de quelqu'espèce de volaille que ce soit.

Et afin que sans confusion toute sorte de volaille soit suffisamment repue, il faudra qu'il y ait un ordre dans la distribution de la mangeaille. La gouvernante rassemblera sa volaille matin et soir à l'heure des repas, en sifflant, criant, ou les appelant par d'autres signes, de la manière qu'elle l'aura une fois accoutumée; elle dispersera la nourriture par quartiers comme par tables, selon les espèces de bétail (toujours dans le même endroit), et donnera à chacune sa portion distincte et mesurée, pour que, sans embarras, toutes puissent séparément prendre leur repas en repos. La gouvernante saura les contenir dans cet ordre, avec un long bâton qu'à cet effet elle tiendra à la main, et en frappera les bêtes qui ne mangeront pas suivant l'ordre. Par cette dextérité, toute la volaille indifférem-

ment se maintiendra bien portante, et chaque bête mangera suffisamment. Ce sera d'ailleurs une chose agréable de voir à la fois toutes les espèces de volaille, terrestres et aquatiques, se nourrir à la maison, jusques aux pigeons, si on veut, près les unes des autres, paisiblement se repaître et se fréquenter en troupeaux distincts et séparés.

CHAPITRE V.

Des Oies.

L'OIE, entre tous les oiseaux de rivière, qu'on appelle amphibie, parce qu'il se nourrit sur la terre et sur l'eau, est celui qui le moins desire l'humidité : il se multiplie et croît presque dans tous les lieux, cependant avec plus d'avantage près des rivières et des étangs, que dans les endroits trop arides. Ce bétail a la gourmandise de la volaille-d'Inde, et la surpasse en dégât, étant plus nuisible qu'elle, par sa morsure venimeuse sur les herbes qu'elle broute, et sa fiente qui amaigrit aussi les endroits où elle touche. Malgré ces incommodités, il ne faut pourtant pas laisser de se servir de ce bétail, très-utile par ses plumes,

pour sa chair et pour sa graisse, revenus de cet oiseau : à quoi les œufs se joignent pour l'avantage de ce ménage; c'est l'espèce de bétail domestique qui fructifie le plus promptement. Au bout de deux mois de sa naissance, qui peuvent tomber peu après la saint Jean d'été, on plume l'oie pour la première fois; pour la seconde au commencement de novembre, lorsqu'on la met engraisser, mais modérément; et pour la dernière, à la fin de décembre au plus tard, quand on la tue étant grasse, en prenant toute la dépouille, plume, chair et graisse. Par ce moyen, on nourrit fort peu de tems ce bétail, car la bête ne vit au plus que huit mois, excepté celles qu'on garde pour la race, qu'il faut conserver toute l'année; ce qui même lui augmente sa réputation, car, sans se constituer en soin et en dépense pour hiverner ce bétail, il ne laisse pas néanmoins de vous accommoder de lits et de remplir le charnier de chair, qu'on sale pour l'usage de la maison, et de vous fournir de graisse de réserve, la plus à desirer pour l'appareil des vivres, outre les excellens oisons dont on mange pendant trois ans. Presque tout le royaume et voisinage connoît l'avantage de ce ménage, ignoré

seulement dans la plus grande partie de la Provence et du Languedoc : selon moi, l'abondance d'huile qu'ils ont dans ces provinces, les empêche de rechercher d'autre graisse pour leur service.

Le troupeau de l'hiver est de deux mâles et six ou sept femelles. Un jars suffiroit bien à ce petit nombre d'oies; mais la crainte de s'en voir privé au besoin par quelqu'accident, fait qu'on s'en pourvoira suffisamment, et plutôt pour en avoir de reste que d'en manquer. Il n'y a pas grand choix dans ce bétail; il faut seulement s'arrêter à la grandeur, à la gaillardise, à la fécondité, et rejeter pour la race les oies des deux sexes qui ont le corps petit, qui sont tristes, et particulièrement les femelles qui donnent rarement des œufs, sans aucun égard, ni même à la couleur de la plume; car il se trouve des oies de bonne qualité de couleur blanche et de grise, quoique quelques-uns disent que les blanches surpassent les autres par l'excellence de leur chair et par l'abondance de leurs œufs.

On fera paître les oies près des rivières, des ruisseaux, des étangs, des lieux bourbeux, où il y a de l'herbe, et des endroits laissés en friche, en les y menant de grand matin

avec les dindes, dont un seul pâtre aura la charge des deux espèces, par la sympathie de leurs mœurs, si cependant le grand nombre de bétail ne demande pas pour chacune un gardien particulier. On les ramenera au logis sur le soir, pour les enclorre dans un poulailler semblable à celui des dindes, et construit de même avec des juchoirs; mais ce sera après leur avoir donné un peu de grain, et autant la matinée en allant aux champs, comme à l'autre volaille. Tel est le traitement ordinaire des oies jeunes et vieilles pour l'été et pour l'hiver, excepté de celles qu'on engraisse, qui, dans ce cas et à cette fin, sont séparées du troupeau et nourries à part d'autre mangeaille, comme il sera montré. Par les mêmes inconvéniens représentés à l'article des dindes laissées sans garde, on mène paître les oies loin de la maison, et par ce moyen on évite les maux qu'elles feroient aux choses les plus précieuses des jardins, vignobles, terres à grains et prairies d'élite, où l'entrée leur est défendue pendant la plus grande partie de l'année, excepté aux oisons nouvellement éclos, où on les mène paître pendant quelques jours pour leur apprendre à manger.

Toutes sortes de poules couvent les œufs d'oie, toutefois la commune mieux qu'aucune autre, mais en petit nombre, parce que la petitesse de son corps et la grandeur des œufs, ne lui permettent pas d'en couvrir plus de cinq ou six, qu'elle fait éclore, et en élève les oisons avec le plus grand soin et le plus souvent avec beaucoup de succès; ce que ne fait pas l'oie même, qui difficilement vient à bout d'élever ses petits. Quelques-uns ajoutent à cette difficulté que l'oie ne peut faire éclore d'autres œufs que ceux qu'elle a pondus elle-même; mais ils se trompent, et n'en ont pas bien fait l'expérience. Ainsi, sans nécessité, on ne donnera la charge de couver les œufs d'oie à d'autre qu'à la poule commune, de même que ceux de cane, parce qu'elle suffit à cette opération. Par la sympathie de ces deux animaux, la poule élève aussi facilement l'un que l'autre; et, sans sortir de ce discours, la mère de famille dirigeant toute sa volaille, confiera la charge des œufs d'oie et de cane à la poule commune, par les raisons susdites, et la conduite des poulets au chapon; les dindons, oisons et canetons indifféremment à la dinde et à la poule commune. D'après cette distri-

bution, les poules, les oies et les canes auront assez de tems pour faire des œufs en abondance, en quoi consiste une partie de leur revenu; ce qui ne pourroit être que défectueux, si ces poules s'amusoient à couver pendant la meilleure saison de leur ponte; et le nombre de toutes sortes de volaille en augmentera davantage, que plus soigneusement la mère de famille y aura l'œil, pour que ce ménage ne se perde pas.

La couvée des œufs d'oie est d'un mois, et a de commun avec la dinde, le logis et le traitement. Le plus grand soin qu'on doit avoir des oisons, est pendant huit ou dix jours qu'ils sont éclos, en les nourrissant soigneusement enfermés avec la mère : passé ce tems, il ne leur faut d'autre traitement que le général, si ce n'est d'empêcher qu'ils se mêlent avec les grands, jusqu'à ce que plus forts, ils puissent se défendre d'eux, dont ils sont battus dans le commencement. On fait par ce motif un retranchement dans le logis des oies, où les oisons sont enfermés le soir pendant quelque tems, en attendant qu'avec l'âge la force requise leur croisse aussi, pour vivre sûrement ensemble au gîte et au pâtis.

Au commencement de mai, les oisons éclosent, leurs œufs ayant été mis à couver à l'entrée d'avril. Quelquefois on avance ou retarde cette action, selon la faculté des saisons qu'on ne peut contraindre. On fait presque toujours bien de commencer à tirer du profit de ce bétail vers la fin de juin, ou au commencement de juillet, par la plume qu'on en retire. Alors toutes les oies, mâles et femelles, vieilles et jeunes, sont plumées, en leur ôtant les plumes même du ventre, du col, de dessous les ailes, et quelques-unes des plus grosses aux ailes, qu'après on assortit, suivant ce à quoi on les destine; pour les lits, pour écrire, pour les épinettes, pour emplumer les flèches et à d'autres usages. Cette volaille ainsi gouvernée, nourrie et dépouillée, achève de passer l'été, pendant lequel les oisons deviennent bons à manger, qui tiennent le rang parmi les meilleures viandes; sur quoi l'on doit être retenu pour l'économie de la provision, toutefois selon les pays, les uns abondant en cette espèce de volaille plus ou moins que les autres.

Il ne faut pas souffrir que les oies pondent ailleurs que dans leur poulailler; à quoi une fois accoutumées, elles ne manqueront jamais d'y

d'y pondre tous les jours, tant que la ponte durera, par leur bonne mémoire, au même endroit qu'elles auront premièrement choisi, et à une heure fixe, qui est communément le matin. C'est pourquoi on ne laissera sortir le matin les oies, que celles qui pondent, n'aient rendu leurs œufs, et par ce moyen, on évitera la peine de les aller chercher en campagne, et le hasard de les perdre. Les oies ne pondent pas dans leurs nids, mais par terre, qu'à cet effet il faut couvrir de paille et rafraîchir souvent, car ce bétail aime à être tenu proprement.

La dernière peine que donnent les oies, est de les engraisser (aussi est-ce la récolte de cette volaille), étant comme des pourceaux, dont par le soin on abrège la vie, en leur faisant faire bonne chère. On dit de ces animaux *que le manger les nourrit*, et *que le trop manger les engraisse*. Tous néanmoins sont d'accord sur cela, qu'il ne faut pas épargner la nourriture aux oies, dont la meilleure, comme aussi la plus chère, est la farine de froment et d'orge détrempée dans l'eau chaude, en y mêlant du miel et des figues; nourriture qui promptement les fait abonder en graisse, leur rend la chair blanche et le foie grand,

qui est la partie la plus recherchée de la bête. Toutes sortes de criblures de bleds leur sont bonnes, de même que les glands concassés, les raves, les navets et autres choses semblables. Il y en a qui les empâtent avec des pelotes de farine, comme les chapons, en les tenant enfermées en lieu chaud et obscur. D'autres se contentent de les enfermer dans des chambrettes avec force nourriture et breuvage, en nettoyant souvent le lieu, car c'est le fumier que les oies haïssent, quoique par elles-mêmes elles soient assez sales.

On engraisse les oies avec moins de mystère, comme on le pratique en Gascogne, où ce ménage est familier. A la mi-octobre, les oies destinées à être engraissées, sont légèrement plumées entre les jambes et les cuisses, ensuite enfermées dans un lieu étroit, où, comme prisonnières, elles ne peuvent marcher beaucoup : par ce motif, on le choisira obscur, et elles seront contraintes de séjourner toujours dans le même lieu. Faute de lieu obscur, on crève les yeux aux oies, qui, quoiqu'aveugles, ne laissent pas de manger et prendre d'elles-mêmes la nourriture, pourvu que ce soit dans un endroit où on les y ait accoutumées auparavant une ou deux fois

seulement. Le lieu sera chaud, les vents et les froidures qui entrent dans leur demeure, leur étant contraires pour prendre leur graisse, de même que la mal-propreté; c'est pourquoi on le nettoiera souvent. Leur nourriture, pour les engraisser, est le seul millet ou l'avoine bouillie dans l'eau. Pour que le tems favorise ce ménage, il faut qu'il soit froid et sec; alors, dans quinze jours ou trois semaines, les oies deviendront grasses en perfection. Les vieilles tardent un peu plus à prendre la graisse, que les nouvelles; différence qui n'est pas reconnue entre celles de même âge, quoique de divers sexe, les mâles et les femelles étant traités de même.

Quand les oies sont grasses, on les tue, ensuite on les plume, et après on les écorche : la peau où est la graisse est hachée menue et mise cuire à la poële, d'où, à la manière de la graisse du pourceau, elle est retirée; et finalement, y ayant mis un peu de sel, on la met dans des vases de terre, vernis en dedans : elle se conserve ainsi longtems pour l'apprêt des viandes, surpasse en bonté et délicatesse toute autre pour cet usage, et a cette propriété, que sans jamais geler ni s'affermir, elle demeure toujours

liquide comme de l'huile grasse. La chair est salée à la manière du lard, pour servir de provision pendant l'année, et la plume est assortie par les maîtres de l'art pour les divers services auxquels elle est propre. Ainsi, au grand profit de la maison, ces trois avantages sortent de ce bétail, que tout bon ménager apprivoisera chez lui, sans craindre autant l'introduction de cette nouveauté, que le regret de se priver d'une si facile et si profitable volaille.

Pour achever les louanges de l'oie, je dirai qu'avec le paon et le chien, elle a de commun la vigilance, en découvrant ceux qui surviennent à la maison. L'Histoire romaine célèbre les oies, pour avoir sauvé le capitole de Rome de la surprise des Gaulois, où il y en avoit quelques-unes de nourries, comme dédiées à la déesse Junon, qui découvrirent à propos les ennemis qui y montoient de nuit en cachette.

CHAPITRE VI.

Des Canes communes, d'Inde, métisses ou bâtardes.

COMME on ne doit pas s'opiniâtrer à élever des canes en lieu sec et aride, de même ce seroit manquer au ménage, étant pourvu d'eau, que de ne pas se servir de ce bétail, par l'utilité de sa nourriture. Les œufs, la plume et la chair, font le revenu des canes : on fait plus de cas des œufs de canes que de ceux des oies, à cause de l'abondance, la cane rendant un plus grand nombre que l'oie; mais le contraire arrive de la plume, par le grand corps de l'oie, et de même pour la qualité; n'étant pas si bonne l'une que l'autre, pour les lits ni pour l'écriture : sympathisant au reste par leurs mœurs et leurs complexions; elles diffèrent notoirement en ce que les canes vivent plus sur l'eau que sur terre, au contraire des oies, qui vivent plus sur la terre que sur l'eau; d'où provient cette différence dans la manière de les

élever, que pour les canes, il ne faut pas une garde particulière pour les mener paître, comme les oies, vu que d'elles-mêmes elles vont quêter leur vie dans les rivières et ruisseaux, et mangent des petits poissons qu'elles y trouvent; c'est pourquoi on leur défend l'entrée aux étangs et ailleurs, où la pêche est considérée, à cause du dégât du poisson qu'elles y font.

Il convient de regarder à la grandeur du corps dans le choix des canes, pour la race, et à la fécondité, pour avoir des œufs en abondance, ce qu'on reconnoît mieux par l'expérience qu'aux marques du plumage, vu qu'il s'en trouve de bonnes et de mauvaises dans toutes les couleurs qui sont propres à cet animal. La charge d'un canard est de huit ou dix canes; suivant ce calcul, l'on assortira la bande. Cette volaille veut sortir en campagne, à la même heure de l'autre; c'est-à-dire, le matin, qui, non plus que la commune, ne peut souffrir qu'on lui reproche le grain, si on veut la tenir en bon état; pour, en saison, la faire fructifier en œufs, et pour en manger de grasses pendant presque toute l'année : le matin donc, on leur donnera un peu de grain, avant que

d'aller à l'eau, et de même le soir au retour : cette friandise marquera leur retraite, et elles ne manqueront pas d'y venir à l'heure, où vous les aurez accoutumées, en s'y rendant d'elles-mêmes, ce qui épargnera la peine de les aller chercher pour les serrer au logis. Ne craignez pas d'avoir une trop grande provision de canes, vu qu'elles vivent dans des lieux perdus, sans rien coûter, la dépense du peu de grain que vous leur donnez n'étant pas si grande, qu'il faille en restreindre le nombre à une petite quantité; d'ailleurs, dès le mois de septembre, vous commencez à en diminuer le troupeau, en en prenant souvent quelqu'une pour manger, ce que vous continuez tout l'hiver, de sorte que, de jour à autre, avec la diminution du nombre, la dépense se raccourcit; fournissez-en donc tous vos moulins et vos métairies aquatiques, afin que vous ne vous priviez pas de la commodité de ce bétail.

L'ennemi le plus redoutable de toutes sortes de volaille, est le renard, aux incursions duquel les canes sont plus exposées que les poules communes, les dindes et les oies, vu que les poules ne s'écartent pas

loin du logis, et qu'en campagne les dindes et les oies sont gardées, ces deux choses n'étant pas pour les canes qui, sans être conduites, vont d'elles-mêmes paître à l'écart. A ce mal, le remède est de chasser aux renards, autant qu'on pourra, pour en délivrer la contrée, et en outre d'envoyer conduire à l'eau les canes, le matin, et sur le soir, de les en ramener, en leur servant d'escorte pour passer les dangers des chemins, quand ils se rencontrent à travers des bois et des halliers; par ce moyen on ramasse celles qui sont écartées, pour qu'aucune ne se perde par désunion. Ainsi, on les préservera du renard, aux heures et dans les lieux les plus à craindre; leur séjour dans l'eau n'étant pas si dangereux, où le renard ne va pas ordinairement les attaquer.

Au mois de mars, les canes commencent à pondre, et continuent à faire des œufs chaque jour, pendant trois mois, et même plus, si le séjour leur plaît. La gouvernante ayant pris garde au premier œuf, ne laissera sortir le matin du poulailler aucune cane, qu'elle ne lui ait rendu les œufs, selon son compte, comme j'ai dit des oies; par ce moyen, aucun œuf ne se perdra : en même

tems commence la saison de mettre couver ces œufs-ci, pour avoir des canetons primerains, les hâtifs étant toujours meilleurs que les tardifs, quant à la grandeur du corps; ceux qui viennent dans l'été, ne pouvant grossir raisonnablement, à cause des froidures prochaines qui nuisent à leur croissance. La charge d'élever les canetons est due à la poule, comme il a été dit; car quoique la poule d'Inde les fasse éclore heureusement, c'est tout ce qu'elle sait y faire, ne pouvant conduire les canetons par sa lourdeur et sa pesanteur, qui, d'eux-mêmes, sont très-lourds dans le commencement, et si tendres, qu'ils meurent pour peu de chose, car pour les tuer, il ne faut que le seul trépignement de la dinde, comme à cela son naturel l'assujettit, en leur mettant le pied dessus, lorsqu'elle lève la tête, en marchant gravement, sans regarder à ses pieds; au contraire, la poule commune les conserve très-bien, par son agilité, après les avoir fait éclore, étant toujours en souci pour les faire manger et pour les échauffer sous ses aîles; ce soin lui dure jusqu'à ce qu'eux-mêmes l'abandonnent, pour aller se baigner dans l'eau, selon que la nature le leur enseigne,

et autour de cette eau, les poules les suivent encore longtems. La cane même n'est pas si propre à élever ses petits que la poule commune, vu qu'en couvant elle refroidit souvent ses œufs, en entrant dans l'eau, étant en liberté, ce dont elle ne peut se passer qu'en languissant, et que d'ailleurs, étant éclos, elle fait morfondre les canetons, en les faisant trop tôt se promener sur l'eau, où elle les méne avant qu'ils soient renforcis. Aussi n'en élève-t-elles pas naturellement une grande quantité, mais seulement une demi-douzaine, encore est-ce en saison chaude, autrement elle ne pourroit en venir à bout. On mettra sous la poule une douzaine de ces œufs, qu'elle fera éclore dans un mois, comme ceux des oies, et on entretiendra avec soin et une visite fréquente les canetons, qu'on nourrira comme les poulets, en les carressant de la voix. La gouvernante ne souffrira pas que les canetons voient la campagne de trois semaines ou un mois, mais elle les tiendra enfermés dans une chambrette avec la mère; passé ce terme, elle pourra leur donner l'air en jour beau et serein, pour les en retirer, la nuit arrivant. Ainsi, petit à petit, ils s'accoutume-

ront aux champs et à l'eau, pour y passer leur vie, selon leur naturel. Par cet ordre, ils grandiront à vue d'œil, deviendront robustes, et passant en sûreté leur bas âge, ils éviteront le danger d'être dévorés par les renards, les chiens, les pourceaux, et même d'être trépignés par les personnes et les bêtes, ceci étant leur plus grand péril, et ce qui en fait le plus perdre.

Il ne faut pas trop se hâter non plus de mêler les jeunes canards et les canes avec les vieux, de peur d'entretenir la guerre entr'eux, car il est reconnu que les grands battent les petits, et cette humeur leur dure, jusqu'à ce que le tems ait fortifié les foibles, pour pouvoir eux-mêmes se défendre. Par cette raison, on les entretient suivant leurs différens âges, attroupés selon leur couvée, qu'on reconnoît par leurs bandes séparées, conservant longtems cette union particulière, qui, étant confondue à la longue, de plusieurs petites bandes, il s'en forme une grande.

La cane d'Inde est une espèce de cette volaille, déjà naturalisée dans les climats voisins, de même que la poule d'Inde. Elle est plus grosse que la commune, différente

aussi d'elle, en figure et en couleur, ayant l'air de la volaille d'Inde, et particulièrement le jars, qui par la tête ressemble un peu au coq d'Inde, discordant en ceci de toute autre volaille, qu'elle est muette, sans mener aucun bruit, est peu féconde en œufs, et que ses petits sont fort difficiles à élever. Néanmoins, sa chair est très-bonne et très-délicate, qualité qui cause l'entretien de l'animal; on le recherche aussi pour décorer la maison, autour de laquelle il est agréable de voir la variété de la volaille, sur-tout cette étrangère.

Il faut un mâle à cinq ou six femelles. Celles-ci se nourrissent dans l'eau comme les autres canes, de la même nourriture, et suivant le même ordre, quant aux heures de les envoyer paître, de leur retraite, de leur logis. L'on donne à couver les œufs de cette cane aux poules communes, dont les canetons éclos ne s'élèvent qu'avec soin et un bon traitement : leur meilleure nourriture est le pain blanc, émietté quelquefois avec du caillé, et ils desirent toujours boire et bourbotter; moyennant qu'on ne les expose pas trop tôt aux champs et à l'eau, et que l'on attende avec patience dans le logis un raisonnable

accroît, ils achèveront de se fortifier en peu de tems, pour résister aux violences des autres espèces de canes, et vivre avec elles de compagnie.

Il sort une troisième espèce de canes par l'accouplement du canard d'Inde avec la cane commune, renommée, en ce que par la fertilité de la femelle, et la facilité à élever les petits qui sortent de ses œufs, l'on peut en avoir abondamment. Cette cane tient du mâle la grosseur du corps, la bonté de la chair et le silence; et de la femelle, la fertilité des œufs, qui s'augmente par cette jonction, les femelles pondant plusieurs fois l'année; mais ces œufs ne sont bons qu'à manger, ne pouvant éclore, à cause du mélange des semences; c'est pourquoi ils sont stériles en génération (comme les mulets), et leur race manque.

Pour en conserver l'engeance, il faut avoir soin de tenir un nombre suffisant de canards d'Inde au troupeau de canes communes; comme sur cinq ou six femelles un mâle (ceux-ci ne pouvant fournir à autant de femelles que les autres), afin d'avoir l'abondance des œufs que vous demandez, lesquels étant couvés, ainsi qu'il est dit, par des poules communes, satisferont à votre desir,

à la charge cependant qu'il n'y ait pas d'autre mâle que d'Inde au troupeau des canes communes, par le danger de gâter tout; et afin que cela puisse avantageusement se faire, il faudra loger en lieu séparé cette bande ainsi assortie; par ce moyen, sans embarras, cette race bâtarde se maintiendra, et vous en tirerez une agréable utilité par les chairs et les œufs qu'elle vous fournira en abondance.

CHAPITRE VII.

Des Cignes.

On ne voit que peu de cignes, excepté dans l'endroit où ils viennent naturellement, et on en élève ailleurs un petit nombre pour le plaisir seul; aussi cette volaille forcée appartient proprement aux grands seigneurs, sans quoi tout ménager aurait sa cour meublée d'un animal aussi délicat, pour l'honneur de sa volaille, tant cet oiseau est à desirer, rare par sa blancheur, d'un grand corsage, d'un port grave, d'un chant mélodieux, qualités qui le rendent magnifique, très-agréable à voir, et qui lui ont accordé

la royauté sur la volaille aquatique. Il est d'une grande dépense et gourmand, dévastant les étangs par le poisson qu'il y dévore, le préférant à toute autre mangeaille; c'est pourquoi, sans une grande commodité d'eau, il ne faut pas se mettre en peine d'en entretenir beaucoup, puisque c'est en quoi consiste leur principale existence. Néanmoins il ne faut pas se désister pour cela de leur donner à manger des grains, du pain, des herbes, des restes de la cuisine, et même faute d'eau en quantité suffisante, ils fréquentent la basse-cour avec la volaille commune, comme ils font en divers lieux de la France.

Le cigne vit fort longtems; on en voit dans plusieurs bonnes maisons de France, qui y ont demeuré plusieurs générations. Il dresse son nid, fait ses œufs, les couve et les fait éclore lui-même, et après, mène ses petits, sans que pour aucune de ces choses, il faille avoir d'autre soin, que de lui dresser un couvert dans quelque lieu solitaire, et de les nettoyer souvent. Sa gourmandise est utile, en ce qu'il détruit les fossés de la maison, de grenouilles, qu'il chasse avec

ardeur, par le plaisir qu'il prend à les manger.

Valenciennes, est ainsi appellée, à cause des cignes dont elle abonde. Les cignes se peuplent aussi naturellement dans la Charente, dans les quartiers d'Angoulême et aux environs : cette rivière est renommée à cause de cette rareté, et par les truites et les écrevisses dont elle est remplie, ce qui fait dire au vulgaire, que la Charente est couverte de cignes, pavée de truites, et bordée d'écrevisses.

CHAPITRE VII.

Du Pigeonnier ou Colombier.

CELUI qui aura à sa commodité un colombier, une garenne, un étang, ne pourra jamais voir sa maison dépourvue de vivres, et y trouvera toujours de la nourriture prête, comme dans un garde-manger ; c'est pourquoi notre père de famille ayant mis en bon train ses terres labourables, vignobles et prairies, et dressé ses poulaillers, se hâtera de se fournir pour toujours de pigeons, de lapins

lapins et de poissons, afin qu'étant approvisionné de ce bétail, il puisse noblement nourrir sa famille, et faire faire bonne chère à ses amis, sans dépenser d'argent. En effet, quelle différence y auroit-il de l'habitation des champs à celle des villes, dont la principale incommodité est la dépense journalière ? Mais en vivant à la campagne des alimens que vous prenez chez vous, cela augmente le plaisir du séjour, qui devient plus agréable, que plus abondamment vous aurez de denrées à votre usage, pour en donner à vos amis et pour en vendre, ce que vous pourrez faire, si vous êtes accommodé de ces choses, moyennant la faveur du ciel. Il n'y a point de maison de ménage, qui consomme tant de pigeons, de lapins et de poissons, que produisent le colombier, la garenne et l'étang, bien dressés et bien entretenus, qu'il n'en reste encore pour convertir en deniers; et quand même il n'y en auroit que pour la seule provision, n'est-ce pas une belle acquisition que de s'approprier des garde-mangers perpétuels, où dans toute occasion on y trouve des vivres, comme d'une source d'eau vive ? Et à quel prix voudriez-vous acheter un charnier toujours

fourni de lard, de jambons, de saucissons, pour y prendre à votre volonté, sans se diminuer, comme l'huile d'Elie? Il est de même de ces avantages, dont deux peuvent se rencontrer par-tout, mais non pas l'étang, qui est restreint en lieu favorisé d'eau; car quant au colombier et à la garenne, il ne faut que les dresser et entretenir, pour avoir des pigeons et des lapins, vu que ce bétail se peuple indifféremment en tous endroits, et sous tous climats.

Ainsi, pour parvenir à ces aisances, vous vous servirez des adresses suivantes : Je dirai, en parlant premièrement du colombier, qu'il faut que trois choses s'accordent ensemble, pour avoir satisfaction de ce bétail, le logis, les pigeons, et la manière de les gouverner. Il n'y a pas grande sujétion à la disposition du colombier; car placé dedans ou dehors la maison, construit petit ou grand, façonné de la forme que vous voudrez, vous y aurez toujours des pigeons, si la race de cette volaille en est bonne et valable; mais vous en aurez en plus grande quantité, s'il est dressé seul en campagne, et construit grand et spacieux, à cause du naturel des pigeons qui se plaisent beaucoup mieux dans un pays

étendu, et dans un grand logement, que dans un étroit et étouffé, comme on peut le remarquer dans les grottes naturelles, dans les antres de rochers, où par leur grandeur extraordinaire, semblable à des temples superbes, les pigeons se retirent en multitudes infinies ; c'est ce qu'on doit le plus observer dans cet endroit, où la règle de proportion n'a pas lieu, l'expérience nous apprenant que le grand colombier est meilleur étant vaste, que le petit ne l'est, à cause de son peu de logement.

Par ce motif, le grand colombier étant préféré au petit, nous le bâtirons aussi ample qu'il sera possible, sans craindre d'excéder. Quant à la forme, quoique toutes soient bonnes, je crois que la ronde est préférable à toute autre, principalement, parce que les rats n'y ont pas tant d'accès qu'à l'angulaire, grimpant au colombier le plus souvent par les encoignures du dehors, plutôt que par les autres endroits de la muraille, et que l'échelle tournant sur un pivot, vous porte aisément partout l'intérieur du colombier, en s'approchant également des nids, sans s'y appuyer, pour en prendre les pigeons, leur porter à manger, visiter le colombier; le chemin de

l'échelle s'accordant parfaitement à sa circonférence, ce qui ne pourroit nullement se faire dans un autre, de quelque manière qu'il fut disposé; d'ailleurs, vous le bâtissez rond à meilleur marché, qu'en le construisant carré, ou à pans, à cause de la pierre de taille, qu'il faut de nécessité employer aux angles. Cette considération est aussi nécessaire dans un endroit que dans un autre, et la dépense n'en est pas considérable, quand on a la commodité des carrières; ainsi, l'on ne s'arrête pas beaucoup à cela.

Si cependant, sans avoir égard à ces choses, on desire avoir le colombier d'une autre forme, que ronde, on pourra le construire de toute autre figure, qui paroîtra plus agréable; mais la plus prisée, sera la plus approchante de la ronde, comme l'octogone, l'heptagone, l'exagone, la pentagone, et après la carrée parfaite, dans toutes lesquelles formes, l'échelle jouera sur le pivot utilement, quoiqu'elle n'approche pas également des nids comme dans la ronde : la barlongue et la triangulaire suivent, dont on dressera de chacune à part le colombier, suivant l'emplacement et la volonté du maître.

Ainsi, si nous avons carte blanche pour

bâtir le colombier sans aucune sujétion, la forme laissée à la liberté d'un chacun, nous le placerons sous un air tempéré, le moins battu des vents que nous pourrons choisir; en campagne, seul, ne tenant à aucun bâtiment, pour être plus reculé du bruit et du dégât des rats; dans l'enceinte des jardinages ou des vignobles, afin d'être plus préservé des larrons; en croupe relevée, pour être vu de loin; loin des arbres autant qu'il sera possible, pour de même l'éloigner du bruit de leurs branchages, quand ils sont agités par les vents, et du danger des oiseaux de proie qui s'y retirent; éloigné de l'eau de deux portées d'arquebuse pour l'abreuvoir des pigeons; estimé le meilleur quand il est à cette distance de l'eau, pour que les pères et mères, en allant chercher de l'eau à leurs petits en cet endroit, leur rapportent l'eau échauffée, ainsi qu'il appartient. Et quoique la nature leur enseigne de puiser l'eau en lieu salutaire, quand elle est si près, ce sera à leur choix de s'arrêter là, ou d'aller plus loin; liberté qu'ils n'auroient pas s'ils étoient plus éloignés. Par cette raison, nous choisirons cette distance, s'il est possible, évitant de même le bruit sourd du courant des eaux,

qui nuit aux pigeons, quand il est trop près de leur habitation.

A l'égard de la grandeur du colombier, en la limitant (sans cependant toucher à la liberté dont il a été parlé), nous lui donnerons trois ou quatre toises de diamètre dans œuvre, étant rond, carré, ou d'autre forme à l'équivalent : mesure raisonnable pour loger une grande quantité de pigeons. Sa hauteur excédera d'un quart sa largeur. Sa couverture sera comme celle d'une tour, avec des saillies en dehors pour rejeter les eaux de la pluie, afin que les murailles ne se mouillent pas, et par ce moyen soient de longue durée, sans se pourrir. On posera la couverture sur une voûte de pierre à profit, bonne et bien maçonnée, pour contenir les pigeons fraîchement en été, et chaudement en hiver. Je fais peu de cas des contre-vents, que quelques-uns font aux colombiers pour garantir les pigeons de la bise, vu qu'en croyant les préserver pour un tems, ils les incommodent dans un autre, lorsque le vent du midi souffle, qui, entrant dans le colombier, comme par un entonnoir, à cause du rehaussement des murailles sur la couverture, y tourmente beaucoup les pigeons, plus cependant dans une province

que dans l'autre, comme en Gascogne, où ce vent est fort fréquent. A cette raison, s'ajoute la précédente, que les murailles exposées à la pluie se ruinent plutôt, que celles qui sont couvertes par le dessus; car non-seulement le crépi ou blanchiment s'avarie en peu de tems par les pluies, par les vents et autres violences, mais encore l'intérieur de la muraille, où se logent les rats qui y trouvent entrée, à la perte des pigeons.

La moitié du colombier rond se trouve toujours abritée, quelque vent qui souffle, où se retirent les pigeons, allant d'un lieu à un autre, quand le tems change, se plaçant sur le toit, sur les corniches, ou dans les ceintres qui environnent le colombier. Surtout quand il pleut, ils séjournent sur ces corniches sans s'y mouiller, à cause de la saillie de la couverture du colombier, qui avance en dehors; avantage qui n'existe pas dans les colombiers à murailles découvertes.

Les matériaux du colombier seront, suivant la commodité du pays, de pierre, de brique, de bois, séparés ou mélangés, de terre même avec du bois, n'y ayant aucune sujétion pour cela. Si nous avons le choix de ces matières pour les murailles, nous prendrons

la pierre et la brique, et pour les nids la seule terre cuite. Il est très-urgent de prévenir le dégât que les rats font au colombier; et tel que nous le dessinons, il n'est pas aussi sujet à ce fléau, que celui qui touche aux autres édifices. Le colombier qui est bâti sur des piliers, est encore moins sujet aux rats; ces piliers supportant le bâtiment, laissent le bas vide, et par conséquent, ce méchant bétail n'a d'accès au colombier que par les piliers, à quoi l'on remédie facilement, en les entourant avec du fer-blanc dans plusieurs endroits, comme des ceintures. Alors le chemin étant coupé aux rats du dehors, on n'a plus qu'à se mettre en garde contre ceux qui s'engendrent dans le colombier; car, quoiqu'il y ait des rats dans l'intérieur, ils ne nuisent cependant ni aux œufs, ni aux pigeonneaux, vu qu'ils ne peuvent atteindre aux nids par l'embarras du fer-blanc placé au pied des poutres qui soutiennent la charpente sur laquelle les nids sont placés.

On fera le colombier à piliers en nombre égal à celui des faces, ou pans du colombier, de la forme qu'on voudra, excepté de la ronde; les piliers porteront une voûte, et les murailles du colombier à leur extrémité en

haut, une autre sur laquelle on bâtira la couverture, qu'on façonnera avec des pierres plates artistement taillées, ou des ardoises, ou des tuiles, ou des briques plates ou rondes, que l'on choisira pour le mieux, selon l'usage du pays. Il n'est pas nécessaire de voûter le colombier en ce cas, puisque l'on peut faire un plancher au lieu de la première voûte, et la couverture de bois de charpente, comme l'on couvre les édifices communs; mais à condition que les ais en soient si bien joints, que les vents et les rats ne puissent pénétrer au travers, et il faut cimenter si bien les tuiles au-dessus de la couverture, que la pluie n'entre pas dans le colombier : par ce moyen il sera de bon service. Pour monter au colombier, on épargnera une vis dans l'un des piliers de l'édifice, ou, si l'on ne veut pas tant dépenser, une échelle suffira en cet endroit, en la faisant toucher de terre à un trou qu'on laissera pour entrée à l'un des côtés de la première voûte ou plancher, lequel trou fermera à clef. Le dôme sur la couverture, portant la principale fenêtre pour entrée et issue aux pigeons, et les nids, seront disposés comme il sera montré. Le colombier ainsi bâti sera de belle forme, et ne cédera à aucun

autre en bonté, et l'édifice sera parfait, si l'ouvrage est construit en pierre de taille. Dans les lieux où la pierre manque, le bois supplée, dont on fait de bons colombiers. En Gascogne et dans d'autres provinces de ce royaume, on construit les murailles avec de l'argile pétric, mêlée parmi les chevrons de bois, ou pour le mieux avec de la brique; on se sert non-seulement de ces matières pour les colombiers, mais aussi industrieusement et avec économie, dans toute autre espèce d'édifices.

On ne donne communément qu'un étage au colombier à piliers, parce que le bas demeure ouvert sous les arceaux. Quelques-uns en font deux pour l'autre façon du colombier, en faisant servir celui qui est près de terre, en poulailler, étable à pourceaux ou à quelqu'autre usage, selon l'assiette. Mais celui qui s'entend le mieux à cela, ne fait qu'un membre de tout son colombier, qui règne depuis le rez-de-chaussée ou de terre, jusqu'au dessous de la couverture, afin de rendre l'habitation des pigeons plus grande et plus agréable, fraîche et chaude, selon les endroits du colombier, et les saisons; où les pigeons ayant à choisir de nids, aiment par

cette commodité le colombier sans l'abandonner jamais, pourvu aussi que la matière des nids et leur étendue, répondent au naturel de l'animal; sans quoi on ne pourra dire que le colombier est entièrement bon.

Les matières les plus communes dont on fait les nids des pigeons, sont la terre cuite, la pierre et le bois. Le pigeon préfère la terre cuite à toute autre matière, parce qu'elle est fraîche en été, et pas trop froide en hiver; qualités qu'on ne trouve ni à la pierre, ni au bois, l'une étant toujours froide, et l'autre chaude; ce dernier ayant en outre ce vice particulier, qu'il attire à lui les puces, les punaises et autres insectes, au détriment de la volaille, s'attachant au bois deux ou trois ans après avoir été mis en œuvre, ce qu'on ne voit (au moins que très-rarement, et encore en petite quantité), ni à la terre cuite, ni à la pierre. On doit aussi rejeter le bois, par le défaut qu'il a d'être toujours chaud en été, et entièrement incommode à la propriété de la saison, où le pigeon recherche la fraîcheur pour se soulager de son travail, ayant plus besoin alors d'être bien logé que pendant tout le reste de l'année. Ceux qui font leurs boulins, ou nids de pigeons dans

des paniers d'osier, semblent pourvoir à l'incommodité des insectes nuisibles, par la facilité de les nettoyer ; car les paniers étant suspendus sur des chevilles fourrées dans la muraille, on les ôte et remet de leur lieu, quand on veut, pour les débarrasser de la vermine, en les secouant sur le pavé. Mais il vaut mieux prévenir le mal, que de s'efforcer de le guérir quand il est arrivé ; car sans doute à l'osier, qui n'est que du bois, ces insectes s'attachent encore plus facilement qu'on les ôte : d'ailleurs, ces nids ainsi séparés, aisément s'écartent et se perdent, parce qu'on ne les remet pas dans leur place aussitôt qu'on les a nettoyés, dont le colombier finit par manquer ; et aussi, quand par la même négligence, l'on ne daigne pas en refaire de neufs, en place de ceux que la vieillesse et l'usage consomment de jour à autre : sujétion qui n'existe pas pour les nids qui tiennent au colombier. Ainsi le bois est la pire matière pour faire les nids de pigeons, qu'on ne mettra en œuvre, que quand les autres matières manqueront, et on les emploiera selon l'ordre de leur valeur. On se sert du plâtre très-utilement dans cet endroit, par son facile maniement et la qualité de la matière ; car,

comme il peut se plier à toutes sortes de choses, on en façonne ainsi les nids de pigeons comme on veut : et le plâtre approchant de bien près à la faculté de la terre cuite, en est d'autant plus agréable au pigeon, que plus il s'éloigne de celle du bois.

Voilà la matière ; il reste à présent la forme des nids du colombier. De quelque matière que ce soit, il faut faire les nids des pigeons grands et spacieux, pour que les deux pigeons s'y remuent aisément ensemble à plume et croupe franche, mâle et femelle : et comme j'ai dit du colombier, il faut craindre plutôt de le faire petit que grand ; car manquant dans cet endroit, ne soyez pas étonné, si les pigeons abandonnent le colombier, vu qu'ils ne peuvent supporter d'être logés étroitement. Les pigeons qui pondent et couvent, et les petits éclos, jusqu'à ce qu'ils s'envolent, desirent aussi d'être dans un nid plus obscur que clair, à cause de la clarté qui contrarie à toutes les premières œuvres de cette volaille. C'est pourquoi en France, l'on façonne les nids de pigeons avec de la brique plate, car en la préparant à la manière des armoires de buffets, les nids demeurent toujours obscurs en l'un des bouts, où secrètement les pigeons

se retirent sans être vus des personnes qui entrent dans le colombier. Par ce motif, ces nids sont mis au second rang de bonté, et tiendroient le premier, sils n'avoient pas des jointures à travers desquelles les rats passent, quand par vieillesse le colombier tombe : mal qui n'arrive pas aux nids faits de pots de terre, étant tous d'une pièce sans aucune jointure; alors les rats n'y ont plus d'entrée que par la gueule. On façonne des nids de pigeons en Languedoc, en Provence et aux environs, avec des tuiles rondes; l'on place les tuiles comme des canaux à recevoir l'eau, en les posant par rangées à la distance de demi-pied l'une sur l'autre, soutenues par des briques plates arrangées de bas et de haut, à la rondeur des tuiles, qui servent en outre à faire la division des nids : ces briques ressemblent à des échaudés, en retiennent aussi le nom, mais elles sont toujours claires et avec plusieurs jointures. Nous ne pouvons pas non plus faire des nids de pigeons tels que nous les desirons, avec des pierres, quoique plates et polies; car étant de plusieurs pièces, les rats y ont quelqu'accès par les jointures. Ce sont donc les pots de terre qui rendent les nids parfaitement bons, pourvu aussi que les

pots soient fabriqués comme des courges à col long, ouverts au bout pour l'entrée du pigeon, et recourbés comme le coude, dont le ventre en demeure obscur.

En édifiant le colombier, vous l'accommoderez en même tems de ses nids, soit de briques, de pierres ou de pots, et vous vous arrangerez, pour qu'il soit aussitôt meublé que bâti. Si vous desirez que les nids soient de bois, vous y laisserez des bouts de chevron maçonnés dans la muraille, en rangées, pour le soutien des nids, que vous façonnerez après à loisir avec des ais. Le premier rang de nids, de quelque matière qu'ils soient, s'éloignera de terre de trois à quatre pieds, pour que la muraille, en demeurant de cette distance en bas, vide et bien polie, les rats ne puissent pas la gravir pour gagner les nids; ce dont ils seront entièrement détournés par la rencontre de la corniche, bâtie au bout de cette mesure. Cette corniche, ou ceinture, régnera tout autour de l'intérieur du colombier, en saillant en dedans environ un pied. Elle sera creusée comme un canal et posée à la renverse, c'est-à-dire, le cave par le dessous, en regardant en bas, afin que les rats qui montent à la muraille, en venant de

terre jusqu'au canal, ne puissent aller plus loin, par la rencontre de son recourbement, et soient contraints de reculer, ou tombent à terre en voulant continuer leur chemin; ce que plus assurément ils feront, si le canal est de pierre glissante et polie. Faute de pierre de taille, on pourra faire la ceinture avec des ais garnis de feuilles de fer-blanc en dessous, qui répondront à votre intention. Sur la corniche et près d'elle, on placera le premier rang des nids, et ensuite les uns sur les autres, jusqu'à la fin de l'œuvre, qui sera deux ou trois pieds jusqu'à la naissance de la voûte, ou des poutres de la couverture. Là le dernier rang des nids sera couvert d'un ais large d'une couple de pieds, mis principalement pour empêcher que les rats qui viennent des couvertures, ne puissent se glisser dans les nids; car, comme la corniche basse empêche les rats de monter dans les nids, cette couverture-ci les empêche d'y descendre, moyennant qu'elle soit bordée de fer-blanc; et les rats qui veulent passer outre, glissent et se précipitent en bas. Au surplus, cet ais-ci régnant à l'entour de l'intérieur du colombier, soutenu ou par des consoles de pierre, ou par des bouts de chevrons bâtis

dans

dans le mur, servira de table aux pigeons pour y prendre leur nourriture. On mettra autant qu'on pourra, des nids au colombier, sans craindre d'excéder en nombre, en observant qu'en posant les pots par rangées, il ne faut pas les mettre l'un sur l'autre en ligne perpendiculaire ou d'à-plomb, mais sur l'entre-deux du premier rang, mettre un pot du second et ainsi des autres, dont l'ouvrage se liera de telle sorte, que de trois en trois pots, il y aura un triangle équilatéral. Si l'on a des pots recourbés, on fera bien de les accoupler deux à deux, en approchant leurs gueules autant qu'on pourra, et par ce moyen, les ventres se trouveront en deux parties, comme les deux armoires d'un buffet. Les pots ne sortiront point du mur, et demeureront unis jusqu'au trou de la gueule. On blanchira tout ce qui restera de ce mur, tant pour ôter aux rats tout espoir d'y pouvoir atteindre, que pour donner aux pigeons le plaisir de le voir paré de cette couleur, qu'ils aiment plus que toute autre. Il faudra mettre au-devant de chaque ouverture de nids, une petite pierre plate ou brique, saillante de trois ou quatre doigts, pour servir de reposoir au pigeon, lorsqu'il entre ou sort

de son nid, et pour s'y reposer aussi quand, par les mauvais tems, il est contraint de séjourner dans le colombier.

On dresse les nids du colombier avec de la charpente, afin que principalement les rats n'y aient aucun accès, ce qui se fait de deux manières. La première est comme l'entablement d'une boutique d'apothicaire, qu'on dresse avec des poutres, chevrons et ais, à l'entour et dedans le colombier, éloigné des murailles de deux à trois pieds; on arrange des deux côtés dans ces tablettes, un nombre infini de nids, où les rats ne peuvent entrer par bas ou par haut, parce que les bouts et les jambes des poutres qui soutiennent l'édifice, sont environnés de fer-blanc, un pied sur le pavé et un pied au-dessus, tout l'entablement étant couvert en dos-d'âne avec des ais, dont le bord est aussi garni de fer-blanc, ce qui empêche ce méchant bétail d'y pénétrer en aucune manière. Car, quoiqu'il entre dans le colombier, il ne peut en sortir, en trouvant les murailles vides et blanchies avec du ciment glissant et uni, et il est contraint de se laisser prendre, ou d'y mourir de faim.

L'autre manière d'arranger les nids, est

sur un seul pilier de bois, où les rats ont moins d'accès, que moins ils ont de chemin pour y parvenir; c'est pourquoi, n'ayant qu'un seul passage à faire, on peut facilement le leur boucher par le moyen du fer-blanc, par bas et par haut, comme il a été dit. Le charpentier habile fait porter à un seul arbre autant de nids qu'il veut, par les chevrons qu'il y pose en croix, et en différens endroits du pilier; et allant plus loin, s'il veut, il fait tourner tout cet artifice sur un pivot, chose agréable à voir, mais qui n'est pas profitable aux pigeons, parce que le tournoiement confond leur mémoire, et qu'ils ne peuvent aussi bien retrouver leurs nids à leur retour des champs, que s'ils restoient toujours fixes dans le même endroit. Ainsi ceux qui ajoutent à cette invention, la curiosité du mouvement, sont dans l'erreur. On mettra au colombier deux ou trois de ces lanternes (ainsi appelle-t-on cette charpente), s'il est bâti en figure barlongue, et s'il est grand et spacieux pour les recevoir. Ces inventions ne peuvent avoir lieu par leur grand emplacement dans un petit colombier contraire au naturel du pigeon, qui, pour se promener à son aise, desire avoir un grand

espace ; c'est pourquoi on ne doit s'en servir que pour les colombiers très-amples. Les nids qu'on façonne par l'ordre susdit, sont de bois, par conséquent de la pire matière. On corrige quelquefois ce défaut avec du mortier fait d'argile pétrie, en y mêlant un peu de fien de bœuf parmi, et de la bourre de foulons, pour l'empêcher d'éclater, dont on couvre le fond et les bords des nids, où en s'endurcissant, il change en partie le naturel du bois, au soulagement du pigeon, qui le trouve frais et sans vermine. Celui qui a la commodité du plâtre, en façonnera entièrement ses nids, en l'attachant aux chevrons, selon le naturel de la matière ; et avec elle, l'ouvrier industrieux y accommodera des pots, des briques, des tuiles rondes, même des pierres plates, s'il lui en vient la fantaisie, avec avantage, pourvu que le fondement de l'artifice soit bien affermi par de bonnes poutres et chevrons.

Il y a aussi de la différence dans la manière de monter aux nids. L'échelle tournant sur le pivot, manquant (qui par les raisons dites est la meilleure), l'on se servira de la commune, en la portant par tous les endroits du colombier; mais avec elle, très-souvent

l'on rompt les nids, quand on l'appuie sur leur bord. Quelques-uns, prévoyant cette ruine, font régner au-devant des nids en différens endroits, des barrières de chevrons qu'ils y affermissent, sur lesquels on monte et descend des uns aux autres pour visiter les nids, et qui servent en outre aux pigeons pour se reposer pendant le mauvais tems, en séjournant dans le colombier.

Le colombier étant bâti seul en campagne, pas trop éloigné de votre maison, il faut que vous en voyiez la porte pour tenir en sujétion ceux qui y entrent ou qui en sortent; et si à cette occasion vous êtes contraint de la poser du côté du nord, pour parer l'incommodité de cet aspect, il faudra faire faire un contrevent à la porte, qui empêchera la bise d'y entrer. Il ne faut pas la même considération pour les autres ouvertures qui servent d'entrée et de sortie aux pigeons, lesquelles, de nécessité, il faut faire à l'aspect du midi, pour que le soleil, qui est la vie des pigeons, éclaire continuellement l'intérieur du colombier pendant les froidures, ce qu'il fait presque tout l'hiver, tant qu'il luit, étant ainsi percé; car dans les petits jours, le soleil, à son lever et à son coucher, entre dans le

colombier en biaisant par deux divers côtés, et sur le midi, par le milieu et de front ; à laquelle heure, par son abaissement, il donne jusqu'aux entrailles du colombier. L'été, au contraire, au lever et au coucher, il ne touche presque point du tout aux fenêtres du colombier, mais seulement bien peu sur le midi, ne pouvant, par la hauteur du degré où il est dans les grands jours, entrer bien avant, au grand soulagement des pigeons, qui, dans cette saison, cherchent les lieux ombragés et sans soleil, pour se rafraîchir. Ces ouvertures sont diversement faites, selon l'ordonnance du colombier. Aux colombiers ronds à pans égaux et carrés parfaits, on fera des dômes de ces figures par-dessus les toits, en les sursaillant de trois à quatre pieds, ou bien des lucarnes, même en ceux de toutes figures : les pigeons monteront par ces saillies de l'intérieur du colombier sur les couvertures. En outre, on fera des petites fenêtres et des trous à travers du mur, selon la fantaisie, à cela n'y ayant aucune sujétion, si ce n'est de faire attention que ces ouvertures ne soient pas trop grandes, de peur d'attirer par cette commodité le faucon, le milan, la buse et autres oiseaux de proie qui font la guerre

aux pigeons. Ces oiseaux de rapine se garderont bien d'entrer de jour ou de nuit dans le colombier, non pas tant à cause de la grandeur des ouvertures, que par leur forme, au travers desquelles ils ne passeront nullement, si elles sont faites en biais et non droites, parce que les oiseaux de proie ne fondent jamais en volant, mais en tenant leur chemin droit; et en croyant entrer au colombier, ils en sont empêchés par la rencontre du biais, qui au contraire fait un libre chemin aux pigeons par le naturel de leur vol, qui est de fondre en bas. Le colombier pourra demeurer trop obscur par la petitesse de ces ouvertures, et l'accès des hommes sur le toit sera ôté, où de nécessité il faut quelquefois aller pour le raccommoder et pour d'autres occasions. Le remède à l'obscurité, est de faire, en tel endroit du colombier qu'on voudra, une fenêtre de grandeur suffisante pour éclairer tout l'intérieur du colombier, qui, servant à cela seulement par le moyen d'une vitre dont elle sera continuellement close, ne donnera ni entrée ni sortie aux pigeons; et pour monter sur le toit, au dôme ou à la lucarne sursaillant ledit toit, on laissera une fenêtre assez grande pour le passage

d'un homme, de laquelle on fermera le jour avec un huis de bois épais de demi-pied, qu'on percera comme un crible de plusieurs trous ronds pour l'entrée et la sortie des pigeons ; mais les trous biaiseront en bas par les raisons dites, et seront faites semblables aux nœuds qu'on voit dans les ais de sapin. Ainsi cette fenêtre servira de principale arrivée ou départ aux pigeons, pour d'elle monter au toit afin de s'y récréer à la chaleur du soleil ; et en demeurant toujours close, elle éparguera la peine de la fermer et ouvrir soir et matin, selon la pratique de quelques-uns, qui aux principales ouvertures du colombier font des volets coulans qu'ils haussent et baissent du bas du colombier avec une longue corde.

On environnera l'extérieur du colombier de deux ou trois ceintures, pour que sur elles, les pigeons, comme sur une galerie, se promènent en tournant leur habitation, et en choisissant les plus agréables parties du ciel. Ces ceintures seront taillées et posées à la manière de la corniche du dedans du colombier, et pour la même cause; savoir, en canal renversé, qui, étant de pierre glissante artistement taillée et polie, rendront

le chemin des rats au colombier impossible par le dehors. Au défaut de cette pierre, l'on emploiera la brique, qui en cet endroit servira assez bien, si pour cela elle est expressément faite : et quoiqu'elle soit plate des deux côtés, elle ne laissera pourtant pas d'être utile, non pas qu'elle arrête aussi exactement la course des rats que la pierre cavée. Mais malgré cette défectuosité, on ne laissera pourtant pas de la mettre en œuvre, en se servant de ce qu'on a. Si vous donnez trois ceintures au colombier, l'une sera posée un peu plus bas que le milieu du bâtiment ; l'autre une couple de pieds au-dessous de la couverture, pour que la saillie garantisse mieux de la pluie les pigeons qui séjournent en la ceinture, qu'elle en sera plus éloignée ; et l'autre sera égale en distance aux deux précédentes. S'il n'y en a que deux, la basse sera bâtie un peu au-dessous du milieu du colombier, et la haute au lieu déjà indiqué. Au-dessus desdites ceintures, et précisément au niveau de chacune d'elles, on percera le colombier pour les entrées et sorties des pigeons, afin qu'ils puissent aisément aller et venir au colombier ; mais ce sera par de petites fenêtres ou trous ronds, grands seulement pour le passage d'un

pigeon, pendans dans le colombier, par les raisons ci-dessus.

On blanchira entièrement le colombier à son extérieur à blanc fin et glissant, pour que par cette couleur attrayante, les pigeons étrangers soient excités à y venir; que ceux qui y sont accoutumés, reconnoissent de loin leur gîte, pour tous ensemble y habiter agréablement, et que les rats ne puissent gravir ces murailles si bien polies. Et afin que notre père de famille ne soit pas trompé en cet endroit, comme souvent cela arrive par l'ignorance des maçons, que le blanchiment du colombier ne se rencontre pas de durée et se ruine facilement par les pluies et les gelées, ce qui fait qu'on est souvent obligé d'y refaire; j'ai estimé qu'il est à propos de lui donner une couple de recettes pour la façon du blanchiment du colombier, aussi certaines pour la beauté et pour la durée qu'on peut desirer, que vous emploierez suivant qu'elles vous plairont le mieux.

On fait ainsi le blanc fin pour le colombier. Le fondement en est la chaux blanche, neuve, fusée sans eau, sassée avec soin comme fleur de farine. On la détrempe dans du vin blanc, si la commodité le permet; au défaut de vin,

avec de l'eau : des cailloux de rivière choisis très-blancs, et du verre mis en poussière subtile en petite quantité, y sont ajoutés avec un peu de bourre blanche de tondeur, pour empêcher l'ouvrage d'éclater; on mêle tout cela ensemble, et on le bat long-tems avec une grosse spatule de bois, jusqu'à ce que ces matières soient bien incorporées les unes avec les autres, et comme un mortier assez ferme, rendues propres à être appliquées avec la pointe d'une truelle. Enfin, une bonne quantité de blancs d'œufs, sans être mêlés avec la composition susdite par le naturel du blanc d'œuf, qui est de geler et de s'affermir promptement comme de la cire d'Espagne en sortant du feu; et il convient de les employer séparément de cette manière. Lorsqu'on est sur le point de poser le blanc fin sur la muraille (celle-ci au préalable fraîchement crépie de bon mortier), l'on met du blanc dans un petit vase, et sur lui quelques blancs d'œufs; après avoir bien remué et bien mêlé le tout ensemble, sans donner le tems à la matière de s'affermir, on le pose avec la pointe de la truelle contre le mur, peu-à-peu, soigneusement, et aussi promptement qu'on peut,

pour mieux tenir l'ouvrage, et tout aussitôt elle s'endurcit comme on desire.

Autre moyen. On détrempe la poussière de pièces de marbre ou de cailloux de rivière très-blancs, et du verre blanc, le tout subtilement sassé dans l'huile de noix, où sont ajoutées de fines étoupes de chanvre découpées menu, et de la graisse crue de bouc ou de chèvre, hachée en petits morceaux; le tout battu long-tems pour incorporer les matières. Par l'abondance d'huile nécessaire en cet endroit, ce mèlange est fort clair; on l'affermit après avec de la chaux neuve, fusée sans eau, finement blutée comme de la fleur de farine, en y en ajoutant peu-à-peu autant qu'il suffira pour rendre ce blanc maniable comme de la pâte, cessant alors d'y mettre de la chaux, quand vous verrez la composition ne tenir ni à l'espatule, ni à la terrine, pas même aux mains, avec lesquelles commodément vous la manierez comme de la cire. Ce blanc sera employé en ce point contre le mur du colombier fraîchement enduit de bons mortiers et uniment crépi avec la pointe de la truelle, comme ci-dessus, où moyennant une soigneuse application, il deviendra de très-long service, résistant ferme-

ment à l'humidité et à toute autre vigueur du tems.

Le colombier étant de figure ronde, il ne faudra pas y faire d'autre mystère, pour se préserver des rats, que ce qui a été dit; mais si la forme du colombier est à plusieurs angles, il faudra y ajouter à toutes les encoignures, en certains endroits, par-dessous les ceintures, des feuilles de fer-blanc fermement plaquées contre la muraille, pour couper le passage à ce bétail. Ainsi, l'accès du colombier par le dehors deviendra difficile pour les rats, ayant été pourvu ci-devant à ce dommage pour l'intérieur, excepté à l'égard du pavé, dont très-souvent il sort des rats, quand il n'est pas disposé comme il appartient. Pour empêcher les rats de se loger sous le pavé, il faut mettre contre lui en bas un bon pied de sable, dans lequel les rats ne pourront caver, attendu que selon son naturel il coule en bas, et comble les trous des rats à mesure qu'ils se les creusent. Et quand même ils y auroient fait des petits, ils ne pourront sortir par le haut, si le pavé est fait de bonnes pierres taillées bien unies et justement posées sur le sable; auxquelles choses il convient de pourvoir soigneusement.

Telles sont les diverses observations nécessaires à la construction du colombier, sur lesquelles je me suis étendu, parce que je n'ai pu les représenter en peu de paroles. En bâtissant deux colombiers, l'un en campagne, l'autre dans la basse-cour, on retire le plus grand profit de ce bétail, par l'abondante quantité qui sort de ces différentes habitations; car de donner la faculté aux pigeons de changer de gîte quand ils veulent, et de s'entrevisiter continuellement, est ce qui les fait multiplier à souhait; en sorte qu'il sortira beaucoup plus de pigeons de ces deux colombiers voisins, que de quatre éloignés à une grande distance.

Dans plusieurs endroits de la Guyenne et autres de ce royaume, on se sert d'une sorte de colombiers appelée *foine*, différente des autres en ce que pour toute ouverture, elles n'ont qu'un trou au plus haut du toit, qui sert pour donner du jour au colombier, et pour entrée et sortie aux pigeons; lesquels fondant en bas (sans crainte d'être suivis par les oiseaux de proie, par les raisons dites), y descendent facilement. Ce colombier est communément rond, et le trou est aussi de cette figure; le bâtiment ressemble à l'an-

tique panthéon de Rome, aujourdhui appelé la *Rotonde*. Et quoique l'eau de la pluie entre dans le colombier par ce trou, les pigeons n'en sont pourtant pas incommodés, pourvu que le bas du colombier soit percé précisément sous le trou, afin de recevoir l'eau de la pluie qui tombe perpendiculairement, et la conduit par un canal couvert passant sous le pavé, pour la sortir hors du colombier, afin qu'elle n'y croupisse pas. Ce réceptacle sera couvert d'une grille de fer ou d'une plaque druement percée, afin que le fumier des pigeons bouchant l'issue, n'empêche pas le libre cours de l'eau.

Comme il n'y a pas une seule couleur de pigeons généralement adoptée, on ne peut se servir de cette seule adresse au choix des meilleures races pour peupler le colombier : ainsi on doit s'arrêter aux espèces de pigeons qui communément, selon le lieu, rapportent les chairs les meilleures et les plus abondantes ; en quoi il faut se donner autant de soin qu'à l'édifice des vergers et des vignobles. Car, puisque la terre nourrit autant les mauvaises plantes que les bonnes, qui est celui qui, de gaieté de cœur, voudroit se fournir de fruits de peu de valeur ? Il en est de même du colombier, qui recevra pour

hôtes indifféremment, tous les pigeons que vous y voudrez loger : mais quelle différence y a-t-il de pigeons à pigeons? Il ne faut que jeter l'œil sur les colombiers en général, et vous reconnoîtrez que ces oiseaux se surpassent autant en valeur les uns des autres, qu'il y a de variétés dans les vins et les autres fruits. J'entends en ce tems-ci une plainte presque générale des colombiers qui trompent l'espérance de leurs maîtres, dont la cause en étant recherchée, provient principalement du peu de choix dans le soin de la race, et le défaut de son renouvellement avantageux, comme l'expérience de certains bons ménagers le prouve suffisamment, et si l'on peut asseoir quelque jugemant sur la couleur, je dirai que la blanche doit être la moins prisée; les pigeons dont le plumage est le plus obscur, étant plus faciles à élever dans presque tous les pays, et les pigeons mantelés de blanc sont plus aisément attrapés par les oiseaux de proie dans la campagne, où ils sont contraints d'aller quêter leur nourriture, que les noirs, les gris, les enfumés, et autres de plumage brun. Cette couleur blanche n'est pourtant pas à condamner dans les pigeons privés, qu'on nourrit enfermés

enfermés dans la maison, vu qu'ils vivent sans crainte de leurs ennemis. C'est aussi un signe de fécondité et de franchise au pigeon, quand il a le col doré, le tour des yeux et les pieds rouges. Les pattés sont à préférer à tous les autres pigeons, par leur grand corps, à cause de la délicatesse de leur chair, de leur fécondité, donnant des petits chaque mois de l'année, peu exceptés; de manière que leur parfaite franchise fait croire que les communs du colombier tiennent beaucoup du bâtard, comme les arbres sauvages non entés; mais aussi ils sont de grande dépense, à cause de leur paresse qui les retient au logis, où de nécessité il convient de les nourrir, chose contraire à ce que l'on cherche au colombier, qui est de la viande à bon marché, que l'on rencontre telle par la dextérité des autres pigeons, qui vont la plupart du tems chercher leur nourriture à la campagne. Du différent naturel de ces deux espèces de pigeons, il s'en forme une race tierce très-recommandable par le mélange de leurs semences, qui tient du naturel de l'une et de l'autre, laquelle rend les pigeons plus gros, de chair plus délicate, et plus féconds que les communs, et ils les

surpassent d'autant plus en bonté, que plus il y a de différence des fruits légitimes aux bâtards. Ils perdent leur paresse naturelle, en apprenant par une nouvelle habitude à aller chercher de compagnie leur nourriture dans la campagne ; mais ils ne s'éloignent pas entièrement autant que les autres, de manière que voyageant ainsi retenus, ils ne sont pas si exposés au danger de se perdre que ceux qui, sans limite, vont au loin. Ils dégénèrent aussi des vrais pattés, en ce qu'ils n'ont pas beaucoup de plumes aux pieds, même au bout de quelques ans, on n'y en voit plus aucune, ce qui revient au profit de couver, vu que leurs pattes emplumées se chargeant de fange et d'eau, quand ils vont à la quête, manger et boire en tems humide, refroidissent leurs œufs, et par la grandeur des plumes de leurs pieds, ils jettent les œufs hors de leur nid, quand ils en sortent. Les autres qualités leur demeurent en entier, non pas pour toujours, car à la longue ils dégénèrent en race commune : alors on usera de la réforme qui sera démontrée ci-après.

On fournira le nouveau colombier dans son commencement, de ces deux races de

pigeons, de communs et de pattés, par nombre égal, afin qu'y en ayant de pattés et de communs, il résulte de leur accouplement ce que vous desirez. Le tems est toujours propre pour cela, pourvu qu'on puisse recouvrer des pigeonneaux en suffisance, ce qui cependant arrive très-rarement dans un autre tems, que dans le mois d'août, parce que les pères et mères ayant été nourris à souhait par les précédentes moissons, font abondamment des petits, à qui rapportant cette bonne nourriture, ils en deviennent qualifiés comme on doit l'espérer. Si cependant par la faveur de la saison, vous pourvoyez à ceci dès le mois de mai, cela vaut beaucoup mieux pour l'avancement de l'œuvre. On limitera le nombre suivant le bâtiment: si le colombier est dressé de trois à quatre toises, j'estime qu'on ne pourroit raisonnablement le fournir, pour en tirer promptement satisfaction, à moins de cinquante ou soixante paires de pigeonneaux. Quelques-uns n'y vont pas si largement; mais cette retenue les empêche aussi de manger du fruit de leur colombier de plusieurs années, que de nécessité il faut attendre pour laisser peupler le colombier : d'ailleurs, quelques

pigeons meurent avant que d'y être accoutumés, dont le nombre diminue d'autant; et l'on se trouve avoir manqué dans ce ménage, si du commencement il n'y est largement pourvu. Les pigeonneaux ainsi choisis et nombrés, seront enlevés auprès de leurs père et mère, ayant encore le duvet, un peu avant que les ailes soient parvenues en parfaite grandeur; c'est le vrai point de les prendre pour les loger au colombier, où, plus jeunes, ils seroient en danger d'y mourir de langueur, faute d'être convenablement nourris (autres que leurs père et mère, en ce bas âge, ne pouvant les nourrir entièrement selon leur naturel), et plus vieux, ils ne voudroient pas s'y accoutumer, et fuiroient vers leur originaire repaire, à leur première liberté. Ils seront enfermés dans le colombier, pour n'en sortir que jusqu'à ce qu'ils s'y soient bien accoutumés, ce qui pourra être dans trois semaines, plus ou moins; en tenant les fenêtres du colombier closes avec des rets ou des treillis, pour ne pas empêcher la clarté, mais seulement la sortie des pigeons. On nourrira les pigeons avec grand soin, en leur donnant à manger deux fois le jour, pour le moins; et jusqu'à

ce que sans aide ils puissent se nourrir en becquetant, il faudra leur mettre la nourriture dans le bec avec un cornet, en contrefaisant par-là l'ordre que leurs père et mère suivent pour les nourrir, et faisant de même pour leur donner à boire. Mais afin que cette peine finisse en peu de tems, et que d'eux-mêmes ils puissent plutôt manger, il sera bon d'enfermer avec eux dans le colombier une couple de gros poulets, à leur exemple, les pigeons apprendront à se nourrir; car les poulets, dès leur naissance, se nourrissent, en becquetant; c'est pourquoi il faudra leur tenir continuellement de la nourriture et de l'eau dans des auges, afin que trouvant toujours à manger et à boire dans le colombier, ils s'y accoutument mieux et plutôt. Leur meilleure nourriture est le mil, qu'il ne faut pas épargner aux pigeons nouveaux, en leur donnant aussi par fois du cumin, pour leur faire aimer le colombier, car c'est leur meilleure et plus appétissante nourriture.

Quand vous verrez vos pigeons se nourrir d'eux-mêmes, et déjà accoutumés au colombier, ce sera le point de leur donner la liberté, pour aller ensuite chercher leur nourriture, et afin qu'ils ne s'éloignent pas trop

en commençant, on choisira un jour obscur et nébuleux, pour leur donner la clef des champs; alors, en ouvrant les fenêtres sur le soir, ils sortiront du colombier, sans beaucoup s'en éloigner par l'obscurité, et l'heure tardive du jour, et tout ce qu'ils feront à cette première sortie, ce sera de découvrir l'air du pays autour du colombier, dans lequel ils se renfermeront à l'arrivée de la nuit. Tous les pigeons néanmoins ne sont pas si faciles à se remettre dans le colombier, y en ayant quelques-uns qui s'écartent assez loin dès la première fois qu'ils en sortent, allant chercher une habitation libre au lieu de celle d'où ils viennent d'être emprisonnés; mais s'ils n'en trouvent pas d'autre qui leur plaise mieux, n'y étant pas accoutumés, comme toutes choses nouvelles sont difficiles, ils reviennent au bout d'un ou de deux jours dans l'intention d'y faire leur demeure. Il y en a qui, craignant de perdre leurs nouveaux pigeons, leur arrachent les principales plumes des ailes, afin que, ne pouvant voler, ils soient contraints de s'arrêter autour du colombier, attendant pour découvrir le pays la crue de leur plumage: pendant ce tems, ils s'y naturalisent entière-

ment, ne l'abandonnent jamais, et y retournent toujours, quelque voyage lointain qu'ils entreprennent.

Les anciens ont écrit plusieurs moyens extravagans pour faire plaire les pigeons dans le colombier, et pour qu'ils ne s'en enfuient pas, de même que pour en chasser les bêtes venimeuses et de proie. Je vous en représente quelques-uns par curiosité, en admirant leur ridicule invention. Ils ont ordonné de prendre les petits d'un oiseau de proie, appelé buse, de les enfermer chacun à part dans des vases de terre cuite; ensuite, après les avoir bien étoupés avec du plâtre, de les mettre au coin du colombier; de pendre dans le colombier une tête de loup; de mettre au faîte de la couverture, regardant en dehors, la tête d'une chauve-souris; d'oindre les ouvertures du colombier avec du baume; de reposer dans le colombier des rameaux de rue et de vigne sauvage, et ce qui est le plus étrange, de pendre à toutes les fenêtres du colombier quelques tronçons et bouts de corde d'un pendu.

Pendant la première année, il faudra s'abstenir, s'il est possible, de prendre des nouveaux pigeons du colombier, et avoir la

patience de le laisser bien peupler au commencement, pour y aller ensuite sans retenue. Ainsi, on laissera envoler tous les pigeons qui s'élèveront pendant la première année, et dans les suivantes la volée du mois de juillet et d'août suffira pour tenir le colombier fourni.

Voilà le colombier bâti et peuplé, il reste à l'entretenir, ainsi qu'il appartient ; afin qu'ayant accouplé ensemble ces trois articles, bâtir, meubler et entretenir le colombier, le ménage nous en puisse satisfaire. Cet entretien a seulement rapport à la nourriture des pigeons, qui multiplieront et seront d'autant plus gras, que mieux on les traitera pendant le tems qu'ils ne trouvent rien à manger dans la campagne ; car dans une autre saison, il ne faut pas se soucier de leur nourriture, trouvant d'eux - mêmes assez pour se repaître. Cette économie rend le colombier très-recommandable, et la nourriture des pigeons de plus de profit que de toute autre volaille. On loue aussi ce naturel particulier du pigeon, de pondre, de couver, de faire éclore, d'élever ses petits par sa seule et propre industrie ; non pas une seule fois l'année, comme le commun de presque

tous les oiseaux ; mais quatre, cinq, six, et davantage, si les pigeons sont de bonne race, bien logés et bien nourris.

Toute la dépense des pigeons se fait pendant cinq mois de l'année, ils ne peuvent alors trouver rien à manger dans la campagne, attendu que les semences étant faites, et les bleds étant poussé hors terre, il n'y reste aucun grain pour les pigeons, que par cette raison on est contraint de nourrir dans le logis. Cela arrive deux fois l'an, selon les deux diverses saisons de la semence des bleds hivernaux et printaniers ; c'est pourquoi nous nourrirons nos pigeons en deux venues ; savoir, depuis la mi-novembre, jusqu'à la fin de janvier ; et depuis le commencement d'avril, jusqu'à la mi-juin, se nourrissant abondamment par-tout le restant de l'année, tant par la libéralité de la nature, que par la commodité des grains qu'ils trouvent dans les champs, quand on les sème. Le total de ce ménage dépend de cet avictuaillement ; car on reconnoîtra aux pigeons même, de quelle manière on les aura traités, et ils ne pourront être ni en grand nombre, ni bien qualifiés, si dans leur nécessité la faim les a pressés, et qu'on

leur ait épargné la nourriture. On les traitera donc libéralement au besoin pour l'agrément et le profit qui en revient. Il faudra aussi distinguer les matières de leur nourriture pour les disperser à propos, selon leurs différentes facultés. On réservera la meilleure nourriture pour le printems, saison où les pigeons pondent, couvent et élèvent leurs petits; dans ces actions, ils ont plus besoin d'un bon traitement, que dans tout autre tems de l'année, où ils n'ont à penser qu'à vivre. Les tendres pigeonneaux aussi ne pourroient digérer aucune nourriture grossière. Par ces raisons, on destinera les mils, les panils et criblures de froment, pour les pigeons, aux mois d'avril, de mai et une partie de juin; et les orges, épeautres, avoines, légumes, glands concassés en partie de novembre, en tout décembre et janvier; et les pigeons se repaissent très-bien de ces nourritures et autres semblables, quoique grossières. Il faut dans ces mois leur donner en outre des pépins de raisins, gardés des précédentes vendanges, tant pour aider à leur nourriture, que pour les resserrer et empêcher de pondre trop tôt et hors de saison, selon le naturel de cette nourriture;

car lorsque les pigeons se mettent en œuvre pendant les froidures, à peine peuvent-ils venir à bout de leur entreprise, le plus souvent les petits périssent de froid ou de langueur, et les grands en meurent quelquefois ; ou au moins s'étant par là efforcés, la volée du printems en souffre. Au contraire, après l'hiver, ils élèvent vigoureusement les petits si on ne leur a pas épargné la nourriture, et si par artifice ou naturellement les mères ne se sont pas avancées à pondre ; par ce moyen, ils font provision de valeur et de force pour produire en abondance avec la faveur du beau tems, et il ne faut pas, par le desir de manger des pigeonneaux pendant les froidures, déranger toute la bande du colombier, puisque le moyen d'en avoir en hiver, est assuré par les pigeons pattés que l'on nourrit exprès pour cela. Il est bon d'ajouter le cumin à ces mangeailles, en leur en donnant un peu, de fois à autre, en toutes saisons, pour les récréer ; ce grain leur étant agréable par-dessus tout autre.

On distribue la nourriture aux pigeons de différentes manières. Quelques-uns leur donnent à manger en dehors, et près du colombier, à l'air, en lieu plein et net, où ils

les font rassembler, en les appelant, sifflant, ou autrement, et une fois accoutumés au signal, ils ne manquent pas de s'y rendre, de manière qu'il est très-agréable de les voir arriver de tous côtés en grande diligence, et de manger en compagnie avec la volaille, qui, comme eux, s'assemble au signal, quand le colombier est bâti dans la basse-cour. C'est la manière de France, utile en ce que par là vous avez tous les jours occasion de reconnoître vos pigeons; et ce qui est le plus intéressant, c'est que le colombier est moins sujet aux rats, que celui dans lequel on donne à manger aux pigeons; et comme il reste toujours du grain parmi les fumiers, les rats y sont par là attirés et nourris. L'ordre qu'on tient en Languedoc, Provence, Dauphiné, Gascogne, et en plusieurs autres provinces est opposé; car la plupart des ménagers ne donnent la nourriture aux pigeons ailleurs que dans le colombier, sur les tables ci-devant désignées; et quoique cela vous ôte le moyen de voir vos pigeons, par échange de commodité elle vous épargne la mangeaille que vous ne distribuez qu'à vos pigeons, sans la communiquer au général de la volaille (quoique le colombier se joigne au poulailler),

comme on est contraint de faire par l'ordre susdit. On n'est pas non plus restraint à une heure certaine; car à quelque partie du jour que vous donniez à manger à vos pigeons, vous serez toujours le bien venu (soit dehors, soit dedans le colombier), excepté sur le midi, ayant accoutumé de se reposer à cette heure, il ne faut pas troubler en aucune manière leur repos, pas même pour leur donner à manger. Mais pour distribuer la provision aux pigeons à leurs meilleures heures, ce sera le matin et le soir; c'est-à-dire, deux fois le jour, durant les cinq mois ci-devant marqués. Plusieurs y vont avec plus d'épargne, en ne leur faisant faire qu'un repas par jour; en quoi ils se trompent et forcent le naturel des pigeons, qui ayant accoutumé d'aller chercher leur vie le matin et le soir, souffrent beaucoup par ce retranchement d'ordinaire, et pressés par la famine, ils sont contraints de se nourrir de ce qu'ils trouvent aux champs, bon ou mauvais, même d'avaler des matières malfaisantes au défaut de bonnes : comme j'ai vu, non pas sans étonnement, dans le gosier de certains pigeonneaux des petites pierres rondes, des buchettes et drogues semblables.

C'est pourquoi il n'est pas extraordinaire que le colombier mal entretenu devienne désert, parce que les pigeons, faute d'un bon traitement, abandonnent le colombier, allant se retirer ailleurs où ils trouvent à faire meilleure chère, et abandonnent le lieu de leur naissance par famine et l'incommodité du logis.

On a aussi fait attention qu'en donnant à manger à des heures fixes, cela porte du dommage au père de famille, parce que les pigeons des colombiers voisins ne manquent pas de se trouver au repas des vôtres, ainsi précisément assignés, pour y venir manger votre nourriture. Car le tems étant venu de pondre, c'est dans le colombier où ils sont nés qu'ils vont nicher et élever leurs petits, aimant toujours mieux leur propre logis qu'aucun autre ; la franchise de cet animal étant estimable en ce que jamais il ne quitte sa maison particulière que par une extrême contrainte, à force de mauvais traitement. C'est donc un vain espoir que de croire par artifice attirer si bien les pigeons voisins dans votre colombier, qu'ils s'y arrêtent et s'y accoutument pour y profiter. Aussi cela n'est-il pas juste ni à desirer ; mais il est à sou-

haiter que les autres pigeons que les vôtres n'aillent jamais chez vous, étant seuls suffisans pour satisfaire votre intention. L'unique remède à cela, est de changer l'heure des repas, en les avançant ou reculant alternativement par journées, comme mieux vous jugerez à propos, sans toutefois les faire tomber à l'heure de midi, par les raisons dites : par cette incertitude et cette variété, on trompe les pigeons étrangers. Quant à la quantité de nourriture qu'on a à leur donner à chaque repas, elle se limite suivant le nombre des pigeons. On dira seulement là-dessus, qu'en les nourrissant avec trop d'avarice, ce ne sera pas le fait d'une bonne économie en cet endroit, et qu'il faut s'arrêter à un certain ordinaire sans le restreindre ni amplifier, de même que pour maintenir le cheval en bon état, il faut lui distribuer à ses repas sa portion mesurée d'avoine.

Pour s'épargner la peine de porter si souvent à manger aux pigeons, il y a un moyen de les avictuailler une ou deux fois la semaine seulement. On enferme la provision de grains, selon la supputation faite, dans des caisses de bois longues et étroites, faites en triangle, qu'on pose sur les tables du colombier, de

telle sorte que l'un des angles est en bas presque contre la table, ce qui se fait sans verser d'aucun côté, par le moyen des pieds qui la tiennent droite. Le bled vide sur la table (à la manière des tremies de moulin dans le trou de la meule) à mesure que les pigeons l'en tirent grain par grain, ne pouvant autrement le prendre, vu qu'il n'en paroît que quelques grains à fur et mesure par la fente de la caisse, qui, lorsqu'ils sont enlevés, font place aux autres, et ainsi en continuant, jusqu'à ce que le tout soit sorti et vidé de la caisse, qui demeure pendant ce tems fermée par le dessus avec son couvercle, afin que les pigeons n'y puissent toucher que par le lieu destiné. Par ce moyen, faisant filer leur grain, ils trouvent dans la caisse long-tems à manger, ce qui de bon cœur les fait rester au colombier sans l'abandoner; chose à remarquer, sur-tout par égard pour les nouveaux colombiers et les jeunes pigeons, qui s'arrêtent volontiers par ce passe-tems.

Pour accoutumer les jeunes pigeons au nouveau colombier, on se sert de certains pains d'argile, composés comme il suit : Vous consommez dans un chaudron en eau claire, la tête et les pieds d'un bouc châtré; vous

y faites premièrement bouillir les pieds, sur lesquels étant demi-cuits, vous ajouterez la tête, et vous ferez bouillir le tout ensemble, jusqu'à ce que les os se séparent de la chair, qu'on remettra cuire dans la même décoction, étant hachée menu, si long-tems, qu'elle devienne en bouillon épais : vous y ajouterez du sel en bonne quantité, de l'urine, de la vesce, du cumin, de la graine de chanvre et du bled, si l'on veut. On fera de ces matières une pâte endurcie, dont on formera des pelotes de la grosseur des deux poings d'un homme, qu'on fera sécher au soleil ou au four, jusqu'à ce qu'elles soient endurcies et non brûlées. On met ces pelotes reposer dans le colombier en plusieurs endroits, sur lesquelles les pigeons prennent du passe-tems ; car en les béquetant, la terre se rompt, fait jour tantôt à un grain de sel, tantôt à un grain de cumin, de chanvre, de vesce et d'autre chose, de manière que jusqu'à la fin ils y trouvent quelque friandise à manger, ce qui les retient au colombier.

On tient d'ordinaire dans le colombier, par la même raison, quelques gros grains de sel endurci, contre lesquels les pigeons se rassemblent avec ardeur pour y manger et

frotter leur bec; ce qui les amuse, tant ils aiment le goût de cette matière. On se sert aussi d'une tête de chèvre cuite et bouillie dans l'eau, avec du sel, du cumin, du chanvre, de l'urine, en la mettant dans le colombier; à quoi les pigeons trouvent à manger quelques semaines, et toujours à passer leur tems, en se frottant contre les ossemens de la tête, quand elle est entièrement dépouillée de chair. Le millet frit dans du miel avec un peu d'eau pour l'empêcher de brûler, rend les pigeons friands, et ils n'abandonnent jamais le colombier. Cette friandise leur donne en outre une si bonne haleine, que les pigeons étrangers, fréquentés par les vôtres, en sont attirés au colombier; ce qui n'est cependant pas à desirer, par les raisons dites.

On tiendra le colombier le plus proprement qu'il sera possible, car les pigeons haïssent toute mauvaise odeur, même celle de leur propre fumier, qu'il faut, par cette raison, souvent enlever et sortir du colombier, sans s'arrêter à l'ancienne défense, qui est de ne toucher à ce fumier que deux fois l'année, en automne et au printems, en l'enlevant pour l'engrais des terres dans ces deux sai-

sons, lorsque l'on sème les bleds. Les anciens se fondoient sur ce qu'en remuant ce fumier, la poussière s'arrête sur les œufs des pigeons, et les met en danger de les empêcher d'éclore. Mais il est assuré que la chaleur et l'odeur de leur fumier fait en général plus de mal aux pigeons, que sa poussière aux œufs. Nous ferons sortir ce fumier du colombier au moins une fois par mois, en le remuant cependant de telle manière qu'aucune poussière n'en sorte, ce qui est très-facile en le retirant doucement. On serrera à part le fumier dans un lieu couvert, afin qu'il ne sente ni chaleur, ni vent, ni pluie, jusqu'à ce qu'on l'emploie aux engrais; en quoi il surpasse tous les autres fumiers, en faisant produire abondamment toutes sortes de fruits, comme il a été dit. Par cette cause, on l'échange dans plusieurs endroits pour de l'orge en pareille quantité, tant on estime sa vertu. Ce fumier a été tellement recherché par plusieurs, que spécialement pour son utilité, ils ont bâti des colombiers, et ne regardoient la chair des pigeons que pour accessoire. En effet, tout bien compté, on trouve que de la dépense que font les pigeons pendant les cinq mois qu'on les nourrit, il en revient une grande

abondance de fumier. L'expérience fait voir que le colombier de moyenne grandeur étant bien entretenu, rend par an trente ou quarante grands sacs pleins de fumier de pigeon; quantité suffisante au prix susdit pour satisfaire à ce qui est rapporté plus haut, et à entretenir le colombier, s'il y a des réparations à faire; en sorte que la chair des pigeons reste de revenu net.

Celui qui aura la charge du colombier, non-seulement en ôtera les fumiers de mois en mois, toutes les fois qu'il y prendra des pigeons, et en même tems il sortira du nid tout ce qu'il y trouvera de sale, en le balayant très-proprement, pour le préparer à une autre couvée. Il jetera aussi hors du colombier les pigeons morts et les malades, afin que par langueur ou autre occasion, la peste ne s'y engendre pas. Il relèvera les pigeonneaux tombés à terre, en les remettant dans leurs nids, sans cependant en espérer une trop bonne issue, parce que les pères et mères manquent de soin pour leurs petits quand ils ont été maniés; ce qu'il observera exactement, afin de sortir du colombier les petits qu'il reconnoîtra avoir été abandonnés, de peur qu'en mourant faute de manger, ils

n'infectent le reste du colombier. Pour entretenir le colombier en bonne odeur, comme une chose non-seulement agréable aux pigeons, mais encore nécessaire, il faudra le parfumer quelquefois avec de l'encens, du benjoin, du storax et autres semblables drogues propres à cela, et continuellement on y tiendra des herbes odoriférantes, comme de la lavande, de l'aspic, du genièvre, du romarin, du thym, et autres herbes de bonne odeur, qui servent en outre aux pigeons pour la fourniture de leurs nids, dont ils les réparent.

Le colombier ne demeure pas toujours en bon état, et de même que des choses de ce monde, lui et les pigeons se détractent de leur première bonté avec le tems; ce à quoi il faut faire attention, afin de les remettre en bon point par un moyen convenable. Autrement, ce seroit entretenir le colombier avec peu de satisfaction, comme on reconnoît plusieurs colombiers qui sont plutôt à charge que profitables à leurs maîtres, en n'en tirant qu'une petite quantité de pigeons chétifs. Un colombier bâti à neuf est toujours bon, par plusieurs raisons qu'on impute à la solidité du bâtiment qui retire moins de rats

étant nouveau, que vieux; à la bonne nourriture et à l'entretien des pigeons, selon la coutume, en faisant plus de cas des choses récentes que des vieilles, et sur-tout à l'âge des pigeons, qui à mesure qu'ils vieillissent sont moins féconds, et finalement deviennent non-seulement stériles, mais destructeurs de leurs semblables, en mangeant les œufs, tuant les petits pigeons, et battant ceux du moyen âge; de manière que l'on attribue très-souvent ces dégâts aux rats, parce qu'on ne prend pas garde que ce sont les vieux pigeons eux-mêmes qui les commettent d'ordinaire.

Voilà le mal découvert. Le seul remède est de vous défaire des vieux et inutiles pigeons, en n'en laissant au colombier que de jeunes et de moyen âge pour fécondement fructifier. Mais en cela consiste le nœud de l'affaire et le savoir de ce ménage. Selon Aristote, les pigeons vivent huit ans, dont les quatre premiers seuls sont bons; les autres par conséquent ne valent rien. Ainsi, les pigeons ayant passé leur quatrième année, nous les retirerons du colombier, en y laissant ceux de service, pour y demeurer jusqu'à ce que, comme leurs devanciers, ils soient parvenus au même âge et de même retirés du colombier, se fai-

sant place par ce moyen les uns aux autres. Ainsi, l'embarras du colombier levé, et se trouvant habité de seuls pigeons fertiles, il fournira des pigeonneaux en abondance, et toujours également, par le bon assortiment des âges des père et mère, pourvu que chaque année on réitère cette œuvre.

L'on ne peut reconnoître l'âge des pigeons par la vue, parce qu'en peu de tems, les plus jeunes ont atteint les plus vieux en corpulence; ainsi, tout le jugement qu'on peut y asseoir, se confond. On pourvoit à cette difficulté en marquant chaque année tous vos pigeons, sans en excepter aucun, en commençant l'année même de leur naisssance; par ce moyen, vous discernerez leur âge, en tenant compte du nombre de leurs années. Ceci ne consiste que dans la résolution, car il y a peu de peine pour en venir à bout. Les marques que l'on fait aux pigeons sont différentes, selon la diversité des avis et affections. Quelques-uns les marquent avec du filet, qu'ils leurs attachent aux ailes en certains endroits choisis, pour ne pas les gêner à voler. D'autres leur cousent du drap aux jambes, en augmentant les marques chaque année; mais très-souvent tout cela est en vain,

par le naturel des matières, qui, par l'humidité des pluies, à la longue se pourrissent ou se défont d'une autre manière. La marque la plus sûre est celle qui se met à la serre ou griffe. On coupe chaque année avec les ciseaux la cîme de l'un des ongles du pigeon, sans faire aucun mal à la bête, vu que les pigeons ne se servent nullement de leurs griffes pour vivre, comme fait la volaille en grattant la terre, et la marque étant faite ainsi, ne peut jamais s'effacer.

L'ordre qu'on tient pour cela est tel. Dès le soir précédent, toutes les ouvertures du colombier sont fermées avec des rêts ou du treillis, pour ne pas empêcher la clarté, afin que les pigeons n'en sortent pas. Deux hommes entrent dans le colombier, qui, sans crainte d'effaroucher les pigeons, les prennent tous l'un après l'autre, et font à chacun une marque par l'une des façons susdites. En faisant cette recherche exacte, il faut marquer d'une marque les pigeons qui n'en auront point, ou une, ou deux, ou trois; mais pour ceux qu'on trouvera avoir déjà quatre marques, il faut les ôter du nombre des autres pour être mangés. Les marques sont faites une année d'un côté du pigeon et une année

de l'autre, à l'aile ou à la patte, en leur attachant un filet, ou au pied en leur coupant la sommité de la griffe, afin qu'au bout de quatre années, les quatre marques se trouvent également posées deux de chaque côté. A mesure que cela se fait, l'on enferme tous les pigeons dans de grandes cages à ce préparées, avec la distinction de mettre dans une cage à part les vieux pigeons, qu'on trouvera marqués dès la précédente année, de quatre marques, et on mêlera les autres indifféremment ensemble, pour laisser ces derniers dans le colombier, et en retirer les premiers, à cause de leur vieillesse inutile et préjudiciable.

Après on ouvrira les cages aux pigeons destinés à demeurer au colombier, pour y continuer leur service, dans lequel on les laissera, sans avoir la liberté d'en sortir, comme auparavant, de peur qu'ils ne s'enfuient par l'allarme de la dernière action; mais on laissera les fenêtres closes dix ou douze jours, en les raccoutumant par un bon traitement; au bout de ce tems, on leur redonnera les champs par l'ouverture des fenêtres, en les remettant à leur ordinaire.

Cette opération se fait pendant la saison

des semences des bleds d'hiver, parce que les pigeons qu'on retire du colombier, se ressentant encore de la précédente récolte des grains, sont en bon état pour achever d'engraisser facilement, et ils parviennent très-bien à l'être, en les traitant de même que les chapons et les oies d'engrais, dont il a été parlé, pour après les manger et les vendre.

Si l'embarras de marquer les pigeons vous incommode, il faudra vous servir d'une autre méthode, c'est de renouveller entièrement le colombier de cinq en cinq ou de six en six ans, afin qu'en le remettant en son premier état, il puisse heureusement servir cinq ou six autres années de suite, sans compter la première, qu'on lui donne pour se mettre en bon état, à cause de la jeunesse des pigeons. On emploiera là la volée du mois d'août, en enlevant du colombier tous les autres pigeons, jeunes et vieux pour les engraisser. Ainsi, ces nouveaux pigeons seront comme à la première fois gouvernés et nourris, savoir; trois semaines ou un mois dans le colombier, et congédiés au tems et de la manière dite plus haut. En même tems, on y mêlera des pigeons pattés autant qu'on

pourra, afin de renouveller la race des pigeons, qui avec le tems, par divers accouplemens, s'abâtardit et décline. Ce renouvellement diffère de la première manière de peupler le colombier, en ce que les pigeons dont il est question, étant nés et élevés en ce même colombier où on les laisse, ils s'y trouvent beaucoup mieux, et ne tardent pas autant à donner de leur race, que ceux qu'on va chercher au loin pour la fourniture du nouveau colombier; en outre, il s'écoule beaucoup de tems avant qu'ils y soient accoutumés, et il en meurt toujours quelques-uns avant qu'ils y soient entièrement naturalisés : par cette raison, le repeuplement en cet endroit ne tarde pas beaucoup, ce qui revient à l'avantage du père de famille. Mais tout considéré, la marque des pigeons est la voie la plus assurée de parvenir à ce ménage, vu que par-là votre colombier demeure toujours en pareil état, produisant également, comme étant meublé de bétail fertile, choisi et retenu tel, à cause de son âge, ce qu'on ne peut pas dire des plus jeunes, qui n'abondent pas en petits dans leur commencement; mais par nécessité, il faut s'en passer quelqu'année, en attendant

qu'ils aient l'âge de fructifier. On reconnoît que la marque des serres est la plus valable, parce qu'elle ne s'efface jamais, et est la plus facile à faire, attendu qu'il ne faut qu'un coup de ciseau pour en venir à bout, en enlevant du colombier, comme inutiles à la race, tous les pigeons qu'on trouvera avoir quatre marques.

Marcus Varro, célébrant le profit du colombier, a laissé par écrit qu'une couple de pigeonneaux se vendoit de son tems, communément, deux cents *numes*, dits aussi *sesterces*, chacun de dix deniers obole de notre monnoie faisant ensemble deux écus cinquante-cinq sols; et lorsqu'ils étoient grands et excellens, mille *numes*, qui valoient quatorze écus cinquante-cinq sols; ce que témoigne aussi Columelle, qui dit avoir honte de ceux de son tems, qui avoient acheté la couple de pigeons quatre mille *sesterces*, qui font cinquante-huit écus dix sols; d'où il faut conclure qu'en ce tems-là l'Italie étoit très-rare en pigeons, et qu'il falloit que Rome fut bien abondante en richesses, puisqu'on y achetoit aussi cher et avec tant de prodigalité si peu de viande. Il est vrai que les Romains avoient aussi par

leurs conquêtes épuisé presque tous les trésors de la terre.

CHAPITRE IX.

De l'espèce des Pigeons pattés et domestiques.

NOTRE père de famille ne se contentera pas des pigeons de ses colombiers, mais il en fera nourrir des pattés et privés, une quantité raisonnable, pour que sans trop de dépense ils puissent lui fournir, pendant l'hiver des pigeonneaux à manger, afin qu'il ne lui manque aucune volaille de celles que l'on peut commodément élever en ménage. Celle-ci est d'entretien facile, il ne lui faut que le logis, la nourriture et le breuvage, et tout cela d'un appareil modéré, quoique ce soit une des plus exquises volailles qui s'apprivoisent ; le pigeonneau patté, bien nourri, ne cède rien à la caille, ni à la tourterelle. Quant à sa fécondité, elle ne peut être plus grande dans aucun autre oiseau du monde, que de faire des petits chaque mois de l'année, comme ces pattés qui n'y

manquent point, quand on les traite particulièrement pour cela. Ils surpassent tous les autres pigeons en grandeur de corps, et cette qualité, jointe aux précédentes, les rendent incomparables à toutes les autres races de pigeons : seuls, ils seroient retenus, si comme ceux du colombier ils alloient chercher leur nourriture à la campagne, pour économiser sur la dépense de leur entretien, en quoi consiste le ménage du colombier. Parmi les pattés, ils s'en trouve de huppés, qui ont une crête sur la tête, c'est-à-dire, une touffe de plumes élevée en arrière. Il y en a aussi de capés, ainsi appelés, à cause de certaines plumes comme des petites ailes, placées sur le col, qui leur environnent la tête : les uns et les autres sont très-agréables à voir. On en voit de diverses couleurs, de blancs, de gris, de noirs, d'enfumés, de mêlés et bigarrés; mais les plus recherchés sont ceux qui sont entièrement blancs, et ceux qui ont le moins de plumes aux pieds, par les raisons des couvées, ci-devant représentées; vice qu'on corrige avec des ciseaux, en leur coupant les plumes incommodes.

On pourra entretenir, sans trop de frais, trois ou quatre douzaines de paires de ces

pigeons. On placera leur logis dans un lieu tempéré de chaleur et de froidure, assez clair et aéré, faisant face au levant et au midi, plutôt qu'à une autre partie du ciel. On tiendra toujours ses fenêtres closes avec des treillis, comme des cages à oiseaux, afin que les pigeons ne puissent aller aux champs; car puisque leur naturel ne les porte pas à quêter leur nourriture, il n'est pas raisonnable de les laisser s'écarter de côté et d'autre, hors de leur habitation ordinaire, par la maison et mal à propos, comme font quelques-uns, en endurant par ce moyen leur importunité, qui est très-grande, même à cause de leur roucoulement et de leur fiente, dont ils salissent les lieux qu'ils fréquentent : outre qu'ils sont moins féconds que plus ils se promènent. Il n'y a aucune sujétion dans la forme de leur logis, non plus que dans celle des nids, ni de leurs matières, étant à votre liberté de disposer de ces choses, selon votre volonté; cependant ce sera avec plus d'utilité, que moins elles s'éloigneront de l'ordonnance du colombier et de ses parties, puisque les pigeons en général sympathisent en mœurs, quoique d'espèce différente.

Vous leur donnerez la nourriture commune des autres pigeons, excepté à ceux que vous desirez faire pondre et couver dans les grandes froidures, auxquels il faut expressément un ordinaire séparé. A tous généralement, il faut tenir de l'eau abondamment pour boire, dans des auges proprement préparées pour cela. On renouvellera tous les jours cette eau, de peur qu'elle ne sente mauvais. On balaiera souvent le logis et les nids, pour en sortir tous les fumiers et autres ordures, afin que la mauvaise odeur en étant bannie, on y introduise la bonne, à l'aide d'herbes odoriférantes et de parfums, au grand soulagement des pigeons, comme il a été dit pour le colombier.

Quand on dit que ces pigeons pattés font des petits chaque mois de l'année, cela ne s'entend pas en général de tous indifféremment, mais que cette volaille en quantité raisonnable, pondant et couvant alternativement, les uns dans un tems, les autres dans un autre, il en sort toujours des nouveaux pigeons pour manger, et l'on a l'effet de cette proposition, sans prendre exactement les mots à la lettre; et afin que cela arrive sûrement, vous prendrez quelques couples de

de pigeons de ceux qui se seront reposés deux ou trois mois auparavant, et vous les enfermerez dans un endroit petit et chaud, modérément aéré, que vous destinerez expressément pour cela (qui pour le mieux sera dans la chambre des autres pigeons, comme sa garde-robe); là, vous les traiterez libéralement, en leur donnant à manger de l'avoine, du millet, des miettes de la table en abondance, et souvent du chenevis pour les échauffer, comme j'ai dit des poules, sans oublier de leur tenir toujours de l'eau nette pour boire, en la leur échauffant lorsqu'il gèle; par le soin de cette nourriture particulière, vous tirerez avec satisfaction de vos pigeons ce que vous desirez. Vous engraisserez parfaitement tous les pigeonneaux pattés, si étant déjà fortifiés, avant cependant qu'ils puissent voler, vous leur arrachez des grosses plumes des ailes, pour les retenir au nid, ou si vous leur attachez les pieds, afin qu'ils n'en puissent bouger, ou bien, si vous leur brisez les os des jambes: car ne pensant qu'à manger, ils deviendront gras dans peu de tems au suprême degré. De tous ces moyens, le dernier est le plus efficace, vu que dans trois ou quatre jours ils

seront délivrés de la douleur de leurs jambes, et par cette rupture, ils auront perdu l'espérance de pouvoir sortir du nid, ce qui n'arrive pas par les deux autres moyens, parce que croyant se remplumer et se délier, ils se tourmentent continuellement, au détriment de leur graisse.

CHAPITRE X.

Des Cailles et Tourterelles.

APRÈS les pigeons, nous nourrirons des cailles et tourterelles, dans l'espérance de les entretenir et engraisser, pour en trouver de prêtes à manger dans toutes les saisons de l'année; mais non pas pour l'augmentation du nombre. Cette volaille ne pondant, ni ne couvant en servitude, comme les pigeons pattés.

Quelques-uns allant plus loin, ajoutent à ce bétail les grives, tourdes et autres oiseaux; ce que je conseille, pourvu que la difficulté de leur recouvrement et entretien ne soit pas trop grande; comme on y parvient avec plus ou moins de soucí et de dépense, dans un pays

que dans un autre. La chose étant entièrement impossible en ce dernier.

Je ne parle pas ici de la volière couverte de fil d'archal, dans laquelle on enferme un grand nombre d'oisillons, dont quelques-uns par leur naturel et l'avantage du lieu exposé à l'air, et fourni d'arbrisseaux, s'y multiplient par renouvellement de race. Comme en cet endroit il est question plus du profit et de la commodité des vivres, que du plaisir, pour lequel la volière est inventée, principalement à cause de la mélodieuse musique des oiseaux.

Le moyen de les nourrir est de leur donner du millet, de régler leur ordinaire deux fois le jour à des heures fixes, avec force eau pour breuvage, qu'on leur tiendra continuellement, en la changeant souvent, de peur de corruption; on leur nettoiera de même souvent leurs cages, sans y souffrir le fumier, ces oiseaux aimant la propreté et les bonnes odeurs, dont quelquefois on les parfume. Ils se trouvent mieux en petit logis qu'en grand. Par cette raison, l'on tient les cailles et les tourterelles dans des cages assez basses, couvertes avec de la toile, non en bois, afin qu'elles ne s'offensent pas la tête en heurtant contre, comme elles feroient, sur-tout les

cailles en sautant en haut. Là, pendant l'hiver, on en prendra pour l'usage, où l'on reconnoîtra la libéralité et la diligence de leur pourvoyeur. Elles se trouveront plus grasses à manger, qu'elles auront été mieux nourries et entretenues.

CHAPITRE XI.

De la Garenne.

QUOIQUE parmi les lapins qui nous sont les plus familiers, nous n'en reconnoissons que d'une race, on jugeroit cependant qu'il y en a de trois espèces, distinctes en couleur de poil et saveur de chair; mais cela provient de la nourriture dont les lapins se repaissent, qui influe sur leur chair, et les rend plus ou moins éveillés et colorés. Les meilleurs sont ceux qui vivent en toute liberté dans les forêts et les buissons agrestes de la campagne, parce qu'ils choisissent la nourriture à leur appétit, et courent à leur volonté, ce qui les rend délicats et sains au manger. Le choix de la meilleure nourriture et l'exercice

leur procurent ces deux bonnes qualités. Cette espèce est plus éveillée, ayant le poil plus ras et plus roux que les autres. Les pires sont les clapiers qu'on nourrit dans une étroite servitude à la maison, ou dans quelque recoin de la basse-cour, ayant toujours la chair dure et fade, parce qu'ils sont endormis et paresseux; leur poil tire sur le blanc. Les moyens sont ceux de garenne, comme participant des deux extrêmes, dans laquelle ils deviendront meilleurs, qu'elle sera plus grande, ce qui les rapprochera par ce moyen de l'ample liberté qu'ils desirent. C'est de ces lapins dont j'entends maintenant parler, comme de ceux sur lesquels on peut asseoir un certain revenu; car de s'arrêter aux lapins entièremeut sauvages, quoique les plus desirables, ce seroit bâtir sur un trop foible fondement; de même que de statuer sur les clapiers, quoiqu'abondant en nombre, à cause de leur peu de saveur et de bonté. Ainsi, comme j'ai dit des pigeons, on peut dresser la garenne par-tout où l'on veut, pour élever facilement des lapins; mais comme à cela il y a des endroits meilleurs et plus propres les uns que les autres, nous en choisirons la situation la plus commode, afin

d'en avoir d'autant plus de profit et d'agrément, que plus elle se rapprochera du naturel de ce bétail, et sera moins éloignée de la maison.

L'endroit que l'on choisira pour faire une garenne, sera sur un côteau un peu relevé, en face du levant ou du midi, d'une terre vigoureuse, plus légère que pesante. La terre ne sera cependant pas beaucoup sablonneuse, parce que les lapins ne peuvent pas y creuser aisément leurs tanières, cette terre s'éboulant à cause de sa légèreté, quand elle n'est pas soutenue; mais il faut qu'elle soit ferme, et pour bien faire, qu'elle participe un peu de l'argile, pas beaucoup pourtant, pour ne pas rendre l'action de creuser trop difficile. Ce sera un grand avancement d'œuvre, si déjà le lieu est planté d'arbrisseaux et de buissons propres à cela; mais si par défaut de nature ou la négligence des prédécesseurs, il se trouve vide, on le fournira d'arbres de cette espèce, et plantés suivant la manière ci-après enseignée, afin qu'en s'y formant des taillis forts et épais, les lapins puissent y avoir une retraite sûre, et de la nourriture en abondance pour s'y entretenir. Il est à desirer que la garenne soit près de la maison, tant pour le plaisir de pouvoir la

visiter souvent et facilement, et y prendre la fraîcheur de l'ombrage, que pour la conservation des lapins que l'on dérobe aisément quand ils sont dans un lieu trop écarté.

Pour que les lapins ne s'enfuient pas, il faudra fermer la garenne de bonnes murailles, bien maçonnées à chaux et à sable, hautes de neuf à dix pieds, avec de profonds fondemens dans terre, pour ôter aux lapins l'espérance d'en sortir par-dessous, comme à cela ils s'efforcent, en minant sous terre, tant ils desirent la liberté, quand ils se sentent enfermés, jusqu'à ce qu'ils soient accoutumés dans le lieu. Les haies ne servent de rien aux lapins, à travers desquelles ils passent facilement, quelques fortes et épaisses qu'elles soient, ni même les fossés, si larges et si profonds qu'on les fasse, à moins qu'ils ne soient remplis d'eau, et la cloison est préférable à tout autre moyen, par les raisons ci-après. Cette commodité manquant, il faudra se résoudre à la muraille, sans faire d'autre cas des haies et des fossés que pour préserver le bois taillis du dégât des bêtes foraines, sans espérer de pouvoir retenir les lapins; mais si par l'incommodité du pays, rare en pierres, vous ne pouvez maçonner de bonnes

murailles, comme vers Toulouse et en plusieurs autres endroits de ce royaume, où la bâtisse est très-chère; à ce défaut, on clorra la garenne de murailles de terre, selon leur plus commun usage, ou de fossés et de haies tout ensemble, ce qui au moins conservera le taillis en sûreté. Quant aux lapins, par habitude, à la longue, ils s'y arrêteront, à cause des bons logis que nous leur dresserons dans les terriers, à la manière ci-après enseignée.

On a déjà parlé de l'étendue de la garenne; ainsi, sans craindre d'excéder, nous la prendrons aussi grande que le lieu le permettra, afin d'avoir des lapins sains et délicats pour manger, tels que sont toujours ceux qu'on nourrit dans une grande étendue de terre, qui courant à volonté, ne font pas attention à leur servitude, et par là approchent de la perfection de ceux qui sont entièrement sauvages; la raison voulant aussi qu'un grand lieu en produise un plus grand nombre qu'un endroit resserré, dont vous tirerez en outre quantité de menu bois de chauffage, lorsque par chaque année vous ferez couper du taillis par quartiers, selon son étendue. Avantage très-grand, comparé aux fumiers du colom-

bier, tenant lieu, comme eux, de seconde utilité dans la garenne, moyen suffisant pour satisfaire aux frais de son entretien, les lapins demeurant de revenu net. Néanmoins, pour borner de quelque manière la garenne, je dirai qu'elle sera de grandeur raisonnable pour la fourniture d'une bonne maison, si on y emploie sept ou huit arpens de terre; et cette garenne étant bien gouvernée et entretenue, rapportera, année commune, deux cents douzaines de lapins et davantage.

Revenant à la cloison. Si le lieu et l'eau favorisent l'entreprise, nous la ferons d'eau vive, pour entièrement parvenir où nous désirons; car pourvu que le fossé soit fait, ainsi qu'il appartient, et comme il sera démontré, l'eau étant dedans, les lapins ne pourront nullement la traverser. D'ailleurs, ce sera établir la garenne et la pêche tout ensemble, en mettant du poisson dans le fossé, où il se nourrira et multipliera très-bien, et le ménage en sera d'autant plus à estimer, qu'en même tems on se sera accommodé de lapins et de poissons, selon cet antique commandement :

La réparation aura double visage,
Si tu te veux montrer entendu en ménage.

Ce sera même une chose plaisante, de voir les lapins être assiégés par les poissons. Les lapins traverseront bien l'eau à la nage, mais ils ne pourront en ressortir, si la rive extérieure du fossé, pour l'intérêt de la garenne, est un peu relevée et perpendiculairement taillée à-plomb; car les lapins étant mouillés ne peuvent presque point remonter. C'est pourquoi il faudra façonner différemment les deux bords du fossé; savoir, celui du côté de la garenne, en pente douce, sans aucun relèvement, et l'autre de telle manière qu'il ait un rivage taillé de la hauteur d'une couple de pieds; il arrivera que les lapins croyant se sauver en nageant, seront contraints de s'en retourner d'où ils viennent, par la rencontre de la rive taillée sur leur sortie, quand étant mouillés, ils ne pourront gravir le bord du fossé pour en sortir. Ce seroit causer une mort certaine aux lapins, que de tailler droitement les deux bords du fossé, parce qu'en sautant dans l'eau, comme ils font ordinairement en jouant, quelque basse qu'elle soit, ils s'y noieroient faute de pouvoir en ressortir. Comme au contraire ils auroient la porte ouverte pour s'enfuir, si les deux rives étoient en douce pente; ainsi

il ne faudroit pour ruiner la garenne dès son origine, que manquer en l'un ou en l'autre endroit. Il faut avoir soin de réparer aussitot les ruines qui surviennent au bord du fossé, perpendiculairement taillé, dont la terre, par sa propre pesanteur, écroule d'elle-même de jour à autre, sur-tout au tems des gelées, afin que par les brèches qui s'y font, les lapins ne trouvent pas la porte des champs pour s'enfuir, et pour que cela ne soit pas toujours à recommencer, il sera bon d'y pourvoir une seule fois, en bordant l'extérieur du fossé d'une muraille de maçonnerie pour tenir ferme en cet endroit; ou bien, si vous ne voulez pas tant dépenser, vous y planterez des osiers très-près l'un de l'autre, afin qu'entrelacés ensemble, ils empêchent la terre de tomber et s'avaler.

Si le fossé n'est pas plus large que de dix ou douze pieds, ce sera en vain qu'on le fera, parce que de cette mesure les lapins le traverseront très-facilement dans un saut, toutes les fois qu'il leur prendra envie de gagner les champs, et les poissons ne pourront avantageusement s'y nourrir, s'il n'y a au moins cinq à six pieds d'eau. Ainsi, pour servir à l'un et à l'autre usage, il faut donner

au fossé dix-huit ou vingt pieds de largeur et six ou sept de profondeur. On ne s'arrêtera cependant pas à cette mesure, si on ne craint pas la dépense de l'œuvre, ni l'emploi de la terre, puisque le fossé ne pourroit être trop grand, ni pour garder les lapins, ni pour nourrir les poissons, qui seront meilleurs et en plus grande abondance, que leur réceptacle sera plus spacieux. Le plan de cette pêcherie, faite en fossé long autour de la garenne, a quelque correspondance avec la rivière naturelle, où le poisson en allant de long en se promenant, environne la garenne, et retournant toujours par-là, il croit être en pleine liberté, par ce moyen, il devient sain et savoureux.

La garenne ainsi fermée d'eau, ne pouvant être que plate, ne satisfait pas par conséquent entièrement au naturel des lapins, qui est de monter et de descendre, comme à cela le coteau est le plus propre. Néanmoins nous ne laisserons pas par cette raison de préférer cette assiette à toute autre, tant par la fermeté de la cloison, que par la commodité du poisson. Outre que le plan de la garenne peut quelquefois se corriger à l'avantage des lapins, par la terre qui sort des

fossés en les creusant, qui, étant portée en plusieurs endroits de la garenne, y fait des monticules relevées, longues, rondes, quarrées, ou d'autres formes, comme on voudra, qui ressemblent à des petits côteaux, sur lesquels les lapins se promènent avec plaisir, et s'y logent de même, par la facilité de creuser dans cette terre nouvellement remuée. D'ailleurs, par le moyen du fossé, les eaux croupissantes, souterraines et autres, sont épuisées du niveau de la garenne; alors les lapins demeureront sans humidité importune, comme ils le desirent, et auront commodément de l'eau pour boire à leur proximité, si toutefois ils veulent boire, ce dont plusieurs doutent; car il y en a qui croient que ce bétail peut vivre seulement en mangeant, sans jamais boire.

Soit que la garenne soit ainsi fermée par des murailles, fossés ou autrement, elle sera plantée de plusieurs espèces d'arbres de coupe, dont les plus à desirer sont ceux qui avec le rejet du bois, rapportent du fruit pour aider à la nourriture des lapins. Ces arbres en se formant en taillis fort et épais, retirent et conservent très-bien les lapins, et leur fournissent en saison des vivres pour

leur entretien. Toutes sortes d'arbres fruitiers sont propres à cela, très-peu exceptés, dont il ne faut pas ici faire cas, parce qu'il ne souffre point la coupe, et par conséquent n'abonde pas en bois, comme cela est nécessaire pour la fourniture de la garenne. Les poires, pommes, cerises, prunes, noisettes, amandes, mûres, cormes, cornouilles, coins, dont les arbres fourniront notre garenne, sont une très-bonne nourriture pour ce bétail. Les chênes y tiendront aussi un rang honorable par leur valeur en bois et en fruit. Outre ces arbres fruitiers, il y aura aussi des arbres et arbustes agrestes, jusqu'à des buissons, qui sont utiles dans la garenne, tant par l'abondance de leur bois, que par leurs autres bonnes qualités salutaires au bétail; c'est pourquoi on les introduira dans la garenne, parmi lesquels on reconnoît les ormes, à cause du goût exquis que ses racines donnent à la chair des lapins qui s'en nourrissent avec appétit, en les fouillant l'hiver avec ardeur, sans une grande perte pour les arbres; ce goût a l'odeur du thym, très-desirable en ce bétail. Aussi les lapins qui se nourrissent dans les déserts ou landes de la Provence et du Languedoc, où cette

herbe abonde, appellée dans ces endroits *frigoule*, sont plus estimés que tous les autres. Les genièvres donnent aussi quelque bonne odeur aux lapins qui mangent de leurs grains; et les cannes ou roseaux communiquent la douceur de leurs racines à ceux qui s'en nourrissent; c'est pourquoi il faudra remplir la garenne de toutes ces plantes, et d'autres recommandables par le bois et la nourriture. On s'abstiendra d'y planter des saules, des peupliers et autres bois aquatiques, quoiqu'abondans en branchage, par le mauvais goût qu'ils donnent à la chair des lapins, comme cela se reconnoît en ceux des îles, qui, étant repus de cette seule nourriture, sont peu estimés. Quant aux herbes, les plus à desirer sont celles qui, étant mangeables, sont en même tems odorantes, comme le thym, le serpolet, par-dessus toutes; le basilic, la lavande, l'aspic, et autres semblables; ensuite les choux, les laitues, les épinards et autres plantes de jardin, qui ne se mettent que dans une petite garenne, et jamais dans une grande, parce que dans un lieu spacieux, la nature fournit des vivres en abondance à ce bétail, meilleurs que ceux que l'on fait venir par arti-

fice. C'est aussi faute de nourriture, que l'on sème dans la garenne de l'orge et de l'avoine, afin que les lapins se nourrissent en hiver de leur herbe.

Après avoir dressé la garenne, il faut la peupler, car ce seroit attendre en vain, que la nature la fournit d'elle-même; même celle qui est close, dans laquelle les lapins étrangers n'ont pas plus d'entrée pour s'y engendrer, que les privés, d'issue pour en sortir. Plusieurs, pour peupler la garenne, n'usent d'autre mystère, que de mettre dedans quelque petit nombre de femelles pleines, qui, par les petits qu'elles font, mâles et femelles, et ceux-ci après d'autres à l'infini, peuplent la garenne, non pas cependant aussi vîte que par la voie du clapier, dont se servent ceux qui le mieux s'entendent à cette espèce de ménage. En agissant ainsi, la garenne se maintient au suprême degré de bonté.

Le clapier est un lieu clos de murailles bien maçonnées, comme celles d'un jardin, qu'on fait grand, petit, et de la figure qu'on veut, en partie couvert, en partie découvert, dans lequel on enferme des lapins des deux sexes, vingt-cinq ou trente femelles

pour

pour un mâle, ou on les nourrit de toutes les dépouilles du jardin, des fruits des arbres, de glands, de cormes et cornouilles, de son, d'avoine et d'autres nourritures, telles qu'on a, délicates et grossières, tant ce bétail est facile à nourrir, se repaissant de tout, même de foin, de perches de saule et de sarmens de vigne, quand on leur en donne en hiver, là, il se multiplie prodigieusement, parce que les femelles font des petits presque tous les mois, peu exceptées, qui, devenus grands, s'accouplent ensemble, et en font aussi d'autres de leur côté, de sorte que par ce moyen, le clapier fournit des lapins pour manger en grande quantité; mais ce n'est qu'une viande grossière, à cause du logis et de la nourriture, ce qui met ces lapins au rang de moindre valeur. On leur prépare des nids avec des ais ou des pierres plates, et en outre, on leur fait quelques monticules de terre, pour y passer le tems en fouillant; et pour qu'ils ne s'enfuient pas par-dessous les fondemens des murailles, on les fonde avant tout, fort profondément, comme de quatre ou cinq pieds, et ensuite on pave tout le lieu avec de bons carreaux de pierres ou de gros cailloux, à trois ou quatre pieds

dans terre, en la remuant lorsqu'on place le pavé, suivant la manière de planter la vigne; par ce moyen, en donnant à fouiller aux lapins cette terre remuée, ils ne vont pas plus loin, par la rencontre du pavé, et ils demeurent prisonniers dans ces limites. Ce clapier est par quelques-uns appelé garenne, cependant improprement, son étendue et son bon service lui ayant donné ce titre, dont néanmoins notre père de famille se servira, si la commodité de la vraie garenne lui manque; car pour l'entretien de celle-ci, il lui faut un autre clapier que le précédent, plus petit, et autrement façonné.

Le clapier pour la garenne sera petit, capable seulement de contenir huit ou dix femelles et deux mâles, disposé de telle manière, que sans aucunement s'entre-mêler, ces bêtes puissent y vivre, et que commodément aussi on puisse donner les mâles aux femelles, pour la multiplication de la race. Pour parvenir à ceci, chaque bête aura son nid à part, avec sa petite cour au devant, afin que du nid qui sera en lieu couvert, la bête aille à la cour pour prendre l'air et manger. Les cours seront aussi séparées les

unes des autres, par les raisons dites, et ce, par des roseaux ou cannes, ou d'autre bois solide, que ce bétail ne puisse ronger, dont on fera une palissade ou un treillis, en forme de cage aux oiseaux, pour laisser passer librement l'air et le soleil, et afin que ces bêtes prisonnières s'entre-voient et ne se rassemblent pas, de peur de se faire du tort les unes aux autres dans leur nourriture, ce qui seroit à la perte de leurs portées; car en vivant en commun, elles ne feroient pas autant et aussi souvent des petits, ne les éléveroient pas aussi vîte, ni si bien, que quand chaque mère a sa loge séparée. On fait principalement ces séparations à cause des mâles, parce qu'ils tuent les petits quand ils peuvent les attraper, par le desir immodéré qu'ils ont de jouir plus librement des femelles.

Ces nids, qui en tout, seront dix ou douze, seront rangés en file l'un contre l'autre, en face du midi, au devant d'un mur, leur servant d'abri contre la bise, afin que les lapins soient garantis des froids excessifs; on les préservera aussi de la violence des extrêmes chaleurs de l'été, en mettant par-dessus leurs petites cours des rameaux et feuillars frai-

chement coupés, pour leur procurer de l'ombrage; ou si on veut se débarrasser de ce soin, on fera grimper sur les cours des rameaux de vigne, de houblon, de rosiers et d'autres choses propres à cela, dont on façonnera un treillage, qui servira en été par son ombrage, et ne nuira pas en hiver, parce qu'il n'y en a point alors, ou très-peu, par le naturel de ces matières, dont les feuilles tombent en automne. L'on jettera par-dessus ces cloisons la mangeaille au bétail dans les cours, où l'on entrera quand on voudra par les petites portes, qui fermeront bien, pour empêcher le bétail de s'enfuir..

Vous ferez dresser ce clapier au lieu qu'il vous plaira, pourvu qu'il soit dans un endroit en sûreté contre les larrons et les bêtes; mais pour la facilité de pouvoir souvent le visiter, le meilleur sera de l'asseoir dans le jardin près de la maison : là, vous nourrirez ces bêtes prisonnières avec libéralité, pour les exciter à leur propagation, but de leur entretien, en les repaissant des nourritures ci-devant dites, et autres, selon la commodité, qui vous viendront le plus à propos. C'est aussi toute la dépense de la garenne (l'autre n'étant presque comptée pour rien),

très-petite, eu égard au profit qui en résulte.

Il faut aussi avoir quelqu'autre petit soin pour l'entretien du clapier; c'est d'accoupler le mâle avec la femelle, aussitôt que celle-ci s'est délivrée de ses petits, pour gagner du tems, en la faisant recouvrir de nouveau, et la préparer à une autre portée. C'est une chose assurée, que quand la femelle a fait ses petits, elle desire en refaire d'autres; même toute pleine qu'elle est, on dit qu'elle est capable de superfétation, et rend ses portées chacune dans leur tems. Par cette raison, on portera la femelle de sa tanière en celle du mâle, pour y séjourner, jusqu'à ce qu'il l'ait couverte, et ceci étant fait, on la rapportera en son lieu vers ses petits : de cette manière, les femelles seront toujours en action, et l'abondance des petits en sortira si considérable, qu'elle suffira pour tenir la garenne bien fournie, dans laquelle on portera les petits de jour à autre, en les prenant du clapier, quand ils seront un peu fortifiés, et en les y résignant pour y passer le reste de leur vie; alors ils deviendront dans ce lieu, par une libre nourriture, presque sauvages, tels que vous le desirez, et vous les y trouverez au

besoin. Les lapins étant dans la garenne, s'augmenteront aussi d'eux-mêmes, sans nul soin, en s'accouplant à leur fantaisie, et ensuite, en se pourvoyant de retraite et de vivres, selon que la nature le leur enseigne. Ils ne s'y multiplient cependant pas tant, que font les clapiers, parce que la grande liberté qu'ils ont dans une garenne spacieuse, les invite à courir beaucoup, ce qui ôte aux mâles et femelles le moyen de se joindre ensemble aussi souvent qu'au clapier, où on ne laisse perdre une seule heure à ce bétail.

Il est à desirer qu'il n'y ait pas beaucoup de mâles dans la garenne, par leur naturel cruel; un seul suffit pour satisfaire à trente femelles, et c'est le plus raisonnable assortiment. Mais comme il n'est pas possible de règler entièrement bien ces choses, il ne faudra mettre dans la garenne de mâles, qu'une seule fois, c'est-à-dire, quand on commencera à la peupler; car ils suffiront pour la fourniture des femelles, qui produiront ensuite plus de mâles que vous ne voudrez, et cette quantité de mâles nuira plutôt dans la garenne qu'elle n'y sera utile, parce que les mâles deviennent destructeurs de leurs semblables; c'est pourquoi on ne doit

pas pardonner à aucun mâle dans la garenne, si petit et si maigre qu'il soit, et l'on doit même s'efforcer de s'en défaire autant qu'on peut, afin que la garenne surabonde en femelles, ces dernières ayant la chair bien plus délicate que celle des mâles, qui, quelques jeunes et gras qu'ils soient, cèdent toujours à la qualité de la chair des femelles; et vieux, ils ne sont pas mangeables, leur chair étant dure et fade. Ne craignez point de chasser si soigneusement les mâles, qu'ils manquent dans la garenne, et ensuite la race des lapins, car il en restera toujours plus qu'il ne faut; ceci s'entend pour la garenne qui s'entretient d'elle-même sans avoir recours à ceux du clapier; car pour celle qui est continuellement fournie par le clapier, on n'a pas une grande peine à se défaire de l'importunité des mâles, vu qu'il ne faut que s'abstenir d'y en mettre, et seulement jetter dans la garenne les femelles qui naissent au clapier, qui seules, sans aucun mâle, satisferont à votre intention, quoique ce soit sans multiplication de race, à défaut de mâle, pourvu que le clapier marche son train sans interruption, et fournisse toujours du jeune bétail pour l'entretien de la garenne.

Or, comme on raffine sur toutes choses avec le tems, on a reconnu par expérience que la castration des lapins est un moyen excellent pour les faire venir tendres et gras, ce qu'on peut comparer aux chapons, même en achevant de les nourrir au clapier (quoique dans le pire endroit), ils deviennent si délicats, qu'ils approchent de bien près à la saveur des levrauts. On a découvert cette science par quelques hôtelliers, qui donnoient à manger des lapins châtrés pour des levrauts, après leur avoir frotté les pattes avec du safran, couvrant ainsi leur fourberie, afin de les rendre de couleur semblable à celle des levrauts. Nous nous servirons de cette adresse, en châtrant tous les mâles au clapier, pour les mettre ensuite dans la garenne, qui, par ce moyen, se trouvera fournie d'excellentes chairs, et en abondance, puisque sans perdre aucun lapin provenant du clapier (chose à considérer), nous employons tous les mâles, qui, sans ce remède, sont rejettés, sans pouvoir servir dans la garenne, comme il a déjà été dit. Il faut se résoudre à cela, avant que de peupler la garenne, pour ne pas l'infecter d'aucun mâle entier, afin qu'en n'y mettant que des châtrés, elle ne puisse rap-

porter d'autre chair que franche et délectable. Les femelles, d'elles-mêmes, excèdent de beaucoup les mâles entiers, comme il a été dit ; et les mâles châtrés excèdent les femelles, autant que les chapons excèdent les poules. La garenne ainsi conduite, il ne faut en espérer que sur la chair des lapins, sans augmentation de nombre, étant infertile, à cause de cette castration ; mais il ne vous en manquera cependant pas, car le clapier satisfera largement à ce défaut. Vous tiendrez ce compte du clapier, qu'on fait des avenues de l'eau de la citerne, qui tarit, en négligeant ses acqueducs ; on ne moissonne pas non plus, si auparavant les terres n'ont été ensemencées. C'est donc le clapier qui est le sémis de la garenne. Il n'y a rien de plus facile que de châtrer les lapins, en ce qu'il ne faut pas d'autre mystère, que de leur couper les testicules avec un couteau bien tranchant, ensuite de graisser la plaie avec du vieux-oing, sans la coudre, et renvoyer les lapins dans la garenne, dans laquelle par le bienfait de l'air et de la liberté, ils se guérissent eux-mêmes assez promptement. Cette opération n'a aucune saison particulière ; car puisque les mères font des

petits pendant toute l'année, par la même raison, il est toujours tems de les châtrer.

En relevant les monticules de la garenne, l'on y épargnera dedans des vides pour servir de retraite aux lapins; non pas dans l'espoir de les contenter entièrement, car ils se creusent des nids et des tanières à leur fantaisie, mieux que l'homme ne sauroit faire, en se logeant dans terre si artistement, que l'entendement humain s'y perd; et là, ils se fortifient si sûrement, que quand ils y sont une fois accoutumés, le lieu leur agréant, on ne pourroit entièrement en détruire la race, quand on le voudroit, fut-ce même en démolissant la cloison de la garenne, afin de leur laisser la liberté de s'enfuir, et de donner entrée à leurs ennemis, pour les chasser, hommes ou bêtes. Mais ces vides leur serviront pour y passer et repasser, en se promenant et se sauvant de l'incursion des bêtes de proie; de même pour s'y retirer en tems de pluie: par cette cause, on les disposera de telle manière, qu'ils vident l'eau, en les plaçant dans un endroit relevé. On les façonnera avec des pierres plates, comme des acqueducs couverts, droits, recourbés et de toute autre figure qu'on vou-

dra, en y faisant des précipices, pour que les lapins s'y sauvent de la poursuite du furet, quand par méchanceté on en chasseroit dans la garenne. Les mères ont l'habitude, quand elles ont fait leurs petits, de boucher l'entrée de leurs terriers avec de la paille, de la mousse et autres menus objets qu'elles peuvent rencontrer, par la crainte qu'elles ont des mâles qui dévorent les petits, comme il a été dit, qu'elles garantissent par ce moyen. Vous aurez bien soin de ne jamais toucher à ces trous, de peur que les femelles en voyant de l'altération dans leur cloison, de rage, n'étranglent elles-mêmes leurs petits, par l'opinion qu'elles auroient que le mâle n'y eut touché, le naturel de ce bétail étant tel. Ceci s'entend pour la garenne de race, car dans celle où les mâles sont châtrés, il n'est pas besoin de se donner cette peine.

Au reste, quoique les vivres que produit la garenne ainsi disposée, soient suffisans pour la nourriture des lapins, il ne faut pourtant pas manquer de leur donner par fois à manger quelque friandise, en hiver, lorque par les froidures la mangeaille des champs manque; comme de l'avoine, du

foin, des choux, des laitues, et autres dépouilles du jardin, afin qu'en les maintenant en bon état, vous ayez aussi le plaisir de les voir ensemble par troupeaux; en quoi vous parviendrez, si vous les accoutumez à leur donner à manger toujours dans les mêmes lieux, et en sifflant, comme nous avons dit des pigeons; à ce signal, les lapins ne manqueront pas de se rendre aux lieux destinés pour manger; et afin que votre présence et celle de votre compagnie n'effarouchent pas les lapins, il faudra former auprès de chacun desdits lieux, un cabinet d'arbrisseaux vifs, bien entrelacés ensemble, dans lequel vous tenant à couvert, vous aurez le passe-tems que vous desirez; de plus, cette habitude vous servira à prendre des lapins, quand il vous plaira, comme il sera montré.

Les lapins ainsi enfermés dans l'enclos de la garenne, ne pourront nuire aux fruits des environs; mais si c'est dans un lieu ouvert, où ils puissent à volonté entrer et sortir, le dégat que ce petit bétail fait aux jardins, vergers, vignobles, et aux terres ensemencées, est très-grand, comme cela se voit tous les jours, et on lit encore le grand

mal qu'anciennement ce bétail fit dans les îles Majorque et Minorque ; de sorte qu'il n'est pas à souhaiter d'avoir de garenne autre que parfaitement close. Il est vrai qu'il y a quelque petit remède, pour limiter la course des lapins, quoiqu'ils soient en lieu ouvert ; comme l'odeur du souffre qui les arrête, l'on s'en sert de cette manière : on trempe d'un bout dans le souffre fondu des petits pinceaux faits de bois de saule sec, ou d'autre, brûlant facilement, comme des allumettes, et on fiche l'autre perpendiculairement dans terre, où l'on desire leur service, placés de toise en toise à égale distance ; on met après le feu au souffre, qui, en brûlant, effectue par son odeur ce que vous desirez, et empêche les lapins de passer ces limites, et ce, pour quatre ou cinq jours seulement, pendant lesquels dure l'odeur de cette drogue, qu'il faut renouveller au bout de ce tems. On a principalement inventé ce remède pour les vignes, vu que les lapins ne leur font aucun dégât, quand les rejettons sont une fois endurcis, et ils les broutent seulement quand elles bourgeonnent ; ce dégât ne dure guère plus de quinze jours, que les rejettons mettent à

s'endurcir. Selon l'opinion commune, les lapins ne touchent pas aux raisins; mais cette opinion est réprouvée de plusieurs, ce qui fait que pour le plus sûr, il vaut mieux que la garenne soit fermée, qu'ouverte, pour à-la-fois empêcher les lapins de fuir, et de faire du dégât hors de leur habitation.

Les serpens font une guerre cruelle aux lapins, jusqu'à les engloutir tout entiers. Pour les bannir de la garenne, il faut y planter une bonne quantité de frênes, car par l'antipathie qui règne entre cette plante et les serpens, ceux-ci fuient l'odeur du frêne, sur-tout son ombre, qu'ils craignent tellement, qu'il préféreroient plutôt passer au travers du feu, que sur elle, suivant l'opinion des anciens. Quant aux autres ennemis des lapins, le plus sûr moyen pour s'en défaire, est de chasser aux renards, afin d'en tuer autant qu'on pourra, ayant soin de rechercher, à cet effet, soigneusement leurs tanières, pour les prendre jeunes; et autant qu'il sera possible, il faut empêcher que les chiens et chats entrent dans la garenne; on doit avoir soin sur-tout que les chats sauvages ne s'y logent en aucune manière, et s'il y en a déjà, employer tous

les moyens pour les détruire, et éteindre la race ; car les lapins ne pourroient être inquiétés par de pires ennemis : ainsi que les habitans des îles Majorque et Minorque l'ont pratiqué à leur utilité contre les lapins, qui infestoient leur pays, ayant anciennement fait venir, par l'avis des Romains, des chats sauvages de l'Afrique, pour faire la guerre à ce bétail.

La fin de la construction de la garenne, est de prendre les lapins, de même que la récolte des autres fruits de la terre. On parvient à cela par différens moyens, dont les plus familiers et les plus généralement reçus, sont les filets et les furets. On ne se servira jamais de furet dans la garenne par le grand dommage qu'il y porte, et parce qu'il fait haïr pour longtems aux lapins, les terriers ou tanières dans lesquels on l'aura mis une fois pour en prendre. On se servira seulement de cette espèce de chasse dans les lieux vagues et ouverts pour prendre les lapins entièrement sauvages, et on emploiera diversement dans notre garenne les filets pour attrapper ce petit bétail. On s'y servira aussi de l'arbalète et du fort arc-agelet ; mais jamais de l'arquebuse, pour ne pas effrayer

ce bétail. Le moyen le plus assuré de faire jouer les filets, est de se trouver dans la garenne deux heures avant le jour en hiver (qui est la vraie saison de manger le lapin), et y étant, de fermer aussitôt les trous des terriers (que quelques-uns appellent improprement clapiers), que l'on aura remarqués le jour précédent, afin d'empêcher les lapins d'y rentrer; car à cette heure ils sont épars dans la garenne, pour paître; lesquels se voyant frustrés dans l'espérance de leur retraite, tombent facilement dans les filets que vous leur aurez tendus en chemin. On prévoit cette chasse, quand on dresse la garenne, en façonnant les terriers ou tanières de telle sorte, que la prise de ce bétail en devienne facile et sans bruit : on fait des conduits ou des passages longs, que traversent les monticules diamètralement en ligne droite, comme il convient le mieux; d'un des bouts, on tend le filet, et de l'autre, avec une longue perche qu'on fourre dans le trou, l'on allarme les lapins qui se trouvent dedans, lesquels, en voulant se sauver, ne prennent pas garde qu'à leur insçu, ils se trouvent pris au filet. On pratique avec beaucoup plus d'agrément un autre moyen plus

propre

propre pour prendre ce bétail; c'est en laissant tomber un grand panier d'osier, fait sans fonds, large par le bas, comme une cloche, sur la troupe des lapins mangeant ensemble, étant serrés, qui en attrape une partie, que l'on retire après par une porte faite exprès au côté du panier. Pour parvenir aisément à cela, il faut que le panier demeure toujours suspendu au lieu accoutumé à donner à manger aux lapins, pour qu'ils ne se doutent pas de l'amorce, qu'il soit élevé environ de deux pieds, par le moyen d'une potence dressée en ce lieu, au bec de laquelle on accommodera une poulie pour faire doucement couler la corde qui porte le panier; l'autre bout de cette corde atteindra le cabinet voisin, pour de cet endroit faire jouer l'artifice. Quand vous voudrez chasser aux lapins de cette manière (en hiver ou au printems, car dans les autres saisons, on ne les prend pas aussi facilement, vu qu'ils trouvent par-tout à manger), vous irez vous enfermer dans le cabinet, sans bruit, ensuite vous apporterez à manger aux lapins, en mettant la mangeaille sous le panier, aussi accumulée qu'on pourra, afin que le panier ait plus de prise. Là, vous ferez

assembler les lapins, en sifflant, ou par un autre cri auquel vous les aurez accoutumés; lorsque vous les verrez attroupés en mangeant avec avidité, vous lâcherez la corde, et le panier tombera sur les lapins, qui en emprisonnera autant que par sa largeur il en pourra embrasser. Il est nécessaire, comme il a été dit, que le panier soit continuellement suspendu en son lieu, et qu'il se passe plusieurs repas sans l'employer, pour accoutumer le bétail à le voir et à n'en pas craindre le danger : il faut aussi qu'il y ait dans la garenne plusieurs endroits destinés à leur donner à manger, et préparés ainsi, pour qu'alternativement on chasse des uns aux autres, et non pas continuellement dans le même endroit, afin de rendre cette chasse plus utile, en n'effarouchant pas les lapins, comme cela arriveroit si l'on chassoit souvent dans le même lieu. Il faut encore avoir soin de ne pas laisser échapper aucun lapin, de ceux qui une fois auront été pris, de peur non-seulement qu'il ne revienne plus sous le trébuchet, mais encore qu'il n'en détourne les autres.

On prend encore ce bétail par un autre moyen, avec moins de peine dans le même

endroit : au lieu du panier, on dresse une grande cage, qui occupe presque tout le lieu, dans laquelle les lapins s'emprisonneront eux-mêmes, vu qu'elle est faite comme les nasses ou ratières à prendre des poissons et des rats; c'est-à-dire, avec des trous sur les côtés contre la terre, propres pour donner entrée aux lapins, et point de sortie, par la rencontre des piquants. On fait la cage de cannes ou roseaux entiers, pour être plus ferme, ou d'autre bois solide que les lapins ne puissent ronger, de la forme qu'on veut, haute sur terre d'environ deux pieds, couverte par-dessus de la même matière, en laissant au couvercle une porte pour en tirer les lapins. Il y aura aussi au côté des petites portes avec leurs huis, tout d'une matière, qu'on fermera et ouvrira commodément. Toute la cage sera tissue et entre-liée si bien et si drue, qu'elle puisse sûrement contenir les lapins, et faite à profit, pour durer longtems. Elle sera affermie dans terre par le moyen des paisseaux, qu'en bonne quantité l'on y mettra par les bouts, pour que ce qui en dépendra, soutienne solidement l'artifice, le niveau de la terre servant de fond à la cage. Les lapins entrent dans

la cage par les trous, pour se repaître de la mangeaille que vous y aurez fait mettre par la porte du couvercle. Là, les lapins s'enfermeront d'eux-mêmes, et vous les en tirerez après par la porte du dessus, comme il a été dit. Il est nécessaire de dresser à ceci des lapins, pour les attraper quand il vous plaira : cela se fait par la liberté que vous leur aurez donnée d'entrer dans la cage et d'en sortir, en tenant les portes des côtés ouvertes, par où il s'en vont après s'être repus, ainsi, quand vous les aurez accoutumés à ne rien craindre, vous ne pourrez manquer d'en prendre en abondance, pourvu aussi que sans abuser de cette facilité, vous ne vous en serviez que quand il est nécessaire. Par ces moyens, et autres semblables, que vous pourrez inventer, vous chasserez aux lapins avec agrément, en saison, et vous en remplirez votre cuisine, comme d'une manne ordinaire ; viande d'autant plus à rechercher, que ce bétail coûte moins à nourrir.

Il n'est pas nécessaire d'autre observation, pour l'entretien de la garenne, ni aucunement besoin de se mettre en peine pour guérir les lapins malades, et pourvoir à leurs

autres infirmités. Il n'est pas à propos non plus d'enfermer des levrauts dans la garenne avec les lapins, tant parce qu'ils ne peuvent multiplier en servitude, à moins qu'ils ne s'apprivoisent facilement dans la maison entre chiens et chats, que par la crainte de débaucher les lapins, qui suivent volontiers les levrauts, comme capitaines, et s'enfuient avec eux de la garenne, par la moindre issue qu'ils y trouvent : ainsi, il faut se contenter d'y entretenir les seuls lapins, puisqu'elle est particulièrement destinée pour eux.

Outre les lapins ci-dessus, il y en a d'Inde, dont la race est petite, de différentes couleurs, distinctes cependant dans la même bête ; on en voit d'entièrement blancs, de noirs, de roux, moitié d'une couleur, le reste d'une autre, le tiers, le quart et autres portions, sans confusion. Ils sont très-fertiles en génération ; la couleur de leur chair est très-blanche, et sa saveur douceâtre, qu'on corrige en cuisine avec des épices. Pour que rien ne manque dans la maison, l'on en nourrira quelques douzaines, avec cet assortiment, que pour vingt-cinq ou trente femelles, il faut un mâle. On les loge com-

munément en clapier resserré; mais si le clapier est exposé à l'air avec des buissons et arbustes approchant de la garenne, les lapins en deviendront meilleurs, à cause de ce peu de liberté, que par là vous leur donnerez. Il faudra les nourrir des dépouilles du jardin, et d'autre mangeaille, suivant les saisons, comme les autres lapins, leur nourriture étant commune.

CHAPITRE XII.

Du Parc.

POUR dresser le parc aux grosses bêtes sauvages, la garenne servira d'instruction convenable, comme en étant le modèle; ainsi rapportant la chose du petit au grand, je dirai que comme la vraie situation de la garenne est dans le taillis d'une petite circonférence et nourrit un petit bétail; celle du parc doit être dans les forêts et bois de haute futaye, dans une grande étendue de terre, pour l'entretien des grandes bêtes, en ajoutant que l'une est proprement pour le simple gentilhomme, et que l'autre

ne peut appartenir qu'à un grand seigneur, inventée plus pour la magnificence, que pour l'utilité. Ces parcs sont conformes ensemble, en ce qui est d'enfermer les bêtes sauvages, selon leur corpulence : les petits parcs pour les petites bêtes ; les grands, pour les grandes, et tous deux veulent être clos profitablement, et avantageusement fournis de pâturages, pour retenir et nourrir les bêtes, selon leurs espèces.

Toutes sortes de fruits sont agréables aux bêtes rousses et noires, spécialement le gland, dont elles se nourrissent très-bien : aussi est-ce le chêne qui tient le premier rang dans le parc. Les halliers touffus et serrés sont très-recherchés des bêtes sauvages, pour s'y retirer secrètement et faire leurs petits à l'aise sans embarras ; on aidera à ceci par artifice, en y dressant des grottes et des cavernes brutes, se rapprochant du naturel le plus qu'il sera possible. Ces bêtes ne peuvent vivre sans boire, c'est pourquoi il est nécessaire de les pourvoir d'eau, dont la meilleure est la coulante, de fontaine ou de ruisseau : à leur défaut, on aura recours aux mares et citernes, qu'on dressera dans différens endroits du parc, selon son éten-

due, et avantageusement, pour que les bêtes viennent facilement d'elles-mêmes s'y abreuver.

On ne se contentera pas pour la nourriture de ces bêtes, des pâturages du fonds, quelqu'abondans qu'ils soient; mais à la manière ci-devant enseignée, on fera des farrages pour qu'elles paissent en hiver. Ce bon traitement leur fera oublier la servitude, et elles se maintiendront en bon point; elles s'engraisseront aussi, moyennant qu'on leur donne sans économie du grain, tous les jours pendant l'hiver, par un ordinaire réglé; particulièrement aux bêtes pleines en tout tems, et à celles qui ont fait des petits nouvellement. Pour jouir du plaisir de voir ces bêtes rassemblées, on les habitue à manger du grain dans certains endroits accommodés, comme nous avons dit des lapins, de mangeoires et de cabinets ouverts, pour de là, sans être vu d'elles, les contempler à loisir. Ces cabinets servent aussi à les surprendre dans des piéges et autres machines qu'on leur tend, si, de crainte d'effrayer le troupeau, l'on ne veut pas les tirer avec le fusil. Plusieurs jettent dans le parc, quelques cerfs, biches, sangliers et semblables bêtes, appri-

voisées dès leur jeunesse, pour conduire les sauvages par-tout le parc, afin de les voir de près où l'on voudra. Je ne m'étendrai pas davantage sur l'entretien particulier de ce grand bétail, afin de ne pas aller au-delà des limites de mon discours, qui ne tend qu'au ménage, et non pas de traiter ici des plaisirs des princes et grands seigneurs, cet article étant réservé pour un autre discours.

CHAPITRE XIII.

De l'Etang, du Réservoir et du Vivier.

On fait beaucoup de cas de la nourriture du poisson, en ménage, à cause de sa propagation étonnante, et du peu de dépense nécessaire à son entretien. Les Anciens ont beaucoup prisé l'avantage du poisson ; ils ont même eu pour lui tant d'affection, que plusieurs grands personnages ont pris les noms des poissons qu'ils aimoient le plus, d'où sont sorties les familles des Orates, Murenes, Liciniens, Sergiens, comme on le voit dans les livres de l'antiquité. Il y en a parmi eux qui ont éternisé leur mémoire,

comme si elle étoit gravée sur l'airain, par leur cruauté, en exposant aux poissons, pour nourriture, les corps morts de leurs esclaves, qu'ils contraignoient, par passe-tems, de s'entre-tuer. La magnificence de Lucullus, prouve aussi cette affection : il faisoit nourrir des poissons dans des viviers de verre, suspendus au plancher, dans des salles, pour avoir le plaisir de contempler les poissons par dessous, en prenant ses repas. On nourrit le poisson dans trois différens endroits, mais il n'y multiplie pas indifféremment; car au vivier, suivant l'étymologie de son nom, il ne fait qu'y vivre, par la petitesse du lieu, seulement inventé pour retenir le poisson, afin d'en prendre toutes les fois qu'on le desire, appelé aussi par cette raison *reposoir* et *serve*. Le poisson se multiplie dans l'étang et le réservoir, cependant beaucoup mieux dans le premier que dans l'autre, à cause de son étendue, le poisson de l'étang ayant la liberté de se promener au loin, faculté qu'il n'a pas dans le réservoir, qui, ordinairement, n'occupe pas grande place; c'est pourquoi le vivier se convertit en réservoir, et le réservoir en étang, en amplifiant leurs limites; et par la raison contraire,

de l'étang on fait le réservoir, et du réservoir le vivier, en les resserrant à l'étroit.

L'étang doit donc surpasser le réservoir en grandeur ; c'est pourquoi, sans crainte d'excéder en ce point, nous le ferons aussi spacieux que le terroir le permettra, et il en résultera un avantage pareil à ceux qu'on retire du colombier et de la garenne, que le grand étang sera meilleur étant spacieux, que le petit, dans sa petitesse, pour la qualité et la quantité du poisson, qui, ayant la liberté de se promener, devient sain et agréable à manger, et augmente considérablement en nombre. On tire un autre revenu de cette ample étendue de terre, selon la pratique de plusieurs provinces de France, qui ont employé ce ménage avec succés, par les bleds provenant du fond de l'étang, quand après avoir servi quelques années en poisson, il est desséché et réduit en labourage. Ce rapport est si considérable, qu'on reste étonné en voyant l'abondance des beaux bleds qui en proviennent. Cette fertilité est produite au fond par l'eau, qui premièrement l'engraisse, à cause du limon que naturellement elle laisse par-tout où elle séjourne; ensuite elle le contraint à se reposer, et le tient

dans une telle sujétion, que pendant qu'elle y séjourne, elle ne peut produire que quelques roseaux de petite nourriture : alors ayant acquis beaucoup de fertilité, par plusieurs années de repos, on le met en labour, et il rapporte des bleds avec étonnement, tant ils croissent abondamment sur ce limon, qui facilite le labourage, quand il est mêlé avec la terre du fond, ce qui le rend très-facile à labourer; à l'imitation de l'Egypte, où le Nil déborde pendant certains mois de l'année.

On ne peut tirer ces deux différens services de tous les endroits indifféremment, en leurs tems, quoiqu'ils soient fournis d'eau, mais seulement de ceux dont l'assiette est favorable. Un seul lieu ne suffit pas, il en faut de nécessité pour le moins deux, si l'on desire être fourni de poisson et de beaux bleds, tout ensemble, afin que l'un rapporte en étang, pendant cinq ou six ans de suite, tandis que l'autre sert au labourage, pour autant d'années; passé ce tems, on remet l'eau dans ce dernier, et il recommence à nourrir du poisson, pendant que l'autre est épuisé et desséché pour le labourage. Ainsi, alternativement, chacun de ces deux endroits

donnera à son tour du poisson et du bled en abondance. Celui qui n'a pas d'endroits entièrement propres pour cela, se contentera de la seule commodité du poisson, qu'il aura (moyennant l'eau) par-tout où il voudra creuser, comme j'ai dit du fossé fermant la garenne, où l'on ne peut jamais semer de bled.

L'étang sera situé dans un lieu large et spacieux, qui, naturellement, soit enfoncé d'un côté, et relevé des autres, pour qu'on puisse faire la chaussée qui doit retenir l'eau, avec le moins de frais qu'il sera possible. On trouve ordinairement ces lieux à la naissance des vallons, qu'il faut soigneusement rechercher; car de vouloir mettre entièrement avec le secours de l'art le lieu destiné pour un étang, dans une situation défavorable, la chose seroit de trop de dépense, et non pas aussi fructueuse qu'il est nécessaire, vu que pour creuser à mains d'hommes le fond, afin de donner place à l'eau, il y a de grands frais; d'ailleurs on enlève la superficie de la terre, en quoi consiste la principale bonté, à la ruine des bleds qu'on y sème ensuite, qui n'en peuvent sortir en telle quantité, que si on leur laissoit la terre entière pour

leur nourriture. L'enfoncement sera réglé de manière que l'étang ne contienne en sa plus grande profondeur, pas plus de huit ou dix pieds d'eau, et pour le moins quatre; mesure suffisante pour la nourriture du poisson. Dans un lieu ainsi choisi, l'étang sera ample, l'eau s'étendant largement de tous côtés, et le fond se labourera facilement par son peu de pente : à ces commodités, nous ajouterons que la chaussée en sera moins haute que dans un endroit beaucoup enfoncé; par conséquent, on la dressera avec moins de dépense, et elle sera de plus longue durée, que si par la profondeur de l'assiette on étoit forcé de l'édifier hautement. La matière de la chaussée sera bonne et profitable, sans avoir tant égard à la cherté, qu'au naturel de l'ouvrage, qui ne peut souffrir que la chaussée soit composée de matériaux de peu de valeur; car si elle n'est pas suffisante pour retenir l'eau, et qu'elle ne soit pas de durée, ce sera toujours à recommencer, par les fréquentes avaries qui arrivent, plus grandes dans les lieux qui joignent les eaux, que dans ceux qui en sont éloignés : outre ce défaut, il arrivera encore pis, par la perte de toute l'espérance de ce ménage; quand,

à cause de sa foiblesse, la chaussée, ne pouvant résister aux ravines des pluies qui, survenant quelquefois inopinément, avec grande violence, font jour à l'étang; alors l'eau et le poisson rassemblés là depuis plusieurs années, s'en iront de compagnie. Mais en construisant bien la chaussée au commencement, et de bonne matière, vous éviterez ces dangers, et vous ne serez pas contraint d'en venir à refaire de très-longtems. La terre seule est la matière la plus commune dont on se sert en cet endroit, qui est de durée, suivant comme elle est travaillée et argilleuse. La terre sablonneuse ne vaut rien, la pierreuse non plus; c'est pourquoi nécessairement il faut qu'elle soit déchargée de sable et de pierres, pour retenir fortement l'eau. Quant au maniement, on y procède de cette manière : on fait deux murailles de gazon, taillé en quartiers, comme des pierres, en ligne parallèle, proportionnément éloignées l'une de l'autre (cette mesure prise suivant la grandeur ou la petitesse de l'étang, la chaussée de l'un devant être plus grande que celle de l'autre), dont l'entre-deux est rempli de terre argilleuse, ou pour le mieux d'argile pure, qu'on y étend également peu-

à-peu, par lits, en la pressant avec un battoir pour l'affermir, et afin que cela puisse se faire, comme il convient, on arrose la terre par-dessus à mesure qu'on l'emploie, comme de même on hausse, petit à petit, les murailles de gazon jusqu'à ce que la chaussée soit parfaite. On façonne en talus ces murailles, à cause du naturel de la matière, qui ne peut souffrir d'être perpendiculairement bâtie ; car le gazon est employé en cet endroit comme pour les remparts des forteresses ; c'est-à-dire en pente, l'herbe regardant en dehors, afin de s'y affermir. Par ce moyen, la chaussée demeure beaucoup plus large au fondement qu'à son extrémité, par conséquent suffisamment forte pour retenir l'eau, pourvu qu'on la fonde de raisonnable épaisseur, qui se règle, comme j'ai dit, suivant la capacité de l'étang, et aussi par la pente du lieu. Néanmoins, si petit que soit l'étang, et que sa situation soit plate, il faut que la chaussée soit capable de recevoir des hommes et des bêtes dans sa moindre épaisseur, qui est dessus, pour y passer à volonté sans rien gâter, en mesurant par là l'épaisseur de son fondement. D'autres, au lieu de gazon, font les

muraille

murailles de bonne maçonnerie de pierre à chaux et sable, mais peu épaisses, par économie, chacune seulement de deux pieds, et remplissent l'entre-deux de terre ou d'argile, pétrie et affermie comme dessus. De cette manière, la chaussée devient bonne en perfection et de longue durée, pour retenir l'eau entièrement bien, et résister aux violences de l'eau et du tems : elle s'édifie aussi avec une dépense modérée, dans les pays, où la bâtisse n'est pas excessivement chère, parce que peu de terre suffit à la faveur de la maçonnerie, pour construire une bonne chaussée, en comparaison du grand terrein qu'il faut nécessairement pour celle qui est faite avec le gazon. Il ne faut entremêler aucun bois parmi la chaussée, de quelque manière qu'on la construise, à cause de la pourriture, à laquelle il est sujet, qui cause la ruine de l'ouvrage ; la chaussée se trouant à mesure que le bois se pourrit, ce qui cause la perte de l'eau et du poisson.

Pour la première œuvre de l'étang, il faut faire un grand fossé, large et profond, de long en long, dans le lieu destiné en étang, de bas en haut, d'un bout à l'autre, en coupant les eaux des côtés par des tranchées,

comme en plume, qui vident les eaux dans le grand fossé, au bout duquel, dans la chaussée, on placera la bonde, pour vider l'étang au besoin. Ceci regarde principalement l'avenir, afin de dessécher tout le terroir, pour, à son tour, le faire servir en labourage, comme il a été dit; faute de quoi les bleds ne pourroient profiter en cet endroit, par trop d'humidité, et cette ouverture servira en outre à fournir de la terre pour la chaussée, où commodément l'on en prendra, en creusant le fossé; car de l'aller chercher au loin, ce seroit trop de frais, ce que l'on doit soigneusement éviter, avec toute sorte de ménagement. La chaussée est sujette à être ruinée, quand les vagues des eaux de l'étang sont agitées par les vents, quelquefois avec tant de violence, qu'en donnant rudement contre la chaussée, elles en rompent les bords à la ruine de l'étang, qui perd par-là ses poissons. Ces brèches causent l'entière dissipation de la chaussée, si petites qu'elles soient dans le commencement, si, promptement il n'y est pourvu. On prévient ce mal plus facilement, avant qu'il arrive, qu'on ne le guérit après; car il ne faut que des buissons, dont on borde

la chaussée, avec des poteaux et des osiers, en les y attachant fortement, pour parer les coups de l'eau, ce qui garantit la terre de la chaussée. Ceci vaudra mieux, si les buissons y sont plantés comme une haie vive, forte et épaisse, pour éviter la peine d'y en remettre de nouveaux, à mesure que les autres se consomment. La chaussée enveloppée de maçonnerie résiste d'elle-même à ces tempêtes, car l'eau n'a pas de prise contre le bâtiment, quoique courroucée, pourvu qu'il soit profitablement fait. On doit aussi paver le dessus de la chaussée, maçonnée ou non, avec de bonnes pierres, pour empêcher qu'elle ne soit dégradée par l'eau, en débordant dans cet endroit, lorsque par les grandes pluies, les eaux la surmontent. Le seul pavage sur la chaussée n'est pas suffisant pour résister à ces dangers; pour les prévenir de plus loin, il faudra faire nécessairement deux ouvertures dans les deux bouts de la chaussée, pour la vidange de l'eau ordinaire de l'étang, et si grandes, qu'elles suffisent pour rejetter les pluies extraordinaires, hors de l'étang, par des conduits si bien faits, qu'elles ne puissent nuire. On mettra des grilles à ces ouvertures, pour retenir le poisson, sans

quoi il se perdroit avec l'eau qui déborderoit par ces endroits. Non contens de cela, nous ferons des tranchées hors de l'étang, au-dessus et sur ses côtés, pour recevoir les eaux provenant des inondations, afin d'en décharger l'étang, sans qu'elles y entrent, et en même tems on évitera l'incommodité des terres et broussailles qui sont portées dans l'étang par la ravine des pluies, dont à la longue il est comblé.

On placera la bonde au plus bas endroit de la chaussée, vis-à-vis dudit fossé, pour vider l'eau et mettre l'étang à sec, lorsqu'il sera question de le pêcher, ou de lui renouveller l'eau : il faudra mettre une grille de fer ou de cuivre contre cette bonde, dont les trous soient percés drus, pour empêcher que le poisson ne sorte de l'étang avec l'eau. On appliquera également, et par le même motif, des grilles à toutes les issues de l'eau : il n'est pas ici question de parler de la forme de la bonde, parce que cela est à la fantaisie de l'ouvrier : outre qu'il ne seroit pas possible de représenter ici les différentes façons des bondes et ouvertures qu'on fait pour la vidange des étangs, ni des moyens dont on se sert pour les fermer et les ouvrir ; il

suffit que cela soit d'un facile service, et de la plus longue durée qu'il sera possible.

Quoiqu'indifféremment toutes sortes de poissons ne se nourrissent pas dans l'étang, on ne fera cependant pas d'erreur, si l'on y en met de toutes les races qu'on pourra rencontrer, pour que celles qui s'y plairont le mieux, restent supérieures, en quoi il n'y a pas tant de dépense, quoique les inutiles s'y perdent; comme il y auroit du hazard, en n'y mettant que les poissons que vous croiriez les plus fructifians, en quoi vous pourriez vous tromper (sur-tout en dressant l'étang dans un pays et endroit nouveau), en ne connoissant point entièrement le naturel de votre terre, ni de votre eau, dont vous ne pouvez avoir de connoissance parfaite que par l'expérience. Il est vrai qu'en général on sait bien que les terroirs pierreux et sablonneux, nourrissent les truites, les loches, les brochets, les perches, les barbeaux, les gardons, les carpes, les goujons, les dorades, les chabots, les cheviniaux, les meuniers, les éperlans, les dables; et les limoneux et fangeux, les carpes et barbeaux, la tanche, la bourbette, le lanceron, l'an-

guille et autres. Tous cependant se trouvent mieux en eau vive, que morte, et en sont de meilleur goût, et plus sains; sur quoi vous prendrez avis, notamment sur les truites et les brochets, afin de ne pas les enfermer inconsidérément dans l'étang, à cause du dégat qu'ils y font, en qualité de poissons de rapine, qui dévorent les autres. Les perches et les barbeaux sont aussi des poissons de rapine, cependant ils ne sont pas aussi dangereux que le brochet et la truite.

La truite ne peut vivre que dans l'eau de fontaine, et si elle n'est pas courante, elle ne s'y multiplie en aucune maniére; en eau dormante, quoique de fontaine, elle ne fait que s'entretenir et grossir. C'est pourquoi si vous desirez être abondamment pourvu de cet excellent poisson (estimé la perdrix d'eau douce), vous ferez pour lui seul un réservoir séparé, en le façonnant de manière que des avenues de l'eau, on fasse de longs canaux, larges de sept à huit pieds, pavés au fond, et qu'on mette beaucoup de menues pierres et de gros gravier, où l'eau courant continuellement pour se rendre au réservoir, les truites se promèneront avec

plaisir, et croiront être en pleine liberté, comme dans une rivière. Par ce moyen, vous aurez la multiplication de nombre que vous desirez, parce qu'alors ce poisson s'y engendrera, moyennant un endroit ainsi préparé, et la bonne nourriture. Vous leur donnerez quelquefois à manger des menuailles du poisson de l'étang et du réservoir, et d'habitude, les dépouilles de la cuisine, des fruits, et semblables nourritures; en observant que plus le réservoir est petit, plus il faut donner de nourriture au poisson qui y est enfermé : le poisson dans un lieu serré à l'étroit, n'ayant pas le moyen d'être si bien nourri, que dans un endroit de grande étendue.

Quant au brochet, il n'y a pas de difficulté d'en mettre dans l'étang, un ou deux ans après l'avoir empoissonné, non auparavant, afin de donner le loisir au poisson de s'y fortifier et d'augmenter par génération, pour pouvoir se garantir de l'avidité du brochet, et quoiqu'il dévore quelques petits poissons, il ne dépeuplera pourtant pas l'étang, par la grande quantité de poisson qui s'engendrera par la suite. Ce sera un grand avantage d'avoir provision de ce poisson excellent,

pour le mettre en rang avec la truite et la perche, les trois meilleurs qui se nourrissent en eau douce.

Le tems pour peupler l'étang, est dans le mois de mai. On trouve en abondance dans cette saison, toutes sortes de poissons, ce bétail ayant été en amour dès le commencement du printems. Vous tirerez la fourniture pour votre étang, des rivières et étangs les plus proches de vous, de toutes les espèces de nouveau poisson, que vous ferez apporter chez vous en grande diligence, afin que sain et sauf il puisse se rendre au lieu destiné, ce qu'on ne pourroit espérer en le faisant longtems séjourner en chemin. On charrie ce poisson par bateaux, charrettes et à dos de bêtes, mais plus facilement par eau que par terre. C'est pourquoi si vous êtes contraint de le faire transporter à dos, tâchez que ce soit avec des bêtes de relais, que vous aurez en route, afin qu'en donnant la charge des unes aux autres, le poisson ne séjourne aucunement. On enfermera le poisson dans des barils, avec de l'eau, percés d'un côté, tant pour donner de l'air au poisson, que pour le rafraîchir de nouvelle eau en chemin, en ayant tiré la vieille par le bas. Par ce

moyen, la semence du poisson se rendra sainement et promptement dans l'étang, pour y fructifier. Quant à la quantité, comme vous ne pourriez pas empoissonner trop bien ni trop promptement votre étang, vous ne sauriez pas non plus y mettre un trop grand nombre de poissons dans le commencement; ainsi, sans réserve, vous pourvoyez à ensemencer l'étang avec toute libéralité, à l'imitation des colombiers et garennes, qui ne peuvent être trop surchargés de bétail dans leur commencement. Cette grande provision suppléera au défaut des poissons, qui meurent par le tracas du changement, et l'on évite par ce moyen le danger de voir l'étang mal empoissonné de longtems, si l'on agissoit avec avarice en cette action. Ceci achevé, on n'a pas besoin de faire autre chose à l'étang, que de l'entretenir, dont le point principal consiste à y conserver l'eau; car comme elle est la vie, en la laissant manquer, c'est perdre principal et accessoires, en quoi il faut plus de soin que de dépense. L'eau y découlera continuellement, et, s'il est possible, en grande abondance, pour que le poisson s'y nourrisse plus gaiement, et supporte l'ennui de la servitude, qu'il sera mieux

pourvu de ce qu'il desire le plus. Que la chaussée, la levée ou écluse, les bondes et grilles soient entretenues à profit dans leur entier, sans souffrir qu'il s'y fasse aucune brêche, ayant soin de réparer toutes les apparences de ruine, et de prévenir par là la perte de l'étang, ce qui arrive très-souvent par négligence. On remédie très-facilement à cela dans sa saison et à bon compte, en comparaison de la dépense qu'on est forcé de faire, quand après avoir par trop retardé, la force de l'eau y a taillé beaucoup d'ouvrage. On déchargera l'étang des herbes et plantes qui croissent sur l'eau, comme les roseaux de différentes espèces, lys-d'étang, joncs, nymphes, fleurs-d'eau, et de toutes celles qui empêchent le poisson de se promener, qui lui donnent une mauvaise odeur, et lui font sentir le limon; on arrachera ces plantes soigneusement, à l'aide d'un petit bateau, avec lequel on ira par-tout l'étang, qui servira en outre à le pêcher et s'y promener. On chassera avec le même soin les bièvres, loutres, rats-d'eau et autres bêtes malfaisantes, afin que les poissons restent dans l'étang sans ennemis, pour s'y conserver seuls, exempts d'un voisinage impor-

tun. Les menuailles de l'étang, comme les petits poissons d'espèces infinies, grenouilles, vermisseaux, et autres insectes, servent de nourriture au poisson, qui s'en nourrit, ainsi que des racines et herbes que le fond produit naturellement, ce qui décharge d'autant du soin et de la dépense pour donner à manger au poisson; c'est pourquoi on reconnoît que la première habitation du poisson est l'étang: il n'en est pas de même du réservoir et du vivier, où, de nécessité, il faut porter des vivres pour la nourriture ordinaire du poisson.

L'étang va en croissant jusqu'au cinquième ou sixième an; c'est-à-dire, que les poissons y augmentent, et se maintiennent en bon état; mais après ce tems, ils ne font qu'y languir, parce qu'ils ne trouvent pas dans l'étang suffisamment de vivres pour y nourrir leur quantité innombrable, qui, pendant ce tems, s'y est engendré; alors ils se mangeroient les uns les autres, et l'étang finiroit de lui-même par être désert, si on laissoit plus longtems les poissons ensemble. Par ces raisons, au bout de ce terme, on pêche généralement l'étang, et on enlève tout le poisson qu'on y trouve, pour être vendu aux

marchands qui en font trafic, après en avoir conservé la provision de la maison, pour saler, et toute la menuaille pour peupler le nouvel étang. La saison de la pêche est à la fin du printems, et en lune nouvelle, le poisson étant alors en son meilleur point, et le tems encore assez frais pour le saler. En vidant l'eau par la bonde, on fait agréablement cette opération, en voyant sautiller le poisson sur la terre, après avoir perdu l'eau, et là rassemblé, on peut le prendre facilement à pleines corbeilles. Le fond se dessèche de même, en tenant la bonde ouverte, afin de le rendre propre au labourage; et l'autre fond qui, à son tour, a porté des bleds, pour être remis en étang, selon que ce ménage a été représenté. Il est à remarquer que d'après l'opinion de plusieurs, les œufs de poissons demeurent cachés dans terre, sains et entiers, cinq ou six ans, tems pendant lequel le fond de l'étang desséché, travaille à la production des bleds, et il arrive qu'en rempoissonnant l'étang, dont le fond n'aura pas été en labour plus que le tems susdit, on ne se met pas en peine de lui redonner une nouvelle semence de poisson, la vieille y suffisant. Mais

pour ne pas perdre son tems, on se sert aussi de l'avantage qui se présente, en mettant de la menuaille de l'étang nouvellement pêché, pour que l'autre ait promptement son entière fourniture.

Pendant les cinq ou six ans que l'étang est en nature, il faut être fort retenu à y prendre du poisson, afin de ne pas détourner le meilleur revenu de ce betail; car en tirant du poisson de jour à autre, pour l'ordinaire de la maison, si peu que ce soit, vous ne devez pas espérer, quoiqu'à la longue, une pêche générale de grande valeur : une même chose ne pouvant être deux fois; celle-ci est comparée au bled mangé en herbe, qui ne peut l'être en grain; c'est pourquoi on pêchera dans l'étang, comme par manière de passe-tems, à la ligne ou autrement, afin d'en prendre quelquefois, en petite quantité, les plus gros poissons déjà vieillis. Si vous avez la patience d'attendre ce terme de cinq en cinq ans, une fois, ou de six en six, vous en retirerez une grande quantité de deniers, comme on voit en différentes provinces de ce royaume, la pêche d'un seul étang se vendre des milliers d'écus. Mais il y auroit bien plus que du casuel, si l'assiète, étant

favorable, permettoit, au lieu d'un étang, d'en faire cinq ou six, pour en avoir un en état d'être pêché chaque année, et par ce moyen fonder sur un certain revenu annuel. On pourroit faire cela facilement avec une seule eau, si le lieu allant en pente, quoique petite et en colline, dix ou douze écluses et chaussées dressées en cet endroit, formoient autant de réceptacles d'eau, tombant de l'un à l'autre, pour en avoir toujours la moitié en eau et en poisson, et l'autre en terre et en bled, comme il a été dit; avantage plus desiré qu'obtenu, qui cependant n'est pas impossible, en le recherchant avec soin dans un pays de vallons, tant la nature est abondante en biens et en richesses. Si le pay ne se plie pas à la pluralité des étangs : notre père de famille aura de quoi supporter l'attente de la pêche générale de son étang, par les beaux bleds qu'il tirera pendant ce tems de celui dont le fonds est desséché, qui sert en labourage : quant au poisson, pour son ordinaire, il en sera très-bien pourvu, par le moyen de son réservoir et de son vivier, où il en trouvera à toute heure, pour en prendre en abondance.

L'avantage du réservoir dépend du lieu,

car le poisson se trouve bien par-tout, moyennant qu'il y ait de l'eau, mieux cependant dans un lieu exposé au soleil, qu'à l'ombre, ce à quoi il faudra penser. Si vous avez le lieu à choisir, préférez à tout autre celui qui est décrit dans la garenne, pour le profit du poisson, qui vit là en plus grand nombre et plus sain, que dans un réservoir d'autre forme, par la longueur et le tour du fossé, où à l'aise il se promène, en allant et retournant à son gré, sans faire attention à sa servitude. Le réservoir se dresse à l'imitation de l'étang; savoir, dans la chaussée, s'il y en a, à la bonde et aux grilles, pour retenir et vider l'eau, et empêcher aussi que le poisson n'en sorte. Le réservoir s'ensemence de même que l'étang : il n'ont plus rien de commun ensemble; car il faut donner à manger au poisson dans ce réservoir, et tous les jours y pêcher, pour en tirer le revenu, ce qui l'a fait appeler ainsi. Quant à son étendue, il est certain que plus le réservoir est grand, plus il abonde en poissons, en bonté, et moins il faut leur distribuer de nourriture; par cette raison, on le fera plus grand que petit, s'il est possible.

En aidant donc à la faculté du fond et de

l'eau pour la nourriture du poisson, on jettera dans le réservoir tout ce qui sortira de la cuisine, comme les entrailles de toutes sortes de poissons, frais et salés, de volaille, de lièvres, lapins, et autres bêtes, à mesure qu'on en aura ; on leur donnera aussi les pelures des fruits qu'on prépare pour sécher, ce qui est très-bon pour les poissons, et les fruits même encore meilleurs, si la commodité permet qu'on leur en donne des bons ; on ne leur épargnera pas au moins ceux qui tombent eux-mêmes des arbres, de même que les figues à moitié gâtées, faute de tems propre à les sécher, ni les cormes, qui leur plaisent beaucoup ; les glands concassés leur sont bons, le marc des raisins et des fruits dont on a exprimé le jus pour boisson, et en un mot, les poissons mangeront tout ce que vous voudrez leur donner. On leur donne quelquefois du pain par plaisir, ce qui sert encore à les faire rassembler, à quoi ils ne manqueront pas, si en leur en jettant des morceaux dans l'eau, l'on siffle ou sonne quelque clochette en même tems ; alors ils s'attrouperont pour venir les prendre, comme j'ai dit des lapins ; tant toutes les espèces d'animaux se soumettent à l'ordre.

Voilà

Voilà ce qui est nécessaire pour loger et nourrir le poisson au réservoir, où il s'engendrera, grossira et engraissera très-bien, avec une fort petite dépense, en comparaison du revenu; car peu de tems après avoir peuplé le réservoir, vous pourrez commencer d'en tirer quelque peu de poissons pour manger; et passé un an, tant qu'il vous plaira, sans craindre de l'épuiser, le poisson s'y étant une fois accoutumé; il s'y augmentera même tellement, que chaque année il faudra châtrer le réservoir, c'est-à-dire, le débarrasser du poisson surabondant, afin que le restant se maintienne en bon point dans le réservoir; autrement tout le poisson, pressé et affamé, deviendroit maigre et langoureux. Cette opération se fait en vidant le réservoir par la bonde au tems de la pêche générale de l'étang, afin de prendre le poisson dans son meilleur point, pour le saler et le faire servir à la provision de la maison; avec cette considération, qu'il ne faut pas en tirer indifféremment tous les gros poissons, mais y en laisser pour en manger de frais de jour à autre.

Pour la pêche ordinaire, on se servira de filets, de hameçons, nasses et autres ins-

trumens semblables, selon l'usage des lieux, en s'abstenant entièrement des amorces, afin de ne pas se servir d'elles, comme étant très-dommageables au poisson. En vidant l'eau du réservoir, on vient plus facilement à bout de ceci, mais on ne se donne pas cette peine aussi souvent qu'on a besoin de poisson, c'est pourquoi on pratiquera l'une et l'autre pêche, comme il conviendra le mieux; et afin que les voleurs ne puissent pas dérober le poisson avec des grands filets qui traversent le réservoir, on y plantera de longs pieux dans plusieurs endroits, qui, du fond, atteignant la superficie de l'eau, empêcheront l'usage des filets; en agissant ainsi, on préservera le poisson de cet événement.

Contre le réservoir, on dresse le vivier, afin qu'avec moins d'altération, le poisson se change et se conserve, qu'il y aura moins de différence d'un lieu à l'autre, tant à cause du fond, que par rapport à l'eau. Il n'y a aucune sujétion pour sa forme : ce qu'il y a de plus nécessaire, c'est de l'exposer en plein soleil, pour la récréation des poissons, et de le faire facile à ouvrir et à fermer, pour pouvoir le vider aisément, et remplir. On tire le poisson du réservoir, pour le

mettre reposer au vivier, et de là l'envoyer à la cuisine ; mais c'est le gros poisson qu'on y loge, et non pas le petit, vu que le premier est plus propre à être mangé. D'ailleurs, on dresse le vivier pour le gros, et non pas pour l'autre. Dans cette attente, on le nourrira très-bien, sans espérer que le fond contribue en aucune manière à sa nourriture, de peur que sa maigreur ne le rende dans peu de jours de nulle valeur ; de quelque manière qu'on le traite, il ne faudra pas que ce soit pour longtems, et le manger de jour à autre, en y en remettant toujours du nouveau. Quelques-uns ne font d'autre vivier que dans le réservoir même, à l'un des coins, en faisant un retranchement, non de maçonnerie, mais avec des perches ou des cannes, comme des cages, dans lesquelles on met le poisson reposer, comme ci-dessus, même il s'y emprisonne de lui-même, si à la cage on fait des trous, comme ceux des nasses par où les poissons y entreront, sans pouvoir en sortir, et ils s'y fourreront avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils trouveront plus à manger dans la cage qu'ailleurs. Par cette raison, on y mettra la plus grande partie de la mangeaille, pour accoutumer les poissons à y venir, et

si on ne veut pas les prendre, il faudra tenir les portes ouvertes, que l'on aura faites à la cage, pour leur sortie, à l'imitation de celles de la garenne.

J'ajouterai à ce ménage l'anguillière, afin qu'il ne manque au père de famille aucun animal de service qui se nourrit dans l'eau. On la dressera dans un lieu bourbeux et à l'ombre, de la figure du réservoir, et on la peuplera de la même manière. Son étendue sera à discrétion, cependant réglée suivant la faculté du fond, afin de la faire grande ou petite, selon que les anguilles s'y engendreront; dans ce lieu on nourrira les anguilles avec la nourriture ci-devant dite, et elles seront prises pour l'usage, comme les poissons du réservoir et du vivier.

CHAPITRE XIV.

De l'assiette des Ruches, point principal pour l'éducation des Mouches à miel.

Les abeilles ont l'entretien de commun avec les lapins et les poissons; cependant, on les nourrit à très-bon marché, même

presque pour rien, puisqu'il ne faut pas pour elle faire provision de fourages ni d'autre mangeaille, et ce qu'on leur donne par fois, est si peu de chose, qu'on doit plutôt regarder cela comme une médecine ou un agrément, que comme une distribution de nourriture; car c'est de leur seul et propre ouvrage que les abeilles vivent, qu'elles composent de fleurs et brins de plusieurs arbres et herbes, francs et sauvages, de la rosée, de l'air, et d'autres matières inconnues aux hommes, en les cueillant doucement sur les plantes, sans y rien gâter, contre l'usage de tout autre animal. Du reste, de ce bétail sort le miel délicieux, que toutes les nations ont tant célébré, sur-tout par ce vers antique:

Sic vos, non vobis, mellificatis Apes.

Et la cire, en outre, matières riches et excellentes. Toute la dépense nécessaire en cet endroit, consiste dans le logis et le soin, et est très-petite pour l'un et pour l'autre, puisqu'un petit jardin suffit pour contenir un grand nombre de ruches, et qu'un seul homme, comme en se jouant, peut en gouverner une grande quantité. D'après ceci, on tirera de ces animaux un aussi grand re-

venu qu'on voudra, puisqu'il ne s'agit que de s'y résoudre.

Presque tous les anciens ont chanté la gloire de ces précieux animaux, et ont représenté leurs mœurs et leur conduite : de leurs doctes écrits, nos pères nous ont laissé plusieurs renseignemens, où nous nous arrêterons, sans chercher plus loin l'origine de ce bétail, comme quelques poëtes anciens ont fait, plus pour le lustre de leurs poésies, que pour la solidité de l'histoire. Ces pauvres payens, ravis en contemplation de ce précieux animal, par son travail subtil, par sa diligence, par sa police, par son ouvrage précieux, se sont imaginés qu'il étoit engendré du soleil et des frêlons, et ensuite, que les abeilles avoient été élevées par les nymphes Phryxonides, et que ces dernières avoient nourri Jupiter avec du miel, dans sa première jeunesse, dans un antre du Mont Dictéan, comme dit Virgile. Quelques-uns ont voulu faire sortir ce bétail de Crète, de Thessalie, ou de l'île de Goa ; d'autres, et tous fabuleusement, de la race de Melissa, qui, de belle femme, fut changée en abeille, par Jupiter. Ils ne sont pas non plus d'accord sur l'époque de leur création, si c'est

de celle de Saturne, d'Erichthon ou d'Aristée, tant leur ignorance les a possédés ; ce qui ne leur permettoit pas de croire que la main de Dieu avoit créé tous les animaux, en même tems que le monde.

Les abeilles, ou mouches à miel, sont par les latins appelées *Apes*, parce qu'elles naissent sans pieds, comme l'ont écrit Probus et Priscianus, et Virgile de cette manière, *trunca pedum primo*. Ce mot vient du latin *avis, avete*, comme celui qui diroit petit oiseau. Selon le témoignage de Varro, les abeilles ont été nommées les oisillons des Muses, parce quelles aiment la musique, et se laissent aisément rassembler en un seul corps avec un son mélodieux, quoiqu'elles soient éparses en plusieurs ; elles sont du genre des insectes volans, et par les jurisconsultes mises au rang des bêtes sauvages, selon la loi 26, *ff. de furtis ;* et il en résulte qu'elles appartiennent au premier occupant, comme toute autre bête sauvage.

La quantité fait le profit ; pour qu'il soit considérable, vous entretiendrez un grand nombre de ruches (sans vous arrêter à un nombre certain), même autant que vous pourrez recouvrer de mouches, en leur don-

nant un gouverneur, sans lequel vous auriez peu de chose à espérer de ce bétail. Car par la même raison, des oies et des poules d'Inde, il en coûte moins à conduire un grand nombre d'abeilles qu'un petit, vu qu'ordinairement on destine l'occupation d'un homme pour peu, et ce peu se convertit à rien; mais ceci devient très-avantageux, quand il y en a une grande quantité, qui aide à payer la dépense du gouverneur, et rapporte un grand profit, moyennant un bon entretien.

Les abeilles s'élèvent facilement dans un lieu tempéré, et haïssent les froidures et les chaleurs extrêmes; cependant elles supportent le froid, pourvu qu'elles soient sans vents excessifs : la Hongrie, le Danemarke, la Frise, la Hollande, la Zélande, et autres régions froides, prouvent cela par l'abondance du miel et de la cire qui en sort. En Moscovie et en Russie, les abeilles se nourrissent naturellement dans le creux des arbres, sans donner la peine de les loger, d'où l'on en tire le rapport, miel et cire, avec peu de travail. En Pologne, elles ne viennent pas tout-à-fait naturellement, ce qui donne quelque petit soin à les conduire. Ainsi, ce sera dans un endroit abrité, principalement

de la bise, où nous logerons nos abeilles, en ayant soin de les poser directement à l'aspect du levant d'hiver, afin qu'étant échauffées et éclairées dès le grand matin, par le soleil, elles soient fortifiées pour bien travailler toute la journée; si le pays est sujet aux vents, le lieu où sont placées les ruches sera hautement fermé de murailles, bâtie en bonne maçonnerie, pour servir d'abri aux mouches; mais si le climat est tempéré, une bonne haie vive suffira pour toute cloison, qui a de commun avec la muraille, de tenir les abeilles en sûreté contre les voleurs, et en outre cet avantage particulier, en fournissant des brins de feuilles et de fleurs aux mouches, pour leur nourriture et passe-tems. Les Anciens ont commandé de percer la muraille en plusieurs endroits, quelques pieds sur terre, pour le libre passage des abeilles, qui vont et viennent chercher leur vie; mais cette observation n'est pas nécessaire, parce que les mouches en sortant de leurs ruches, sont toujours légères pour voler en montant, et elles tombent facilement dans leur logis, quand elles reviennent chargées, même s'il est situé dans une vallée; c'est pourquoi l'on choisit l'endroit enfoncé par-

dessus tout autre, et quoiqu'on leur donne un quartier contraire, moyennant un bon entretien, elles ne laisseront pourtant pas de s'y retirer. On voit ainsi des abeilles, même dans les villes, avec ces incommodités apparentes, rapporter un profit modéré, tant ce docile animal est de facile entretien.

On placera le rucher dans un lieu propre et secret. Les abeilles haïssent généralement la malpropreté, et toutes sortes de mauvaises odeurs, comme marécages, bourbiers, fumiers, privés, et autres endroits fétides; elles haïssent pareillement la fréquentation de toutes les espèces de bêtes, volaille et autres, domestique et étrangère, qui leur sont préjudiciables. Les poules et les hirondelles, mangent les abeilles; les bœufs, les pourceaux, les chèvres, les brebis, les chiens, toutes ces bêtes leur sont nuisibles, en s'en approchant, en renversant leurs maisonnettes, en foulant leurs herbages, en broutant leurs fleurs, en abattant la rosée du matin, en quoi consiste la vie de ces petits animaux. Pour les préserver de ces injures, on ne doit pas les y exposer, et on les logera dans l'enceinte des jardinages, avec un retranchement fait dans un endroit conve-

nable et bien choisi. Non-seulement les abeilles fuyent les mauvaises odeurs, mais elles recherchent les bonnes, d'aussi loin qu'elles les sentent; pour leur éviter cette peine, nous fournirons le rucher de toutes sortes de plantes, arbustes et herbes, que nous jugerons capables d'être élevés dans notre climat, et qui rapportent, d'eux-mêmes et par les fleurs, d'agréables odeurs. Les plantes à desirer, ainsi qualifiées, sont celles qui durent le plus longtems (afin qu'on ne soit pas obligé de refaire chaque année), comme du romarin, des rosiers de différentes espèces, même de damas, du thym, de la sarriette, de la lavande, de la menthe, de la sauge, de la mélisse, des lys blancs, des violiers de plusieurs couleurs; en faisant attention d'en mettre de tant de sortes, que suivant le divers naturel des plantes, elles fleurissent en différens tems, tôt et tard, pour que les abeilles y trouvent longtems de quoi se contenter. Presque toutes les herbes potagères servent en cet endroit, et spécialement les fèves, par l'abondance de leurs fleurs, qui répandent une odeur suave, et très-utilement encore les fleurs en général des arbres du verger; car outre la

bonne odeur, elles fournissent une matière suffisante pour l'ouvrage des abeilles, qui sera d'autant plus délicat, que les arbres fruitiers, près desquels les abeilles seront logées, seront exquis, et par la raison contraire, les abeilles ne pouvant se charger de butin que sur des plantes sauvages et malfaisantes, faute d'autre, elles rapporteront du miel de peu de valeur, bâtard et vénéneux, et de la cire de peu de prix.

Selon Pline, l'herbe appelée *Ægoletros*, donne au miel une qualité fétide et vénéneuse, dans un certain tems de l'année, près de la mer Major. Dans ces quartiers-ci du Languedoc (1), les fleurs de l'orme, du tithymale, du genêt, de l'arbousier, du buis, changent la bonté du miel, et quelques-unes de ces fleurs rendent les abeilles malades. Il faut éloigner les abeilles du voisinage de ces plantes, autant qu'il sera possible, afin que, soit par famine, soit par curiosité, elles ne s'adressent jamais dans un mauvais lieu. C'est pourquoi, il est nécesssaire de les pourvoir en grande quantité de plantes salutaires, pour

(1) L'auteur parle ici du Pradel et des environs.

qu'elles n'aient point occasion d'aller quêter au loin leur vie. Néanmoins, quelque soin que l'on apporte à cela, on ne peut pas généralement retenir les abeilles près de leur habitation, qu'en se promenant dans les beaux jours, elles ne s'éloignent bien avant dans la campagne. Les abeilles ne rapporteront que de bonne matière en miel et en cire, si généralement le pays est propre pour le pâturage du bétail à quatre pieds, à cause des herbages qui fournissent une nourriture suffisante à tous les animaux qui s'en nourrissent. Là où est le lait, est le miel. L'Ecriture sainte rapporte que la terre de Chanaan abondoit en lait et en miel. Le tems que les abeilles demandent, est le même que celui des brebis et des moutons, c'est-à-dire, sans bruines, et abondant en fleurs. Les anciens et les modernes sont d'accord en ce que la cire sort des fleurs, et le miel de la rosée; et l'un et l'autre sont d'autant plus exquis, que les fleurs et les feuilles sur lesquelles tombe la rosée, en sont plus délicates, prenant de là leurs bonnes qualités.

On doit aussi faire attention à l'eau dans cet endroit, pour abreuver les mouches à miel. Elles ne boiront aucune eau, sans être

claire et nette, allant la chercher telle, si loin qu'elle soit; c'est pourquoi, le rucher sera bien situé, s'il passe, devant et au travers, un petit canal d'eau vive, afin que les mouches aient moins l'occasion de s'écarter pour aller boire. On garnira ce canal, de pierres sur les côtés, et de petites branches de bois, pour que les abeilles s'y posent aisément en allant boire; le canal retiendra si bien l'eau dans ses limites, et la videra tellement à propos, qu'elle ne versera pas dans le quartier des ruches, de peur de le rendre en marécage. Faute d'eau courante, on s'accommodera de celle de puits, ou de citerne, qui, étant près du quartier des ruches, en est puisée, et ensuite jetée dans des canaux, préparés pour cela.

On bâtira artistement les bancs pour asseoir les ruches, afin qu'elles y reposent sûrement. On relèvera ces bancs sur terre, avec des pierres quarrées, et bien maçonnées, si la trop grande cherté de bâtir, ne contraint pas de les faire de terre. Les bancs ne s'entrejoindront point, et il y aura un vide entre deux, afin d'y passer librement pour le service des abeilles : ils s'excèderont l'un et l'autre, en degrés de théâtre, et sans s'entre-

toucher; chaque ruche recevra sa part de la faveur du soleil, et toutes ensemble auront une belle apparence. De cette manière, les abeilles ne se presseront point les unes contre les autres, et, sans embarras, elles entreront dans leurs ruches, et en sortiront, comme elles voudront. Au moyen de cette construction, les serpens, les teignes, les limaces, les rats, les araignées, et autres ennemis des mouches à miel, n'auront pas beaucoup d'accès dans les ruches, au grand avantage de ce bétail, qui est très-tourmenté de ces bêtes, ou plutôt, pestes. Ceux qui ont peu d'abeilles, se contentent d'en faire un seul banc, au quartier des ruches, devant la muraille qui regarde le levant ou le midi; mais ceux qui en nourrissent abondamment, en dressent autant que le nombre de leurs ruches le requiert, par rangées l'une devant l'autre, d'égale distance, en faisant entre elles des allées, comme il a été dit : les ruches seront aussi posées de telle manière, sans s'entre-toucher, qu'on puisse les remuer l'une après l'autre, sans troubler les voisines.

Tous ne s'accordent point sur la matière et la disposition des ruches, pour la facile éducation, qui donne la liberté à chacun de

les loger à sa fantaisie. On façonne les ruches de bois, de pierre, de terre cuite, de brique, d'écorce d'arbres, de paille. On les enferme dans les murailles; on les tient à l'air, et à couvert, comme l'on veut; on les change d'un lieu dans un autre, par saisons : en un mot, selon la fantaisie, le plus souvent avec un bon succès, tant ce bétail est de facile entretien. Mais, comme il y a bon et meilleur (l'expérience s'accordant avec la raison), on trouve que, pour ce service, le bois surpasse en bonté toute autre matière, à cause de sa modération en chaleur et en froidure; ce qui est prouvé par les abeilles elles-mêmes, qui se logent naturellement dans les arbres, comme il a été dit, et très-rarement dans les rochers; ce qu'on ne voit pas dans la pierre et la terre cuite, qui gèlent les abeilles en hiver, et les brûlent en été. La paille ne vaut rien, en ce qu'elle ne peut résister entièrement bien aux intempéries des tems, par sa trop grande foiblesse, et qu'en outre, elle est très-facile à brûler, soit par mégarde, avec le feu dont on parfume les abeilles, soit par méchanceté : danger qui n'est pas aussi à craindre pour les ruches de bois. Il y a même du choix pour le bois, l'un n'étant pas

indifféremment

indifféremment propre à ce ménage comme l'autre. Le liége est le plus à desirer en cet endroit, ayant toutes les qualités requises; mais sa rareté est cause qu'on ne s'en sert que dans les lieux où cet arbre est commun. On se servira donc d'ais de chêne, de châtaignier, de noyer, de sapin, de fouteau, de saule, d'osier, et de semblables, pour faire les ruches, puisque, dans tous pays, presque tous ces arbres y abondent, si cependant l'usage du pays le veut ainsi; car, où l'on est accoutumé à faire des ruches de paille, comme en France, en Flandre, en Hollande, en Zélande, en Dannemark, il faudra s'arrêter à la paille; mais le cas arrivant de les faire en bois, on les dressera si bien, et tellement à profit, qu'elles puissent durer long-tems, pour éviter le danger de perdre les mouches, quand, par nécessité, l'on est contraint de raccommoder leur habitation, en frappant rudement contre les ruches, les mouches étant dedans. Outre les clous qu'on n'y épargnera pas, on joindra les ais avec des bandes de fer, de manière que les jointures ne paroissent pas, afin que, ni vent, ni pluie, ne puissent pénétrer dedans; c'est pourquoi, les ruches d'une seule pièce sont plus estimées que de plusieurs, parce

que, n'ayant aucunes jointures, les injures du tems, au moins de ce côté, ne nuisent point aux abeilles; et encore, avec l'économie du fer, on s'épargne aussi la peine et le souci du rabillage. On fait ces ruches de troncs d'arbres creux, que l'on recherche soigneusement dans les forêts, ensuite on achève de les caver et préparer en dedans; elles sont rondes, celles des ais, quarrées, triangulaires, pentagones, ou de telle forme qu'on veut; et on met, au milieu de chacune d'elles, deux bâtons en croix, pour aider aux mouches à y étayer et affermir leur ouvrage.

On doit soigneusement faire attention à la grandeur des ruches, pour les faire de mesure convenable. Il sort bien, des ruches trop grandes, du miel et de la cire, mais non pas des abeilles pour la conservation de la race, ou au moins fort rarement, encore est-ce par un bienfait de la saison. Les abeilles ne se séparent pour chercher une nouvelle habitation, que quand le logement leur manque, demeurant toujours unies, vieilles et jeunes, tant que leur petite maison peut les contenir : au contraire, les ruches trop petites, rendent plus de bétail que d'autre revenu, parce qu'un grand nombre d'abeilles

ne pouvant loger ensemble dans un petit espace, est cause que lorsqu'elles naissent, elles se font place les unes aux autres, et vont chercher un logis ailleurs, et de ce petit nombre, il ne peut sortir que peu de miel et de cire. Ainsi, le milieu est ce que nous cherchons en cet endroit, c'est-à-dire, de proportionner les ruches à la raison, sans excéder en grandeur, ni en petitesse, afin que nous puissions long-tems tirer profit de ces animaux. L'expérience de plusieurs siècles nous a enseigné que les ruches des mouches à miel seront de la mesure que nous desirons, si elles ont un peu plus d'un pied de largeur, et une fois autant de hauteur, étant quarrées et rondes à l'équivalent, en recherchant, par géométrie, de rapporter, le plus près qu'on pourra, une figure à l'autre, afin qu'elles soient de pareille grandeur. Les ruches de Flandre, appelées *Biecoruen*, qu'on fait de cinq quarts d'aune de hauteur, et de trois quarts de largeur par bas, montant en étrécissant, s'accordent à cette mesure, mais c'est de celle dudit pays, fort petite en comparaison de celle de Paris, dont l'aune de cette ville porte sept octaves de celle de Flandre.

Pour garantir les abeilles de la main des voleurs, on a inventé de les entourer de muraille. On la perce en dehors de petits trous, comme ceux d'un crible, cependant en petit nombre, seulement pour l'entrée et la sortie des abeilles; et en dedans, vers le logis, on fait une armoire fermant avec son huis, pour vendanger et nettoyer les ruches en saison : soin propre et bon aux abeilles, si le dedans du mur est garni avec des ais qui tempèrent la froidure de la muraille. Quelques-uns ajoutent à l'armoire une vitre, pour avoir le plaisir de voir, à travers le verre, travailler les abeilles, et pour prendre avis du tems de les châtrer et nettoyer, afin de n'y mettre la main qu'à propos. Cela approche des ruches de Talc, dont Pline fait mention; car cette matière étant transparente, on voit facilement, et avec plaisir, tout l'intérieur.

La facilité de ces mouches fait qu'elles souffrent toutes sortes d'habitations et d'entretiens, peu s'en faut, même toutes sortes d'airs, comme il a été dit. En France, et ailleurs où les ruches sont de paille, elles ne sont pas ouvertes au-dessus à la manière de la Provence, du Dauphiné, du Languedoc, de la Gascogne, etc., mais formées comme

un chapeau long et pointu. Par cette raison, on les vendange par en bas, en prenant de ce côté et le miel et la cire, en une seule fois, en ne touchant en haut, que lorsqu'on vide entièrement les ruches. Les abeilles s'accoutument promptement dans ces habitations, parce que, suivant leur naturel, de ne jamais rester oisives, elles se mettent à travailler dès leur arrivée dans la ruche, en commençant par le plus haut endroit, qui, se rencontrant pointu, est par conséquent rempli dans peu de tems; alors les abeilles encouragées, s'arrêtent volontiers dans ce lieu. Ordinairement, on tient toujours les abeilles à l'air, quand le pays est tempéré; mais il y en a qui les mettent, du quartier des ruches, sous des porches, dressés exprès contre lui, à l'entrée de l'hiver, pour y séjourner jusqu'au printems; tems où on les remet à leur place. Par ce moyen, exemptes de froidures, elles passent le mauvais tems, sans souffrir. Pour préserver les abeilles de la famine, les anciens changeoient leurs ruches de place, en choisissant les bons pâturages, selon les saisons. Par ce motif, on transportoit les abeilles d'Achaie à Athènes; de Negrepont et des îles Cyclades, à Scyros; de toutes les parties

de la Sicile, dans Hyble, selon le témoignage de Columelle. Pline dit que les Espagnols charrioient leurs ruches avec les abeilles dedans, à dos de mulets; et ceux d'Hostie, en Italie, sur des bateaux, par la rivière du Pô, où on les tenoit jusqu'à ce qu'on vît les bateaux commencer à s'enfoncer; signe que les ruches étoient chargées de miel et de cire, et alors on les ramenoit dans leur repaire ordinaire, pour en faire la récolte. On pratique encore aujourd'hui le même changement en Hollande et Zélande, en transférant les ruches dans les navetières et milleraies, de ces mils sarrasins noirs, faits à angles, ayant la paille rouge, qu'ils appellent *Bockent*, en France, *Buccail*, et en Picardie, *Penit*; mais c'est lorsque les navets et millets sont en fleurs, qu'ils fournissent alors aux abeilles une nourriture délectable, et assez long-tems; le naturel de ces fleurs étant de tomber tard de leurs tiges.

Le gouverneur des mouches à miel habitera, la plupart du tems, contre le quartier des ruches, dans une maison construite exprès pour cela, qui servira aussi de magasin pour les ruches de réserve, les instrumens et les

outils de ce ménage, afin de les y trouver au besoin.

Ces choses préparées, il faudra chercher la race du bon bétail, avec le même soin qu'on a coutume d'employer pour le recouvrement de toute autre engeance, pour l'utilité de ce ménage, et par le danger de tout gâter sans cela. Il y a des abeilles sauvages et franches, c'est-à-dire, bonnes et mauvaises. Selon les anciens, il y en a de quatre espèces différentes, en corpulence, en forme, en couleur, et en mœurs. Les mauvaises sont les plus grandes, les plus rondes, les plus noires, et les plus difficiles à approcher, qui sont portées à la cruauté. Les bonnes, celles qui ont les qualités contraires, leur couleur est en outre claire, blonde, tachetée de noir, et ne sont point velues. Suivant ces renseignemens, le père de famille choisira la race de mouches à miel pour son quartier, en achetant des ruches déjà remplies, pour les faire transporter chez lui; à quoi il faudra ajouter cette adresse certaine, qui est de voir l'intérieur des ruches, afin de juger de la suffisance des mouches par leur ouvrage; ce que l'on fait aisément, en ôtant le couvercle par-dessus, et en les regardant aussi par-

dessous, en renversant doucement d'un côté les ruches, selon leurs façons différentes. Les mouches à miel supportent le tracas difficilement; c'est pourquoi, il faudra les prendre le plus près de vous que vous pourrez, afin qu'elles soient moins importunées, que plus court sera le chemin. Outre que le changement d'air et de terroir les étonne, elles demeurent après moins fructueuses, que plus loin vous les aurez prises. Par ces raisons, des hommes porteront les ruches avec les abeilles dedans, non au col, mais avec un brancard. Deux hommes à la main porteront aisément deux ruches, et doucement, selon le desir du bétail, pourvu qu'ils passent par un beau chemin, qu'il faudra suivre, quoique plus long, s'il est possible, afin de ne pas gâter, par une marche rude, l'ouvrage de ce bétail. La primevère est la vraie saison de ce transport, et la nuit meilleure que le jour, pour retenir les mouches paisiblement et sans une grande émotion. Le linge dont chaque ruche sera enveloppée en ce transport, servira aussi une couple de jours, après les avoir rangées dans le quartier des ruches; au bout desquels, sur le soir, en ôtant le linge, on remettra les abeilles en liberté. On choisit cette

heure, afin que, par l'approche de la nuit, les abeilles ne s'enfuient pas, et en s'accoutumant petit à petit, elles oublient leur naturel repaire, pour se remettre en train, comme auparavant.

Notre père de famille joindra aux ruches achetées, celles qui se trouveront parmi les forêts, qui très-souvent se rencontrent de la race des plus excellentes abeilles, pour être sorties des bons essaims, enfuis du quartier des ruches. Il fera faire une perquisition soigneuse de ces dernières, pour qu'aucune ne s'en perde, en visitant souvent les endroits où il croira pouvoir en trouver, y en ayant été pris autrefois. On doit noter cette adresse de Columelle, par son invention. Les mouches à miel vont ordinairement s'abreuver aux fontaines et ruisseaux les plus voisins de leur retraite, si cachée qu'elle soit. Ayant découvert cela, par la quantité de mouches que vous y verrez, vous jugerez la distance de leur repaire, d'autant moins éloignée, que le nombre des abeilles sera plus grand, et plus éloignée, que leur nombre sera petit. Mais pour mieux vous en assurer, vous marquerez au dos les abeilles qui viendront à l'eau, avec une paille longue, plongée dans

de la peinture rouge, que vous tiendrez prête exprès pour cela : chose plus soigneuse que difficile. Avec la patience de quelques heures, vous attendrez le retour de ces abeilles peintes, et moins elles tarderont à revenir à l'eau, plus vous jugerez que leur habitation est près de la fontaine. Sur quoi prenant avis, vous trouverez ce que vous desirez, par une soigneuse recherche. Voici encore une adresse plus assurée : prenez un tronçon de roseau ou canne, long d'un demi-pied, fermé des deux bouts, et ouvert dans le milieu par un petit trou que vous y ferez; mettez dedans un peu de miel, et reposez-le près de l'eau, ainsi préparé. Par la douceur du miel, les abeilles entreront dans ce tuyau; il s'y en fourrera autant qu'il pourra y en entrer, et vous leur en donnerez le loisir : voyant cela, vous enleverez le tuyau, en fermant le trou avec le pouce, pour empêcher les abeilles de s'enfuir; ensuite, étant un peu reculé de l'eau, vous ouvrirez le trou, et en laisserez sortir une seule mouche, pour s'envoler; ce qu'elle fera aussitôt vers son habitation. Vous observerez le chemin de sa retraite, en la suivant aussi long-tems que vous pourrez. Lorsque vous l'aurez perdue de vue, vous en ferez

sortir une seconde, de la même manière que la première, vous la suivrez en marchant : ensuite une troisième, après une quatrième, une cinquième ; en un mot, vous en congédierez tant l'une après l'autre, que finalement vous trouviez leur gîte, où elles vous guideront par cette ruse; car ces mouches ayant été emprisonnées, ne demandent qu'à retourner chez elles, et elles s'y rendent, sans jamais se tromper dans leur chemin, de quelqu'endroit qu'elles partent, tant elles ont l'entendement exquis en ce qui leur est convenable.

Il n'est pas possible de donner une instruction certaine sur la manière de retirer les abeilles trouvées dans les forêts, cela dépendant entièrement de l'endroit de l'arbre où elles se trouvent logées, quelquefois si difficile, qu'il est impossible d'en tirer les mouches : si vous le trouvez tel, ne vous y opiniâtrez pas, et abandonnez cette recherche. Si les abeilles se trouvent nichées dans quelque branche creuse, facile à couper, vous viendrez facilement à bout de l'entreprise, en sciant doucement la branche en haut et en bas; et après avoir enveloppé le tronçon qui contient les abeilles, avec un linge, vous

l'emporterez dans le quartier des ruches, sans changer les abeilles d'habitation, celle-ci se trouvant commode. Mais il y a plus de difficulté à retirer ces petites bêtes du tronc de l'arbre, du bas ou du haut, sur-tout si l'arbre est grand, et qu'on ne veuille pas, ou qu'on ne puisse pas le couper : dans ce cas, il faudra se diriger suivant l'ouvrage, qui servira de guide. Le dernier moyen est de faire sortir les abeilles du creux de l'arbre, en les parfumant avec de la fumée de linge qui brûle pour tâcher de les en retirer après, comme on fait des essaims ; en quoi on se trompe souvent, car en prenant leur essor, elles s'enfuient de dépit d'avoir été forcées, et quittent la contrée avec le logement. Il n'est pas besoin de prendre cette peine, si on n'est pas bien assuré de la bonté des abeilles, à cause du mal que cela causeroit, de mêler les mauvaises et paresseuses parmi les bonnes et diligentes : ainsi on se conformera aux renseignemens plus haut cités. Les laborieuses se corrompent en fréquentant les autres, au détriment du quartier des ruches, qui dépériroit entièrement à la longue.

L'avance du premier article de ce ménage, se termine par l'engeance du rucher. L'autre

dépense continue toujours, puisqu'il est question d'entretenir un gouverneur à nos abeilles : résolution nécessaire à celui qui veut tirer un bon revenu de ce bétail. La science de conduire à propos ces animaux, est sortie du naturel des abeilles; nos prédécesseurs ayant, par une longue habitude, découvert leurs mœurs, leurs exercices, leurs maladies. La ruche de mouches à miel est un vrai modèle d'une république bien policée, où chaque abeille, et toutes en général, travaillent, par charges distinctes, à dresser des logis, à les approvisionner, pour y vivre et perpétuer leur race, par un renouvellement de génération. Elles obéissent à un roi, que toutes les abeilles suivent en corps, quand il s'agit d'aller chercher une nouvelle habitation, et continuellement, et près du logis, il est suivi par un certain nombre de mouches, comme ses gardes ordinaires. Elles gardent la porte de leurs ruches, pour, de leur pouvoir, en empêcher l'entrée aux bêtes nuisibles. Elles ont des abeilles commises pour aller en campagne, prendre la matière de la cire, dont leur cellule et maisonnette particulière sont faites, qu'elles donnent à d'autres qui l'amollissent et pétrissent, et après la repassent à

celles qui la mettent en œuvre. D'autres ont la charge de la matière du miel, qui, comme dessus, passe par différentes mains, et finalement le miel se rend parfait. Il y en a qui sont chargées de tenir proprement le logis; elles en sortent toutes les immondices qui ne sont pas trop pesantes, mais par elles maniables, comme le marc et la lie de la cire et du miel, ne se donnant pas cette peine pour leur fiente, parce qu'il ne s'y en trouve point; ces mouches sont si propres, que c'est seulement dehors et en volant qu'elles vident leur ventre, selon l'opinion de quelques-uns. Elles sortent de même des ruches, les abeilles mortes, en les traînant loin de leur habitation, de peur de l'infection; mais ceci se fait avec honneur, comme un convoi de sépulture, car une vingtaine d'abeilles accompagnent la morte, deux la traînent, en voletant un pied au-dessus de terre, jusqu'au sépulchre, d'où elles retournent au logis toutes ensemble; ce que j'ai moi-même observé avec étonnement.

Leurs principales maladies sont la peste et le flux de ventre; la première les fait périr promptement en grandes troupes, et l'autre les mine en langueur peu-à-peu, avec

danger de mort. Le froid, la famine, le trop de nourriture et le trop de travail les tourmentent aussi. La peste, le plus souvent, leur arrive par malpropreté, quand, par négligence, les ruches n'ayant pas été avantageusement et convenablement nétoyées, il se fourre dedans quelqu'infection contagieuse. On s'apperçoit de ce mal, en voyant les abeilles tristes, de couleur obscure, et quand elles meurent en grand nombre. Le remède le plus assuré pour cela, est de les changer de logis, dans une ruche bien nette, frottée avec de la mélisse, du romarin, du thym, de la sauge, et de semblables herbes, en transportant les abeilles à la manière ci-après montrée, et en les parfumant avec du fien de bœuf, et du galbanum; il faut ensuite les transporter loin du quartier des ruches, pour préserver de contagion les autres abeilles, juqu'à ce que guéries, on puisse les remettre dans leur premier lieu; et comme dans cette nouvelle ruche, il n'y avoit ni miel ni cire pour les abeilles; pour qu'elles ne l'abandonnent pas par cette raison, l'on mettra dedans des rayons de miel fraîchement tirés de quelque ruche bien fournie, pour servir de nourriture à ces mouches languissantes, en y ajoutant

des passerilles ou raisins secs, et des figues cuites dans l'eau miellée, qu'on fourrera par bas dans la ruche, avec des petits canaux de roseaux refendus, que l'on y accommodera de cette manière. Ce changement est plus difficile à faire en hiver, qu'en toute autre saison de l'année, par la disette de vivres; auquel cas on donnera ordre de fournir la ruche abondamment, en y mettant les abeilles, et de continuer avec tant de diligence pendant plusieurs jours, afin que les abeilles n'aient pas occasion de s'enfuir, faute de vivres, ou d'y mourir de faim.

Le flux de ventre vient aux abeilles au commencement du printems, en mangeant trop de fleur de tithymale et d'orme. Pour les en garantir, il faut promptement faire fleurir les plantes du quartier des ruches, qui sont à cela les plus propres, afin de nourrir les mouches qui se trouvent affamées à la sortie de l'hiver. Cette floraison avancée se pratique journellement par les jardiniers les plus experts, en tenant les plantes dont il est question, couvertes pendant l'hiver, pour les garantir des froidures, en les fumant et arrosant avantageusement d'eau tiède : les plus propres à cela, sont le romarin, les violiers, les

les soucis, et plantes semblables du printems. On aura soin d'arracher, autant qu'on pourra, autour du quartier des ruches, les tithymales, pour en dépeupler le lieu, afin que les abeilles ne puissent les rencontrer; commandement qui ne s'étend pas sur les ormes, par leur bon service en plusieurs choses, qui récompensent la perte qu'ils causent en cet endroit.

On guérit le froid et la famine par leurs contraires; savoir, en tenant chaudement les abeilles, lorsqu'on voit les froidures augmenter, en revisitant souvent leurs ruches, pour reboucher les trous, fentes et crevasses qui pourroient y être, afin que les vents, les eaux n'y pénètrent en aucune manière; et en leur donnant à manger, quand la terre ne produit pas de fleurs pour leur nourriture, des choses liquides et douces, comme des figues, raisins bouillis et consommés dans le vin et l'eau miellée : du miel, des pruneaux cuits avec leur jus, des fèves cuites, du lait, et semblables matières.

Du trop de nourriture, procède le trop de travail, qui quelquefois fait mourir les abeilles; et c'est toujours par ces excès que la race en manque; parce que les abeilles ne pouvant

travailler à-la-fois à faire du miel et de nouvelles mouches, cessent d'agir d'un côté, pour s'occuper de l'autre; et communément elles préfèrent le miel à leur génération, quand par le bienfait de la saison, la terre se trouve couverte de fleurs. Car, dans ce tems, les abeilles ne peuvent se lasser de charrier dans leurs ruches les matières de leur ouvrage, à la ruine du total de ce bétail, sans un remède convenable. Il ne faut qu'empêcher aux abeilles d'aller en campagne, pendant quelques jours, pour mettre un frein à leur extrême affection, et ensuite les contraindre à employer convenablement leur tems. On les retiendra dans leurs ruches, en leur fermant les issues avec des toiles qu'on tendra au-devant d'elles; ces toiles transparentes n'intercepteront presque point l'entrée de la clarté dans les ruches. Les abeilles demeureront emprisonnées deux ou trois jours continuels, pendant lesquels, faute de matière nouvelle (en vivant cependant de leurs provisions) elles se remettront à faire de la semence de mouches, dans l'intention de l'éclore en saison. Ce tems écoulé, on leur redonnera la liberté de sortir, seulement pour trois ou quatre jours, après lesquels,

réitérant le remède, on les remprisonnera comme il est dit ci-dessus, et ainsi en continuant de fois à autre, jusqu'à un amendement, que l'on reconnoîtra en visitant les ruches. Par ce moyen, le quartier des ruches se maintiendra long-tems, et rapportera autant de revenu qu'on peut raisonnablement espérer de cette espèce de ménage. Il faut suivre leur naturel; car, comme les abeilles ne peuvent rester sans travailler, de même elles disposent de leurs œuvres. En hiver, elles ne trouvent point dans la campagne des matières pour se nourrir et travailler, et se contentent de vivre dans leurs ruches, du miel que, pendant l'été, elles y ont amassé pour leur provision. A cette époque, elles ont le tems de faire leurs semences, de les couver et faire éclore au renouveau; en effet, leur subtile diligence se manifeste au printems, lorsque, par l'augmentation de nombre, tous les essaims se jettent aux champs pour faire un nouveau ménage dans la nouvelle habitation qu'ils cherchent.

Il faut donner tous ses soins pour recueillir les essaims. Quand la saison en est venue, on fait le guet autour des ruches, et très-expressément aux heures requises, de peur

que les abeilles ne sortent à l'improviste, et ne se perdent, pour les loger ensuite convenablement dans des ruches bien préparées. On ne sait pas encore ce que sont les abeilles qui s'envolent des ruches; si ce sont les vieilles ou les jeunes. Différens avis courent sur cette matière. Les anciens disent que ce sont les jeunes qui sortent des ruches en troupes, pour aller chercher une nouvelle habitation. La plupart des ménagers d'aujourd'hui se rendent à cette opinion, tant par respect pour l'antiquité, que pour l'humanité et la bienséance qui commande au jeune de céder au vieux. Mais plusieurs y regardant de plus près, disent le contraire, fondés sur ce que les abeilles qui s'envolent, sont plus grosses que les autres, par conséquent plus vieilles, leur âge se reconnoissant seulement par la différence de grandeur ou de petitesse de leurs corps, et que celles qui restent dans la ruche, demeurent longtems minces, sans bruit, comme des nouvelles ménagères; ils fortifient leur avis sur la longue durée des ruches, puisqu'il s'en voit un nombre infini qui ont resté fournies d'abeilles, trente-cinq et quarante ans, même davantage (contre l'opinion de Columelle, qui dit que la ruche

meurt au bout de dix ans), ce qui ne pourroit être, si les jeunes faisoient place aux vieilles, vu que l'âge des abeilles ne va pas plus loin que dix ans, suivant l'ancienne et commune opinion; Virgile encore ne leur donne de vie que sept ans. Quelques-uns répondent à cela que la grandeur de la ruche est cause de sa longue durée, attendu que les abeilles, vieilles et nouvelles, vivent aisément ensemble, tant que l'étendue du logement le permet, et qu'elles ne se séparent que faute d'habitation : de cette manière, elles se renouvellent en se succédant les unes aux autres.

Or, qu'elles soient vieilles ou jeunes, nous les recevrons selon l'usage commun : deux ou trois jours avant de sortir, elles marquent leur dessein par une certaine humeur dont elles baignent le tour de la ruche, en bas; par le murmure qu'elles font dans leur ruche, plus grand que de coutume, comme un bruit d'appareil d'armée; par le rassemblement de mouches qui se fait devant, autour de la porte et contre la ruche (que les bonnes gens du Languedoc appellent *faire barbe*), surpassant de beaucoup en nombre la troupe ordinaire qu'on voit continuelle-

ment entrer et sortir. Pendant ce tems, elles prennent conseil du chemin qu'elles veulent tenir, et selon la soigneuse recherche de quelques-uns, leur roi, avec sa garde, va visiter le lieu où il délibère de loger sa troupe, ensuite revenu, il la met en campagne. Le gouverneur du quartier des ruches prendra avis sur ces indices, pour y veiller de très-près, afin de ne rien perdre, en ne les abandonnant pas dès une heure de soleil, jusqu'à deux heures après midi; car elles délogent rarement sur le soir; et lorsqu'il verra les abeilles quitter la ruche, en prenant l'air trop haut, de peur qu'elles ne se dépaysent, il les arrêtera, en frappant sur un bassin de cuivre ou de clochette, qu'il fera doucement tinter, et non pas trop rudement, de peur de les dépiter et faire écarter, parce que le son violent les pousse au loin, et que le doux les arrête près. Le battement des mains sert aussi à cela, faute d'autre chose, et la poussière jettée contre les mouches.

Les mouches de la bonne espèce ne vont pas plus loin que sur les arbres prochains, sur lesquels communément elles se posent, ou sur quelqu'autre endroit élevé, auprès du quartier des ruches, et s'y rassemblent si

uniment, que toute la troupe paroît être une seule masse, les abeilles se joignant l'une à l'autre par les pieds : par cette raison, les hollandois, appellent les essaims, *hyeen*, comme s'ils vouloient dire, presque un, par leur unité. Là, le gouverneur ira prendre l'essaim, pour le loger dans une ruche bien préparée, nette et parfumée. Ce sera sans nulle attente, de peur qu'en retardant tant soit peu, il ne les fasse changer d'avis, en quittant leur premier repos, pour aller ailleurs, en danger de les perdre, il ne faut même qu'un peu de vent, une pluie, ou un autre accident pour les y contraindre; et quoique les abeilles se laissent mieux attirer vers le soleil couchant, qu'en aucune autre partie du jour, on ne mettra cependant pas de retard pour les prendre avant cette heure, *le tenir que l'attendre*, étant toujours meilleur, selon le proverbe; mais il n'y a pas de sûreté à vouloir arrêter l'essaim, pour l'empêcher de s'enfuir, en le couvrant d'un linge délié, comme quelques-uns le veulent; au contraire, il est plus périlleux de le perdre par les raisons susdites. On nettoiera proprement la ruche, pour loger l'essaim, en la lavant en dedans avec du vin

fort, en la frottant avec de la mélisse, du romarin, de la menthe et autres herbes odoriférantes. On la portera près des mouches, sur un linge blanc, placée debout, en penchant d'un côté, pour faciliter son entrée aux abeilles, en la tenant ainsi affermie avec des pierres, que l'on mettra tout doucement, sans les effaroucher. Si elles sont arrêtées à quelque petite branche, et qu'elles soient pendantes comme des grappes de raisins, il ne faudra que couper subtilement la branche, et d'une seule pièce la fourrer dans la ruche avec les abeilles. Si on ne peut le faire ainsi commodément, on prendra les mouches en pelotons, avec une truelle de maçon, ou une grande cuiller, et petit à petit, on les mettra dans le nouveau logis, sans les presser, en frappant cependant doucement avec une pierre contre la ruche, comme pour les inviter à y entrer. Si l'essaim s'est fourré dans le creux d'un arbre, la chose en sera bien plus difficile; cependant on l'en retirera par le moyen d'une ruche mise auprès du trou de l'arbre, dans laquelle les mouches se fourreront d'elles-mêmes, par l'odeur attrayante dont elle sera parfumée, comme dessus. Ceci se fera aisément,

pourvu que l'essaim n'y ait pas beaucoup séjourné ; car il est très-difficile aux mouches de quitter le lieu où elles ont déjà travaillé, vu que, comme il a été dit, elles ne demeurent jamais oisives, et se mettent à travailler dès qu'elles sont arrivées au premier logis qu'elles font, en sortant de leurs ruches, et sur l'arbre même où premièrement elles se sont arrêtées, elles commencent à s'accommoder et bâtir. Ainsi, par la bonne odeur du vase parfumé, et le dénuement de leur premier logis, elles le quitteront volontiers pour s'y loger ; mais si le lieu n'est pas propre pour y accommoder la ruche, à cause de la hauteur de l'arbre, ou d'autre occasion, on se servira d'une autre méthode, ce sera d'attacher un panier d'osier, lavé et parfumé, au bout d'une longue perche, et de l'approcher près des abeilles, qui s'y retireront à cause de la bonne odeur du panier, d'où on les remettra ensuite dans une ruche.

Quelquefois l'essaim se divise en deux ou trois bandes, en tenant chacune son quartier ; mais le mal que toujours cause la division, met souvent en danger de tout perdre : cela arrive par la pluralité des rois, qui,

n'étant pas d'accord, font sédition pour la souveraineté. Le seul remède est d'accorder les rois ensemble, ou de n'en laisser qu'un dans tout l'essaim, afin que, comme l'image de la monarchie, les abeilles soient conduites par un seul roi. On peut appaiser leurs fureurs, quand ils s'entre-battent avec leurs bandes, les unes contre les autres, comme des ennemis découverts, en jettant contre elles de la poussière des chemins ou des liqueurs douces, comme de l'eau et du vin miellés, ou du vin cuit. Si vous n'avez pas cela à votre commodité, il faut se défaire des rois superflus, en les recherchant dans les troupes, après qu'elles sont appaisées et devenues tranquilles; alors, doucement vous choisirez ceux qui ne vous plairont pas, ce qui pourra se faire à la main, sans craindre d'être piqué des abeilles, si vous l'avez frotée auparavant avec de l'eau de mélisse. On fera cette recherche seulement aux petites troupes, et quand vous aurez tué le roi de chacune d'elles, elles se rangeront d'elles-mêmes, faute de chef, sous le roi de la grande, où vous n'aurez pas touché. On reconnoît ces rois à la grandeur de leur corps, qui surpasse celle des abeilles, communes en beauté

et en couleur. Ils n'ont point d'aiguillon, et montrent par-là leur douce royauté, et le bon naturel des abeilles, qui obéissent mieux par raison que par force. Les rois s'engendrent dans les ruches, non du commun des abeilles, mais ils sortent d'une race distincte et séparée; car c'est d'une liqueur rouge, qu'on trouve dans des trous plus grands que les autres, au bout des rayons; l'ancienne opinion des Grecs et des Romains se conformant à cela. Les abeilles tirent leurs rois de cette race, et n'en ont jamais qu'un à-la-fois, au moins dans une ruche bien qualifiée; les autres demeurant pendant ce tems, comme les princes du sang, sans charge, en attendant le besoin d'être employés, quand par vieillesse ou accident, celui qui règne vient à manquer. Il y a aussi dans les ruches de faux rois, qui viennent du dehors, comme bâtards, pour tyranniser les mouches à miel. Ils sont laids à la vue, sales, noirs, velus, surpassent les bons en grandeur, rendent un bruit désagréable; en un mot, ils sont vraiment horribles. On les discerne à ces marques facilement, d'avec les vrais et légitimes.

Quant aux bourdons ou frélons, que l'on

appelle dans plusieurs endroits du Languedoc, *Abeillands*, c'est une espèce d'abeilles qui naissent avec les bonnes. Virgile les appelle *ignavum pecus*, et aujourd'hui on les nomme en langue flamande *Broethien*, comme si on disoit abeilles couvantes. Ils ne travaillent ni à la cire, ni au miel, et sont seulement utiles, en ce qu'ils aident aux abeilles à couver leurs semences : au reste, ils dépensent beaucoup, et dévorent le miel. On les compare aux jeunes débauchés, qui font grande chère, sans vouloir travailler. Ce peu de service les fait cependant supporter, et en outre celui-ci : s'il arrive que l'ouvrage des abeilles soit ravagé par les frêlons, les abeilles (comme à quelque chose le malheur est bon) en deviennent plus diligentes, pour en réparer les brèches; elles s'éveillent de leur paresse, et se remettent à travailler plus que jamais : autrement, croyant avoir tout fait, parce qu'elles se voient riches, il y auroit du danger que leur bon naturel ne se corrompît, en dégénérant en oisiveté; et au bout d'un tems, par habitude, les abeilles deviendroient entièrement inutiles. On ne souffre pourtant pas tous les bourdons en tout tems, mais seulement jusqu'à ce que

le miel soit prêt à recueillir; car alors, par le grand ravage qu'ils en feroient, les abeilles même et leurs gouverneurs en tuent autant qu'ils peuvent en attraper; en quoi il n'y a point de perte pour ce qui regarde le couver des semences, vu qu'en ce tems, les jeunes abeilles sont écloses, et il reste parmi les abeilles, des frêlons en plus grand nombre qu'on ne voudroit, quoiqu'on tâche de les en ôter.

On pourra assembler dans une ruche, deux ou trois petits essaims, afin d'en faire une grande bande d'abeilles, à la charge cependant que les essaims viennent d'accord au même jour et au même instant, parce qu'ils ne peuvent pas s'attendre l'un et l'autre, et de ne laisser aussi qu'un roi dans la ruche, par les raisons susdites. Par le même moyen, on multiplie aussi les abeilles, qui dépérissent dans les vieilles ruches, par maladie ou par accident; car en prenant deux ou trois foibles ruches d'abeilles, on en fera une forte, cependant avec la considération de faire attention aux rois, autant qu'on pourra, afin qu'il ne survienne pas de guerre parmi ce peuple, à sa ruine totale, par trop de chefs.

Le vrai tems des abeilles pour essaimer,

sont les mois d'avril et de mai seulement; car les essaims qui viennent après, ne sont que des avortons, par le peu de tems qu'ils ont pour bâtir et faire du miel, pour vivre en hiver, la meilleure saison s'étant écoulée, qui est dans le milieu du printems. Ainsi, il ne faut pas fonder grand espoir sur ces essaims tardifs, ni même se donner beaucoup de peine pour les recevoir, à moins que l'abondance d'abeilles que vous y verrez, ne vous y invite. Ce terme n'est cependant pas limité dans tous les pays et climats; ceci regarde seulement les chauds, car, quant aux froids, les abeilles y sont tardives, comme les autres fruits de la terre. Il arrive souvent que des nouveaux essaims, d'autres sortent la première année, mais ce sont des plus primerains, et qui, par le bienfait du tems, auront rempli leur maison. Par cette raison aussi, une vieille ruche en produira plusieurs dans la même saison, comme deux ou trois, à l'honneur du gouverneur du quartier des ruches, qui manifeste par-là sa diligence; car jamais on ne voit cette abondance dans un bétail mal entretenu.

S'il arrive que, par vieillesse, par un trop rude attouchement, ou par une autre occa-

sion, le bois d'une ruche devienne inutile, et qu'on desire en sauver les abeilles, on pourra changer ces abeilles dans un autre vase sain et entier, en le posant fermement sur la ruche dont il s'agit, en l'ayant auparavant découverte par le dessus, afin que les abeilles se retirent dans la supérieure; ce qu'elles feront aussitôt, tant par l'attrait d'une bonne odeur, que parce qu'elles la trouveront pourvue de vivres, c'est-à-dire, de bons rayons de miel, que l'on y mettra suffisamment à cet effet; que parce qu'elles y seront forcées par la fumée qu'on leur mettra par bas : où elles demeureront volontiers, ce changement même étant fait en hiver, pourvu qu'elles y trouvent de quoi vivre; ensuite, vers le soir, cette ruche sera mise au rang des autres, et la vieille ôtée, pour en retirer la dépouille.

Tous ces préparatifs se font, pour recueillir du miel et de la cire, comme pour le bled et le vin, l'on cultive les champs et les vignes. Par le tems régnant dans la primevère et l'été, on présage de la future récolte du miel. Si ces saisons sont extrêmement venteuses et sèches, on ne peut avoir grande espérance de cette récolte; mais au contraire on en

tirera un grand revenu, si elles sont calmes et tempérées, particulièrement si en été les rosées sont fréquentes, sur-tout depuis la mi-juin, jusqu'à la fin d'août, parce que c'est d'elles, comme il a été dit, que se fait le miel. L'abondance du miel provient de la fertilité du pays, qui fait plus ou moins de fois châtrer les abeilles, c'est-à-dire, vendanger le miel et la cire qui sont dans les ruches. On ne doit jamais toucher à cela, que les ruches ne soient pleines, autrement ce seroit perdre le miel avant d'être mûr. Il y auroit en outre cette perte, que les abeilles n'ayant pas achevé leur ouvrage, et découragées par ce dérangement, quittent le plus souvent la ruche, en s'enfuyant ailleurs, où elles croient n'être pas ainsi tourmentées : et il faut conclure que ceux qui les châtrent trois fois dans la même année, ou gâtent tout, ou sont placés en terroir agréable à ce bétail, vu aussi que l'on estime l'endroit le plus fructueux en miel, celui où l'on peut en avoir deux récoltes l'année, car ordinairement l'on n'en a qu'une. Le vrai point donc de mettre la main à cette récolte, est quand les abeilles ne savent plus que faire, faute de lieu où elles puissent travailler; ce qu'on reconnoîtra à l'œil, en visi-

tant

tant les ruches. On fait là-dessus différens jugemens; mais le plus assuré, est de croire que les ruches sont pleines, quand les abeilles chassent opiniâtrément de leurs ruches, les frêlons ou abeillauds; car c'est alors seulement qu'elles se sentent riches en miel et en cire, qu'elles craignent d'être saccagées par eux. La saison gouverne cette récolte, en l'avançant ou la reculant. S'il arrive qu'on châtre deux fois les ruches, la première se fait communément à la fin de juin, et la dernière à la mi-août, pas plus tard, de peur de l'approche de l'hiver, qui ne permettroit pas aux abeilles de rapprovisionner leurs ruches, pour leur nourriture pendant les froidures; de manière qu'on en fera une dès le commencement d'août, le long tems de cette époque jusqu'en hiver, donnant un grand loisir aux abeilles de travailler, avant l'arrivée des froidures. On tire toujours la cire avec le miel, mais non pas en aussi grande quantité, que quand particulièrement on recueille cette matière, parmi laquelle il ne se trouve aucun miel. On tire le miel par le haut de la ruche, et la seule cire par le bas, où les abeilles font les semences de leur race, qui occupent le vide des trous, dans

lesquels il ne peut y avoir aucun miel, ou si peu, qu'on n'en fait point de cas. Le tems est aussi différent pour ces récoltes : comme j'ai dit, c'est avant l'hiver qu'on vendange le miel ; ensuite, dans la primevère, au mois de mars, la cire. On ne doit pas ôter plus de miel que la moitié de la ruche (ce qu'on connoît par la croix qui est dans l'intérieur d'icelle, soutenant les rayons, et placée justement au milieu), en abandonnant le reste pour la nourriture des abeilles. Quelques-uns ne leur en donnent que le tiers ou le quart ; d'autres, au contraire, les deux tiers ou les trois quarts, en moindres ou en plus grandes portions, selon les facultés des abeilles, qui imposent la loi à cette œuvre ; car il y a de si misérables abeilles, qu'il ne faut leur ôter ni miel, ni cire, encore ont-elles beaucoup de peine à vivre. C'est à quoi veillera le gouverneur, ayant l'œil à la chose, afin que ne faisant rien mal-à-propos, il entretienne son quartier de ruches en bon état. On doit aussi choisir l'heure pour cette œuvre, et la plus convenable est sur le midi, parce qu'alors les abeilles, pour la plupart, sont à la campagne à quêter, et qu'il ne reste dans la ruche que celles qui ne sortent pas, lesquelles, par

leur petit nombre, ne peuvent empêcher qu'on ne leur ôte leur butin. Il ne faut pas attendre le soleil couchant, à cause de l'approche de la nuit, dans laquelle les abeilles pourroient s'écarter et se perdre, l'obscurité les empêchant de retourner chez elles. Si doucement qu'on les touche, quand il est question de les dépouiller de leur trésor, elles se mettent dans une grande colère, et piquent ceux qui se mêlent de les piller. C'est pourquoi, quand on les reconnoît difficiles, il faut que celui qui est employé à cette besogne, s'arme contre les abeilles d'un grand capuchon, qui prenne depuis le sommet de la tête, jusqu'à la ceinture. Le capuchon sera fait de toile claire, pour voir au travers; et, si mieux on aime, on placera du verre contre les yeux, pour travailler plus clairement et plus facilement. Avec cet équipage et des gants aux mains (ou bien, en se frottant les mains avec de la mélisse, ce qui empêche les abeilles de piquer), il s'approchera et touchera aux abeilles sans danger, et fera cette opération avec facilité. Il portera de la fumée, pour chasser les abeilles autour des ruches, afin d'enlever avec moins d'embarras la dépouille de ces mouches.

Il y en a qui, pour être moins importunés, emprisonnent toutes les abeilles de la ruche dans un sac, tandis qu'à l'aise ils disposent du miel, comme ils veulent, et après, ils redonnent la liberté aux abeilles. L'on y procède de cette manière : On lie fermement la gueule d'un grand sac, en enveloppant toute la ruche, qui a été premièrement découverte, et le sac est accommodé en haut avec des bâtons, pour s'y tenir droit; ensuite on parfume les abeilles par le bas de la ruche, ce qui les fâche et les force à s'enfuir ; mais, comme elles n'ont pas d'autre chemin, elles gagnent le haut de la ruche, et se fourrent toutes dans le sac (comme le lapin dans le filet, quand il est pressé du furet), qui, fermé, retient les abeilles, autant qu'on veut, sans leur faire de mal. L'opération finie, on les désemprisonne, et on les met au bas de la ruche, après l'avoir refermée par le haut : alors les abeilles reprennent leur travail ordinaire.

Voici un autre moyen moins pénible que le précédent. Quand on connoît que les abeilles ont fort avancé leur œuvre, ce qui peut être sur la fin du mois de juin, vous leverez le couvert de la ruche, et y en remettrez un

autre, qui sera troué dans le milieu : ensuite, vous poserez dessus une autre ruche vide, nette et parfumée; vous attacherez au milieu de cette dernière, deux ou trois rayons de bon miel, en affermissant si bien ces deux ruches ensemble, qu'elles puissent se tenir l'une sur l'autre, sans verser, avec des étais faits à propos, et accommodés au lieu, pour les supporter. Par ce trou, les abeilles de la ruche basse, monteront dans la haute, y étant attirées par la commodité du logis, qui a bonne odeur, et par le miel qu'elles y trouveront. Dans ce nouvel endroit, elles se mettront à l'œuvre, suivant leur naturel, avec tant d'activité, que, le tems n'étant pas contraire, elles viendront à bout de remplir le vide de la ruche dans deux mois, et même en moins de tems. Alors la saison de la récolte du miel étant venue, vous désunirez vos deux ruches, et vous prendrez celle où il y aura plus de miel et moins d'abeilles, et vous en tirerez toute la dépouille, en laissant l'autre en son entier, sans rien y toucher; ce qui rapporte un grand avantage, par l'abondance du miel et de la cire que l'on en tire par ce moyen : et quoique le tems ait été un peu plus tardif que d'ordinaire, pour châtrer les

abeilles, n'importe, parce que celles qui restent sont avantageusement approvisionnées, pour abonder en génération et en fruit, dans leur saison, vu qu'elles n'ont pas été tourmentées dans leur ruche.

Dans certains endroits de la Provence, on châtre le quartier des ruches, et non les ruches; c'est-à-dire, qu'on enlève des ruches entières du quartier, suivant le nombre total, sans toucher aux autres : ces ruches demeurant entières, leurs abeilles ne manquent pas d'être très - bien approvisionnées en hiver; au printems, d'abonder en essaims, et ensuite en miel et en cire. C'est ordinairement la moitié du nombre des ruches du quartier dont on retire chaque année toute la dépouille, en laissant l'autre moitié entière, sans rien y prendre; les plus vieilles sont celles qu'on enlève, et les jeunes restent dans le rucher, pour être prises dans leur saison : l'on procède à ceci par différens moyens. Quelques - uns laissent aller les abeilles où elles veulent ; d'autres les tuent, de peur qu'elles n'aillent tourmenter celles qui restent dans le quartier, pour se loger dans leurs ruches, et par cette raison, s'entre - battre et se tuer. Le moyen le plus facile de se

défaire de ces abeilles, est de les noyer dans des grandes auges, faites exprès pour cela, remplies d'eau, où l'on plonge les ruches enveloppées avec des linges; cette opération se fait dans le quartier des ruches, où on va les prendre à la nuit, quand les abeilles sont retirées. Par cet ordre, on reçoit plus de profit de ce bétail, qu'en châtrant les ruches, et aussi avec moins de hasard, vu que quelquefois beaucoup d'abeilles meurent de faim en hiver; parce qu'on ne leur a pas laissé une provision suffisante; mal qui n'est pas à craindre par l'autre voie, qui rend aussi beaucoup plus de miel et de cire qu'en châtrant particulièrement les ruches; mais par le premier moyen, le miel qui en provient est beaucoup plus délicat que par l'autre, à cause qu'il n'est nullement mélangé avec les corps morts des abeilles. Ce miel n'a aucune mauvaise odeur, venant de l'eau, dont le prix en est ravalé. Ces différentes façons de recueillir la dépouille des abeilles, sont communes avec celles qu'on pratique en France et en Hollande, qui châtrent les abeilles ou le quartier des ruches, ou l'un d'eux. Mais la suivante leur est particulière, même en France; s'il arrive qu'on châtre

les abeilles, c'est-à-dire, qu'on ne prenne qu'une portion du miel qui est dans la ruche, on ne fait cela que dans le mois de mars, ou d'avril, et ce, par bas, la façon de la ruche imposant cette nécessité. Pour y parvenir, on renverse un peu la ruche, d'où alors on tire le miel et la cire, en même tems, comme l'on veut. En Hollande, c'est en renversant entièrement la ruche, sans dessus-dessous, en la faisant tenir debout, le bas regardant le ciel, et ce, par le moyen d'un petit applatissement, que pour ce service on laisse à la ruche, lorsqu'on la fait; ils couvrent cet endroit avec une motte de terre, pour garantir les abeilles de la pluie, la ruche étant remise en sa première situation.

Les rayons étant tirés de la ruche, et reposés dans des vases de bois ou de terre, on les portera aussitôt à la maison, dans un lieu secret et bien fermé, afin d'empêcher les abeilles d'y entrer, ce qu'elles feroient sans cet empêchement, pour tâcher de recouvrer le bien qu'elles estiment leur avoir été ravi, ou si elles y entroient (outre l'impossibilité de rester parmi ce bétail, qui y voleroit à la file), vous verriez visiblement consommer par les abeilles, en peu de tems,

tout votre miel, et quoique vous bouchiez soigneusement les portes et fenêtres, vous ne pourrez en détourner l'entrée à plusieurs mouches, et ne les en chasserez qu'avec de la fumée.

Le miel le meilleur et le plus délicat, est celui qui de lui-même coule le premier des rayons (comparé à la mère-goutte du vin), qu'il faut soigneusement retirer, pour le conserver à part dans des vases séparés. On met les rayons dans un panier d'osier, fait exprès, comme une chausse d'hypocras, pointu par le bas, qu'on place sur un grand pot de terre verni en dedans, y videra proprement le miel. Le reste sera pressé dans le panier, pour en exprimer, par force, ce qui de gré n'aura pas voulu couler, dans un pressoir préparé, selon le naturel de l'œuvre, afin qu'aucun miel ne se perde dans la cire. Le premier et le second vase, remplis de miel, seront tenus découverts pour quelques jours, en attendant que le miel ait achevé de bouillir, ce qu'il fera de lui-même, pendant qu'on l'écumera avec soin, afin qu'il reste pur et sans aucun mélange. Par cette raison aussi, le lieu ne sera pas exposé à la poussière, ni à aucune autre

saleté, de peur qu'en la communiquant au miel, il le rende désagréable ; car de même que toutes les autres matières précieuses, celle-ci craint d'être mal tenue ; ensuite, on fermera les vases avec soin, et on les mettra reposer dans un magasin frais, mais sec, où le miel se conservera longtems. Ce sera avec la distinction de la valeur des miels, pour faire plus cas du premier que du second, comme il a été dit, pour les employer selon leur différente valeur.

Le miel n'est pas également bon dans tout pays, ni de même marque, à cause des différentes fleurs sur lesquelles les abeilles recueillent la rosée, qui communiquent au miel leurs facultés. Le bon miel est de couleur dorée ou blanche, reluisant, de bonne odeur, doux au goût ; liquide dans son commencement, mais coulant de telle manière, que son fil conserve sa continuité égale, sans interruption ; étant conservé pendant quelque tems, il s'endurcit de sorte qu'on ne peut le tirer du pot par sa fermeté, que par force, avec un couteau, ou un autre instrument propre. C'est aussi un signe de bonté, quand il est facile à cuire, et quand il cuit, s'il ne jette pas beaucoup d'écume, le meilleur étant

celui qui en a le moins. On reconnoît encore au poids la valeur du miel, le plus exquis étant toujours de plus grand poids ; c'est pourquoi le plus délicat est celui qui séjourne au fond du pot, comme le plus prisé de l'huile est au-dessus, et du vin au milieu du vaisseau, ainsi qu'il a été dit ailleurs.

Quant à la cire, nous en avons vu prendre par le bas des ruches, c'est à savoir, celle que l'on retire seule sans être mélangée avec le miel. Vers la fin de février, commencement de mars, ou plus tard, selon le climat, les abeilles étant encore endormies des froidures passées, on travaille à cette œuvre, en renversant doucement d'un côté les ruches, l'une après l'autre, pour en tirer les tables de cire, qui sont celles où les abeilles font leurs semences, que l'on trouve dans les trous des tables, semblables à des œufs de fourmis. A l'égard de ces semences, on peut aller plus loin, vu que c'est pour le profit même de l'engeance, qu'on doit détourner cette convée primeraine, parce qu'alors les nouvelles abeilles qui en proviennent étant trop primeraines, elles périssent de famine à leur naissance, faute de fleurs nécessaires à leur entretien, qui ne sont pas encore dans

la campagne. On fait seulement cas des semences qui les suivent, qui, fraîchement pondues, couvées et écloses par le bienfait du beau tems, profitent comme on le desire. On met les tables de cire bouillir sur un feu lent, dans beaucoup d'eau claire; étant fondue, on la passe par un linge, on la remet de rechef sur le feu pour la refondre, et quand elle bout, on l'écume en diligence : enfin, l'eau s'étant évaporée par exhalaison, on la jette dans des terrines ou vases plats, de cuivre, de terre ou d'autre matière, pour s'y figer et affermir, mais c'est après y avoir mis de l'eau au fond, afin que la cire ne s'y attache pas.

Au contraire du miel, la meilleure cire est la plus légère, la plus grasse, celle qui tient le mieux et est moins cassante, la plus odorante, et la plus haute en couleur jaune. D'après ces adresses, on fait le choix de cette matière. Le ménager ne passe pas plus avant au maniement de la cire, et il la vend après l'avoir réduit en masse, s'en étant réservé une partie pour l'employer à son usage, en chandelles, ou d'une autre manière, en abandonnant aux apothicaires et aux ciriers celle de la teindre de plusieurs couleurs, et

de la varier autrement, suivant leur art, selon ses propriétés : je montrerai seulement comment avec peu de peine elle se blanchit, pour, étant ainsi rendue subtile, en faire de la bougie, des chandelles pour l'étude, pour les festins, et autres agrémens.

On fondra la cire jaune et nouvelle avec de l'eau claire, dans un chaudron, où bouillant, on l'écumera soigneusement; ensuite on la coulera au travers d'un linge clair, pour la débarrasser d'ordure. Après, on la refondra sur un feu lent de charbon, dans un vase à large ouverture; là, on la prendra pour réduire en lames, minces comme du papier, afin que la chaleur du soleil et de l'air pénétrant aisément dedans, la rende telle que vous desirez. Pour faire ceci, on trempe une palette de bois dans l'eau, et aussitôt on la fourre dans la cire fondue, qui, étant sortie du feu, s'attache, en figeant contre la palette, en pellicules. On remet la cire sur le feu pour la seconde fois, afin de la refondre et réduire en lames, en la jettant dans l'eau, comme ci-dessus, afin d'avancer ce blanchiment; de même pour la troisième, et en un mot, on réitère autant de fois ces choses, jusqu'à ce qu'on

voie que la cire ait acquis la perfection de blancheur qu'on lui donne, sans qu'il soit besoin d'autre mystère; ce que l'on ne fait pas ordinairement, car on se contente d'une couple de fois, tant pour éviter la peine, que pour le déchet de la cire, qui diminue toujours en la refondant. Finalement, quand elle est sortie de l'eau, on l'étend sur des claies couvertes de toile, pour l'exposer à l'air, au soleil, à la rosée, qui, pénétrant ces minces pellicules de cire, achèvent de la blanchir. Les abeilles font du dégât à cette cire; quand on s'en appercevra, on les en chassera soigneusement : on évitera de même que la cire se fonde à la trop grande chaleur du soleil, en l'arrosant sur le midi avec de l'eau fraîche. Il y en a qui au lieu de convertir la cire en lames et pellicules pour la blanchir, se contentent de la faire à la manière que les chasseurs font leur dragée de plomb pour le fusil, c'est-à-dire, en la prenant fondue avec une grande cuiller, et en la jettant petit à petit dans l'eau fraîche, ce qui la divise en petits morceaux, pour ensuite achever de la blanchir comme ci-dessus.

Voilà la manière de gouverner les abeilles et d'en retirer leur labeur. Ce ménage est

profitable, moyennant que par un soin continuel, on pourvoie aux besoins de ces petits animaux, qui ne peuvent souffrir la négligence de leur gouverneur, qu'avec le danger apparent de leur ruine. Un homme suffit pour conduire un grand nombre de ruches, puisque ce gouvernement consiste plus en adresse qu'en force. On peut restreindre ce nombre à mille ou douze cents pieds (moyennant quelques aides au tems des essaims et de la récolte des ruches), ce qui est suffisant pour rapporter un bon revenu et pour satisfaire à tous frais, ce qu'on ne doit pas attendre de peu de ce bétail, laissé sans aucune garde.

Le gouverneur du quartier des ruches se plaisant dans sa charge, pour son honneur et le profit, outre les précédens avis, observera soigneusement ces maximes : de visiter tous les jours ses ruches, l'une après l'autre, pour secourir celles qui auront besoin de quelque chose, soit sur les nécessités ordinaires, soit sur les accidentelles, de peur que les abeilles ne périssent, parce qu'il en ignore les causes, faute de les rechercher, ce qui arrive quelquefois sans ce soin ; au contraire, un petit remède, appliqué à propos,

les sauve d'une extrême ruine ; d'ouvrir ses ruches par le dessus, à l'entrée du printems, après en avoir tiré la cire par-dessous, afin de bien les nettoyer, en ôtant toutes les ordures ramassées pendant l'hiver, poussière, araignées, teignes, limaces, vermisseaux, rats, papillons, fourmis et autres insectes qui s'y engendrent ou viennent du dehors; ensuite on les parfumera avec du galbanum, du fien de bœuf sec, et d'autres matières salutaires aux abeilles; de prendre garde, après avoir recueilli les essaims, qu'ils ne s'enfuient, comme font plusieurs, parce qu'ils ne se trouvent pas bien dans leur nouveau logis, et d'y appliquer le remède selon les occasions; d'examiner aussi si les nouvelles ruches ne manquent pas de vivres (comme quelquefois cela arrive, quoiqu'à la fin du printems, quand la saison se rencontre extraordinairement pluvieuse, ce qui empêche les abeilles de s'approvisionner), pour leur en donner, comme étant au cœur de l'hiver; de ne pas prendre trop de miel des ruches, lorsqu'il les châtre, afin que les mouches aient assez de nourriture pour l'hiver, et qu'il tombe plutôt dans l'extrémité de leur en donner plus que moins, afin de mieux

les

les entretenir; de nettoyer et parfumer les ruches au commencement de l'automne, en les visitant de bas en haut, ce qu'il continuera pendant la saison, en les rouvrant pour faire ceci, de quinze en quinze jours, en les parfumant à chaque fois, non pas tant pour le plaisir des abeilles (qui s'ennuient du parfum), que pour leur santé: de rouvrir ses ruches pour la dernière fois de l'année, à la première semaine de l'hiver, quand le tems n'est pas encore entièrement refroidi, pour les nettoyer et parfumer de rechef, avec le plus grand soin, sans y laisser rien de pourri ni de sale; ensuite il refermera bien les ruches, et tellement à profit, que les froidures, les vents, les gelées et les pluies ne puissent y pénétrer; et selon qu'il verra ses abeilles bien ou mal approvisionnées, il pourvoira à leur nourriture pour l'hiver, en leur donnant alors, même pendant les plus mauvais jours de l'année, dans des roseaux refendus, ou autres tuyaux de fer blanc, de plomb ou d'autres matières, du miel, des passerilles ou raisins secs, des figues, des prunes, des fèves cuites et dissoutes dans du vin et de l'eau miellée, à part ou non, comme l'on voudra; quelquefois du lait et autres li-

queurs douces. Il faut toujours tenir les ruches bien closes, et de tous côtés, et n'y laisser qu'un trou pour l'entrée et la sortie des mouches; car c'est une chose bien éprouvée, que les abeilles ne font aucun miel dans une ruche éventée, si peu que ce soit; elles s'adonnent premièrement à boucher les trous avant que de faire aucun miel, ce qui n'arrive jamais quand il y a deux ouvertures dans la ruche; que le gouverneur soit lui-même proprement vêtu, qu'il ait bonne odeur, par le risque qu'il courroit d'être extrêmement piqué et tourmenté par les abeilles, si elles le trouvoient sale et puant, ces petites bêtes haïssant naturellement toutes sortes de malpropretés et puanteurs; d'ailleurs, dans cet équipage, et par une continuelle fréquentation, il sera connu et aimé de ses abeilles, comme le berger de ses brebis, et quelques terribles qu'elles soient, étant ainsi menées doucement, elles deviendront paisibles et obéissantes.

Plusieurs des anciens agricoles, Mago, Demetrius, Varro, Virgile, Columelle, Constantin-César, en recherchant les secrets de la nature, ont écrit que les abeilles s'engendroient de la corruption du taureau (comme

selon les anciens, les guêpes des chevaux et des mulets, de deux différentes espèces, à cause de la diversité de ces deux animaux, et les bourdons des ânes), leurs rois particulièrement du cerveau, et les abeilles du restant de la bête, quand le taureau étouffé est mis pourrir parmi du thym, du serpolet, et semblables herbes que les abeilles aiment, et mis dans une petite maison préparée pour cela, percée de différens côtés, en petites fenêtres, fermant avec leurs huis, pour les clorre à propos, et ouvrir ladite maison, couverte par le dessus, sans respirer de ce côté, ce que le curieux pourra essayer suivant l'adresse de ce Constantin-César, qui en décrit les particularités. Quant à moi, je n'estime pas qu'il soit besoin de se donner cette peine, vu que jamais il ne règne une si grande mortalité parmi les abeilles, que la race n'en reste. Columelle dit aussi, après Higinius, qu'il cite, que les abeilles mortes du flux de ventre, qu'elles ont gagné pour avoir mangé des fleurs de tithymale et d'orme, reviennent à la vie à la mi-mars, si après les avoir sorties de la ruche, sans vie, et gardées tout l'hiver dans un endroit sec, on les expose au soleil d'un beau jour, pendant trois heures,

en les ayant premièrement couvertes de cendres de figuier; lesquelles, en reprenant vie petit à petit, se traînent dans leurs ruches, pour y travailler comme auparavant; cette merveille se trouve vérifiée par l'expérience que j'ai moi-même faite : j'ai pris des abeilles trouvées sans sentiment et sans vie, près de leur ruche, lesquelles, tenues entre les mains et échauffées avec l'haleine, sans autre mystère, ont repris la vie en moins d'une heure. Il arrive de même de ces abeilles mises dans une écuelle de bois, parmi de la plume, si on place cette écuelle dans le four encore chaud du pain qu'on y aura cuit auparavant. Mais ne sachant pas de quelle maladie ces abeilles étoient mortes, il ne m'est pas permis d'aller plus loin sur ce mystère, pour en rechercher les causes; je dirai seulement que le cours de la vie de ce petit animal est extraordinaire dans toutes ses parties, pour celui qui le contemple curieusement. J'ajouterai à ce discours, que dans certaines provinces de ce royaume, le roi prend un droit sur le revenu des mouches à miel, appellé *aurillages*, qui est employé aux comptes du domaine.

CHAPITRE XV.

De la Récolte de la Soie, par la nourriture des Vers qui la font.

Si le ver à soie eut été connu des anciens auteurs d'agriculture, il n'y a pas de doute que la louange d'un si riche animal n'eut été chantée par eux, ainsi qu'ils ont fait sur celle des mouches à miel; c'est pourquoi il est demeuré sans nom plusieurs siècles. Virgile parle, comme en passant, de la riche toison que produisent les forêts d'Ethiopie et de Seres, sans faire mention de sa qualité, ni du moyen de la recueillir. Voici ses mots :

Quid nemora Œthiopum molli canentia lana ?
Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres ?

dont quelques-uns, comme Solin et Servius, ont cru que la soie provenoit directement des arbres. Tel a été le premier avis donné en Italie sur la soie, sous le règne de l'empereur Octavien Auguste, confirmé par Pline plus de soixante-dix ans après. (Car il vivoit au tems

de Vespasien). Il ajoutoit même que dans l'île de Coos, il y croissoit des cyprès, des térébinthes, des frênes et chênes, dont les feuilles, étant mûres, tomboient à terre, et par son humidité, il en naissoit des vers qui produisoient de la soie; qu'en Assyrie, le ver à soie, animal du genre des insectes, appelé, par les Grecs et les Latins, *Bombyx*, fait son nid avec de la terre, qu'il attache contre les pierres, où il l'endurcit très fort, en s'y conservant toute l'année; qu'à la manière des araignées, il fait des toiles. Il dit aussi, avec Aristote, que dans l'île de Coos, Pamphila, fille de Latoüs, a inventé de filer et tisser la soie. Par ces discours enveloppés, comparés à la pratique de ce tems, on voit combien les anciens étoient loin de la vraie connoissance des vers à soie, qui n'ayant pas su d'où ils proviennent, ni de quoi ils sont nourris, comme ils le témoignent par leur silence, en se taisant sur leur graine et les feuilles de mûriers qui les nourrissent. Vopiscus, rapporte que du tems de l'empereur Aurelien (deux cents ans avant Vespasien, et davantage), la soie se vendoit au poids de l'or; c'est à cause de cette cherté, et principalement par modestie, que ce

prince ne voulut jamais porter de robe entièrement de soie, mais mélangée avec d'autre matière. Quoique Héliogabale, son devancier, n'eut pas été si retenu, comme dit Lampridius. On remarque une pareille modestie dans le roi Henri II, qui n'a jamais voulu porter de bas de soie, quoique de son tems l'usage en fut déjà reçu en France. Plusieurs autres, en différens tems, ont aussi parlé de la soie, comme Solin, Marcelin et Servius, qui nomment le ver à soie, *zir*, d'où vient le mot latin *sericum ;* c'est-à-dire, soie, selon le témoignage de Pausanias, dans sa description de la Grèce. Martial fait aussi mention de la soie, par ce distique :

Nec vaga tam tenui discursat aranea tela,
Tam leve nec bombyx pendulus urget opus.

Et de l'ouvrage des vers à soie, Properce dit :

Nec si qua Arabio lucet bombyce puella.

Ulpien, jurisconsulte ancien, parle de la soie au titre *de auro et argento legato, l. vestis,* de cette manière : *vestimentorum sunt omnia lanea ; lineaque vel serica bombycina, etc.*

Il est reconnu de tous que les habitans du pays de Seres, ont les premiers manifesté la soie, en ayant tiré la semence de l'île Taprobane, située sous la ligne équinoxiale, éloignée d'eux de quarante-six à cinquante degrés de latitude. Le pays de Seres est celui qu'on appelle aujourd'hui Catay et Cambalu (d'une ville de province), en Asie orientale, joignant de l'Occident à la Scythie, et du Midi à l'Inde, gouvernée par le grand Cham de la Tartarie. Ces choses vinrent en évidence à la longue par deux moines qui, de Sera, ville du pays de Catay, apportèrent la graine des vers à soie à l'Empereur Justinien à Constantinople (le regne de cet empereur commença l'an de Jésus-Christ, 526), d'où la science d'élever ce bétail s'est répandue par toute l'Europe. Procope l'a écrit ainsi après plusieurs autres. La manière d'employer la soie est sortie de la ville de Panorme, en Sicile, où premièrement elle a paru, par le moyen de certains ouvriers en cet art, amenés dans ce pays prisonniers par Roger, roi de ladite île de Sicile, au tems de l'empereur Conrad : enfin, ces belles sciences ont fondu en certaines provinces de ce royaume, mais à des tems et intervalles

différens ; car comme Dieu a accoutumé de distribuer ses bienfaits petit à petit, pour mieux nous faire savourer ses graces ; ainsi la connoissance du mûrier nous a été d'abord donnée, ensuite celle de son usage, afin de faire provision de nourriture, avant que d'être chargé de bétail.

Je ne rechercherai pas ici les causes et le tems de leur introduction dans ce royaume, plus avant que du règne de Charles VIII. Dans le voyage que ce roi fit au royaume de Naples, l'an 1494, quelques gentilhommes de sa suite ayant remarqué la richesse de la soie, à leur retour chez eux, apportèrent l'affection de pourvoir leurs maisons de ces avantages. Après que les guerres d'Italie furent terminées, ils envoyèrent à Naples chercher du plant de mûriers, qu'ils logèrent en Provence, le peu de distance qu'il y a d'un climat à l'autre, facilitant l'entreprise. Il y en a qui disent que c'est en Dauphiné, où premièrement les mûriers abordèrent, en désignant même Alan, près de Montelimart, qui en fut alors pourvu par le moyen de son seigneur, et les gros vieux mûriers blancs qu'on y voit encore aujourd'hui, en donnent quelque témoignage. Or, soit là ou

ailleurs, c'est une chose assurée, qu'en différens endroits de la Provence, du Languedoc, du Dauphiné, de la principauté d'Orange, et sur-tout du Comtat Venaissin, et archevêché d'Avignon (par le grand commerce qu'ils ont avec les Italiens), les mûriers et leur service y sont à présent très-bien reconnus. En cet endroit aussi, avec beaucoup de lustre, paroît la manufacture de soie, et de jour à autre, l'affection de planter des mûriers croît, par l'avantage reconnu qui en revient. En un mot, c'est là où le revenu du mûrier est tenu pour le plus clair denier qui tombe dans la bourse. On a déjà reçu ce négoce à Tours avec avantage et applaudissement, et il avoit commencé à se manifester à Caen, en basse Normandie; il est encore inconnu au restant du royaume, par la nonchalance de ses habitans, et à la honte de presque toutes ses provinces, puisque le mûrier et les vers à soie peuvent y vivre et profiter. L'affection que je porte au Public, m'a déjà fait adresser le discours particulier de ce négoce à Messieurs de l'Hôtel-de-ville de Paris, afin que leurs peuples fussent excités par-là à tirer des entrailles de leur terre le trésor de la soie qui y est caché, par ce

moyen à mettre en évidence des millions d'or qui y croupissent, et par ces richesses, à achever de décorer leur ville du dernier de ses ornemens, qui abonde au reste en toute sorte de biens. Parmi les beaux endroits de la campagne de Paris, j'ai remarqué que Madrid est très-capable de recevoir et nourrir cent mille mûriers, par la qualité et l'étendue de son fond, et par la faculté de l'air, la feuille de ces arbres en leur tems, peut être utilement employée. Il y a même apparence qu'on en retireroit une grande abondance de soie, à l'utilité publique, et à la commodité de la ville de Paris, car la manufacture de soie y nourriroit un peuple infini de ses propres habitans, et de personnes pauvres et misérables, qui y affluent de toutes les provinces du royaume.

Là où croît la vigne, la soie peut y venir. Démonstration très-claire, et suffisamment vérifiée par des expériences réitérées en différens pays qui varient en climats : en allant plus loin, là où le seul mûrier vit, sans parler de la vigne, le ver à soie ne laisse pas de profiter; on a reconnu cela autrefois dans la ville de Leyde en Hollande, dans les années 1593, 1594 et 1595, où madame

la duchesse d'Ascot fit nourrir des vers à soie heureusement, et de la soie qui en sortit, on fit des habits, que ses demoiselles portèrent, au grand étonnement de ceux qui les virent, à cause du froid qui règne dans le pays. L'histoire témoigne qu'au tems des anciens gaulois, la France ne produisoit aucuns vins; aujourd'hui elle est abondamment pourvue de cette excellente boisson, par l'industrie de ceux qui y ont mis à profit et avec avantage tous leurs soins. Plusieurs animaux et plantes étrangers, consentent à vivre parmi nous, moyennant le soin requis (tenu pour impossible dans le tems passé), ce que chacun remarque presque par-tout, sans en venir aux exemples. Je ne mets pas ici en compte les orangers, citronniers, poncires, et autres arbres précieux, qu'on élève en tous airs et tous pays, si froids qu'ils soient, vu qu'il en coûte beaucoup pour jouir de cette curiosité. Le soin de la récolte de la soie n'est pas de même, le profit en est le but, et non pas le seul agrément. Il n'y a point de peine à avoir pour les mûriers qui sont en campagne; c'est seulement pour le bétail qui, craignant le froid, veut en être préservé; et qu'y a-t-il de plus facile à

faire que cela, quelque froid que soit le pays, puisque les vers sont logés dans la maison et non dans la campagne, et qui plus est, dans une saison qui n'est pas entièrement froide, au printems et dans une partie de l'été ? Les mûriers ont devancé la science de nourrir les vers, comme j'ai dit; en attendant cette découverte, plusieurs, sans l'entendre dire, s'étant efforcés en vain de nourrir des vers à soie, ont décrié ce ménage, et ont cru que ce bétail ne pouvoit profiter que dans les lieux où il s'est long-tems naturalisé, et d'impatience ont arraché, comme arbres inutiles, les mûriers, qu'auparavant, et au premier bruit de leur valeur, ils avoient plantés avec beaucoup d'affection. Mais ceux qui ont constamment attendu les saisons, se sont rencontrés meilleurs ménagers et aboundamment pourvus de feuilles de mûrier, quand la science de conduire ce bétail, est arrivée ; exemple qu'on remarque à Nismes et en plusieurs autres endroits du Languedoc, qui sert de leçon à ceux qui aujourd'hui veulent s'amuser à un si profitable ménage: ils trouveront à leur contentement dans ces discours les sciences rassemblées, d'élever les arbres et de nourrir le bétail, et ils seront

délivrés de l'ennui d'une attente langoureuse, et du hazard de mal nourrir les vers.

Il est reconnu que la soie vient directement du ver qui la vomit toute filée, et que le ver provient de graine que l'on garde dix mois de l'année, comme une chose morte, qui reprend vie en saison. On nourrit le ver de la feuille de mûrier, seule nourriture de cet animal, qui ne vit que six, sept ou huit semaines, plus ou moins, selon le pays et la température de l'année (la chaleur accourcissant sa vie, et au contraire le froid l'allongeant). Dans ce peu de tems, il paie largement ce que coûte son entretien, par la soie qu'il nous laisse. Comme les nations qui les gouvernent sont différentes, aussi est-il nommé différemment : les Grecs et les Latins l'ont appelé *Bombyx*, et aujourd'ui en Italie, on le nomme *Cavalieri* et *Bachi*; en Espagne, *Ilavor;* en France, *Ver à soie;* et dans quelques-unes de ses provinces méridionales, *Magniaux*.

On montrera ci-après, quelle terre et quelle culture desire le mûrier, quelle graine de vers il faut choisir, quel logis et quel traitement demande le bétail qui en provient, quel est son rapport et son usage. On re-

connoîtra clairement par ces discours, la richesse de ce bétail, et que la terre employée à ce ménage, rapporte plus de deniers et en moins de tems, que par les autres fruits qu'on peut lui confier, au moins, dont l'on puisse faire cas.

Ordinairement un millier de feuilles de mûrier, faisant dix quintaux pesant, satisfait à nourrir une once de graine de vers, et l'once de graine, rend cinq ou six livres de soie, chacune valant deux ou trois écus (1), et davantage; c'est pourquoi, de dix quintaux de feuilles, sortent dix ou douze écus, et vingt ou vingt-cinq arbres de moyenne grandeur produiront toujours cette quantité, même un moindre nombre y suffira, si ce sont des arbres vieux et grands, comme il s'en trouve en plusieurs lieux, sur-tout à Avignon, de si amples et si abondants en rameaux, qu'un seul fournit assez de feuilles pour nourrir une once de graine; mais comme ces arbres, ainsi qualifiés, sont extrêmement rares, on ne doit pas se fonder là-dessus. Le quart du total est pris pour

(1) En 1600, l'écu valoit deux tiers et plus que celui d'aujourd'hui.

les frais de négoce; ainsi, les trois quarts du revenu clair restent, qui font sept écus et demi ou neuf écus, que vingt ou vingt-cinq mûriers rapportent par années communes. J'avoue que l'once de graine ne rend pas toujours les cinq ou six livres de soie, que quelquefois même elle ne fait presque rien, quand par la mauvaise saison, la feuille se trouvant mal qualifiée, cause différentes maladies aux vers; quand la peste se fourre parmi ce bétail; quand les tablettes où sont logés les vers ne sont pas bien affermies, les tuent en écroulant sur eux; ou quand par d'autres accidens tout meurt. Mais il est aussi reconnu de tous ceux qui s'exercent à ce négoce, qu'il y a des années où l'once de graine rend jusqu'à dix livres de soie; c'est alors que la race du bétail, son logis, sa nourriture, le tems. la main du gouverneur, s'accordent pour le bien de ce ménage: et qui ne sait pas que les bleds, les vins, les fruits des arbres, le bétail, manquent souvent par les tempêtes, sécheresses, humidités, et autres accidens de l'année? On reconnoîtra ci-après que l'on ne peut rien avancer au gouvernement de ce bétail, sans soin, diligence et dépense, ce qui fait que

plusieurs

plusieurs méprisent ce ménage, comme fantasque, pénible et coûteux ; mais ils se trompent, en n'examinant pas qu'avec un salaire moderé, on trouve des gens à suffisance, entendus dans cet art, qui se chargent de tout ce qui en dépend.

Et pour en particulariser la dépense, je dirai que cent ou cent vingt journées, dont les trois quarts sont de femmes et de garçons, suffisent pour recueillir toute la feuille nécessaire pour nourrir dix onces de graine de vers à soie, et pour l'apporter sur le lieu où est le bétail, quand cela est nécessaire, les mûriers n'étant pas éloignés de la maison. Au paiement de ces journées, il n'y a pas une grande dépense en argent, par la qualité des personnes ; car c'est en vivres qu'il en coûte le plus. Mais si la nourriture de ceux qui ramassent les feuilles vous incommode, vous vous ferez faire ce service avec de l'argent seul, à la journée ou à la tâche, selon l'usage de plusieurs villes où l'on fait ce trafic.

Quant au gouverneur, ses gages sont de deux, trois ou quatre écus le mois, outre sa nourriture ; sa charge est de conduire les vers, dès le couver de leur graine, jusqu'à

la soie faite; c'est-à-dire, la rendre tirée. Un seul homme gouvernera autant de vers à soie que vous voudrez, pourvu qu'il soit aidé, et on trouvera des gens à bas prix, vu que toutes sortes de personnes, hommes et femmes, y sont propres.

Quant à la graine des vers, vous ne devez pas mettre en compte ce qu'elle vous aura coûté, parce que vous la remplacerez chaque année en la renouvellant, pour la conservation de la semence. Ainsi, on couchera cette première dépense au rang de celle de l'achat des ais et tablettes, et pour dresser le logis; ces choses étant destinées pour le fondement du revenu, vu qu'elles sont de durée, sans se consommer, au moins que bien peu; et quoiqu'il soit nécessaire d'avoir tous les ans un peu de nouvelle graine pour se maintenir la bonne race, comme il sera dit, il n'y a cependant pas plus de dépense, parce qu'en vendant la graine que vous achetez chez vous, vous en recueillez d'étrangère, ce qu'il vous en faut, de même que de la terre se fait le fossé.

En règlant votre compte sur ces discours, vous verrez que vous nourrirez les vers à soie qui proviennent de dix onces de graine,

à bien meilleur marché que vingt-cinq ou trente brebis, pour lesquelles, même pour un moindre nombre, il faut entretenir un pâtre toute l'année, qui font trois cent soixante-cinq jours. Par ce moyen, vous voyez d'un coup-d'œil combien diffèrent les dépenses d'un bétail à l'autre, et par cette supputation, lequel des deux rend plus de revenu, quoique par un jugement universel le rapport du bétail à quatre pieds est très-grand au ménage, et je ne doute pas que Caton, dans ses réponses sur les pâturages, pour devenir riche, n'eût fait élever des vers à soie, s'il en eût eu la connoissance. La nourriture des vers à soie est aussi recommandable, à cause qu'elle n'empêche aucun ouvrage des champs, et se rencontre dans les mois d'avril et mai, avant que le peuple soit occupé à la récolte; ce retard donnant moyen au père de famille, de trouver aisément et suffisamment des gens pour ce service, qui n'ayant pas dans ce tems d'autre occupation, sont très-contens de trouver à gagner leur vie et quelques pièces d'argent, pour sortir de l'arrière-saison de l'année; ainsi, la nourriture de ce bétail en devient plus facile, et est seulement méprisée par

ceux qui n'en connoissent pas l'avantage ; car quant aux autres, la quantité de deniers qu'ils en tirent (sans perte de leur ménage, et comme parties casuelles), les encourage tous les jours à planter de nouveaux mûriers, pour, avec l'augmentation du nombre, augmenter de même leur revenu.

Les mûriers étant le fondement de ce revenu, ce sera là où vous vous attacherez premièrement, pour en planter une si grande quantité, et si promptement, qu'en peu de tems ils puissent vous donner contentement, ce que vous ne pourriez espérer d'un petit nombre pendant leur jeunesse, par le peu de feuilles qu'ils rendent, avant que d'être parvenus à un moyen accroissement ; car d'attendre que les mûriers aient atteint leur parfaite grandeur pour leur ôter les feuilles et les faire servir en cet endroit, ce seroit passer votre âge, sans jouir de ce revenu ; c'est pourquoi il est nécessaire d'avoir de ces arbres en abondance, afin que de plusieurs petits, vous puissiez en tirer autant de feuilles que de peu de grands. Ainsi, sans beaucoup attendre après leur plantage, vous en aurez le plaisir et le profit dans peu d'années. Cette grande quantité de mûriers pourra être li-

mitée à deux ou trois mille pieds. J'estime que le père de famille ne doit pas entreprendre ce ménage à un moindre nombre, parce qu'ici il est question du profit, qui ne peut sortir que du nombre suffisant d'arbre. Par la nature particulière de l'œuvre, il est nécessaire de s'y employer en grand, autrement la dépense excéderoit le profit, et ce seroit à comparer aux femmes qui par plaisir nourrissent quelque peu de ce bétail. Le père de famille ne s'arrêtera pas encore en si beau chemin; mais il augmentera toujours le nombre de ses mûriers, en y en ajoutant quelques centaines chaque année, afin qu'à la longue, ayant une grande abondance de feuilles, il en ait pour nourrir une grande quantité de vers, et de reste aussi, pour le soulagement de ses arbres, dont une partie reposera, ainsi qu'il sera montré dans la suite de ce discours.

Il n'est pas ici question de parler de l'ordre requis pour planter et élever les mûriers, la science en étant enseignée dans le septième livre de cet ouvrage; mais il faut représenter les observations nécessaires à leur assiette et leur entretien, afin que les arbres soient plantés et gouvernés convenablement pour

durer long-tems en service ; car si on n'y veilloit pas de près, ils dépériroient dans peu de tems, comme s'ils vieillissoient dans leur première jeunesse. Ces arbres sont si faciles à reprendre, que vous pourrez les élever par-tout où il vous plaira ; mais ils croîtront avec plus d'avantage dans la terre grasse et humide, que dans la maigre et sèche. Il est à souhaiter que les arbres soient plantés dans un bon fonds pour la quantité de feuilles, mais non pas pour la qualité, parce que jamais la feuille ne sort si fructueuse d'un terroir gras que maigre (ayant cela de commun avec les vins, dont les plus exquis croissent en terre légère), attendu que le terroir gras rapporte la feuille grossière et fade, et l'autre délicate et savoureuse. Le bétail aussi fait une bonne fin en se nourrissant de cette dernière feuille, ce qui arrive très-rarement de l'autre, à moins que ce ne soit par la rencontre d'une saison convenable. La feuille des mûriers deviendra qualifiée, comme il appartient, si on plante ses arbres en lieu maigre, éloigné de sources d'eau, pourvu qu'il soit exposé au soleil ; car, de même que les vignes, les mûriers haïssent le séjour aquatique et où il y a de

l'ombre ; en un mot, le mûrier profitera mieux dans l'endroit où les vins seront meilleurs, et quoique la vigne et les mûriers, pour les faire marcher ensemble, produisent plus dans un fort que dans un foible terroir, on doit cependant préférer leur peu de rapport, comme étant plus délicat, à l'abondance de celui qui est grossier ; outre que quant à ce bétail, on ne peut l'abuser, en lui donnant une nourriture contre son naturel ; car, ou il refusera de la manger, ou en la mangeant, il ne se portera jamais bien ; cette délicatesse tourne au profit du père de famille, qui emploie ses terres maigres en mûriers, et par conséquent n'en occupe pas ses bons labourages, qui lui restent francs, sans être chargés de ces arbres, dont l'importunité est très-grande, opprimant par les racines et les branches presque toutes sortes de semences qu'on pourroit loger auprès ; mais de croire aussi planter des mûriers dans une terre déserte et infertile, ce seroit, en tombant dans l'autre extrémité, se tromper grossièrement, par le peu d'avancement qu'ils y feroient, quoiqu'ils y reprissent ; leur tardiveté vous donnant matière à vous repentir de ce conseil. Ce sera donc dans

les endroits que vous jugerez propres à la vigne, où vous planterez vos mûriers; c'est-à-dire, en terre de moyenne valeur, plutôt sèche qu'humide, légére que pesante. Cette terre vous rapportera la feuille que vous desirez, et en moyenne quantité, dont vous aurez suffisamment, par la voie du nombre des arbres, en l'amplifiant, comme il a été dit.

On plantera les mûriers, si on en veut faire des forêts, de quatre en quatre toises, ou de cinq en cinq sur tous sens, en quinconce; et si on desire les disposer par rangées le long des bords des terres à grains, ou autour des autres possessions, on les placera un peu plus à l'étroit, sans cependant se restreindre par trop, ce qu'on ne pourroit faire sans une incommodité notable pour les arbres. On peut très-bien amplifier la mesure, même autant qu'on voudra, les mûriers ne pouvant être placés trop au large, vu l'utilité apparente que l'air, le soleil et l'ampleur du fonds, contribuent à l'accroissement des arbres, et à la qualité de la feuille.

Il y a deux races de mûriers, distingués par ces mots, *noir* et *blanc*, qui ne se ressemblent ni en bois, ni en feuilles, ni en

fruit, ayant néanmoins de commun de bourgeonner tard, après le danger des froidures passé, et de nourrir les vers à soie de leurs feuilles. On ne connoit qu'une sorte de mûriers noirs, dont le bois est fort et solide, ayant la feuille grande, et rude au toucher, le fruit noir, gros et bon à manger; mais des blancs, on en reconnoit notoirement de trois espèces, distinguées par la seule couleur du fruit, qui est blanc, noir, rouge, produit tel séparément par différens arbres, qui portent tous néanmoins le nom de blanc. Ce fruit est petit, de saveur désagréable, par sa douceur fade, ce qui ne le rend pas mangeable pour d'autres, que pour des femmes dégoûtées, des enfans, et des pauvres gens, en tems de famine. Au reste, ils se ressemblent tous trois, en feuilles qu'ils produisent de moyenne grandeur et de doux attouchement; en bois, qui est jaune au dedans, comme celui des mûriers noirs, et presqu'aussi ferme, ce qui fait que tous ces mûriers sont propres à la menuiserie. Sans m'éloigner de ce discours, je dirai à la louange du mûrier blanc, que l'écorce de ses tendres rejettons coupée en sève, sert à faire des cordages (ainsi qu'on fait à Louvres, dans l'île de France, de celle de filet), même

des grosses toiles, les écorces étant préparées et accommodées comme le chanvre. La feuille de cet arbre, fraîche et sèche, est bonne aux pourceaux. Revenons au principal : la feuille qui provient des mûriers noirs, fait la soie grossière, forte et pesante; celle des blancs, au contraire, fine, foible, légère; ainsi différentes, par la variété du naturel des feuilles, dont les vers sont nourris, qu'ils rapportent à leur ouvrage. Par cette raison, plusieurs desirant composer ces choses dans l'espérance du profit, donnent à leurs vers de deux nourritures, par distinction de tems; savoir, au commencement, de la feuille blanche, pour avoir de la soie fine, et à la fin, de la noire, pour la fortifier et l'appésantir; en quoi ils ne réussissent pas toujours, le changement de nourriture quelquefois, même de délicate en grossière, n'étant pas agréable aux vers, qui en sont dérangés; et il ne seroit pas à propos de tenir le chemin contraire, en commençant par la feuille noire, et finissant par la blanche, à cause du fondement grossier que l'on donneroit à la soie. Aussi ce changement de nourriture n'est pas reçu pour les grandes manufactures, mais il est seulement inventé par nécessité,

dans les lieux où la feuille de mûrier blanc est rare. Pour le plus sûr, ce sera d'une seule nourriture dont nous nourrirons nos vers à soie, et de la plus profitable, ce qui se rapporte à la soie, qui, plus elle est fine, plus elle est estimée, et ensuite plus elle donne d'argent, but de ce négoce; et quoique la feuille blanche fasse la soie foible et légère, il ne faut cependant pas la mettre après la noire, vu qu'elle n'est pas si dissemblable en ces qualités, de celle qui provient de la feuille noire, qu'il ne lui reste beaucoup de force pour les meilleurs ouvrages, et suffisamment de poids pour en tirer des sommes raisonnables. C'est en comparaison de cette soie grossière, que celle-ci est tenue foible et légère; telle est la différence des choses grossières et subtiles. Il ne faut pas néanmoins être si scrupuleux que de rejetter entièrement les mûriers noirs, pour la soie, n'étant permis en nourriture que par contrainte, seulement pour le mélange, comme j'ai dit; car, quant au reste, il y a des contrées où ils sont très-profitables pour ce négoce, comme en divers endroits de la Lombardie, et de l'autre côté d'Anduze, en Alez et autres lieux, vers les

Cévennes du Languedoc, où l'on fait un grand commerce de soie, qui provient des mûriers noirs. Et quoique cette espèce de soie, par sa grossièreté, soit de peu de valeur auprès de l'autre, elle ne laisse cependant pas de faire un bon revenu, moyennant la quantité; outre que pour la vente elle est recherchée comme nécessaire, quoique grossière, pour plusieurs ouvrages auxquels elle est employée.

Si votre terroir est déjà couvert de mûriers noirs, restez-en là, sans vous affectionner à les accompagner de blancs, par les raisons dites; mais s'il est question de fonder un ménage qui n'a aucuns mûriers, ni d'une espèce ni d'une autre, préférez le meilleur au bon, et choisissez toujours les blancs, pour faire votre plant de mûriers. Il semble même que la nature nous invite à planter cette espèce, par la crue prompte qu'elle a accordée au mûrier blanc, par-dessus le noir, étant chose certaine que les mûriers blancs reprennent et croissent plus facilement que les noirs, et que les premiers avancent plus en deux ans, que les autres en six; outre cet avantage, les bois qu'ils produisent par cette précocité, qu'on coupe à tems, comme

les taillis, augmente le revenu de ces arbres.

Il y a encore du choix entre les mûriers blancs : par la recherche de quelques-uns, on a trouvé meilleure que toute autre la feuille sortant des mûriers blancs, qui produisent les mûres noires : de cette adresse faisant profit, nous fournirons notre plant de mûriers, s'il est possible, des seuls mûriers de cette espèce, afin qu'il ne manque rien à notre desir. On aura soin sur-tout de bannir du plant des mûriers la feuille trop chiffonnée ; car outre que c'est un signe de peu de substance, elle n'abonde pas tant en sucs que celle qui a peu de découpures. Pour remédier à cela, il faut enter en canon ou écusson les arbres qui ont besoin de cet affranchissement, et le profit qui en revient est grand pour ce ménage, vu que par ce moyen le peu de mauvaises et chétives feuilles se convertit en une abondance de bonnes et substantielles, avec autant d'avantage qu'on en a de changer dans les vergers par la même adresse, les fruits sauvages en francs; article très-notable pour ce ménage. Cet affranchissement se pratique à souhait sur les mûriers de tout âge, jeunes et vieux ; dans les premiers, sur les plus petits arbres de la batar-

dière; dans les autres, sur les nouveaux rejettons de l'année précédente, les arbres ayant alors été étêtés (ou sans tant retarder, si on les a étêtés au mois de mars, il faut les enter en juin). L'ente de ces arbres, en leur tendre jeunesse, est beaucoup à priser, par l'avantage qu'il y a d'avoir le plant de mûriers entièrement affranchi; car pourvu qu'une centaine d'arbres soient entés, cela suffit une fois pour toutes, sans être contraint d'y retourner, moyennant que le plant des mûriers soit toujours tenu rempli, ce qui se fait en provignant les rejettons sortant des entes, dont il sort autant d'arbres entés, qu'il y a de branches couchées en terre; et ensuite de celles-ci, d'autres en ressortant, sont de même provignées à l'infini. Par ce moyen, les arbres qui en proviennent sont fournis d'excellentes feuilles pour toujours, douces et grandes, et par conséquent exemptes de toute sauvagine, ce qui donne une excellente et abondante nourriture. Voilà les lieux et les arbres que vous devez choisir pour vos plants de mûriers, afin de recueillir de la soie en abondance.

Le second article de ce ménage consiste dans l'ordre qu'on doit tenir à recueillir la

feuille des mûriers pour la nourriture des vers à soie, afin de rendre les arbres de service perpétuel. On doit remarquer que tous les arbres ont beaucoup à souffrir d'être effeuillés, ce qui très-souvent les fait mourir; mais comme à cela le mûrier est destiné, naturellement, il supporte mieux ce dégât que nulle autre plante. Il faut néanmoins y être très-retenu, car d'effeuiller inconsidérément les mûriers, c'est les rabougrir, les rendre chétifs, et les faire mourir en langueur. Chacun sait que de ramasser la feuille à la main, l'une après l'autre, sans toucher au bourgeon, est la plus sûre voie pour la conservation des arbres, mais aussi la plus coûteuse, à cause du grand nombre de personnes nécessaires à cette œuvre. Par économie, le vulgaire y procède d'une autre manière, en arrachant les feuilles à poignées, ce qui ne peut se faire, que les branches n'en soient souvent écorchées, et quelquefois éclatées, dont à la longue les arbres périssent; et même cet amas corrompt et salit la feuille, cause la ruine des vers à soie, quand en la prenant à la manière dont on trait les vaches, on la froisse, comme si on vouloit en faire sortir le jus; et le plus sou-

vent, on la rend de mauvaise odeur et de mauvais goût, avec des mains malpropres. On préviendra ces pertes, si à la manière de certains endroits de l'Espagne, on cueille la feuille en la tondant avec des grands ciseaux de tailleur, qui coupent plusieurs queues de ces feuilles à-la-fois, et les fait tomber sur des linges étendus sous les arbres, ce qui rend la dépense modérée; de-là même on la porte directement au bétail, sans qu'il soit besoin de la trier, comme il faut nécessairement le faire, en se servant de l'autre manière, avant de l'employer, en séparant ce qui est gâté, du bon, et en ôtant les bourgeons qui, par leur tendreté, sont nuisibles aux vers, attendu qu'en faisant jouer les ciseaux, l'on épargne les cimes des arbres, et on ne prend que les feuilles bien qualifiées. On ne peut se servir généralement partout de cette invention, mais seulement où l'assiette des arbres favorise l'œuvre, pour commodément pouvoir y étendre les linges qui reçoivent la feuille; il ne faut pas non plus que ce soit en tems venteux et pluvieux, ce qu'on laisse à la discrétion du père de famille, pour l'employer s'il y trouve son avantage. Au défaut de cette tonte, on tirera la

feuille

feuille aussi doucement qu'on pourra, et avec le moins de dégât pour les arbres qu'il sera possible. Les ramasseurs de feuilles laveront leurs mains avant que de les manier, et les mettront dans des sacs bien nets, afin qu'elles ne touchent à aucune saleté.

Les arbres souffrent moins quand on les tond, que quand on les effeuille autrement; cependant, si retenu qu'on soit à cet égard, c'est toujours à leur perte, et finalement ils meurent, la valeur de leur feuille diminuant d'année en année, à mesure que leur force se perd, ce qui est la cause principale que le produit des vers n'est pas toujours de même rapport, vu qu'il n'y a que la bonne feuille qui peut nourrir avec succès ce bétail. Or, celle qui vient d'un arbre mal gouverné, en l'effeuillant, ne peut être bonne, mais seulement celle dont l'arbre ayant été bien ménagé pendant les précédentes années, demeure vigoureux. Ainsi, ceux qui s'enfoncent dans ce négoce, sans regarder de près à cela, se trompent : c'est de-là que procèdent les plus fréquens défauts de ce ménage, et non pas du naturel de l'œuvre, comme disent scrupuleusement, même superstitieusement, plusieurs du vulgaire, igno-

rant que deux années de suite ne peuvent bien se rencontrer, par quelqu'imperfection cachée, qu'ils croyent être dans ce bétail, que quelques uns attribuent, sans fondement, au logis, sans faire attention aux choses susdites. Afin donc d'assurer ce ménage, on veillera avant tout aux mûriers, en les logeant et gouvernant comme j'ai dit, et allant plus loin, il faudra avoir une si grande quantité de ces arbres, que, s'il est possible, la moitié seulement suffise pour votre ménage, qu'on effeuillera, pendant que l'autre s'apprêtera pour l'année suivante. Ainsi, à l'imitation des labourages, le plant de mûriers coupé en deux, servira et reposera alternativement par années, et les arbres se maintiendront en bon point, pour abondamment fournir de bonnes feuilles pendant plusieurs générations, tant à cause que les arbres ne seront pas tourmentés dans leurs branches, que parce que leurs racines pourront être cultivées sans dépense par ce loisir, vu que les frais du labourage seront payés par les grains qu'on semera au fond de la partie qui se repose (restant de l'importunité des mûriers), qu'on chargera seule de bled, en laissant l'autre vide de semence, l'année que

l'on effeuille les mûriers, pour en cueillir plus facilement la feuille des arbres, sans fouler le bled, ce qu'on feroit sans cet ordre, en le trépignant : par ce moyen on tirera le digne rapport des arbres et du fonds; en outre, il s'y trouve cette commodité notable, que lorsque par une heureuse entreprise, la feuille destinée pour vos vers à soie vient à manquer, comme cela arrive quelquefois, en danger de les voir périr de faim avec déplaisir et regret, les vers se trouvent avantageusement secourus des feuilles qu'on prend sur les mûriers de relais, de côté et d'autre, sur plusieurs arbres et en différens endroits, sans les incommoder, en aussi grande quantité qu'il est nécessaire pour la perfection de ce ménage. Et quoique toutes sortes de semences aient à souffrir sous les mûriers, par les racines et branches importunes de ces arbres, ainsi qu'il a été dit, il est assuré que moindre en sera la perte, que moins l'on y trépignera, les bleds y étant; comme ceux qui y seront logés en la manière susdite, demeureront affranchis de ce dégât, dont le rapport, si petit qu'il soit, paiera le labourage, et vous ferez en cet endroit ce que vous desirez: c'est-à-dire que vous tien-

drez en guéret les pieds de vos arbres. De tous les grains, ceux qui souffrent le plus constamment l'importunité des mûriers, ce sont les avoines et les petits pois, étant même contraint de les trépigner pour la récolte de la feuille, on ne peut pas leur faire un grand mal, parce que l'herbe de ces bleds se trouve tardive, n'ayant pas encore beaucoup avancé, quand on effeuille les arbres, et elle se relève même souvent, quand on l'a couchée par terre, chose qui ne peut être pour les fromens, pour les seigles et pour les orges, que par cette raison, il ne faut pas loger dans le plant des mûriers, à moins qu'on y soit contraint. Or, ce seroit faire trop de dépense, en ne semant rien dans le champ des mûriers, que d'en labourer le fonds, seulement pour le bien des arbres, ce qu'on économise par la voie susdite. Il est aussi nécessaire de fumer ces arbres, cela s'entend pour ceux que la maigreur du fonds tient en langueur, qu'on aidera par ce traitement à continuer leur service ; faute de faire cela, ils dépériront avant le tems. L'expérience apprend que la feuille des vieux arbres est plus profitable et plus saine aux vers, que celle des jeunes, pourvu qu'ils ne soient pas

tombés dans une décadence extrême, mais que retenant de leur ancienne vigueur, ils aient encore quelques restes de force : cette qualité étant commune avec la vigne, qui rend le vin meilleur, vieille que jeune, et comme la vigne commence à rapporter du bon vin après les sept ou huit premiers ans, de même les mûriers, à pareil âge, ouvrent la porte à leur revenu assuré, de manière qu'on ne peut manquer d'en tirer par la suite le service espéré. Plusieurs néanmoins, ne s'arrêtent pas aujourd'ui à ce terme; ils se servent sans délai de toutes sortes de feuilles, même des plus jeunes mûriers, qui sont encore dans la pépinière, avant de les replanter, mais c'est avec plus d'incertitude de bonne issue, que de celle qui croît sur les arbres déjà avancés, selon le plus commun usage.

Après que vous aurez dépouillé les arbres de leurs feuilles, vous les ferez aussitôt émonder, en coupant tout ce qui s'y trouvera cassé, et tort, en les effeuillant, afin qu'ils puissent se remettre à rejetter, ce qu'ils ne pourroient jamais bien faire sans cela, qu'en langueur. Les derniers ramasseurs de feuilles seront donc suivis de près par deux hommes,

qui accommoderont ainsi les mûriers, dont ils couperont le bois mort, les branches écorchées, torses et éclatées, avec les cîmes de toutes les autres, en quelqu'endroit de l'arbre qu'elles soient, au haut et sur les côtés, pour contraindre les arbres à se revêtir, et sur ce nouveau jet, produire pour l'année suivante une abondance de feuilles tendres et délicates. Moyennant cet ordre, ils ne tarderont pas à repousser très-vigoureusement, et reprendront des feuilles, de telle manière, qu'un mois après, on diroit qu'on n'y a pas touché; et ce sera avec beaucoup plus de succès, si le fonds est arrosé en ce tems, pour délasser les arbres, en tempérant la chaleur de la saison, avec l'eau, et leur donner une nouvelle force; et il arrive que du rejet de leurs feuilles, comparé au regain des prés, on peut faire une seconde nourriture aux vers à soie, avec succès, ainsi que quelques-uns l'ont heureusement pratiqué, ce qui cependant n'est pas approuvé, non pas tant parce que cette nourriture est fort incertaine, tombant dans les plus grandes chaleurs de l'été, qui sont contraires à ces rejettons, que par la perte assurée des arbres qui ne peuvent souffrir

d'être effeuillés deux fois dans la même saison. On fera la distinction des tems de l'arrosement des mûriers, par la perte des vers qui ne se trouvent pas bien de la feuille qui croît en lieu aquatique, comme j'ai dit, afin de ne les arroser qu'après les avoir effeuillés, non auparavant, ce qui rendra la feuille n'en qualifiée. Sous ce rapport, vous emploierez la commodité de l'eau pendant l'été, qui procure par-là autant de soulagement à vos arbres, après leur grand travail, comme dans la sécheresse ils trouvent salutaire l'arrosement opportun : observation particulière pour les pays méridionaux, et non pour les autres, qui ne s'arrosent presque jamais.

Les pluies qui surviennent sur les feuilles, incommodent extraordinairement les vers à soie, sur-tout si elles se rencontrent vers la fin de leur vie, lorsqu'ils sont dans la plus grande force de manger, parce que la feuille mouillée leur cause des maladies dangereuses. Le remède le plus ordinaire à cela, est de faire provision de feuilles pour deux ou trois jours, quand on voit que le tems s'adonne à la pluie, car elle se garde bonne, pourvu qu'on la tienne en lieu net, frais et aéré, et que pour l'empêcher d'échauffer, plusieurs

fois le jour, on la tourne sans-dessus-dessous; et quoique la pluie ne presse pas, quelque beau tems qu'il fasse, on ne doit jamais demeurer sans feuilles; non pas tant de peur d'en avoir besoin, que pour la qualité de sa nourriture, vu qu'elle est meilleure un peu conservée, comme pendant douze ou quinze heures, que donnée au bétail venant directement de l'arbre. Si la pluie, en pressant, vous détourne d'amasser autant de feuilles qu'il vous en faut, ayez recours à la voie prompte de couper les branches de mûriers, que vous destinez à être étêtés l'année prochaine, que vous ferez porter avec toutes les branches, à la maison, où là suspendues, comme les raisins sous les portiques, planchers, et autres couvertures, en lieu aéré, même dans les granges et greniers à foin, qui alors sont presque vuides, leurs feuilles se sécheront bien et promptement. Dans l'un et l'autre cas, vous trouverez beaucoup plus d'avantage, que par une voie que ce soit; car ce moyen est plus efficace que d'éventer les feuilles avec du linge, ou de les chauffer au feu; en outre, avec ce moyen, on gagne beaucoup de tems, parce qu'il ne faut que quelques coups de hache, pour prendre

toute la feuille d'un arbre. Ne craignez pas que cela fâche les muriers, au contraire, ils en sont réjouis, se remettent aussitôt à produire des rejettons avec plus de vigueur, et gagnent du tems pour l'année d'après; cette coupe hâtive leur procurant un grand avancement de branchages; et quoiqu'il semble que la saison chaude soit contraire à cette œuvre, l'expérience prouve journellement que le naturel des mûriers, même de plusieurs autres arbres, souffrent d'être taillées en été. Par cette commodité, jointe à l'épargne de ce ménage, prenez la résolution de ne pas faire cueillir d'une autre manière les feuilles des mûriers que vous voudrez étêter les premiers, en les conservant pour les jours pluvieux, comme il a été dit, ou si le tems est beau, pour la fin de la nourriture. La même raison a lieu pour les arbres que vous ne voulez qu'émonder, en leur coupant alors les branches superflues, que vous verrez avoir besoin de feuilles, le tems étant pluvieux ou non, comme on fait pour étêter; chose que vous trouverez venir à propos, par la grande quantité de feuilles que les vers à soie mangent en ce tems, qui est alors celui où ils consomment le plus, vu qu'avec

un travail modéré et beaucoup de facilité, on leur fournit une grande abondance de nourriture par ce moyen. Le gain du tems s'ajoute à ce ménage, parce que les matinées s'emploient à effeuiller (autrement elles sont perdues à cause des rosées, pendant lesquelles il est défendu de toucher à la feuille), vu que les branches du mûrier coupées avec leurs rameaux, étant dès le soir portées au logis, sont effeuillées dès le grand matin suivant, que l'on se met en œuvre, et cela se fait en attendant que par le soleil, ou les vents, les rosées soient abattues de dessus les arbres.

Tout le mal qu'on peut faire aux mûriers, en les effeuillant, se guérit en coupant leurs branches (remède qui sert presqu'à toutes les maladies des arbres, comme il est dit des fruitiers), cela s'entend, en les leur ôtant toutes universellement, en les étêtant, ou en leur coupant la tête, ainsi qu'aux saules; en peu de tems, ils se renouvellent, pour servir comme auparavant, leurs branches étant grandies et fortifiées. C'est pourquoi, au bout de quelque tems, on étête les mûriers, quand on voit qu'ils se consomment par trop de travail. Ce terme n'est pas restreint à cer-

taines années, la seule faculté de la terre ordonnant de ces choses, en faisant repousser et reproduire plus de bois dans un endroit que dans un autre. On pourra cependant dire que presque par-tout, de dix en dix, ou de douze en douze ans, il seroit à propos de le pratiquer pour le bien de ce ménage, et par ce moyen, châtrer le plant des mûriers chaque année de la dixième ou douzième partie de ses arbres. Quand on étêtera les mûriers, on y laissera de longs chicots, surmontant de quelques pieds la fourche de l'arbre, ou autrement, comme cela s'accordera le mieux, selon son étendue, en se servant pour cet objet d'instrumens bien tranchans, afin de ne rien écorcher, ni éclater à l'arbre, et pour faire la tranchée bien unie, qui sera pendante d'un côté, pour rejetter les eaux de la pluie. Le tems de ce ménage est celui même des autres arbres taillis; savoir, l'hiver étant passé, quand ils commencent à entrer en sève (non auparavant, par les raisons dites ailleurs) en beau jour, sans vents, sans bruines et sans pluie; car les mûriers rejettant comme eux, même aussi vigoureusement qu'aucune autre plante, ont de commun la saison de la coupe.

Mais comme aux mûriers, la feuille est le plus considérable, le plus clair, même le total, ou peu s'en faut, de leur revenu, il faut tâcher de ne point en perdre, s'il est possible; on parvient à cela en retardant de les tailler jusqu'en mai, ou au commencement de juin, lorsqu'il faut se servir de la feuille. Par ce moyen, l'on se sert de la feuille l'année même de la coupe des arbres, ce qu'on ne pourroit faire sans ce retard; et quoique par la tranche de cette saison, les arbres ne produisent pas cette année, d'aussi grands rameaux que si on les étêtoit dans les mois de février ou de mars, le tems pour croître leur étant un peu court, n'importe; c'est autant de gagné pour l'année d'après, dans laquelle ces rameaux, quoique petits, ayant gagné l'avantage, grandissent avec étonnement, ce qui revêtit amplement les arbres en peu de tems; quoique contre les préceptes de l'art, pressés par la nécessité, l'on coupe les arbres, en jour pluvieux, et sans regarder à la lune, comme on veut, tant ils sont de bonne volonté.

Quant au point de la lune, on l'emploie diversement, selon la différence du fond qui gouverne cette action. Par une influence

céleste, les mûriers taillés dans le croissant, produisent leurs premiers rejettons, longs, sans branchettes traversant; dans le décours, courts, avec plusieurs petites branches, qui croisent les principales. Pour compenser ces choses (ayant à choisir le tems, sans contrainte), nous étêterons dans la nouvelle lune ceux de nos mûriers qui sont en maigre terroir, et en vieille, les autres plantés en gras. Ainsi, les uns se fourniront des premiers rejettons, aussi longs que la foiblesse du terroir le permettra, et les autres par la force du fonds se regarniront convenablement, ce qu'ils ne feroient pas à propos, s'ils étoient taillés dans le croissant, à cause que leurs premiers rejettons n'étant pas retenus par les petites branches, s'allongeroient par trop, en versant en dehors, rendroient l'arbre difforme, qui demeureroit vide au milieu, à la manière des palmiers. Cela n'est pas à craindre pour les autres, à cause de la maigreur du fonds, qui jamais ne fait repousser trop abondamment; par ce moyen, ils se remettront très-bien en bois, plutôt cependant les uns que les autres, selon la faculté du terroir, et quelques-uns si tard, qu'à la troisième année, ils deviennent ca-

pables de recommencer leur service accoutumé, pourvu que le fonds soit cultivé, comme il appartient; car on s'efforceroit en vain à bien entretenir les mûriers par leurs branches, si on ne faisoit pas de cas de leurs raçines, qui manqueroient à la longue, comme dans cette faute tombent ceux qui, pour en épargner le labourage, plantent leurs mûriers dans des prés, ou mettent en prés leurs plants de mûriers, en quoi ils se trompent, en ne considérant pas que les mûriers laissés en friche, ne peuvent rapporter en aussi grande quantité, ni de si bonnes feuilles que ceux qui sont cultivés; et si l'on voit quelquefois plusieurs beaux mûriers dans des prairies, c'est que la terre en est grasse, et ensuite, si elle n'est pas contraire, au moins elle n'est pas entièrement bonne pour les vers, ou si elle est maigre, les arbres n'y dureront pas long-tems, faute de culture. Pour finir le discours de la victuaille de notre bétail, ce sera de lui faire son logis.

Il faut aussi dresser le logis à nos vers à soie, avec une telle commodité, qu'ils puissent aisément faire leur travail, pour nous rendre une abondance de soie, ce que vainement on espéreroit en les logeant dans un lieu

mal propre et contraire à leur naturel, car ils ne peuvent être trompés dans leur nourriture, sans une perte notoire, ni souffrir une mauvaise habitation ; et comme il ne faut pas entreprendre de planter la vigne, si en même tems on ne se pourvoit de caves et de tonneaux pour le vin : ainsi ce seroit pour rien qu'on édifieroit le plant de mûrier, sans ensuite donner le quartier aux vers à soie. Ils desirent la même habitation que les hommes; savoir, spacieuse, agréable, saine, éloignée des mauvaises odeurs et humidités, chaude en tems froid, et fraîche en tems chaud. Il ne faut loger les vers à soie ni au rez-de-chaussée, ni sous l'entablement des couvertures, près des tuiles, à cause des intempéries de ces deux assiettes contraires, dont l'une peut être trop humide et l'autre trop éventée ; trop chaude ou trop froide, selon les saisons. Cependant, la dernière de ces deux assiettes est supportable, quand on peut dresser les loges des vers à un seul étage près de terre, pourvu que le plan en soit élevé de trois ou quatre pieds, pour vider les humidités, et que dessus il y ait des planchers bien joints, afin que le bétail soit éloigné des tuiles, dont l'approche lui

est toujours nuisible, vu que les vents et les froidures pénètrent à travers, et que la chaleur du soleil y est insupportable, quand il frappe dessus dans sa force. Si par l'étendue de votre maison, vous pouvez avantageusement y nourrir votre bétail, cela vous facilitera beaucoup, et vous épargnera les frais de bâtir des logis à neuf, faits exprès pour cela; vous ferez en sorte que les vers à soie qui proviennent de dix onces de graine, se nourrissent à l'aise, dans une salle longue de sept toises, large de trois, haute de deux. Vous vous réglerez sur cet avis, pour disposer votre maison à cet usage, ou si vous avez à bâtir de nouveau, vous amplifierez de quelques membres votre édifice, qui, par ce moyen deviendra d'autant plus logeable, que plus vous l'aurez augmenté pour les vers à soie, et après l'avoir occupé quelque peu de tems, il vous demeurera libre pour y recevoir du monde le reste de l'année.

Ainsi, soit dedans ou dehors la maison du seigneur, qu'on desire nourrir ce bétail, il est très-nécessaire que les chambres ou les salles soient percées des deux côtés, opposés l'un à l'autre, d'orient en occident, ou du nord au midi, afin que l'air et les vents ayant

un

un libre passage au travers d'elles, puissent y rafraîchir les vers qui, lorsqu'ils sont prêts d'achever leur ouvrage, sont sur le point d'étouffer par la soie, dont ils sont remplis, et la grande chaleur de la saison, en ayant cependant soin que les fenêtres soient bien vitrées avec des chassis, pour qu'on puisse les clorre dans un autre tems, si proprement et si bien, que les froidures ne puissent y pénétrer, qui sont aussi nuisibles aux vers à soie dans leur commencement, que les chaleurs à leur fin. Ces petites bêtes desirent aussi être dans un lieu clair, et ne souffrent pas volontairement l'obscurité, dont elles s'éloignent en recherchant la clarté. L'intérieur de ce logis sera crépi et si uniment blanchi, que les rats ne puissent en gravir les murailles glissantes ; il ne faut y laisser aucunes crevasses, fentes, ni trous pour retirer les rats, les souris, les lézards, grillons, ni autre vermine ennemie des vers à soie. Les salles ou chambres seront meublées de tables nécessaires à reposer ces bestioles, qu'on fera de toutes sortes de bois, dont le meilleur est le plus léger, à cause de son facile maniement. Il y en a qui préfèrent aux ais, de quelques bois qu'ils soient, les

tables faites de roseaux ou cannes, refendus ou entiers, non-seulement par la facilité de leur légèreté, mais aussi pour la santé du bétail, qui se nourrit sur les canisses ou claies qui en sont faites, attendu un certain air qui pénètre à travers, ce qui l'entretient gaiment et sans une chaleur importune. Il faut prudemment distinguer les tems à cet égard : tel air n'étant pas toujours bon au bétail, mais seulement bon pour la fin de sa vie, pour le rafraîchir. Les roseaux sauvages, le gros jonc d'étang et palus, même la paille de seigle, qu'on recouvre à petits frais, peuvent aussi servir à cela. La toile aussi, dont on fait des châssis, tendue avec des petits clous sur du bois léger, est employée avec utilité. On dressera perpendiculairement du pavé au plancher, plusieurs piliers de bois de charpente, régulièrement équarris, pour supporter les tables où reposent les vers, qui seront mises sur des petits chevrons, en travers des piliers, et posés à égale distance sur ces piliers, de seize à dix-sept pouces l'un de l'autre. Les tables étant ainsi arrangées de cette mesure, les vers à soie y seront avantageusement servis. Mais les tables ne seront pas de largeur égale, et

elles s'excèderont l'une de l'autre de quatre doigts, la plus basse, près du pavé, étant la plus large, et la plus haute, près du plancher, étant la plus étroite; et l'entablement qui sera composé de toutes ensemble, se rendra de figure pyramidale, à l'avantage des vers, qui, par cette disposition, seront préservés de ruine, quand en courant sur les bords des tables, d'un bout de l'entablement à l'autre, en cherchant un lieu agréable, pour vomir leur soie, ils tombent du haut en bas sur le pavé, où ils se froissent; perte qu'il ne faut pas craindre, quand les tables sont accommodées de cette manière, parce que chacune d'elle reçoit les vers à soie tombant de la plus proche au-dessus, et ils ne s'offensent point par le peu de distance d'une table à l'autre. La largeur de la table la plus basse, sera limitée au point, que facilement, d'un côté, un homme puisse atteindre avec la main jusqu'au milieu, pour panser le bétail. Quant aux autres, leur diminution facilitera ce service, à mesure qu'on ira en haut et qu'on l'approchera du plancher. On dressera plusieurs de ces entablemens dans chaque membre, salle ou chambre, selon son étendue, et de telle manière

qu'aucun n'en touche les murailles, de peur des rats, et pour pouvoir aussi de tous côtés donner commodément à manger au bétail. On laissera des chemins assez larges entre ces entablemens, pour y passer et repasser aisément. On veillera aussi avec soin pour bien affermir les entablemens, afin que le bétail, en croissant, n'en fasse pas écrouler quelque partie (comme autrefois cela m'est arrivé avec perte), qu'ils ne s'ébranlent pas par sa pesanteur, et à cause de l'appui des échelles qu'on met contr'eux, en allant visiter le bétail, et ils demeurent solides jusqu'à la fin, si l'on n'épargne ni le bois, ni le fer, dans leur construction. On fait différentes sortes d'échelles, propres à ce service, par fantaisie. Il y en a qui accommodent autour des entablemens des ais, sur lesquels on marche comme par des galeries, pour panser le bétail, en faisant la ronde autour; on y monte de terre par des petits degrés, appropriés pour cela. D'autres font des bancs hauts et longs, de bois léger, parce qu'ils sont plus faciles à remuer, suivant le besoin. Quelques-uns, pour cet objet, ne se servent que de l'échelle commune. Or, quelles que soient les échelles ou montées,

toutes sont bonnes, pourvu qu'elles servent à ce négoce, et qu'on puisse, sans trop de peine, par elles aller commodément visiter le bétail, et lui donner sa nourriture.

La fin de ces provisions est la soie, qui sera meilleure et plus abondante que mieux vous en aurez choisi la graine, considération commune à toutes sortes d'ensemencemens, par la différence qu'il y a de semence à semence; car vous ne devez attendre d'une graine bâtarde que de la soie bâtarde, quelque bonne que soit la feuille que vous ayez, chacun produisant son semblable. Nous rechercherons donc avec grand soin la graine la plus profitable, en rejettant celle dont la valeur nous est suspecte. La plus sûre connoissance de cette graine, consiste dans la preuve, quoiqu'il y ait plusieurs adresses pour discerner la bonne d'avec la mauvaise. De toutes les semences de vers à soie dont nous ayons connoissance, nous avons regardé jusqu'ici celle d'Espagne pour la meilleure, qui fructifie très-bien dans toutes les provinces de ce royaume où l'on fait cas de ce bétail. Celle de la Calabre, depuis quelques années, y a acquis de la réputation, non pas tant pour la bonté de la soie qu'elle produit,

que par l'abondance, Ceci provient du peloton qui est grand, en comparaison de celui d'Espagne; et quoique les deux soient durs, signe assuré d'abondance de matière, et que par cette raison, l'un soit à préférer à l'autre, la qualité l'emportant, on mettra la graine d'Espagne au premier rang, en attendant que par des épreuves réitérées, nous puissions raisonnablement la mettre après quelqu'autre. Quant à la graine qui depuis long-tems s'est naturalisée dans les provinces du Languedoc et celles de son voisinage, il ne faut pas en faire grand cas, ni pour la finesse, ni pour la quantité de soie qu'elle rend; car quelque excellente que soit la graine de vers à soie, transportée de loin dans ces quartiers, elle ne s'y maintient pas long-tems en bonté, et s'abâtardit au bout de quelques années. La graine que l'on apporte d'Espagne là directement, n'y fait pas si bien la première année, que les trois ou quatre suivantes, après lesquelles elle commence à déchoir de sa bonté. On reconnoît même aussi du changement dans la graine, par le tems, dans son corps et sa couleur; car quand elle vient directement d'Espagne, elle est petite, couleur de tan obscur; mais conservée, elle grossit, et

s'éclaircit tellement, qu'au bout de quelques années, elle devient grise, comme du drap gris de Perpignan. La graine des vers à soie des Cévennes du Languedoc, est ainsi qualifiée : ces vers, tant par leur propre naturel, que parce qu'ils sont de feuilles de mûriers noirs, produisent des cocons ou pelotons grands et mols, par conséquent peu fournis de soie, de couleur orangée, ou jaune dorée, qui notifie la grossièreté de la soie, à la différence de la fine, qui provient de graine d'Espagne, dont les vers ont été nourris de feuilles de mûriers blancs, dont la plupart des pelotons sont blancs, incarnats et couleur de chair. Voilà le jugement qu'on peut porter sur la connoissance de la bonne graine d'Espagne, dont la meilleure sera la plus petite et la plus obscure en couleur, pourvu qu'elle soit vive, non morfondue, ce qui se reconnoît avec l'ongle, sur toutes les graines de vers à soie, en tenant pour bonne celle qui se casse en pétillant et jettant de l'humeur. La petitesse de la graine d'Espagne, fait le nombre de bétail, et ceci étant joint à la dureté des pelotons, ne peut manquer de rendre de la soie en abondance, qui par sa finesse est très-recherchée. Toute graine

venant directement d'Espagne indifféremment, n'est pas telle que vous le desirez, vu qu'il y a des contrées dans ce royaume-là, meilleures pour cet objet, les unes que les autres, où des personnes honnêtes y vont plus loyalement pour la façonner, que des trompeuses. Vous prendrez garde à ces particularités, afin d'achever votre négoce avec d'autant plus de profit, que vous l'aurez commencé avec plus d'art. Cet article est notable en ce que, à l'imitation des bons laboureurs, il faut changer de graine de quatre en quatre ans, ou d'autre terme en autre terme, d'après la raison des expériences; et pour faire ceci avec moins de hazard, il sera à propos d'avoir chaque année quelques onces de nouvelle semence d'Espagne, que vous conserverez soigneusement, en la mettant à part, et autant de tems que vous reconnoîtrez, à la preuve, que sa valeur le mérite. Par cette résolution, votre négoce ira bon train, et il se maintiendra, sans confusion, toujours en bon état. Ne vous approvisionnez pas de vieille graine, à cause de sa stérilité, celle qui a passé un an, n'étant d'aucune valeur; et quoique la garde de la graine de ce bétail soit difficile, parce qu'elle éclot

naturellement d'elle-même, dans sa saison; l'avarice a tant gagné, que certains imposteurs, par une invention trompeuse, forçant la nature, conservent long-tems la graine sans éclore; ils la tiennent dans des bouteilles de verre, dans un lieu frais, quand ils n'ont pu la vendre à tems, même dans des puits profonds, suspendue pas des cordes, près de l'eau, pendant les grandes chaleurs, et la conservent ainsi plus d'une année, à la perte de ceux qui l'achètent.

Il y en a qui, avant de mettre couver la graine de vers à soie, la trempent dans le meilleur vin qu'ils peuvent trouver, Malvoisie ou autre, reconnoissant par cette épreuve que la bonne, comme la plus pesante, va au fond, et que la mauvaise, par sa légèreté, nage au-dessus, ce qui la fait rejetter. Après que la bonne est retirée du vin, on la met sécher au soleil, ou devant le feu, posée sur du papier bien net, couverte avec du linge blanc ou du papier subtil, afin que trop de chaleur ne lui nuise pas, ensuite on la met couver. Et non-seulement ce trempement sert à distinguer la bonne graine d'avec la mauvaise, mais encore à légitimer et fortifier la bonne, pour que les

vers en sortent francs et robustes, et pour les faire éclore presque tous à-la-fois, selon la pratique des œufs de poule, qui, par cette même raison, sont plongés dans l'eau, un peu avant qu'on les mette couver; avantage qu'on ne peut espérer de la graine légère, qui n'éclot que tard (ou point du tout), dont les vers restent aussi tardifs dans toutes leurs œuvres, à éclore, manger et filer, sont même sujets aux maladies, ne pouvant supporter aucun accident, et étant presque toujours languissans, ils meurent pour peu de chose, et infectent les mieux qualifiés de leur voisinage; à quoi s'expose celui qui, sans distinction, mêle la bonne avec la mauvaise semence.

Ce n'est pas un profit que de couver cette graine sous les aisselles, ou entre les mamelles des femmes, non pas tant par la crainte de leurs fleurs, comme quelques-uns le pensent, que par l'agitation, n'étant pas possible qu'en portant la graine sur soi, l'on ne la tracasse et la mélange; car il arrive à tous momens que les vers, en voulant sortir de leurs œufs, en sont détournés par un pas ou un saut de celle qui porte sur soi la graine, en la renversant toute sans dessus-

dessous, à la perte du bétail, qui s'étouffe dans la presse, qucique de ses semblables. Et prenant cet article de plus loin, il est très-nécessaire de conserver soigneusement la graine pendant toute l'année, pour la préparer de bonne heure à éclore facilement dans la saison. L'ayant rencontrée ou chez vous ou ailleurs, vous la mettrez dans des boites de bois, bien jointes, garnies en dedans de papier collé sur les jointures, afin qu'il n'en sorte aucune graine, et qu'il n'entre dans la boîte, ni poussière, ni vermine, ni autre importunité, et que la graine puisse y demeurer proprement. Vous mettrez ces boîtes dans des coffres ou ailleurs, parmi des hardes, autres que du linge, à cause de la fraîcheur de cette matière, qui lui est contraire, jusques dans la saison de l'employer; et pour qu'elle ne sente aucune importunité de l'humidité, ni froidure pendant ce séjour, il faut faire du feu pendant l'hiver, dans la chambre où l'on tiendra les coffres; car, étant plus chaude que froide, la graine s'y prépare de longue main, comme vous desirez, ce qu'elle ne feroit pas si, selon l'ordre de quelques-uns, on la tenoit dans des phioles de verre, la froidure de cette

matière l'empêchant d'éclore. Ces observations nécessaires ont appris à ne jamais exposer la graine de ces vers (non plus que les vers mêmes) à la merci des froidures, mais de la conserver aussi reculée qu'on pourra de l'humidité et des gelées. Pour ce faire, s'il arrive qu'on l'envoie chercher en Espagne ou ailleurs, que ce soit pendant l'été; par ce moyen, en évitant les incommodités de l'automne et de l'hiver, elle arrivera chez vous bien qualifiée, et en bon état, si c'est par terre qu'on la porte, la chose n'étant pas sans hasard par mer, à cause de l'humidité de la marine, et d'autres mauvaises qualités, qui sont contraires à cette graine; d'ailleurs, la ruine de plusieurs, fait avec raison craindre ce danger. La longue garde de la graine chez vous, aide à la naturaliser dans votre climat, et elle en éclot mieux et plus promptement, que si elle n'y avoit point séjourné; c'est pourquoi il est nécessaire de se fournir de graine, aussi-tôt après la récolte de la soie, si cela est possible, sans aucun délai. Il faut s'abstenir de visiter trop souvent la graine des vers, sur-tout à l'approche du printems, de peur que par ce soin on ne l'avarie, à sa ruine. On ne peut in-

diquer avec certitude le tems où il faut couver cette graine, vu que la saison hâtive ou tardive gouverne entièrement l'ouvrage, en faisant avancer ou retarder les mûriers, seule nourriture de ces animaux. Ainsi, ce sera le vrai point, lorsque les mûriers commencent à bourgeonner, non auparavant, afin que le bétail à sa naissance trouve, pour vivre, de la nourriture toute prête, de son même âge (comme l'enfant, le lait de sa mère), et qu'il n'ait pas à souffrir, faute de feuilles de mûrier, y ayant du danger pour ne pas le laisser mourir de faim, à l'entretenir avec des tendrons d'orties, des nouvelles laitues, des feuilles de rosiers et semblables drogues; mais si on tombe dans cette nécessité, le meilleur sera de se servir pour cet objet de la feuille d'orme, quelquefois mangeable pour les vers à soie, dont ils recoivent du soulagement, par la sympathie qu'elle a avec celle du mûrier. Prévoyant cette peine de loin, il sera nécessaire de planter quelque petit nombre de mûriers dans le jardin, en lieu chaud, à l'abri de la bise, et là par une bonne culture, fumiers et arrosemens, les hâter à bourgeonner promptement, en avançant par cet artifice

son tardif naturel. En tenant ces mûriers destinés à ce service particulier, abrités du mauvais tems, de la manière que le jardinier prudent tient ses mauvaises plantes, on évite la perte du bétail, quand étant nouvellement éclos, la feuille de mûrier se gâte entièrement par des gelées et frimats, qui surviennent à l'improviste (ainsi que cela s'est vu en Languedoc, en Provence, et dans les environs, ces années passées). Ces mûriers préservés de ces intempéries, nourriront le bétail, en attendant que les autres arbres aient rejeté; et comme l'on tombe en ce danger en trop se pressant, et par conséquent dans le danger de perdre le bétail dans son commencement, par famine; de même en retardant trop de faire éclore les vers, on s'expose au hasard de les faire mourir sur leur fin, quand par cette tardiveté, leur montée se rencontre en tems fort chaud, ce qui est contraire à leur naturel, et qu'étant alors échauffés par la soie dont ils sont remplis, ils ne demandent que du rafraîchissement, pour parfaire, à l'aise, leur tâche. On pourvoit à ces difficultés par le moyen des mûriers avancés, susdits, qui, fournissant une feuille précoce, sans regret, vous

permettront de même d'avancer pour faire éclore vos vers ; ce qui se rapportera à la fin de leur vie, qui demeurera d'autant plus assuré, que vous aurez moins à craindre qu'elle se rencontre au tems des grandes chaleurs. Les froidures qui restent de l'hiver, ne sont pas si incommodes au commencement de la vie des vers, que les chaleurs sur sa fin, vu qu'aux froidures, il y a quelque remède pour le soulagement de ces animaux ; c'est en les tenant dans un lieu clos et échauffé avec de la braise, pendant les mauvais jours du froid ; mais contre les chaleurs, il n'y en a point d'autre que la commodité du logis, seul moyen de garantir ce bétail de ce désagrément.

On doit aussi observer en cette action le point de la lune : les vers desirent éclore et filer la soie, pendant que la lune monte, parce qu'alors ils se trouvent plus robustes, que dans son décours. Ceci ne peut pas s'accorder par-tout, ni en tout tems, par la différence des régions et des saisons, plus chaudes ou plus froides les unes que les autres, qui raccourcissent ou allongent la vie de ces animaux. Si vous êtes dans un lieu où les vers à soie emploient huit se-

maines à leur besogne, comme cela se voit ordinairement dans un endroit plus froid que chaud, ou en tems extraordinairement refroidi, la chose se rencontrera de telle manière, qu'au point de lune où ils écloront, ils fileront aussi. Ainsi, s'ils naissent au premier quartier de la lune, huit semaines après étant aussi le premier quartier, les vers se trouveront filans. Mais où par la faveur du climat ce ménage est plus avancé, comme vers Avignon, et dans tout son voisinage, n'étant pas plus de quarante à quarante-cinq jours, il n'est pas possible de disposer ainsi ce commerce, à cause de l'inégalité des jours; ainsi en abandonnant l'événement de la fin à la puissance de Dieu, on commencera ce ménage dans la croissance de la lune (si cependant la feuille des mûriers le permet, ce qui est la base de ce négoce), afin que les vers fortifiés dès le commencement par l'influence de cette planète, aillent en augmentant en même tems qu'elle : en les faisant naître depuis le second ou troisième, jusqu'au cinquième ou sixième jour de la lune, la croissance de ces petites bêtes, selon la dernière supputation, tombera vers le commencement du décours de la lune, quelques

ques jours après sa plénitude, qui, ayant alors encore beaucoup de force, en communique suffisamment aux vers.

Pour faire éclore la graine à point nommé, il faut la changer de son premier vase, dans des boîtes de bois, garnies en dedans avec du coton, ou avec des étoupes déliées, collées contre, ensuite couvertes d'un papier blanc, afin de contenir la graine chaudement et sans perte. Au-dessus de la graine, on mettra un petit lit d'étoupes, et dessus lui un papier dru percé, comme un crible, à trous menus, capables chacun d'y passer un grain de millet seulement. Les vers passeront en sortant de leurs œufs à travers les étoupes et le papier percé, après en avoir laissé les écailles sous les étoupes, et iront s'attacher à la feuille du mûrier, posée à cet effet au-dessus du papier percé, d'où étant pris, ils sont transportés et logés ailleurs, comme il sera montré.

Pour que tout cela vienne à bien, il faudra aider les vers à éclore, en ajoutant à leur chaleur naturelle, celle qui provient de l'art. On tiendra continuellement les boîtes dans un lit bien fermé de rideaux, entre deux coussins de plumes, modérément échauffés,

avec la bassinoire. On les visitera jour et nuit, de deux en deux heures, pour en retirer les vers à mesure qu'ils naîtront. Cette visite fréquente est nécessaire, tant pour cette dernière cause, que pour renouveller la chaleur du lit, en le rebassinant très-souvent, afin de tenir la semence également chaude, de peur qu'en la laissant refroidir, par paresse, elle ne se morfonde, à la ruine des vers. L'on sortira des boîtes les nouveaux vers, pour les arranger dans des cribles, avec du papier au fond, ou d'autres vases appropriés pour les recevoir dans leur commencement, et de peur de les blesser en les changeant, comme à cela leur âge tendre les assujettit, on ne touchera que la feuille à laquelle les vers s'étant attachés, on les enlevera avec elles et on les logera dans les vases; on les tiendra là chaudement quelques jours, pendant lesquels vous les accoutumerez à l'air, petit à petit, afin que la violence du changement ne les fasse pas périr, comme au contraire ils mourroient par trop de chaleur, si on ne s'avisoit de la tempérer par raison, en allant de degré en degré, et en les tenant moins chaudement un jour que l'autre, à mesure qu'ils grandissent, sans

rétrograder; c'est-à-dire de ne plus les approcher de la chaleur, quand on a commencé à les en éloigner, par la crainte de les cuire ou étouffer, jusqu'à ce que l'âge débarrasse leur gouverneur de cette peine. Les cribles, grandes boîtes, ou autres réceptacles, couverts de linge, garnis de papier au fond, seront mis reposer dans des lits fermés avec des rideaux, pour garantir ces petites bêtes des vents et des froidures, pendant les quatre ou cinq premiers jours de leur tendre jeunesse; de-là, on les transportera dans une petite chambre chaude et bien close, hors de la puissance du vent, sur des tables bien nettes et polies, couvertes de papier, pour commencer à y tenir rang. On les logera près les uns des autres, afin qu'étant ainsi pressés, par unité, ils conservent leur chaleur naturelle; ce qu'ils ne pourroient faire, s'ils étoient au large en ce commencement, jusqu'à ce qu'étant grossis, on leur donne un plus ample logis. Mais ce sera sous cette observation nécessaire, de ne pas mélanger confusément les vers, et il convient de les distinguer par le tems de leur âge, à cause de l'importance de ce commerce, quant à l'aisance et à l'économie.

Car si dès le commencement, on a pourvu à cet article avec soin, en rassemblant les vers par journées de leur naissance, sans les mêler ensemble, on les verra, sans désordre, s'entre-accorder dans toutes leurs œuvres pendant leur vie, en mangeant, dormant, filant, à votre grande satisfaction, qui sera accompagnée du profit, par l'abondance de soie qui en sortira, but de ce ménage; faute de cette particularité, il y auroit de la confusion parmi ce bétail, les vieux vers à soie ne s'accommodant jamais avec les jeunes; les uns voulant dormir, tandis que les autres mangent, et manger quand il est question de monter. Mais avec la disposition susdite, l'ouvrage parvient à une bonne fin : par cette distinction les races sont séparément conservées, comme cela est très-nécessaire, afin de se servir des espèces de ce bétail, suivant l'avis qu'on prendra de leur valeur, par l'effet de leur besogne.

Au lieu de cribles et grandes boîtes, dont nous nous servons en cet endroit, les Espagnols s'accommodent de vases, qu'ils appellent *garbillos*, faits avec de la paille d'osier, de jonc, ou d'autre matière légère, qu'ils enduisent en dedans avec de la fiente de bœuf,

dont ils y font une incrustation qui, séchée au soleil, rend les vases d'une odeur agréable aux vers, et chauds suffisamment. Ces qualités jointes à l'étendue des vases, font qu'ils se servent d'eux assez long-tems; car ils y tiennent les vers jusques à la troisième mue, faisant ces *garbillos* si grands, et s'en fournissant d'un si grand nombre, qu'il suffit pour satisfaire à leur dessein.

Pour plus de facilité, on dresse exprès un logis aux vers, pour les y tenir unis ensemble, néanmoins avec des séparations distinctes, jusqu'à la seconde ou troisième mue, si on veut, où ils se conservent chaudement et hors du danger des souris, chats, poussières et autres injures avec plus d'assurance, que dans un autre endroit; qu'on se figure un garde-manger, fait à plusieurs étages, éloignés l'un de l'autre de quatre doigts ou d'un demi-pied, sur lesquels on pose le bétail, sans aucunement se presser; ces étages sont comme des petits planchers, composés d'ais légers de bois de sapin, ou d'autre à cela propre, ou de roseaux refendus, ou de longue paille, et posés si proprement, qu'on puisse séparément les ôter et remettre à volonté, en les glissant comme à coulisse, pour

facilement visiter et panser le bétail. On les enduira de fien de bœuf à la coutume espagnole, si on le desire ainsi, et on reconnoîtra que ce soin est utile pour que rien ne manque à l'éducation de nos vers. Le logis sera environné de toile, clouée à des portes, comme des châssis ouvrant et fermant de trois côtés, et au-devant des châssis on y ajoûtera un vantail, pour, en le fermant au besoin, tenir le bétail plus chaudement, et en l'ouvrant lui donner de l'air comme on voudra. Par ce moyen, avec beaucoup de commodité, on logera les vers dans leur première jeunesse, tems où ils en ont le plus de besoin, et ils passeront en assurance ces pas dangereux de leur âge tendre, où plusieurs périssent faute d'une bonne habitation, pour, étant fortifiés avec le tems, les sortir de-là, et les remettre dans un logis plus grand, comme il sera montré.

Il est à desirer que les vers naissent tous dans quatre ou cinq jours d'intervalle, depuis les premiers éclos, jusqu'aux derniers, ceux qui tardent davantage ne faisant presque jamais une bonne fin, et, chétifs et paresseux, ils achèvent leur vie en langueur, très-souvent sans profit. C'est pourquoi on excite

la graine, en la chauffant avec une soigneuse diligence, comme il a été montré. Moyennant cet ordre, peu de graine reste à éclore. Il ne faudra pas faire cas de la graine qui sera restée dans les boîtes, après ledit terme, ni des vers qui seront ainsi tardifs, mais rejetter tout cela comme inutile. Cette naissance de compagnie est l'un des plus notables articles de ce ménage, dont finalement avec économie, sort le profit, selon le projet, parce que ce bétail étant né presqu'au même jour, est plus facilement traité que s'il étoit de différens âges. J'ai dit aussi qu'il souffre beaucoup à tout âge, des chaleurs et des froidures; car jeune, le froid l'incommode extraordinairement, ayant une grande prise sur lui, le plus débile et le plus délicat bétail qui se nourrisse; et vieux, la grande chaleur le tue par sa force, quand il est gros et embarrassé par la soie dont il est rempli, ce qui le contraint à rechercher la fraîcheur. On pourvoit à ces choses par des remèdes contraires; mais on garantit avec moins de difficulté les vers de la froidure, que de la chaleur; c'est en les tenant à l'étroit dans le commencement et largement à la fin, en les élargissant peu-à-peu, selon leur âge,

pour finalement les mettre entièrement à leur aise sur les tablettes. Cependant il faut employer à propos, selon les rencontres, les échauffemens, à l'aide du feu, et les rafraîchissemens par les ouvertures des fenêtres du logis.

Les vers à soie, pendant leur vie, changent quatre fois de peau (comme les serpens une fois l'année), ce qui leur cause autant de maladies, pendant lesquelles ils ne mangent absolument rien, mais immobiles, ils ne font que dormir, et leur mal passe ainsi. Ces maladies (par ces raisons appelées des espagnols, *dormilles*), sont comparables à celles des petits enfans, telles que la petite vérole, la rougeole, sinipion, esclate et autres, que de nécessité ils ont dans leur jeunesse, desquelles ils sortent quand ils sont bien gouvernés; de même, par une bonne conduite, nos vers se sauvent de ces maux nécessaires, et évitent le danger de mort; cependant avec plus de danger dans les dernières maladies, qu'aux premières, à cause de l'âge, en étant plus tourmentés vieux que jeunes, comme il arrive aux hommes, quand ils n'ont pas eu en saison les maladies de la jeunesse qui, en étant frappés plus tard, sont plus diffi-

ciles à guérir. Outre ces maladies ordinaires, les vers à soie en ont d'accidentelles, qui proviennent du tems, de la nourriture, du logis, de l'entretien, que l'on guérit, moyennant des remèdes particuliers, comme il sera montré. Dans la cure des maladies ordinaires, il n'y a point d'art, puisqu'il ne faut que s'abstenir de donner à manger aux vers, lorsqu'ils refusent la nourriture, et leur en donner modérément, quand l'appétit leur est revenu; toujours les nourrir de bonnes feuilles et les tenir proprement. La première maladie, diversement appelée, mue, dormille, dépouillement, arrive au huitième ou au dixième jour de leur naissance; les suivantes, à huit ou dix jours l'une de l'autre, plus ou moins, selon le climat et la qualité de la saison, dont la chaleur raccourcit l'intervalle de ces termes; à quoi servent aussi la bonté de la nourriture et la sollicitude diligente; car plus on donne à manger à ce bétail de feuille bien qualifiée (si cependant ils veulent manger), plus leur vie sera courte.

On reconnoît la maladie des vers à soie, premièrement à la tête, qui s'enfle lorsqu'ils veulent changer de peau, et parce que c'est en cet endroit qu'ils commencent à se dé-

pouiller ; mais ceci est plus apparent dans les dernières mues que dans les suivantes, ne pouvant, dans la première, presque discerner ce que c'est, par la petitesse de l'animal. Il faut s'abstenir de leur donner à manger, pendant qu'ils dorment (car ce seroit une peine perdue) ; on leur jettera seulement quelque peu de feuille, pour alimenter ceux qui veillent parmi les dormeurs, qui, reconnus par ce moyen, seront séparés d'avec les autres, pour être assemblés avec ceux qui sont du même âge. Chaque maladie les tient une couple de jours ; ils commencent à se remettre en santé au troisième ; elle leur revient avec beaucoup d'appétit, ce qu'on reconnoît à la nourriture ; alors on leur redonnera à manger, mais peu, afin de ne pas les soouler trop vîte, en augmentant leur ordinaire de jour à autre, selon comme on les verra affectionnés à se repaître.

On donnera à manger aux vers deux fois le jour, matin et soir, à des heures fixes, depuis leur naissance jusqu'à leur seconde mue, ou dormille, en limitant ainsi leurs repas ; de la seconde à la quatrième et dernière, trois fois, et de celle-ci jusqu'à la fin de leur vie, quatre, cinq, six, en un mot,

autant qu'il vous plaira, et que vous verrez que le bétail peut manger; car alors, il ne faut pas leur épargner la nourriture, mais en les saoulant, achever de les remplir, en les pressant à force de nourriture, à remplir leur tâche, et comme le tonneau ne versera jamais, s'il n'est plein, de même ces vers ne vomiront leur soie, que lorsque leurs corps en seront remplis, qui s'engendrant de la feuille de mûrier, se trouve tout aussi-tôt prête à être filée, en même quantité, que les feuilles destinées par la nature à cette œuvre, auront été dissoutes. De cette manière, on ne consomme pas plus de feuilles que si on les distribuoit avec avarice, parce que dans huit jours, les vers à soie en mangeront bien autant, peu-à-peu, que dans quatre, la feuille leur étant donnée libéralement. Ainsi, c'est sans occasion qu'on craint la dépense, parce qu'avec cette libéralité (outre que tout bien compté, on ne dépense rien davantage), il en provient cette économie; c'est qu'en gagnant du tems, les frais de la nourriture en sont bien moindres. Ensuite on remarquera très-soigneusement les qualités de la feuille, comme le point le plus essentiel de ce ménage. Toute feuille n'est

pas propre à cela, quoiqu'elle soit produite par des mûriers sans reproche; ce qui quelquefois arrive par des sécheresses ou humidités extrêmes, par des bruines, gouttes-chaudes et autres intempéries du tems; toute la feuille, ou une partie des meilleurs arbres, devient jaunâtre ou tachetée et maculée, signe de pernicieuse nourriture. Il ne faut faire aucun cas de ces feuilles, ni de celles qui croissent hors de l'aspect du soleil, dans l'intérieur des arbres touffus, ou dans les vallées ombrageuses; ni de celles qui est mouillée par les pluies ou rosées; il faut renvoyer au loin ces feuilles, comme étant de mauvaise qualité, sans s'en servir d'aucune manière, de peur de faire mourir le bétail. On mettra la feuille de rejet au même rang, c'est-à-dire celle qui, comme le regain des près, sort des arbres déjà effeuillés, que les ignorans emploient, faute d'autres, mais avec trop de hazard, à cause de sa substance malfaisante, qui est contraire à l'animal, cela provenant de l'inégalité de leur âge; car il ne faut leur en donner qu'une seule fois pour les faire périr du flux de ventre, que cette feuille nouvelle leur cause, parce que le bétail en est si friand, à cause de sa tendreté,

qu'il s'en remplit jusqu'à crever; c'est pourquoi ceci servira de maxime : les vers à soie seront toujours nourris de feuilles de leur âge, afin que par un bon accord, la feuille se rencontre aussi forte et foible que sera le bétail, selon le tems de leur naissance commune. On corrige le vice de la feuille mouillée par la patience; il ne faut qu'attendre que les pluies soient passées et les rosées abattues, pour la ramasser, en se mettant à l'œuvre, après que le soleil aura frappé quelques heures dessus les arbres, et jamais auparavant; mais de celles qui sont mal qualifiées, il n'y a aucun moyen pour les corriger, et il faudra s'en abstenir comme d'une nourriture pernicieuse. On ne doit pas faire attention à la dépense de ces précieux animaux, pendant leurs trois premières semaines, à cause de leur jeunesse et petitesse de corps, qui les fait contenter de peu, et encore ce peu est pris dans les endroits perdus des arbres, comme aux pieds, d'où, pour le profit des arbres, il faudroit même le couper. On va au commencement à la feuille à pleins mouchoirs, après avec des petits paniers, ensuite avec des grands, et finalement, on se sert pour cet approvisionnement de cor-

beilles, de sacs, la mangeaille leur croissant à mesure qu'ils avancent en âge.

J'ai montré combien il est nécessaire que la feuille soit maniée avec les mains propres, par le danger qui provient de la malpropreté. Le gouverneur veillera à cet égard sur ces magnifiques animaux, pour être lui-même l'exemple de la propreté, devant tous ceux qu'il a sous son commandement, afin qu'aucun d'eux n'en approche autrement qu'il appartient. Le gouverneur n'oublira pas de boire un peu de vin dès le grand matin, avant que de se mettre en œuvre, afin qu'en communiquant l'odeur de cette liqueur aux vers, il les préserve de toute puanteur, spécialement de la mauvaise haleine des personnes (qui est plus forte à jeun, qu'après avoir mangé), que ces animaux craignent beaucoup; c'est pourquoi l'entrée n'est pas permise à toutes sortes de gens indifféremment, et on évite par-là le mal que la trop libre fréquentation apporte au bétail, ce que le vulgaire superstitieux attribue sottement à l'œil, en s'imaginant qu'il y a des personnes qui, par leur regard, portent malheur aux vers; mais c'est plutôt, même assurément, le souffle de mauvaise odeur qui lui cause des indisposi-

tions. Par ces considérations, le logis sera balayé chaque jour, et pour le tenir en bonne odeur, il faudra souvent arroser le pavé avec du vinaigre, et ensuite le couvrir de quelques herbes de bonne odeur, comme de la lavande, de l'aspic, du romarin, du thym, de la sarriette, du serpolet et autres semblables, en y ajoutant par fois du parfum fait avec de l'encens, du benjoin, du storax, et autres drogues odoriférantes, qu'on brûlera sur des charbons, dans les salles et les chambres. On nettoiera souvent les tables des vers à soie, sans souffrir que le bétail séjourne long-tems sur sa litière, que l'on ôtera de trois en trois ou de quatre en quatre jours, après la seconde mue, pour tenir le bétail entièrement frais et propre, alors même que les chaleurs approchent, ce dont il est incommodé. Il n'est pas nécessaire d'y aller si soigneusement pendant les froids, parce que la litière est alors plus utile au bétail que nuisible, qu'il se tient chaudement sur elle, pourvu aussi qu'on n'abuse pas de cette permission, en y en laissant par trop.

Il survient quelquefois à l'improviste des bouffées violentes de froidures, contre l'attente et le cours de la saison, qui sont très-

nuisibles à nos vers. L'on remédie à ces événemens, en tenant soigneusement fermées toutes les ouvertures du logis, portes et fenêtres, jusqu'aux plus petites, et en échauffant le dedans avec des braises qu'on y apporte en différens endroits. La paresse du gouverneur, a attribué aux vers à soie le blâme d'être réputés puans, ce qui fait que plusieurs les abhorrent : ce sont les pellicules de leurs dépouillemens et leurs charognes mortes, mêlées parmi la litière, faite du résidu de la feuille, que sent le vers, d'où provient toute la puanteur qu'on trouve dans les chambres, et non pas de ces nobles animaux, qui, d'eux-mêmes, ne sentent rien, détestant de leur naturel autant l'ordure et l'infection, qu'ils aiment les bonnes odeurs. Moyennant l'ordre susdit, non-seulement on gouvernera ce gentil bétail avec profit, mais l'habitation en deviendra agréable aux personnes honnêtes, par la bonne odeur qui en sortira, comme d'une boutique de parfumeur : aussi ce n'est que pour les gentilhommes et demoiselles, que ces précieux animaux travaillent.

Ainsi, que le gouverneur de nos vers songe à être diligent dans sa charge; qu'il ne laisse

pas

pas inconsidérément visiter son bétail à tous venans, avec trop de liberté, de peur que par fraude, il ne leur arrive quelqu'accident; qu'il tienne le logis propre; qu'il n'épargne pas les parfums, pour avantageusement les employer; qu'il soit scrupuleux sur la feuille, pour n'en donner au bétail que de parfaitement bonne : à cet égard, qu'il commande aux ramasseurs de ne jamais se mettre en œuvre sans avoir lavé leurs mains, et qu'il tienne l'œil sur ce point; qu'il laisse plutôt son bétail avoir faim, que, par impatience, de lui donner des feuilles mal qualifiées.

Quand on ôte la litière, on change en même tems le bétail d'une place à une autre, à son grand contentement. Pour faire cela commodément, on laissera une certaine place pour mettre les vers, à l'un des bouts de chaque entablement, qu'on prendra contre elle, de la même étendue de table qui, par ce moyen, se trouvant vide, recevra les vers de la partie voisine, ainsi des suivantes; et tout le contenu de l'entablement se découvrira et recouvrira alternativement, par portions, de la manière dont on sèche le foin au pré, en le renversant, le plein remplissant le vuide : ainsi, sans porter loin le bé-

tail, il sera doucement posé près de son gîte, et ce sera sans nullement le toucher, de peur de l'offenser par sa délicatesse, si à l'instant qu'on voudra le changer d'une place dans une autre, on lui donne à manger ; car il ne faudra que prendre les feuilles où aussitôt se seront attachés les vers, pour les enlever, et sans les reposer, les loger d'un seul coup où l'on desire. Il faudra disposer les tables de telle manière, que sans ébranlement, par pièces séparées, on puisse toutes les ôter facilement et remettre dans l'entablement, pour nettoyer plus aisément : on les tirera par ce moyen de l'entablement, comme des tiroirs, l'une après l'autre, on les frappera contre le pavé, afin de les débarrasser des ordures, ensuite on les balaiera et époussettera parfaitement bien.

A mesure que par l'âge les vers à soie croissent et grandissent, ils occupent plus de place de jour à autre, et il est nécessaire de tenir prêtes des tables de relais, afin de recevoir ceux que vous séparerez de la presse, et les mettre tous à leur aise, pour bien prospérer. C'est une expérience reconnue, que peu de vers à soie nourris

au large rendent plus de soie qu'un grand nombre à l'étroit. Vous ferez frotter les tables avant d'y remettre les vers, avec du vinaigre, d'autre vin, et des herbes odoriférantes, pour les réjouir. Ils aiment aussi l'odeur des porreaux, des aulx, des oignons, si vous les y accoutumez dès leur jeunesse, malgré l'opinion de ceux qui disent que ces odeurs fortes leur nuisent, parce qu'ils n'en ont pas fait l'expérience; ce doute ayant été suffisamment éclairci par la preuve, et non-seulement vous réjouissez vos vers par ces agréables odeurs, mais encore vous les en soulagez dans la plupart de leurs maladies; sur quoi nous parlerons de leurs maux et de leurs remèdes.

Les froidures et les chaleurs extrêmes, le trop ou trop peu de nourriture, celle de mauvaises feuilles, sont les causes principales des maladies extraordinaires de ce bétail : s'il est tourmenté de causes froides, on le secourra par la chaleur, en fermant le logis, comme ci-dessus, et en le parfumant avec de l'encens et autres matières odoriférantes; quelques-uns ajoutent du lard et des saucissons coupés par rouelles, à ce parfum; le bon vin, le fort vinaigre et l'eau-de-vie, confortent ces animaux, quand ils ont été réfroidis; si au

contraire ces animaux sont tourmentés de chaleur, il faudra recourir à la fraîcheur, en ouvrant les portes et fenêtres pour donner passage à l'air et aux vents à travers les chambres et salles, afin d'éventer l'intérieur, au contentement des vers, qui se remettront en bon état par ce seul et petit remède. Si le logis n'est pas disposé, comme il est nécessaire, on portera les vers par tables, dehors à l'air, pour le leur faire humer, une demi-heure avant le soleil levant. La diète est le vrai moyen pour guérir ceux de ces animaux qui, ayant trop mangé, sont devenus malades : on ne leur donnera rien d'une couple de jours; après ce tems, ce sera fort sobrement qu'on les nourrira, et peu à-la-fois; il faut de même donner peu à manger et souvent à ceux qui, par famine, sont devenus languissans, pour les remettre et remplir, sans les engorger. Le mal est bien plus difficile à guérir, pour ceux qui ont été repus de mauvaises feuilles, comme de la jaune, maculée, ou trop nouvelle; car très-souvent de la dernière, il leur arrive, comme il a été dit, le flux de ventre, qui les fait périr, et de l'autre, la peste est toute assurée. Les vers à soie viennent tous jaunes et tachetés

de meurtrissures, par cette maladie ; aussitôt que vous commencez à vous en appercevoir tant soit peu, vous ne manquez pas de les changer promptement en chambres et tables séparées, pour essayer de les sauver par un bon traitement, ou du moins pour éviter la contagion au reste du troupeau ; mais regardez comme désespérée la guérison de ceux, avec les marques susdites, que vous verrez baignés au ventre, par certaine humeur qui leur découle en cette partie du corps, que vous ôterez des autres, pour servir de nourriture aux poules : de même que les parfums aident à guérir toutes les maladies de ce bétail, de même le changement de chambre à une autre, lui est généralement salutaire, et par ce changement, il est remis en vigueur. Les vers n'auront jamais aucune ou peu de ces maladies, si leur gouverneur les soigne avec l'art et la diligence susdits, en quoi il s'épargne la peine et le hazard de tout perdre, étant plus facile de détourner le mal par prévoyance, que d'y remédier par des médicamens; c'est à quoi l'on visera premièrement, afin que par négligence, on ne se prive pas du profit qu'on doit espérer de ce ménage. La grande

sollicitude nécessaire à l'éducation de ce bétail, contraint ceux qui l'ont en charge d'en être près, non-seulement pendant tout le jour, mais encore d'y employer une bonne partie de la nuit, pour les secourir en toutes occasions, qu'on recherchera avec soin. Les souris, rats, chats, font un grand dégât des vers à soie, quand ils peuvent y atteindre, en les mangeant avec grand appétit, comme une nourriture excellente. Par un remède singulier, contre ces accidens, on tient des lumières pendant la nuit autour des vers, et l'intérieur du logis en étant éclairé, les rats et les chats n'y vont qu'avec crainte, et sont entièrement chassés par le son des clochettes qu'on y tinte. On se servira de l'un et de l'autre, en disposant des lampes dans les endroits requis, et en différens lieux, et des sonnettes, clochettes et autres machines qui font du bruit, mises dans un lieu facile à les remuer; mais tout cela sera en vain, si on ne va la nuit très-souvent faire la ronde à l'entour du bétail, à quoi servira la lumière qui, en éclairant, donnera le moyen d'aller et venir facilement par-tout; vous ferez cependant attention qu'aucune huile ne tombe sur les vers à soie, car il n'en faudroit qu'une

goutte pour leur nuire beaucoup, par les maladies que l'huile leur engendre, ce que prévenant, on se servira d'huile pour veiller, aux lampes attachées aux murailles, et de chandelles de suif, de cire, ou d'autre matière, selon le pays, pour lumière portative, afin de panser le bétail.

Par ce traitement de la nourriture et de la main, dans sept ou huit jours après le dernier dépouillement, votre bétail se disposera à payer les dépenses de sa nourriture, ce que prévoyant de bonne heure, vous ferez préparer les rameaux nécessaires à la montée des vers, pour y vomir leur soie en s'y attachant. Pour ramasser les vers (on appelle ainsi cette œuvre) plusieurs matières sont bonnes, mais non aucune ramure verte, par le danger d'offenser le bétail, en se reverdissant, étant mise en œuvre, ce qu'elle feroit, le tems s'adonnant à la pluie. Les plus propres sont le romarin, le bruse, les sarmens de vigne, le genet, les rejettons de chataignier, de chêne, d'osier, de saule, d'orme, de fresne, en un mot, de tout autre arbre et arbrisseau flexible, qui n'a point de mauvaise odeur. On va diversement dans l'application des rameaux, suivant les diffé-

rens avis des personnes. Après avoir nettoyé le pied des rameaux, afin de moins occuper de place, on les arrangera droitement, comme des rangs de colonnes à égale distance de quinze pouces, plus ou moins, qui traverseront les tables d'une largeur à l'autre. Le pied du rameau joindra la table en bas, et la cîme, par la rencontre de la table supérieure, et sa longueur se recourbera sur les côtés, en forme d'arceaux. Par cette disposition, l'entablement ressemblera à des galeries faites à arcades, à plusieurs étages, les uns surpassant les autres, en amphithéâtres, ce qui est agréable à voir. Le vide de l'entre-deux des arceaux, contre la table d'en haut, est rempli de rejetons de lavande, d'aspic, de thym, et de semblables arbustes odorans, selon la commodité du pays, pour servir doublement; car dans cette manière de ramer, les vers à soie ont des places à choisir, pour y attacher fermement leur riche matière, comme à cela ils sont fort difficiles, où ils ne vont que par fantaisie, y sont comme parfumés par l'odeur agréable de ces arbustes, et ils travaillent gaiment en cet endroit, à l'avantage de l'œuvre.

Ainsi, au septième ou huitième jour que vos vers à soie seront sortis de leur dernière mue ou maladie (cette mue pouvant être regardée comme une maladie, par le mal qu'ils endurent, plus grand que dans toutes les autres, qui les conduit souvent jusqu'à la mort), vous les mettrez sur les tables ainsi ramassées, sans espérer de les changer davantage de place, ni de litière. Là, vous les nourrirez suivant la coutume, c'est-à-dire, en toute abondance, sans économie, jusqu'à ce que vous voyiez les vers les plus hardis prendre la route pour monter, ce qu'on prévoit par leur contenance extraordinaire, s'écartant de la troupe, en courant, sans faire cas de la nourriture, et en les voyant peu après, grimper par les pieds des rameaux, pour se mettre à filer leur soie. Vous commencerez dès-lors à diminuer leur ordinaire, d'un jour à l'autre, pour ensuite ne leur donner rien du tout, quand pour filer, toute la troupe aura abandonné la table, ou peu s'en faudra, n'y restant que les tardifs et paresseux. On reconnoît en cet endroit ceux qui auront été longs à éclore, par monter les derniers. C'est une conséquence nécessaire, que les premiers naissant sont les pre-

miers filant, et que les derniers à naître, le sont de même à filer; et comme il ne faut pas faire grand cas de la graine tardive à éclore, on ne doit pas non plus compter sur les vers paresseux à monter; c'est pourquoi au bout de trois ou quatre jours que les premiers auront pris les rameaux, vous enleverez ceux qui restent de toutes les tables, pour les assembler dans une, et les y nourrir jusqu'à leur fin; par ce moyen, les vers tardifs et hâtifs fileront leur soie, ce qu'ils ne pourroient faire commodément, quand sans cette distinction, les derniers se jetteroient sur l'ouvrage des premiers, avec beaucoup de perte, et on courroit le danger, qu'avant que les tardifs eussent achevé leur besogne, les papillons des hâtifs, par cette longueur déjà formés dans le cocon, n'en sortissent à la ruine de l'entreprise. Les vers mettent deux ou trois jours à parfaire leurs écailles, pelotons ou cocons (différemment appelés, selon les lieux), au bout desquels ils sont entièrement achevés, ce qui se reconnoît, en approchant soigneusement l'oreille près d'eux; car comme ces petites bêtes font un bruit petit et doux en mangeant, elles en font de même, en façonnant leur écosse, et

ce bruit cesse, quand elles ont fini leur ouvrage.

Voilà la soie faite. Ce n'est pourtant pas la fin du travail des vers à soie; c'est par la graine qu'ils achèvent de travailler et de vivre, en terminant leur vie par leur chère semence, qu'ils nous laissent, pour se renouveller par elle chaque année, et par ce moyen nous conserver la possession de la soie, comme à leurs héritiers.

Miracle de nature! un ver s'enferme dans un peloton de soie; là, il se transforme en papillon, en employant dix jours à cela; au bout de dix autres jours, il en sort par un trou, en perçant à cet effet le cocon, d'où sortant comme d'une prison, il revient à la vue des hommes; mais c'est dans sa forme nouvelle de papillon; le mâle et la femelle s'accouplent en se joignant ensemble; la femelle fait ses œufs ou graines, et ainsi ils terminent leur travail avec leur vie. Mais ce qui augmente la merveille est la longue abstinence de cet animal, qui vit vingt-trois jours sans prendre aucune substance, privé même de la clarté pendant le tems qu'il demeure dans son écosse, comme dans un sombre cachot.

Ce seroit raisonner trop subtilement, que de discourir sur les qualités de cette petite bête, qui manque notoirement de chair, de sang, d'os, de veines, artères, nerfs, boyaux, dents, yeux, oreilles, écailles, épines, arrêtes, plumes, poils, excepté aux pieds, quelque bourre subtile, qui ressemble à du poil folet, ou duvet, et autres choses communes, presqu'à tout bétail terrestre, aquatique et aërien; cette contemplation ravissant l'entendement humain, sur-tout en ce que ce vermisseau, l'une des plus viles bêtes du monde, semble destiné pour vêtir les rois et les princes, en quoi on trouve un argument suffisant pour s'humilier; et cette particularité qui leur est propre, est remarquable, qu'ils rendent la riche soie toute filée, prête à dévider, en vomissant le filet tout fait, qui compose leur peloton, avec un soin extrême et un travail affectionné, ce qui n'est communiqué ni à la laine, ni au coton, ni au chanvre, ni au lin, dont les hommes s'habillent, qu'il faut préparer avec art, pour les rendre au point de filer.

Ici, il est à propos de montrer le subtil artifice que l'homme a inventé pour réparer le défaut de graine et semence des vers à

soie, s'il arrive qu'elle soit perdue ; chose tirée des secrets de la nature, et recherchée avec un grand soin, semblable à la production des mouches à miel, dont les anciens ont écrit, comme j'ai dit plus haut. Au printems, on enferme un jeune veau dans une étable petite, obscure, sèche, et là, nourri avec la seule feuille de mûrier, pendant vingt jours, sans boire aucunement, ni manger autre chose durant ce tems, au bout duquel on le tue, et on le met dans une cuve pour y pourrir ; de la corruption de son corps, sort une abondance de vers à soie, qu'on prend avec des feuilles de mûrier, quand ils s'y attachent. Ces vers, nourris et élevés selon l'art et la manière ordinaires, produisent en leur tems, soie et semence, comme les autres. Il y en a qui, en raccourcissant la dépense et le chemin de cette invention, en ont tiré celle-ci : on prend une rouelle de la cuisse d'un veau à lait, pesant sept à huit livres, et on la met pourrir dans une cave fraîche, dans un vase de bois, parmi des feuilles de murier, à laquelle les vers à soie s'attachent en sortant de cette chair, d'où étant tirés, ils sont traités comme ci-dessus. Je vous represente ces choses sous

le crédit d'autrui, en attendant que la preuve me donne matière pour vous assurer de ce qui en est. Je me plains, en cet endroit, de nos prédécesseurs, comme Pline se plaignoit des siens, en ce qu'ils disoient que le vase de liais ne pouvoit contenir le vin, et pas un d'eux n'en avoit fait l'expérience. Je vous représente, dis-je, ces choses, afin que si cette création de vers à soie se rencontre vraie, et si on y trouve de l'avantage, nous soyons débarrassés de la peine d'en envoyer chercher la semence en Espagne et ailleurs, le souci se renouvellant pour s'en pourvoir chaque année. S'il est question de discourir là dessus, je dirai que cet engendrement de vers à soie n'est pas incroyable, puisque toute corruption est un commencement de génération. Nous voyons tous les jours qu'il sort différentes vermines des choses corrompues. Du taureau, selon l'écriture, du lion, s'engendre l'abeille; du cheval, les frêlons; de la charogne humaine, le serpent. Les anciens disent que les guêpes s'engendrent du cheval et du mulet, de deux différentes espèces, par la diversité de ces deux animaux, comme j'ai dit au chapitre précédent, et que les bourdons s'engendrent des ânes;

et on reconnoît que la nature crée des bestioles, vermisseaux, moucherons, fait des vivres, des habits, des meubles, jusques au bois, par-tout, sur terre, dans l'eau, dans l'air, en lieu humide, en sec, avec autant d'admiration, qu'admirable est le créateur.

Quelques jours avant que les vers montent sur les rameaux pour vomir la soie, ils manifestent leur dessein par la lueur de leur corps, qui devient transparent, comme des raisins qui mûrissent; à ce point, on reconnoît à la couleur de leur corps, celle de la soye qu'ils feront. On remarque alors que les vers sont diversement colorés, cependant distinctement, de jaune, d'orangé, d'incarnat, de blanc et de vert, qui sont les cinq couleurs de la soie. On discerne aussi les mâles d'avec les femelles; les yeux prétendus des vers satisferont à cette curiosité, car leur peinture dans les mâles est plus apparente en noir, que dans les femelles, qui en cet endroit n'ont que des marques très-subtiles, et des filamens déliés; quant à la couleur de leurs corps, l'une est à préférer à l'autre, selon les climats. La plupart de la graine d'Espagne produit les vers blancs, et cette graine étant plus estimée que toute

autre en ces climats, nous ferons aussi plus de cas de la blanche que de la noire, grise ou autre.

Ensuite, nous recueillerons finalement notre soie avec la même diligence que nous avons mise à la cultiver; cette dernière action ne pouvant souffrir de délai, non plus qu'une autre récolte de l'année, qu'avec une très-grande perte. L'écume de la soie est la première matière que vomissent les vers, dont ils jettent les fondemens de leur édifice; ils l'attachent fermement avec beaucoup d'art entre les rameaux, qui, chargés de ces riches cocons, ressemblent à des arbres exquis, qu'on voit garnis d'abricots, de poires d'été et d'autres fruits précieux. Là, on prend les cocons en parfaite maturité, qui se remarque par les adresses susdites. Ce seroit courir les risques de convertir la soie en filoselle, que de tarder plus de sept ou huit jours à les ôter des branches, par le loisir qu'on donneroit au papillon de percer son cocon, afin d'aller faire sa graine; c'est pourquoi le plus assuré sera de commencer au sixième jour que les vers auront filé : on les prendra doucement, sans froisser la bête qui est dedans, par-là, on préviendra les

macules

macules des cocons, qui arrivent par leurs corps crevés, et qui se convertissent en humeur si gluante, qu'il est impossible ensuite d'en dévider toute la soie.

Prévoyant l'avenir, on aura soin de se fournir de graine pour la conservation de l'engeance; j'ai montré que le but de ce ver, est de faire de la graine, après avoir filé la soie, pour se perpétuer parmi nous, en quoi il faut limiter son affection naturelle, de peur qu'en le laissant agir à sa volonté, au lieu de soie que nous retirons de ce ménage, nous n'ayons que de la filoselle, vu que pour faire de la graine, le ver converti en papillon, comme j'ai dit, sort du peloton, qu'il perce à cet effet; étant percé, les filets de la soie se trouvent tronçonnés, par conséquent difficiles à dévider, et l'on est contraint de carder cette matière comme la laine, pour ensuite la filer, laquelle, par ce moyen, perdant son lustre, où consiste la plus grande beauté de la soie, est convertie en filoselle. Pour prévenir cette perte, et aussi, pour n'avoir pas besoin de tant de graines, que le naturel des vers nous en fourniroit; nous nous servirons pour graine et semence d'une partie des cocons ou pelo-

tons, laissant l'autre pour en retirer la soie, comme il sera ci-aprés montré; de même que pour avoir de beaux bleds, on choisit les meilleurs épis pour semer, nous choisirons aussi pour semence les pelotons les mieux qualifiés, sans craindre tant la perte présente qui arrive quand les vers percent leurs cocons, que de souhaiter le profit à venir. Par cette raison, nous choisirons les cocons ou pelotons les premiers faits, les plus gros, les plus durs, les plus pesans, les plus pointus, de couleur de chair ou d'incarnat, marques de valeur, en telle quantité que nous desirerons, suivant ce calcul, qu'une once de graine ordinairement sort de cent femelles, par l'accouplement d'un nombre semblable de mâles. Par une recherche soigneuse, il y en a qui disent que chaque femelle pond cent œufs ou grains, et qu'une once en contient dix mille grains; mais cela ne peut s'accorder, à cause de l'inégalité des semences et des poids, par-tout, ni en toutes sortes de graines. Quelques-uns, par économie, donnent deux femelles à un mâle, croyant qu'il peut y suffire; mais par l'incertitude de l'événement et la grande sollicitude nécessaire en cet endroit, pour les

accoupler ensemble, de fois à autre, le meilleur sera de s'arrêter à ce que l'expérience a autorisé à cet égard, en y mettant autant de mâles que de femelles. Les cocons qui enferment les papillons mâles, sont grêles et longuets; ceux d'où sortent les femelles, sont gros et ventrus par le milieu, et les deux pointes sont plus visibles sur l'un que sur l'autre, ayant du rapport avec la figure de l'œuf. Ceux qui sont ronds des deux bouts n'ayant aucune pointe, ou que très-petite, ne sont pas à desirer, et on doit plutôt préférer que la race en manque, par la difficulté qu'on trouve à en tirer la suie, n'étant pas possible, de quelque manière qu'on s'y prenne, d'en sortir toute la soie du bassin, à cause de certains entrelacs qui se rencontrent dans les pelotons de cette forme (non dans les autres), ce qui empêche de les dévider; chose très-considérable pour la quantité et pour la qualité de la soie; car la soie, mélangée de ces cocons, ne sera en aussi grande quantité, ni si belle, que si elle provenoit des seuls pointus.

Les pelotons ainsi choisis, seront enfilés, non en les perçant à travers, de peur de les éventer, et par conséquent les rendre inu-

tiles, mais seulement en faisant passer l'aiguille par la première filoselle, appelée bourre, dont on fera des petites chaînes, chacune composée d'autant de mâles que de femelles. On les suspendra sur des chevilles, en chambre plus fraîche que chaude, cependant sèche, pour que les papillons sortent à leur aise des pelotons, que les mâles et les femelles s'accouplent ensemble, et que là, mourant de compagnie, ils fassent leur graine en terminant leur vie. Il est nécessaire d'aider au peu d'adresse de ces vers, qui sont alors sur la fin de leur âge, afin de bien ménager la graine, autrement il s'en perdroit beaucoup. A mesure qu'on verra les papillons sortir des cocons, on les accouplera, mâle et femelle, si déjà ils ne le sont d'eux-mêmes, en quoi ils se montrent très-diligens; étant attachés ensemble, ils seront pour la dernière fois mis reposer sur des feuilles de noyer étendues sur une table dressée sous les cocons, pour y achever leur œuvre, la femelle vidant ses œufs ou sa graine sur la feuille du noyer, d'où ensuite, quoique fermement attachée contr'elle, elle en est aisément retirée, parce que la feuille étant bien sèche, se réduit facilement en poudre, qui,

emportée par le vent, laisse la graine nette, comme on le desire. Il y en a qui, avec beaucoup de raison, n'étendent pas la feuille de noyer sur la table; mais ils font des petits paisseaux qu'ils suspendent contre les chaînes des cocons, attendu que plus facilement la femelle fait la graine, étant suspendu par-dessus le mâle, que couchée de plat sur la table. Faire grainer les papillons sur du papier, selon l'usage de quelques-uns, n'est pas le profit de l'œuvre, parce qu'on ne peut en ôter la graine qu'en la raclant avec un couteau, dont beaucoup se casse; mais ceux qui posent leurs papillons sur du linge, agissent encore plus mal à propos, parce que la graine s'y attachant fermement, ne peut en être retirée qu'avec perte; pour l'éviter, on est forcé de garder ce linge jusqu'au printems, et alors, en la chauffant, de faire éclore la graine, et d'elle en prendre les vers à soie. Par ce moyen, on ne peut se servir de l'épreuve du vin, ni peser la graine, pour savoir de quelle quantité de vers vous vous chargez, et il peut arriver de la confusion dans ce négoce. La feuille de noyer, le papier, le linge, ne sont pas si propres à recevoir la graine qui sort de la

bête, que le camelot ou la burate, vu que de ces matières (la graine s'y étant très-bien attachée)', en est de même ôtée sans aucune violence, ni déchet; car c'est seulement en frottant doucement entre les mains le camelot ou la burate, qu'on l'en détache.

Les cocons qui auront servi pour graine, ne pourront ensuite être employés qu'en filoselle, non à cause de la matière, qui toujours demeure la même, par le tronçonnement du filet qui a été coupé par le ver, en s'y faisant un trou, pour avoir passage hors de sa prison, comme il a été dit. Les Espagnols ayant pris garde à cela, afin d'épargner les cocons les mieux qualifiés, pour le tirage, employent en graine les cocons doubles et triples, sans grande perte de soie, si autrement ils sont de bonne marque. Ils ne peuvent ainsi guère bien se tirer, à cause de la multiplicité des bêtes, qui, vomissant leur soie en commun, rendent l'ouvrage fort confus, et on les met au rang des percées, pour la filoselle. Le cocon double et triple, n'est pas du défaut du ver, mais plutôt de gaillardise et de souplesse; quelquefois cela arrive aussi du vice du lieu, qui, étant trop étroit, contraint ces animaux, pour filer leur soie, à s'en-

tasser les uns sur les autres, en s'assemblant confusément deux ou trois vers à soie, et davantage, dans un peloton, sans distinction de mâle ni de femelle; quoique quelques-uns disent, par ignorance, qu'un cocon double contient deux bêtes de différent sexe. La négligence du gouverneur cause souvent ce désordre, s'il n'y prend pas garde de près au commencement de la montée des vers, en les laissant aller où ils veulent; il pourvoira à cela en les guidant convenablement, il relevera de même ceux qui tombent à terre; il mettra les courts et paresseux dans des cornets de papier, pour faciliter par-là leur ouvrage, en leur aidant à parfaire le peloton. Plusieurs vers à soie se perdent sans ce soin diligent, soit en s'étouffant, soit en vomissant leur soie mal à propos, parmi leur litière. Il ne sort qu'un papillon de chaque peloton double ou triple, quoiqu'il y en ait plusieurs, vu que ne pouvant être murs tous à-la-fois, le premier qui en sort en perçant le peloton par son issue, évente les autres papillons, et morfondus, ils demeurent imparfaits et se meurent, ou ce ne seroit que par rencontre, leur commune issue et maturité arrivent au même point et au même

moment, ce qui ne se voit que très-rarement.

Il seroit à souhaiter, pour l'abondance et la bonté de la soie, que les pelotons fussent jettés dans le bassin, pour les tirer dès qu'on les aura arrachés des rameaux, sans nullement séjourner, vu qu'étant pris aussi fraîchement, toute la soie en sort facilement, sans violence, ni aucune perte, ce qu'on ne peut espérer du peloton gardé quelque tems, parce que la gomme avec laquelle le ver attache ses fils l'un contre l'autre, étant séchée, endurcit tellement le peloton, qu'on ne peut le dévider qu'avec perte et difficulté, dont il reste quelque portion de soie dans le bassin, et elle ne demeure jamais si belle que celle qui est récemment et facilement tirée. D'ailleurs, par cette hâtiveté, on s'épargne la crainte de voir les papillons gâter l'ouvrage, en ne leur donnant pas le loisir de percer les cocons pour en sortir; mais comme on pourroit très-difficilement, dans sept ou huit jours, en tirer une quantité raisonnable, par le grand nombre d'ouvriers qu'il conviendroit d'employer à cela, on tiendra l'une et l'autre de ces deux voies; savoir, en se mettant en besogne pour tirer

les cocons, aussitôt qu'on s'appercevra qu'il y en a un certain nombre de parfaits, en les jettant des rameaux, directement dans le bassin, aprés les avoir pelés et dépouillés de leur bourre, sans autre délai, et ensuite en tuant les papillons de ceux qu'on est contraint de garder, afin que les bêtes étant mortes dedans, les cocons restent exempts de la crainte d'être percés, et étant par conséquent réservés pour la bonne soie, ils peuvent attendre le loisir du tireur. Cela se fait en exposant les cocons au soleil du midi, dont la chaleur étouffe la bête dans son propre ouvrage. Mais il faut user de ce moyen, de peur de brûler la soie : on mettra les cocons au soleil trois ou quatre fois en différens jours; à chaque fois, ils y séjourneront deux heures avant midi, et autant après, afin que la grande chaleur de cette partie du jour étouffe promptement les vers, avant qu'ils soient formés en papillons, ce qui se fera en étendant les cocons sur des linges, et en les remuant souvent, pour le leur faire à tous sentir, sans en excepter aucun, l'ardeur du soleil, à la charge cependant de ne pas froisser les vers dans le cocon, par un trop rude maniement, afin de pas embrouiller la soie par l'humeur

de leur corps qui (comme il a été dit) englue tellement la soie, qu'ensuite il est impossible de la dévider; mais on les remuera de côté et d'autre, tout doucement, plusieurs fois le jour; ensuite on les amoncelera et enveloppera chaudement dans des linges, et ils seront ainsi transportés dans une chambre fraîche, non dans une cave humide, comme quelques-uns font mal à propos. Si le soleil manque (comme il arrive souvent que le ciel est couvert), il faudra avoir recours au four moyennement échauffé, comme ce qu'il pourroit être deux heures après en avoir tiré le pain, dans lequel on mettra les cocons à pleins sacs, qu'on reposera sur des ais, de peur que les pierres du pavé ne les brûlent. Ils demeureront là une heure ou une heure et demie, en réitérant le moyen, jusqu'à ce que vous reconnoissiez que les bêtes soient vraiment mortes, ce dont vous serez sûr sans une grande perte, en fendant un cocon des plus suspects, pour en voir l'intérieur; vous prendrez garde à ne pas brûler votre soie par trop de chaleur, ce que prévoyant, le plus sûr sera d'échauffer moins le four, que trop, et d'y retourner plus souvent, de peur, en voulant se hâter, de perdre tout l'ouvrage; cet

étouffement de vers, ou papillons déjà formés, est de grande importance, car en y allant avec ignorance et nonchalance, l'on ne prendra pas garde que les papillons sortiront du cocon, selon leur naturel, ou bien que ne pouvant pas entièrement prendre l'air, ils resteront en chemin, après s'être efforcés de passer outre, en rongeant le dedans des cocons, dont il pourra sortir peu de soie par la suite, et encore d'une mauvaise qualité, mal qu'on peut comparer à celui des rats, qui diffère sur ce point, en ce que les rats rongent l'extérieur des cocons, pour manger la bête qui y est enfermée, et les papillons l'intérieur, pour se désemprisonner. Les cocons ainsi préparés, attendront de cette manière le loisir du tireur; mais ce sera jusqu'à un certain point, afin que sans abuser du délai, vous puissiez conserver la soie dans sa beauté naturelle, sans déchet du poids, et il se rencontrera plus de perte dans l'un et dans l'autre, que plus long-tems les cocons seront gardés, parce que la dureté des cocons augmentant, de même la difficulté du tirage augmente; la soie se tronçonne avec diminution de la quantité, et la qualité empire par la longue garde.

A ces pertes, la diligence remédie, moyennant quoi, en ne donnant pas le tems au cocon de trop s'endurcir, la soie s'en retire assez bien, et le tirage se continuera, sans s'amuser à d'autres usages jusqu'au dernier cocon. De cette manière, vous recueillerez entièrement de ce bétail, soies et filoselles, sans aucune perte.

Ceci fait, on assortira les cocons, en mettant à part ceux qui sont percés; les doubles et les maculés d'un côté, pour en faire de belle filoselle, comme étant de la plus fine matière, et de l'autre les entiers, les simples et les propres, pour en tirer la pure et belle soie; on retirera avant toutes choses la bourre de tous, en épilant le cocon par-dessus, dont on fera la filoselle grossière, vu que c'est l'écume que la bête vomit au commencement de son œuvre.

Il n'est pas besoin de parler en cet endroit, de la façon des fourneaux, des bassins, des roues ou tours, nommés à Paris dévidoirs, et à Tours, guindres, ni comment on doit les mouvoir, si ce sera à la main, au pied, ou à l'eau, pour le tirage; les ouvriers ne s'accordant presque jamais ensemble, chacun ayant son usage particulier. Je

dirai seulement que les bassins de plomb rendent la soie plus claire que ceux de cuivre, à cause de la rouille à laquelle cette matière est sujette, pour peu que l'eau séjourne dedans, dont le plomb est entièrement exempt; que les roues doivent être grandes pour l'avancement de l'œuvre, qu'on pourra accommoder pour y faire deux écheveaux à-la-fois ; que le feu de fourneau soit de charbon, ou du moins de bois bien sec, afin que le feu soit sans fumée, tant pour la commodité du tireur, que pour la beauté de la soie, qui par sa subtilité se noircit facilement à la fumée. Il est aussi au pouvoir de l'ouvrier de tirer diversement la soie, selon les ouvrages où on veut l'employer ; mais comme le père de famille la desire principalement pour vendre et convertir en deniers, le meilleur sera de la faire la plus belle qu'on pourra, ayant égard à la faculté de la matière, au desir des acheteurs.

Il suffira que l'ouvrier tire une livre et demi, poid de Montpellier, par jour, peu moins, des pelotons provenant des vers d'une bonne race, et nourris de feuille blanche ; car par cette limite, elle sera la plus propre à tous les usages, et par ce moyen, la plus

vendable, que si elle étoit plus grosse. On tirera celle-ci des pelotons simples et meilleurs, selon l'assortiment susdit, en réservant les doux et maculés (si on ne veut pas tous les assembler avec les percés, pour filoselle), pour en faire quelques écheveaux séparés, que les marchands prennent au même prix que la soie fine, cette grossière leur étant utile en quelques ouvrages. Mais ce seroit faire du tort à toute la soie, et par conséquent en rabaisser le prix, si sans distinction l'on tiroit tous les cocons ensemble, ce que les marchands craignant, à la vue des écheveaux grossiers, ils achètent volontiers toute la soie, en s'assurant par-là, qu'il n'est intervenu aucune confusion, ni aucun mélange frauduleux au tirage. Ces cocons doubles et maculés, sont fort difficiles à tirer, et encore, de quelque manière qu'on s'y prenne, il ne rendent qu'une soie grossière, les ronds étant aussi au même rang, comme il a été dit, que par cette raison vous pourrez mêler ensemble. On adoucira la difficulté de leur tirage par le savon, en en mettant dans le bassin avec l'eau, en même tems que les cocons, le savon aidant aussi à tirer les vieux cocons endurcis par

le tems, en amolissant la gomme naturelle qui tient les fils de la soie collés ensemble, qui par ce moyen se laissent manier assez facilement. L'ouvrier fera par jour deux écheveaux de soie, ou quatre, si à cela sa roue et son autre machine sont appropriés, tant parce que la soie se montre plus belle en petites qu'en grandes écharpes ou écheveaux, que parce qu'on y emploie plus d'attaches, faites des tronçons de la soie, qu'en une seule; par ce moyen, on les vend autant que l'autre. Outre que c'est la commodité des marchands qui la mettent en œuvre, étant plus propre à donner à dévider en petit volume, qu'en grand.

Les restes du tirage qui ne peuvent se loger dans les écheveaux, comme les tronçons de soie, et ce qui n'aura pas pu se dépouiller restant dans le bassin, seront ménagés pour être employés en tapisseries de tables, de chaises, de lits, et autres meubles de la maison; ces matières étant mélangées avec de la laine, du chanvre, du lin, etc. Comme aussi des bonnes filoselles, avec de la fine soie, on fera des étoffes belles et profitables pour servir à l'usage de la famille.

Telle est la manière de recueillir la soie,

inconnue de nos ancêtres, faute de l'avoir recherchée, ayant long-tems cru, comme de père en fils, que ce bétail ne pouvoit vivre ailleurs, qu'au pays de son origine. Mais le tems, maître des arts, a fait voir combien il est précieux de rechercher avec raison les choses honnêtes. La véritable science de gouverner ce bétail, étant sortie de cette curiosité, dont on se sert aujourd'hui avec aussi peu de hasard que les terres sont semées et les vignes plantées, pour avoir du bled et du vin ; ainsi il arrive souvent de rencontrer ce qu'on cherche ; Dieu bénissant le labeur de ceux qui emploient leur entendement, non-seulement pour eux ; mais aussi pour l'utilité publique.

Telle est l'origine du ver à soie ; tel est son gouvernement ; tel est l'effet et l'issue de sa nourriture. Animal très-admirable sous plusieurs rapports, dont un des principaux est donné à la conservation de l'espèce, quand, sans nulle dépense, ni soin, on la garde pendant l'année, comme une chose morte, pour reprendre dans sa saison une nouvelle vie.

Fin du cinquième livre et du second volume.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER. *De la nourriture du bétail en général*, page 1

CHAP. II. *Des pacages, pâturages et herbages en général pour le bétail, et particulièrement des sauvages et naturels*, 9

CHAP. III. *Des prés, herbages francs et artificiels*, 13

CHAP. IV. *Du sainfoin*, 37

CHAP. V. *De l'esparcet*. 49

CHAP. VI. *Des vesces et farrage*, 55

CHAP. VII. *De la bouvine*, 58

CHAP. VIII. *Des vaches, veaux, laitages, beurres et fromages*, 67

CHAP. IX. *De la manière de châtrer et dompter les jeunes bœufs, de conduire et de nourrir ceux de travail, et d'engraisser toute sortes d'omaille*, 89

CHAP. X. *Des chevaux et des jumens*, 113

CHAP. XI. *Des ânes et ânesses*, 141
CHAP. XII. *Des mulets et mules*, 147
CHAP. XIII. *Des moutons et brebis*, 156
CHAP. XIV. *Des boucs et des chèvres*, 186
CHAP. XV. *Des pourceaux et des truies*, 199
CHAP. XVI. *Des chiens*, 218

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE Ier. *De la manière d'élever la volaille terrestre et aquatique, et leur logis*, 225
CHAP. II. *De la volaille commune*, 252
CHAP. III. *De la volaille d'Inde*, 274
CHAP. IV. *Des paons*, 284
CHAP. V. *Des oies*, 298
CHAP. VI. *Des canes communes, d'Inde, métisses ou bâtardes*, 309
CHAP. VII. *Des cignes*, 318
CHAP. VIII. *Du pigeonnier ou colombier*, 320
CHAP. IX. *De l'espèce des pigeons pattés et domestiques*, 381
CHAP. X. *Des cailles et tourterelles*, 386
CHAP. XI. *De la garenne*, 388
CHAP. XII. *Du parc*, 422
CHAP. XIII. *De l'étang, du réservoir et du vivier*, 425

CHAP. XIV. *De l'assiette des ruches, point principal pour l'éducation des mouches à miel,* 452

CHAP. XV. *De la récolte de la soie, par la nourriture des vers qui la font,* 517

Fin de la table du second volume.